



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 08172444 9



\*DM

MEROUA







Y. M. C. A.

\* IIM



# MERCURE DE FRANCE

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

*Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.*

---

Samedi 10 Juillet 1779.



A P A R I S,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou ;  
rue des Poitevins.

---

*Avec Approbation & Brevet du Roi.*







# MERCURE DE FRANCE.

Samedi 10 Juillet 1779.

---

PIÈCES FUGITIVES  
EN VERS ET EN PROSE.

---

V E R S

*Sur le départ de M. D'ORVILLIERS.*

**L**E destin de la France en tes mains est remis :  
Pars, vaillant d'Orvilliers, cherche nos ennemis ;  
Au gré de nos desirs confonds leur arrogance ,  
Louis & la Patrie attendent la vengeance.

LES flots ont trop long-temps gémi sous leur pou-  
voir.

A ij

#### 4 M E R C U R E

De Neptune enchaîné d'Orvilliers est l'espoir :  
Thésée ainsi jadis & les Grecs redoutables,  
Ont su purger les mers de pirates coupables.

DES généreux François combats les fiers rivaux  
Arrache-leur enfin cet empire des eaux.  
Si nous sommes vaincus, ils subjuguent la terre;  
Si Louis est vainqueur, il en sera le père.

CHEF de nombreux vaisseaux, moderne Aga-  
memnon,  
Vas terrasser l'orgueil d'un nouvel Illion,  
Non pour fixer le sort d'une femme perfide,  
Mais pour venger le monde à l'exemple d'Alcide.

Sous le superbe Anglois a tremblé l'Univers :  
L'Amérique s'échappe, & l'Inde est dans les fers ;  
L'Espagnol trop long-temps dévore son injure,  
L'Europe est en suspens : toi, venge la Nature.

ENTENDS ma voix, grand Dieu! qui créas l'homme  
libre,  
Qui renverfas l'orgueil de la Reine du Tibre,  
L'Anglois veut l'imiter, il veut tout asservir,  
Par la main de mon Roi daigne enfin le punir.



*A Madame la Comtesse D'HÉSÉQUE, sur la Fête pareille à celle de Salency, que M. le Prince de Ghiselles vient d'instituer dans sa Terre de Beuvri en Artois.*

**P**AR l'éclat de votre Beauté,  
 Dans les Cieux sur Vénus vous l'auriez emporté;  
 Et de Beuvri, si vous étiez Bergère,  
 Par la vertu vous seriez la Rosière.

( Par M. le Comte de Couturelle, Chambellan de l'Électeur Palatin. )

*TRADUCTION presque littérale, en vers François, des premiers vers du PRÆDIUM RUSTICUM, du Père Vanière.*

*Me quoque Parnassi per lubrica calmina raptat  
 Laudis amor, &c.*

**O**UI, la Gloire m'appelle, & du haut du Parnasse,  
 Sur les sommets glissans, emporte mon audace.  
 Du titre de Poète, autrefois adoré,  
 Mais de nos jours, hélas! au doigt presque montré,  
 Je veux, quoi qu'il en coûte, annoblir mon génie;  
 J'en suivrai jusqu'au bout l'incurable manie,  
 Afin qu'un jour mon nom, triomphant du trépas,  
 Laisse à ma cendre un bruit qu'elle n'entendra pas.

Non que j'osé pourtant, de ma main impuissante;

Essayer des combats la lyre menaçante :  
 De Louis, je le fais, la vie offre à nos vers  
 Un champ dont l'étendue embrasse l'Univers ;  
 Mais qu'y glaner encor ? Des Muses, épuisées  
 A peindre ce Héros, les couleurs sont usées.  
 Nous feindrions en vain : ses grandes actions  
 Surpassent de notre Art toutes les fictions ;  
 La Fable en merveilleux le cède à son Histoire ;  
 Et la Nymphé aux cent voix que fatigue sa gloire,  
 N'osant l'importuner d'éloges rebattus,  
 S'accoutume en silence à ses hautes vertus.

Je ne veux pas non plus, chaussant d'un pied peu  
 juste

Le léger brodequin, ou le cothurne auguste,  
 Commander sur la scène ou le rire, ou les pleurs,  
 Ni pour me désoler, inventant des malheurs,  
 De l'Élégie offrir les larmes assidues  
 Aux mânes des Iris que je n'ai pas perduës ;  
 Ni, le fléau des sots, ou l'effroi des méchans,  
 Du fiel de la Satyre envenimer mes chants.

LA campagne à mes yeux offre un charme suprême ;  
 Je la chante : il est doux de chanter ce qu'on aime.  
 La campagne à mes vers prêtera ses attraits :  
 Si des Maîtres de l'Art j'ignore les secrets,  
 J'aurai, pour m'inspirer, mon goût & la Nature.

LOIN de moi ces Dieux vains, enfans de l'im-  
 posture,  
 Et Cérès, & Bacchus, fantômes impuissans,

A qui la terre aveugle offrit un fol encens ;  
De ces spectres menteurs nétoyant l'Empirée ,  
Grand Dieu , tu règnes seul sur la terre éclairée.

DANS des champs fortunés, en sortant de tes mains  
Sans craindre le trépas , la race des humains ,  
O père bienfaisant ! de tes bontés propices ,  
Jadis avoit reçu , sous de meilleurs auspices ,  
Des jours doux , des jours purs , inconnus aux dou-  
leurs ,

Et qui menaient vers toi par des chemins de fleurs.  
Mais un seul homme , hélas ! a perdu tous les hommes ;  
Son crime a tout changé sur ce globe où nous sommes ;  
Du fruit qu'il usurpa les sucres empoisonnés  
Ont corrompu les fruits qui nous étoient donnés.  
La terre , pour venger ta majesté suprême ,  
Nous refuse les dons qu'elle offroit d'elle-même.  
Nous n'en murmurons point. Ce malheur éternel  
Doit sans doute expier le forfait paternel ;  
Nous n'avons pas le droit d'accuser la Nature ,  
Ni de redemander des moissons sans culture.  
Mais ces soins qui par toi nous furent imposés ,  
Grand Dieu ! qu'ils soient du moins par toi favorisés ,  
Et des travaux prescrits par ta juste colère ,  
Que ta clémence encore assure le salaire.

OUI , daigne m'inspirer & soutenir ma voix :  
D'un champêtre séjour j'éclairerai le choix , &c.

( Par M. François de Neufchâteau , Président  
du Présidial de Mirecourt. )

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe  
du Mercure précédent.*

**L**E mot de l'Énigme est la lettre *E*, celui  
du Logogryphe est *Cure-dent*.

*É N I G M E.*

**B**LANC en dehors, au fond couleur d'ébène,  
Tantôt long, tantôt rond, ma forme est incertaine.

Quoique mon nom inspire la frayeur,

Les amans m'offrent à leurs belles;

On m'ôte mes habits pour me manger le cœur;

C'est par amour pour moi qu'elles me font cruelles.

Mais tout affreux qu'il est, mon sort a des appas;

Sous les dents de Phylis je trouve le trépas.

( *Par une Dame.* )

*LOGOGRYPHE.*

**L**E nombre de mes composans

Est celui de vos Sacremens;

Des deux sexes qui me font naître,

J'en contiens un, & c'est le maître,

L'autre ne loge pas chez moi;

Mais je donne à tous deux ce que Nature exige

Pour conserver la tige

Sans violer la loi.

Qui me cherche & qui me désire

Ne se promet que des douceurs ;

Il s'abandonne à son délire ,

Et trop souvent n'éprouve que malheurs ;

Car enfin , c'est en moi que gît l'aigre , l'amer ,

La rage même & la magie ,

Dont on ne peut me délivrer

Sans qu'il m'en coûte la vie.

Que si malgré tant de périls

Je me soutiens , ce n'est pas sans misères :

Peut-on sans froncer les sourcils

N'apercevoir en moi qu'instrument de galères.

( Par M. Pottier , Avocat à Loches. )

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*ÉLOGES de Galilée, de Cavalleri & de Neuton*, par M. l'Abbé Frisi, in-8°. A Milan, & se trouvent à Paris, chez les Libraires de Nouveautés.

CES Éloges sont le fruit des loirs d'un Savant justement célèbre par un grand nombre d'ouvrages sur le système du monde, & par des travaux utiles sur le mouvement des eaux & le cours des fleuves.

A v

Ils sont dans le genre des Éloges historiques, genre dont Fontenelle peut être regardé comme le premier Auteur, & dans lequel il a mérité d'avoir pour imitateurs Voltaire, Montesquieu & d'Alembert. Les Éloges de ce genre ont l'avantage d'offrir une lecture agréable, facile & instructive; de permettre les détails, sans interdire ni les réflexions, ni les peintures, ni les discussions Philosophiques, & de montrer les hommes tels qu'ils sont avec leurs fautes & leurs foiblesses.

Il n'exigent pas le même talent pour l'éloquence que les Éloges oratoires; mais ils exigent une connoissance plus parfaite des objets dont l'homme de qui on écrit l'Éloge a tiré sa gloire. Tout homme de Lettres peut faire le panégyrique de Neuton ou de Turenne; mais il n'y a qu'un Géomètre ou un Militaire qui puisse bien faire leur Éloge. On admire l'Auteur du Panégyrique, mais on lit les Éloges pour apprendre à en connoître le héros. Les premiers sont des monumens du génie d'un Écrivain; les seconds sont des matériaux pour l'Histoire. Que m'apprendra l'Oraison Funèbre de le Tellier, sinon que Bossuet est éloquent; mais je n'en connoîtrai pas mieux après l'avoir lue, ni le siècle de Louis XIV, ni le Tellier. On a prononcé 10000 panégyriques de S. Louis que personne ne lit, & tout le monde a lu le vieux Joinville.

Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.

Cette maxime d'un Poëte Philosophe est plus vraie encore d'un livre que d'un jardin.

Cavalleri, né à Milan en 1598, étoit de l'Ordre des Jésuites, Ordre qui ne subsiste plus depuis long-temps, & qu'on ne connoît que par l'honneur qu'il a eu de produire Cavalleri; mais aussi personne n'étant intéressé à sa gloire, nous ne connoissons presque plus de lui que ses Ouvrages.

Il fut Professeur en Théologie à 21 ans, & la réputation qu'il s'étoit acquise, lui ouvroit une carrière brillante & la route des premiers honneurs; mais sa santé ne lui permettant pas les études continuelles & profondes que la Théologie exigeoit de lui, il se fit Astronome & Géomètre. Un goût naturel l'entraînoit vers ces Sciences, & après tout, il ne s'agissoit que de sacrifier la fortune au repos & à la gloire.

Le Milanois, sa patrie, avoit produit peu d'Hommes célèbres. M. l'Abbé Frisi accuse de cette disette les tyrans & les Jésuites. Cependant, comme l'observe l'Auteur, ce pays pouvoit s'honorer alors du célèbre Cardan, connu du Public par sa bizarrerie, des Géomètres, par de grandes découvertes, & des Philosophes, par quelques idées heureuses & hardies. Avant Cardan, on avoit vu briller à la Cour de Louis le Meure, Léonard de Vinci, Musicien, Sculpteur, Architecte & Peintre, appliquant à ces Arts la Mécanique, l'Anatomie, la Chimie, la Physique, sur-

A vj

tout l'Optique & la Perspective, qui lui durèrent des découvertes.

Il y a des hommes qui semblent consacrer leur vie entière à un seul objet, y appliquer toutes leurs forces, & renoncer, pour le plaisir de le suivre, à des succès multipliés dont ils auroient pu se flatter en divisant leurs forces; & peut-être est-ce un moyen d'être plus utile & d'acquérir à la longue une gloire plus solide.

Tel fut Cavalleri; il s'occupa toute sa vie de la méthode des indivisibles; à 28 ans il avoit déjà jeté les fondemens, & même presque achevé son ouvrage sur cette méthode; cependant il ne la publia que neuf ans après.

Une idée à la fois vraie & hardie sur la génération des lignes courbes, des surfaces planes, des surfaces courbes & des solides, lui fournit une méthode générale de les mesurer. Jusqu'alors on ne connoissoit en ce genre que des méthodes particulières; & quelques problèmes résolus par Képler, étoient tout ce que les modernes avoient ajouté aux découvertes des anciens. Une découverte plus moderne & plus féconde que celle de Cavalleri a fait oublier sa méthode; mais celle de Cavalleri renfermoit le germe de cette méthode nouvelle. Sa méthode entre les mains d'un homme de génie eût donné la solution des problèmes de Pascal. Entre les mains de Newton elle devint le calcul intégral.

Cavalleri n'avoit pas terminé son Ouvrage lorsqu'il demanda une chaire d'Astronomie vacante à Bologne par la mort de Magini. Le Sénat de Bologne écrivit à Galilée pour le consulter sur les connoissances de Cavalleri en Astrologie, & savoir si elles étoient assez étendues pour lui mériter l'honneur de succéder à Magini : heureusement Magini avoit fait un ouvrage sur les miroirs sphériques. Cavalleri en publia un sur les miroirs paraboliques, elliptiques, hyperboliques; il donna la manière d'imiter un des miroirs brûlans d'Archimède que Tzetzés a décrits, par la combinaison de deux miroirs paraboliques ayant un même foyer. La chaire alors lui fut accordée, & on lui pardonna son infériorité en Astrologie.

Il employa les premières années à composer des ouvrages pour ses écoliers, préférant ses devoirs, non-seulement à la gloire, mais au plaisir plus irrésistible de suivre les grandes découvertes. Lorsque son ouvrage parut enfin, il eut pour élèves & pour admirateurs la plupart des Géomètres de l'Europe. Toricelli dut à la méthode de Cavalleri sa plus brillante découverte, celle de la quadrature de la Cicloïde, découverte que Cavalleri avoit lui-même cherchée en vain; Angeli appliquoit cette même méthode à des questions nouvelles; Roberval aspiroit à l'imiter; Wallis lui devoit une partie de son Arithmétique des infinis; & le vieux Galilée, en donnant au

jeune Géomètre le nom d'Archimède moderne, mettoit le comble à sa gloire. Ces deux grands Hommes, car Cavalleri mérite aussi ce titre, si on le doit au génie sans considérer l'emploi plus ou moins brillant qu'on en fait; ces deux grands Hommes furent toujours amis. Galilee donnoit à Cavalleri des éloges qui lui font honneur à lui-même, si l'on songe à la supériorité de Cavalleri en géométrie & à sa jeunesse. Cavalleri visitoit Galilee dans sa prison, ce qui, pour le pays, le siècle & l'état de Cavalleri, étoit aussi un acte de courage.

Au milieu de ces succès, Cavalleri esuya des critiques. Trois Géomètres l'attaquèrent. Le seul de ses adversaires qui mérite d'être connu étoit Guldin, Protestant, devenu Jésuite. Il avoit trouvé un très-beau théorème, qui, voisin des découvertes de Cavalleri, s'appliquoit à quelques-uns des problèmes résolus par la méthode des indivisibles, & donnoit pour ces problèmes une méthode, indirecte à la vérité, moins générale & moins utile. Ce fut le seul à qui Cavalleri daigna répondre. Après lui avoir prouvé que la méthode des indivisibles étoit antérieure de cinq ans à son théorème, que le théorème de Guldin n'étoit que la généralisation de théorèmes du même genre, trouvés par Képler & Antoine Rocca, il tira de l'insulte de Guldin la vengeance la plus noble, il démontra par la méthode des in-

divisibles ce théorème que l'inventeur lui-même qui en tiroit toute sa gloire, n'avoit pu démontrer généralement.

Les adversaires de Cavalleri étoient tous trois Jésuites. L'Auteur de cet Éloge reproche aux Jésuites, à cette occasion, d'avoir été les plus ardens adversaires de tous ceux qui ont contribué aux progrès des Sciences, de Copernic, de Galilée, de Cavalleri, de Descartes, de Gassendi, d'Huyghens, de Newton, & d'avoir combattu toutes les grandes découvertes depuis le mouvement de la terre jusqu'à la théorie de la lumière. Il examine ensuite quel bien les Jésuites ont fait aux Sciences, & il observe d'abord qu'ils ne peuvent prétendre avec justice à la gloire d'avoir réformé le calendrier, découvert les taches du soleil, & donné les premiers élémens de la théorie des comètes, &c. Et qu'ainsi, lorsque le zèle de leurs partisans aura fait place à la justice, il ne restera plus rien aux Jésuites de ce siècle, que des expériences faites à Pékïn sur l'électricité, des observations du passage de Vénus, la mesure de deux degrés du méridien, & des recherches d'optique faites d'après les découvertes des Géomètres d'au-delà les monts; & aux Jésuites des premiers siècles, que les expériences de Grimaldi sur la lumière, quelques propositions de Grégoire de Saint-Vincent sur les séries, & le beau théorème de Guldin.

Nous aurions désiré que l'Auteur dans

cette liste si courte, eût parlé avec plus d'éloges du père Ricati, Géomètre profond, le plus modeste des Savans Jésuites, celui de tous qui peut-être a eu le plus véritable talent pour les Sciences exactes, & le seul que ses confrères & les partisans de son ordre n'aient jamais vanté.

Cavalleri mourut à 51 ans. Il avoit publié peu de temps avant sa mort un ouvrage qui renfermoit une foule de nouvelles applications de sa méthode, la solution par cette méthode des problèmes résolus par les Géomètres les plus célèbres de son temps, & de nouveaux accroissemens de sa méthode même qui la rapprochent des méthodes nouvelles, qui devoient, 20 ans après sa mort, changer la face des Sciences mathématiques.

Si on en excepte quelques ouvrages élémentaires, puisque tout ce que Cavalleri a fait se borne à des applications de sa méthode, cette observation n'est pas un reproche. En général si dans quelque Science que ce soit on lit avec attention les ouvrages des hommes du génie le plus fécond, on y trouvera qu'ils ne sont non plus que l'application d'un ou deux principes très-étendus, le développement d'une ou deux grandes idées que ces hommes de génie ont trouvées, & dont ils ont senti toute l'étendue, comme on a observé qu'en général presque toutes les machines d'un même Mécanicien, quelque variées qu'elles paroissent, sont fondées sur un même principe.

Nous parlerons dans un autre article , mais avec moins d'étendue , des Éloges de Galilée & de Neuton , dont les ouvrages , les découvertes & la vie sont plus connus.

Il seroit à désirer que ces Éloges fussent traduits en François ; on ne connoît bien & même on ne peut bien connoître que les Savans de sa nation , & l'Histoire des Sciences ne sera complete que lorsque chaque nation ayant écrit la sienne , un Citoyen du monde , supérieur à la vanité nationale ou à la prévention pour les étrangers , passions entre lesquelles il est rare de garder un juste milieu , rassemblera ces matériaux pour former un édifice utile aux Sciences , dont il montrera la marche , dont il inspirera le goût , offrant un spectacle plus consolant que celui de l'histoire politique , où les hommes de génie , peut-être plus rares encore sans être plus grands , ne nous montrent le plus souvent que des succès brillans ternis par des vices , ou la vertu & le génie condamnés à l'inaction , & rendus inutiles au bonheur des hommes par les préjugés & par l'intrigue.

( *Cet Article est de M. L. M. D. C.* )

**ŒUVRES** *Complettes de M. de Belloy* , de l'Académie Française , Citoyen de Calais. A Paris , chez Moutard , Imprimeur , rue des Mathurins , à l'Hôtel de Cluny. 6 vol. in-8°. avec le Portrait de l'Auteur.

Cette Édition , dirigée par un ami & un confrère de M. de Belloy , aussi attaché à sa

mémoire qu'on peut l'être par une liaison intime de 27 années, est exécutée avec le plus grand soin. Elle contient les six Tragédies que l'Auteur a données au Théâtre François, Titus, Zelmire, le Siège de Calais, Gaston & Bayard, Gabrielle de Vergi, & Pierre le Cruel. Chacune de ces Pièces est suivie du jugement qui en a été porté dans le Journal des Savans, & de nouvelles observations de l'Éditeur. Ces observations, quoique mêlées de critiques, sont presque toujours l'éloge & l'apologie des Drames de M. de Belloy; & quoiqu'on y remarque un esprit judicieux & beaucoup de connoissance de l'art, il est impossible de n'y pas reconnoître souvent l'amitié qui exagère le sentiment des beautés, & qui craint d'appercevoir les fautes, & sur-tout d'en convenir. Nous ne reviendrons point sur ce que nous avons dit ailleurs des ouvrages & du talent de M. de Belloy. \* L'Éditeur nous a fait l'honneur d'insérer dans le sixième volume des Œuvres de son ami, l'analyse succinète que nous en ayons faite, & de la combattre en plusieurs points. Il en trouve le résultat trop sévère, & nous trouvons que l'Éditeur a dû être plus indulgent que nous. Nous nous garderons bien de troubler, de quelque manière que ce soit, le plaisir qu'il a eu à hono-

---

\* Voyez le Journal de Littérature, N<sup>o</sup>. 21, année 1777, & le sixième volume des Œuvres de M. de la Harpe.

rer la mémoire de l'Écrivain qu'il a aimé & que nous estimons. C'est aux connoisseurs qui jugent sans passion, au public désintéressé qui les écoute, à la postérité qui recueille leurs avis pour en composer ses arrêts, à décider si la critique a été trop rigoureuse ou l'amitié trop indulgente. L'Auteur de cet Article se borne à remercier l'Éditeur, non-seulement des louanges qu'il en a reçues & qu'il est fort loin de croire mériter, mais sur-tout d'un témoignage auquel il est d'autant plus sensible, que sa conscience ne le défavoue pas; & c'est par cette raison qu'il osera l'opposer aux injustices de la haine.

« Un autre avantage inestimable de M. de la  
 » Harpe sur la foule des Censeurs, (dit M.  
 » G\*\*) avantage qui tient autant à l'amour  
 » de la vérité qu'au goût, c'est que dans la cri-  
 » tique la plus sévère contre les Auteurs dont  
 » il paroît aimer le moins la personne & les  
 » ouvrages, il n'a jamais manqué de louer  
 » franchement & de faire valoir toutes les  
 » beautés dignes d'être remarquées. C'est  
 » cette bonne-foi si naturelle, mais si rare,  
 » qui rend sa critique si redoutable; c'est  
 » du moins ce qui doit la justifier aux yeux  
 » des honnêtes-gens, qui savent qu'elle n'est  
 » utile que lorsqu'elle est vraie, & qu'elle  
 » n'est vraie que lorsque ses motifs sont  
 » purs ».

Nous ne nous permettrons qu'une seule remarque sur la place que l'Éditeur alligne à M. de Belloy, après nos quatre Tragiques

*illustres ; c'est le seul jusqu'à présent (dit-il) qui laisse un Théâtre , les autres n'ont que des Pièces.*

Cette manière de raisonner est-elle bien juste ; & dans la distribution des rangs , ne seroit-ce pas au contraire un principe d'erreur ? Est-ce par le nombre des ouvrages , ou par leur mérite qu'il faut mesurer le talent & la réputation d'un Auteur ? Mais dans le premier cas , ( sans aller plus loin ) M. de Belloy se trouveroit au-dessus d'un de ces quatre Tragiques après lesquels on le fait marcher. On joue habituellement quatre Pièces de M. de Belloy , Zelmire , le Siège de Calais , Gaston & Bayard , & Gabrielle de Vergy. On n'en joue que deux de Crébillon , Électre & Radamisthe ; car , pour ce qui est d'Attrée , malgré les éloges de convention qu'on lui a si long-temps prodigués , quand on a voulu le remettre au Théâtre , ( ce qui est arrivé très-rarement ) il n'a pu avoir aucun succès. Voilà donc Crébillon qui , réduit à deux Pièces , n'auroit , suivant le calcul de l'Éditeur , que le second rang après M. de Belloy , à qui ses quatre Tragédies au répertoire peuvent former ce qu'on appelle un Théâtre. Il n'en est pas moins vrai , & l'ami de M. de Belloy n'en disconvient pas , qu'il y a infiniment plus de génie tragique dans Radamisthe que dans tout ce qu'a fait l'Auteur du Siège de Calais. C'est qu'en effet un seul ouvrage supérieur vaut mieux que vingt médiocres ; c'est que la Tragédie de Manlius , le

Seul ouvrage de Lafosse qui soit resté au Théâtre, vaut mieux que toutes les Pièces de M. de Belloy, & place son Auteur fort au-dessus de celui de Zelmire; c'est qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux avoir fait la Métromanie, monument unique de Piron, que toutes les farces de Dancourt, & même que les jolies Pièces de Dufresny. Sans doute, à mérite à peu-près égal, le nombre des ouvrages importe beaucoup, parce qu'il prouve la fécondité; mais quand il y a d'un côté supériorité de talent, & médiocrité de l'autre, il ne peut plus y avoir de comparaison.

Nous ne pouvons d'ailleurs qu'applaudir aux traits dont l'Éditeur caractérise ces prétendus critiques qui refusoient à M. de Belloy tout talent & tout mérite, parce qu'ils n'étoient pas en état de l'apprécier, & qui ne censuroient ses ouvrages que parce qu'ils haïssoient tout succès. « Il devoit être permis de nommer ici un de ces hommes à qui l'on permet de faire leur unique métier de déchirer tous les gens à grands talents. Quel méprisable emploi de vendre au plus offrant la satire du mérite & du génie avec l'éloge du petit esprit & de l'ignorance! Notre siècle est bien heureux que de pareils écrits ne soient pas faits pour parvenir à la postérité. Quelle honte ne seroit-ce pas pour lui, si elle voyoit les productions éphémères de cinq ou six cerveaux frivoles préférées aux chef-d'œuvres immortels d'un Voltaire? Après tout,

» l'éloge d'une Ode froide & rampante, ou  
 » d'une Épître sèche & dure, figure très-  
 » bien avec la critique d'une Tragédie ma-  
 » jestueuse & intéressante, ou des vers su-  
 » blimes & harmonieux de la Henriade ».

Il a été un temps où il n'auroit pas été difficile de reconnoître l'original de ce portrait ; & où le public auroit trouvé assez inutile la permission de nommer, que demande l'Auteur de cette note ; mais cette espèce d'hommes s'est aujourd'hui tellement multipliée, qu'on seroit fort embarrassé à deviner quel est celui qu'on veut désigner ici. Apparemment que le métier est bon, puisque tant de gens s'en mêlent.

Chacun des ouvrages dramatiques de M. de Belloy amène à la suite des morceaux d'Histoire relatifs aux sujets de ses Pièces. On y a joint deux fragmens de critique trouvés dans les papiers de l'Auteur ; l'un, dont nous n'avons que quelques pages, semble appartenir au plan d'un traité complet de la Tragédie ; l'autre, un peu plus étendu, est intitulé : *Observations sur la Langue & la Poésie Françaises*. Le but de cet ouvrage, que l'Auteur n'a pas eu le temps d'achever, est de faire voir que notre langue non-seulement n'est pas inférieure aux langues anciennes & étrangères, mais même qu'elle a de l'avantage sur toutes. Il paroît que M. de Belloy, qui avoit voué sa plume au patriotisme, a voulu l'étendre jusques sur des objets qui ne sont point de son ressort. On

peut être très-bon François sans regarder la langue comme la première du monde. D'ailleurs ceux qui possèdent le mieux l'Anglois, l'Italien, l'Espagnol, n'ont pas, à ce qu'il nous semble, énoncé jusqu'ici des motifs de préférence en faveur de ces langues contre la nôtre; & on peut même croire que celle-ci a quelque prééminence, soit par elle-même, soit par le mérite de nos Écrivains, puisqu'elle est devenue la langue de l'Europe. La question se réduisoit donc au Latin & au Grec comparés au François. M. de Belloy commence par s'élever contre des *Parisiens qui écrivent mal, de mauvais Auteurs dont les criaileries persuadent au Public* que la langue de Virgile & d'Homère est supérieure à celle de Racine & de Bossuet. Il y a dans ce début de l'humeur & de la mauvaise foi. Ce ne sont pas des *Parisiens qui écrivent mal, de mauvais Auteurs*, qui ont relevé les avantages naturels des langues anciennes; ce sont Fénelon, les deux Racine, Despréaux, Rousseau, Voltaire, &c. &c. Ces autorités méritoient qu'on ne prît pas le ton du mépris en combattant l'opinion de ces grands Écrivains, qui n'a rien perdu de son poids pour avoir été adoptée par des gens qui ne les valoient pas. Ensuite, avant de réfuter cet avis, qui est celui de tous les Gens de Lettres, il falloit au moins entendre l'état de la question, & il seroit facile de démontrer que M. de Belloy s'en écarte entièrement. Il accumule citations sur citations.

pour prouver que nos bons Poètes ont su tirer de leur langue des beautés particulières que l'on peut opposer à celles des langues anciennes. Eh ! qui en doute ? Qui doute que le génie ne sache se servir le plus heureusement qu'il est possible de l'instrument qu'on lui confie ? Il s'agit de savoir s'il n'y en a pas de plus heureux. Il falloit démontrer que les langues Grecque & Latine ne sont pas composées d'éléments plus harmonieux, n'ont pas une marche plus libre, plus variée, plus pittoresque, ne flattent pas plus souvent l'oreille & l'imagination que la langue Française. Or, il n'y a qu'un moyen de faire ce parallèle, & il est bien simple. Ce n'est point par des traits heureux que le talent fait rencontrer par-tout, qu'il faut juger d'un idiôme, c'est par sa marche habituelle. Il faut prendre cent vers de Virgile ou d'Homère, & les opposer à cent vers de Racine ou de Voltaire, & comparer vers par vers ce que l'idiôme a donné aux uns & aux autres, & juger quel est l'effet général sur les oreilles sensibles. Que l'on fasse cet examen, & l'on verra que M. de Belloy est aussi loin de la vérité qu'il l'est de la question.

On a mis à la fin du sixième volume quelques Poésies mêlées, quelques essais de jeunesse qui n'annonçoient pas le talent que l'Auteur a montré dans ses Tragédies.

*(Cet Article est de M. De la Harpe.)*

ÉLOGE

*ÉLOGE de Milord Maréchal*, par M. d'Alembert, Brochure in-12. de 96 pages, A Berlin, chez Chrétien Frédéric Voff, & à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

On ne doit point confondre cet Ouvrage avec une multitude d'autres qui, sous le titre d'éloge, ne présentent que des figures de rhétorique, des tableaux & des idées générales, des parallèles & des portraits de fantaisie; en un mot, un fastueux étalage de lieux communs, qui, déroband les proportions & défigurant les traits du personnage qu'on veut célébrer, font qu'un Ministre ressemble à tous les Ministres, un Général à tous les Généraux, un Magistrat à tous les Gens de robe, un Monarque à tous les Chefs de nations. Ici l'on croit entendre Milord Maréchal; on le voit agir & penser; on l'accompagne dans ses voyages; on se plaît avec lui dans sa retraite; on le quitte pour le suivre en Écosse, où se déploient son courage & son patriotisme; en Angleterre, où sa tête est mise à prix; en France & en Espagne, où il va solliciter des secours en faveur d'un Roi détrôné; dans la Suisse & la Prusse, où, devenu l'ami du plus grand Prince de l'Europe, il est témoin de ses continuels travaux; partage ses nobles délassemens, & meurt, pour ainsi dire, entre ses bras. C'est un monument élevé à l'amitié par un Philosophe

*Sam. 10 Juillet 1779.*

B

non moins sensible qu'éclairé, & qui fait éprouver à ses Lecteurs la tendre vénération que lui inspiroit un *homme de mœurs antiques & pures, que les beaux siècles de la probité Romaine auroient envié au nôtre : véritable Philosophe, qui pratiqua, sans l'afficher, cette sagesse que tant d'autres affichent sans la pratiquer; qui joignit la modestie aux lumières, la simplicité la plus aimable à l'ame la plus élevée, la sévérité pour lui-même à l'indulgence pour les autres, &c.*

Issu de la Maison de *Keith*, il jouissoit du titre de *Maréchal héréditaire d'Ecosse*, titre que ses ancêtres possédoient depuis plus de cinq cent ans; mais loin de se prévaloir de son illustre origine, comme ceux à qui la nature n'a point donné d'autre avantage, personne ne se moquoit plus volontiers que lui du prix que la vanité humaine attache si souvent à ce bienfait du hasard.

*La vanité ne sent pas, disoit-il, combien se présent est fâcheux quand on le reçoit en pure perte, & qu'on ne fait pas le mettre en valeur.* Parmi les traits qu'il avoit recueillis sur ce sujet, il aimoit à raconter celui d'un Noble campagnard de sa connoissance qui regardant un Gentilhomme comme le plus précieux ouvrage de la Divinité, & sa perte comme un des plus grands malheurs de ce monde, définissoit la peste *une calamité abominable, pendant laquelle un Gentilhomme n'est pas sûr de sa vie,*

Le Panégyriste peint d'une touche rapide & mâle les efforts de son Héros & de quelques Puissances de l'Europe pour rétablir le Prétendant sur le trône ; il fait connoître les personnages & les principaux événemens relatifs à cet objet ; comme Tacite & Montesquieu, il instruit plus en quelques pages, que les compilations volumineuses d'une multitude d'Historiens vendus à la faveur & à l'imposture.

Milord Maréchal, après la tentative faite en Ecosse en 1715, ne pouvant plus être utile à son Prince, mais espérant encore de pouvoir le servir un jour dans des circonstances plus heureuses, résolut de s'attacher à un service étranger, pour y cultiver ses talens militaires. Il entre au service d'Espagne avec les Officiers Ecossois qui avoient été les compagnons de ses dangers & de ses malheurs ; on lui offre le grade de Lieutenant-Général, il le refuse, & ne veut accepter que celui de Maréchal-de-camp : *Je supplie le Roi*, dit-il au Cardinal Alberoni, *d'attendre, pour me donner un grade supérieur, que je m'en sois rendu digne & capable.*

Calomnié près d'Édouard, peu fait d'ailleurs pour supporter les hauteurs du Ministre Espagnol, il quitte cet asyle, s'établit à Venise, & va bientôt rejoindre son frère qui venoit d'entrer au service de la Prusse. « Fré-  
» déric, qui croyoit la probité bonne à  
» tout, même aux négociations, où tant  
» d'autres Rois, moins éclairés que lui,

» l'ont jugée au moins inutile, le nomma  
 » son Envoyé à la Cour de France. » Il disoit  
 de Milord Maréchal : *J'ai tant éprouvé la  
 perfidie, l'ingratitude & la méchanceté des  
 hommes, que je serois peut-être excusable de  
 ne plus croire à la vertu ; le bon Maréchal,*  
 (c'est ainsi qu'il le nommoit toujours) *m'a  
 forcé d'y croire : ce sentiment me console, &  
 je lui en ai obligation.*

En quittant la France, cet homme, plein  
 de candeur & de probité, laissa échapper un  
 mot plus honorable pour lui que pour ceux  
 avec lesquels il avoit exercé son ministère :  
*il faut pour le métier de Négociateur une  
 finesse que je n'ai pas, & que je ne me soucie  
 pas d'avoir.*

Pendant la guerre que le Roi de Prusse  
 foutint d'une manière si étonnante contre les  
 plus formidables Puissances de l'Europe,  
 Milord Maréchal fut encore chargé auprès  
 de l'Espagne d'une négociation relative à la  
 paix : la haine d'une femme pour le Mo-  
 narque victorieux, fit échouer cette entre-  
 prise, & dégoûta le Philosophe Ecoissois du  
 rôle « d'Ambassadeur, comme autrefois Ca-  
 » rinat renonça au métier d'Avocat pour  
 » avoir perdu une cause qui étoit juste. »

Dans l'intervalle de ces deux ambassades,  
 Frédéric lui avoit donné le Gouvernement  
 de Neufchâtel, qu'il accepta, croyant pou-  
 voir se tirer du peu de bien qu'il y avoit à  
 faire dans ce petit emploi : Milord Maréchal  
 se trompa....

Le Roi Philosophe fit bâtir à Milord Maréchal une maison dans le fauxbourg de Postdam , d'où il pouvoit aller , par le jardin , à *Sans-soucy* : il avoit la liberté de se rendre tous les jours chez le Monarque & d'y dîner , ou de rester chez lui , s'il s'y trouvoit mieux. Frédérie l'attendoit pour se mettre à table quand il étoit prévenu que le bon Milord devoit s'y rendre. C'est dans l'Éloge même qu'il faut voir la bonté , la simplicité touchante & la bonhomie d'un Prince à qui l'orgueil du trône seroit peut-être ; mais qui , dédaignant toute grandeur factice , a su toujours descendre à l'état du simple particulier après avoir figuré sur les plus brillans théâtres de la gloire.

« Lorsqu'en présence de Milord Maréchal , on parloit de quelqu'un qui se trouvoit dans la misère , & ne méritoit pas d'y être , il prenoit , sans en rien dire , des mesures efficaces pour lui faire sentir les effets de sa bienfaisance ; & ces mesures étoient d'autant plus secrettes qu'il avoit d'abord semblé peu attentif au détail touchant qu'on lui avoit fait.... Il tâchoit surtout que les malheureux qu'il assistoit ignoraissent la main qui essuyoit leurs larmes.... Il craignoit d'affliger & de flétrir par l'humiliation les âmes honnêtes dont il soulageoit l'infortune.... Il donnoit avec bien plus de plaisir qu'il ne prêtoit ; car l'expérience lui avoit fait connoître

» qu'il donnoit souvent ce qu'il croyoit  
 » prêter, & qu'il s'en falloit bien qu'en  
 » trompant ainsi sa bienfaisance par une  
 » extension forcée, on lui en eût plus  
 » d'obligation. *Si la présence d'un bienfai-*  
 » *teur, disoit-il, est quelquefois importune,*  
 » *je vois que celle d'un créancier l'est encore*  
 » *davantage.* »

Pendant plus de dix ans il a nourri dans sa maison une pauvre femme dont la misère & la vertu l'avoient sensiblement touché. Plusieurs fois par jour il demandoit : *ma vieille se porte-t-elle bien ? est-elle contente ? ne la laisse-t-on manquer de rien ?*

Il étoit non-seulement charitable, mais généreux ; il avoit besoin tout à la fois de faire l'aumône aux malheureux & des présens à ses amis. Plusieurs armoires étoient remplies de ce qu'il vouloit donner : tout y « étoit rangé avec le plus grand ordre & » dans une abondance dont il plaisantoit » lui-même d'autant plus volontiers, qu'elle » n'étoit pas pour lui ». *Je serois bien curieux,* disoit-il, *d'être présent à mon inventaire, & témoin de la surprise de mes héritiers quand ils verront tant de choses inutiles au possesseur, & qu'ils ignoreront l'usage auquel je les avois destinées.*

Ses domestiques le regardoient comme leur père ; il leur assuroit des pensions proportionnées à leurs besoins & à la durée de leur service. Son Secrétaire, presque aussi âgé

que lui, n'étant plus en état de lui être utile, étoit resté à Neufchâtel, où il subsistoit d'une pension que Milord Maréchal lui avoit faite : il ne put vivre éloigné de *son cher maître* (c'est le nom qu'il lui donnoit dans ses lettres), & revint à Postdam mourir auprès de lui.

Au milieu des troubles dont sa vie avoit été agitée, son ame fut toujours si calme, qu'il assuroit n'avoir jamais connu l'inquiétude ni perdu un instant de sommeil. « Il  
 » plaisantoit, dans ses vieux jours, sur l'af-  
 » foiblissement de son ouïe & de sa vue.  
 » Ayant lu dans un Ouvrage moderne, que  
 » les hommes *mûrissent & tombent comme*  
 » *les fruits*, & que la mort est pour eux le  
 » point de *maturité parfaite*, il écrivoit à un  
 » ami : *je crois que je serai bientôt mûr ; à*  
 » peu près comme Vespasien, prévoyant sa  
 » mort prochaine & son apotheose, qui  
 » devoit la suivre, disoit à ses Courtisans,  
 » *je sens que je deviens Dieu.* »

L'affoiblissement de ses organes ne lui causoit ni murmures ni tristesse ; & lorsqu'il perdit la mémoire, il disoit : *j'en aurai plus de plaisir à relire les bons livres, dont je ne me souviens plus.* Deux jours avant sa mort il pria l'Envoyé d'Angleterre à Berlin de venir le voir. *Je vous ai fait appeler*, lui dit-il avec sa gaieté ordinaire, *parce que je trouve plaisant qu'un Ministre du Roi Georges reçoive les derniers soupirs d'un vieux Jacobite ; d'ailleurs, vous avez peut-être quelques commissions à me*

donner pour Milord Chatham \*, & comme je compte le voir demain ou après, je me chargerai avec plaisir de vos dépêches. Il voulut qu'on l'enterrât dans le cimetière, sans la moindre cérémonie, & fixa les frais de son enterrement à trois louis : je ne veux pas consumer à une pareille misère un argent qui sera mieux employé au soulagement des pauvres. " Ainsi finit Milord Maréchal, en Philosophe & en homme de bien, le 25<sup>e</sup> Mai 1778. Ses Domestiques le portèrent en pleurant dans l'humble & dernière demeure qu'il s'étoit choisie. "

Les Notes qui accompagnent cet Éloge paroîtront aussi intéressantes que l'Éloge même : ce sont ou des anecdotes ou des bons-mots, ou des extraits de Lettres toujours relatifs aux personnages qui composent ce nouveau tableau. Le style de cet ouvrage est plus simple que celui des autres Éloges du même Auteur ; mais on y retrouvera la même finesse d'esprit, le même courage pour le vrai, le même amour pour les semblables, le même art pour éclairer les hommes & les rendre plus humains. Dans toutes les productions de sa plume, on découvre un sens droit, un tact exquis, une raison toujours supérieure à l'esprit dominant : on croiroit qu'après avoir calculé nos progrès futurs sur ceux que nous avons déjà faits, il s'est mis au niveau des généra-

---

\* Ce Ministre étoit mort quinze jours auparavant.

tions à venir. Peintre de la société, telle que la fait connoître un long usage du monde, & bien différent de ces Écrivains qui n'ont vu l'homme que dans les Livres, ou dans le cercle étroit de leur famille ou d'une ville, M. D... , par ses voyages, par ses liaisons, par son état, a pu les observer, les entretenir & les comparer; il a dû recueillir & vérifier un grand nombre de faits qu'une multitude de Gens de Lettres, & même de gens du monde, ne sont pas à portée de rassembler. Aussi, placés un jour à côté des *Vies de Plutarque*, ses Éloges formeront-ils un des plus précieux monumens de notre Histoire; & si l'Historien Grec a une manière que n'ont pas encore imitée ceux qui ont voulu marcher sur ses traces, l'Historien François aura su du moins éviter les erreurs, sa crédulité, son style diffus & disparate: le moderne Panégyriste, aussi riche que l'ancien en détails sur la vie privée, éclipsera son modèle par une connoissance plus profonde du cœur humain; par une littérature plus saine & plus étendue; par une philosophie plus élevée, plus lumineuse & plus favorable aux intérêts des nations comme à ceux des individus qui les composent.

## S P E C T A C L E S.

## ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON continue les représentations d'*Iphigénie en Tauride* avec une affluence & un succès dont il y a eu peu d'exemples sur aucun Théâtre. Mlle Levasseur ayant quitté le rôle d'*Iphigénie* après la onzième représentation, Mlle Laguerre l'a repris & l'a joué de manière à mériter beaucoup d'applaudissemens. Sa figure intéressante, sa voix facile, égale & très-sensible sont bien assorties au caractère & au chant d'*Iphigénie*; mais on ne peut exiger qu'aux premières représentations elle rende avec précision tous les détails de ce rôle, qu'elle n'avoit point répété, & dont toutes les parties sont si difficiles à mettre ensemble. Chanter avec l'expression que demande la musique théâtrale, graduer les nuances de cette expression, y joindre la vérité de l'action & du geste, & suivre en même-temps tous les mouvemens de la Scène, sans perdre jamais la justesse de l'intonation & le sentiment de la mesure, demande non-seulement une réunion de qualités infiniment rares, mais encore une assurance qui ne peut être que l'effet du temps. Mlle Laguerre a chanté avec goût & avec sen-

sibilité les principaux morceaux de son rôle : on desireroit qu'elle mît plus de dignité dans son maintien & plus de nuances dans son chant ; qu'elle ne sacrifîât pas la justesse & la pureté du ton au desir de forcer l'expression ; qu'elle n'oubliât pas enfin , ainsi que d'autres Acteurs , qu'à l'exception des endroits du Drame où l'effet tient absolument à la force de l'action, le premier mérite dans les Opéras est de chanter , & de chanter juste. Nous ne doutons pas que cette Actrice ne fasse à chaque représentation des progrès sensibles.

---

On a donné les Jeudis alternativement , l'*Idola Cinefe* , ou l'*Idole Chinoise* , & *Il Gelofo in Cimento* , ou le *Jaloux à l'Épreuve*. Le peu de succès qu'a eu le premier de ces Intermèdes , malgré l'appareil de spectacle dont on en a enrichi la représentation , nous a dispensés d'entrer dans des détails qui n'auroient guères été que des critiques. On a rendu compte dans le temps du *Jaloux à l'Épreuve*.

On a donné Dimanche 4 Juillet , la première représentation de la reprise de *la Reine de Golconde*, dont le Poëme est de M. Sedaine, & la Musique de M. Monsigny.

Cet Opéra, qui a été joué en 1766 , & repris en 1772, toujours avec succès, vient d'être remis avec beaucoup de soin. Il a été

B vj

très-bien exécuté, & généralement applaudi. Nous en parlerons plus en détail dans le Mercure prochain.

( *Cet Article est de M. S\*.* )

## COMÉDIE FRANÇOISE.

**L**E Samedi 19 Juin, le sieur Ponteuil a débuté, pour la seconde fois, par le rôle d'Oreste dans Iphigénie en Tauride, le Mercredi 23, par le rôle de Vendôme, & le Samedi 26, par celui d'Orosmane.

A l'instant où nous écrivons cet article, M. Ponteuil n'a pas porté plus loin ses débuts. Comme tous les jeunes Comédiens qui, depuis quelque tems, ont essayé leurs talens sur ce théâtre, il a des admirateurs enthousiastes & des détracteurs injustes. Également éloignés de ces deux extrémités, si contraires aux progrès des arts, nous allons présenter nos réflexions avec le desir d'éclairer le talent sans lui nuire. Pendant les deux dernières années qui ont précédé son départ de cette ville, nous avons suivi cet Acteur dans tous ses rôles; nous ne l'avons pas examiné avec moins d'attention dans la nouvelle tentative qu'il vient de faire; ainsi, nous pouvons avancer que peu de personnes sont plus que nous en état de comparer ce qu'il est aujourd'hui à ce qu'il étoit il y a

quatre ans, & de détailler les espérances qu'il peut donner.

Le défaut le plus généralement reproché à M. Ponteuil, porte sur sa diction : toutes les fois qu'elle n'est point animée par un mouvement de passion ou d'empchement, elle est hachée, saccadée, monotone & sèche. Les différens membres d'une phrase présentent quelquefois chez lui, non-seulement le retour des mêmes intonations, mais encore celui des mêmes modulations : c'est à ce défaut, d'autant plus désagréable pour le Public, que l'oreille & la raison en sont incessamment fatiguées ; d'autant plus fâcheux pour l'Acteur que tous les ordres des Spectateurs en sont également frappés ; c'est à ce défaut que tiennent ceux qu'on peut encore lui reprocher. C'est de l'inhabitude de phraser & moduler, que naissent ces transitions brusques, qui étonnent sans séduire ; ces élans rapides & inattendus qui succèdent tout à coup à un débit vague & brisé ; c'est de-là enfin, que résultent ces cris aigus & discordans, presque toujours aussi opposés à la vérité qu'ils le sont, dans tous les cas, à l'expression de l'ame. On a fait à M. Ponteuil un reproche plus grave, & qui lui seroit fatal, s'il étoit mérité : on a avancé qu'il avoit peu de sensibilité, & l'on s'est trompé ; nous croyons, au contraire, que l'Acteur dont nous parlons est doué d'une ame ardente & faite pour la Tragédie. Peu de gens ont assez étudié la théorie de l'art dramatique pour

savoir qu'au théâtre, l'ame se fait moins sentir par elle-même que par les moyens qu'on emploie pour la répandre & la communiquer. Quand M. Ponteuil sera devenu le maître de sa diction & de son organe, alors on sentira combien notre assertion est fondée. Si le devoir d'un Observateur exact nous a fait exposer les défauts de M. Ponteuil, il nous engage aussi à parler de ses qualités; & il en a d'essentielles. Depuis son départ de cette ville, il a appris à donner plus de noblesse à son maintien, plus d'à-plomb à sa démarche, plus d'ensemble à son jeu; sa voix a pris plus de rondeur, son articulation est devenue plus nette. Éloigné des bons modèles, c'est beaucoup de n'avoir pas perdu de ses qualités, & d'avoir quitté quelques mauvaises habitudes. Qu'on ajoute à cela une figure noble, une taille avantageuse, de l'esprit, des connoissances & de l'intelligence; qu'on remarque qu'il ne perd pas un instant la scène de vue; qu'il est toujours à son rôle, & que dans la représentation d'un personnage, il ne manque guères que par le défaut que nous lui avons indiqué, & l'on verra que c'est avec raison que les connoisseurs le regardent comme un Comédien fait pour avoir un talent distingué. Le travail qu'il doit entreprendre sera, sans doute, long & pénible; mais ce qu'il a déjà fait prouve ce qu'il peut faire encore. Nous dirons plus: lorsqu'il quitta Paris il y a quatre ans, son talent prenoit tous les jours

plus d'effor; les avis du Public éclairé le conduisoient insensiblement à des progrès qui seroient devenus plus rapides encore, si les circonstances ne l'eussent point écarté du Théâtre françois, auquel, sur-tout dans son état actuel, il mérite d'être attaché : c'est-là seulement qu'un Comédien peut apprendre à se rendre digne des suffrages des vrais Amateurs, & M. Ponteuil est fait pour se les concilier. C'est d'après cette idée, d'après l'intérêt qu'il nous inspire, que nous lui avons parlé avec une franchise égale, de ses qualités & de ses défauts, en négligeant toutefois de parler de ceux dont les détails deviendroient minutieux, & que l'usage corrige. Il verra sans doute que ces observations ont été dictées par le desir de voir prendre à ses talens plus de perfection & d'effor.

( *Cet article est de M. de C....* )

---

## SCIENCES ET ARTS.

---

### M U S I Q U E.

**L**A Musique est de tous les Beaux-Arts celui qui est le plus généralement cultivé, & en même-temps le plus livré à la routine. C'est qu'il n'y en a point où les Artistes qui le pratiquent fassent moins d'usage de leur esprit, & sur lequel les gens d'esprit ayent moins de connoissance. Depuis cinquante ans on fait dans toute l'Europe des sonates, des symphonies concertantes, des pièces de clavecin, ainsi que des

Opéras, où l'on retrouve par-tout le même plan, la même marche & les mêmes formes. Toute la nouveauté & la variété consistent dans les détails, dans des traits de chant, ou des phrases de mélodie plus ou moins heureux, dans des combinaisons plus ou moins adroites de l'harmonie & des divers instrumens; mais l'ensemble est jeté dans le même moule. Le moment est venu d'exciter les Musiciens à abandonner les routes battues, & à en chercher de nouvelles, où ils puissent déployer leurs talens en étendant les limites de l'Art. Toute tentative nouvelle, quel qu'en soit le succès, mérite d'être encouragée & applaudie. Nous voyons s'opérer une grande révolution dans la Musique théâtrale; cette heureuse innovation doit avoir de l'influence sur toutes les autres branches de cet Art intéressant, vers lequel l'attention du Public semble être plus particulièrement fixée qu'elle ne l'a jamais été.

Plinè a dit que le ciseau de Phydias avoit ajouté à la Religion des Grecs. Notre Religion ne doit rien aux Arts, & a tout fait pour eux: c'est elle qui en a ranimé la cendre éteinte; c'est elle qui a élevé les premiers monumens de l'Architecture moderne; qui a fait renâître en Italie la Sculpture, & sur-tout la Peinture; c'est elle qui a conservé peut-être dans les Églises Chrétiennes des restes de la Musique ancienne; & quoique la Musique, appliquée à une langue morte, dût perdre une grande partie de son énergie, Pergolèse, Leo, Porpora Jomelli & d'autres grands Maîtres ont déployé toutes les ressources de l'Art sur des Prières & des Hymnes latines: nous ne connoissons guères en France que le *Stabat* de Pergolèse; mais on exécute encore tous les jours en Italie des morceaux admirables sur le *Dies Ira*, le *Veni Creator*, le *Miserere*, &c.

Un homme de Lettres Italien, établi depuis longtemps à Londres, (M. Baretti) s'étonnoit qu'aucun

Compositeur n'eût mis en Musique les Odes d'Horace, dont la Poésie harmonieuse & variée doit être encore plus susceptible de beaux chants que le *Tantum Ergo* & le *De profundis*. M. Baretti ignoroit sans doute que cette idée a été exécutée il y a déjà long-temps par un Maître Italien; j'ai eu entre les mains un recueil d'Odes d'Horace imprimé avec la Musique; mais je ne me rappelle ni le lieu ni la date de l'impression, ni le nom du Compositeur.

Quoi qu'il en soit, M. Baretti communiqua son idée à M. Philidor, dont il connoissoit la célébrité, & lui inspira le dessein d'en tenter l'exécution sur le *Carmen seculare*, qui, par la solennité du sujet, par l'abondance des images, par la variété des mouvemens, étoit bien digne en effet d'exercer les talens de l'Auteur d'*Ernelinde* & de *Tom-Jones*.

M. Philidor se sentit enflammé à la lecture de ce Poëme d'Horace; mais cette première ardeur se ralentit un peu lorsqu'il sentit la difficulté, non-seulement de conserver la prosodie latine, mais encore d'affervir le mètre saphique à la phrase musicale. C'est une loi que ne s'est imposée aucun des Compositeurs qui ont mis en Musique des paroles latines. La quantité des mots est scandaleusement outragée dans presque tous les motets, & Pergolèse lui-même n'y a eu aucun égard dans son immortel *Stabat*. On peut en juger par le couplet *cujus animam gementem*.

M. Philidor ne se laissa pas rebuter par la difficulté. Il consulta sur son projet M. Diderot, un des hommes de Lettres le plus en état de le guider par ses lumières, & de l'échauffer par son enthousiasme. Aidé de ses avis, de ceux de M. Baretti, & de ses propres réflexions, le Musicien se mit à l'ouvrage, & en vint bientôt à bout. Nous allons donner une légère idée de son travail.

On fait que les Romains, au renouvellement de chaque siècle, célébroient la fondation de la Ré-

publique par de grandes Fêtes, au milieu desquelles on chantoit une espèce d'Hymne en l'honneur d'Apollon & de Diane, Divinités tutélaires de Rome, pour implorer la continuation de leurs faveurs.

C'étoit dans un temple consacré à ces deux Divinités, que l'Hymne étoit chantée par vingt-sept garçons & autant de filles, des familles les plus distinguées.

Le renouvellement du siècle arriva sous le règne d'Auguste, qui fit élever un Temple sur le Mont-Palatin pour célébrer cette Fête, & chargea Horace de la composition de l'Hymne séculaire.

On ne s'accorde pas sur ce qui constitue le *Carmen seculare* d'Horace. Dans la plupart des Éditions de ce Poète, on ne donne ce nom qu'à une Ode qui commence par ce vers :

*Phœbe sylvarumque potens Diana.*

Quelques Critiques ont prétendu que ce Poème étoit plus étendu, & comprenoit d'autres morceaux qu'on croyoit appartenir à des Odes particulières. D'après cette idée, le P. Sanadon a disposé plusieurs Odes d'Horace de manière à en former un tout, auquel il a donné le titre de *Polymetrum Saturnium in Ludos seculares*, & qu'il croit être la véritable forme du *Carmen seculare* qui fut chanté dans les trois jours que durèrent les jeux séculaires.

Sans entrer dans la discussion de cette hypothèse, M. Baretti a adopté la leçon du P. Sanadon, & M. Philidor s'y est conformé, parce qu'il a trouvé que le Poème, sous cette forme, présentoit de la magnificence, de la variété & des contrastes dans les tableaux, propres à déployer les richesses de la Musique.

Il se trouve divisé en quatre parties, précédées d'un prologue. La strophe, *Odi profanum vulgus*, forme le prologue, & donne lieu à une ouverture qui exprime la grandeur du sujet & l'enthousiasme du

Poëte, qui s'annonce comme le Prêtre des Muses, écartant de lui le profane vulgaire, & sollicitant l'attention de l'assemblée. Comme la plus grande partie est en vers saphiques, il a fait sentir ce mètre par le rythme qu'il a donné à un morceau de l'ouverture.

La première partie est composée des quatre strophes qui commencent par *Spiritum Phœbus mihi*, & par lesquelles le Poëte exhorte les garçons & les jeunes filles qui doivent chanter son Poëme, à bien observer la mesure, & à faire attention au signal de son pouce.

*Lesbium servate pedem miqus,  
Pollicis istum.*

Il est non-seulement évident par ces paroles que l'Ode étoit chantée; mais il est encore probable qu'Horace en avoit fait la Musique & la faisoit exécuter lui-même en battant la mesure.

M. Philidor a mis en récitatif les trois premières strophes jusqu'à ces mots de la quatrième, *Ego Dis amicum*, sur lesquels il a fait un bel air; & il a pu se dire à lui-même en cet endroit,

*Reddidi carmen, docilis modorum  
Vatis Horati.*

La seconde partie est composée de sept strophes, qui commencent par

*Dive, quem proles Niobœa magna, &c.*

M. Philidor fait précéder cette invocation par une répétition de l'*Odi profanum vulgus*. Ces mots, *favete linguis*, sont suivis d'un grand silence, après lequel la prière commence par un chœur exécuté *pianissimo*, mais où toutes les parties répètent alternativement & *fortissimo* le *magna vindicem lingua*. La peinture d'Achille & celle des enfans livrés aux flammes, quoique cachés encore dans le sein de leurs

mères, sont rendues par une Musique pleine de force & d'expression.

La troisième partie,

*Dianam tenera dicite Virgines, &c.*

forme un duo dialogué entre un garçon & une fille, qui donne de la variété à cette composition.

L'Ode *Phæbe sylvarumque potens, &c.* forme la quatrième partie. Elle commence par un chant simple & syllabique, où le Musicien a cru devoir rappeler encore l'idée du mètre saphique : il a réuni dans les différens tableaux que présente cette Ode, les caractères les plus divers & les plus contrastés de la Musique ; le cantabile & la plus forte expression, le gai & le religieux ; & il a fini par un chœur bruyant & du plus grand effet.

Lorsque M. Philidor eut achevé son ouvrage, il y eut bientôt une souscription ouverte à Londres pour le faire exécuter : c'est le pays du monde où les Arts font le moins de progrès, & trouvent le plus d'encouragemens. La Signora Georgi, très-connue à Paris par la beauté & la singulière étendue de sa voix ; deux Soprani il Signor Manzuoletto & il Signor Micheli, & M. Reynold, chantèrent les principales parties. L'Orchestre étoit dirigé par M. Cramer, dont les talens sont connus. Cette composition hardie & singulière fut exécutée trois fois consécutivement, le 26 Février, le 5 & le 13 Mars de cette année, & toujours avec le plus grand succès. Leurs A. R. les Ducs de Gloucester & de Cumberland, frères de Sa Majesté Britannique, les principaux personnages de l'un & l'autre sexe, les gens de Lettres les plus distingués des trois Royaumes assistèrent à ces représentations, & donnèrent à l'ouvrage les plus grands éloges. Plusieurs morceaux furent redemandés & applaudis avec transports. Il seroit à désirer que les Amateurs de Musique, qui se multi-

présent tous les jours à Paris, & qui se réunissent avec tant de zèle pour appeler à grands frais des virtuoses étrangers, se donnassent les mêmes soins pour nous faire jouir de l'ouvrage d'un Compositeur François, dont les talens, justement célèbres, méritent d'être encouragés par tous ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de la Musique.

( *Cet Article est de M. S.\** )

## G R A V U R E S.

**Q**UATRE Estampes représentant, la première, *un Village*; la seconde, *un Hameau près de Dresde*; la troisième, *une Vue de l'Elbe, près de Muhlberg*; & la quatrième, *une Vue de la Montagne de Lilliersstein en Saxe.*

Les deux premières de ces quatre Estampes, qui servent de pendant l'une à l'autre, sont gravées à l'eau-forte par M. Weisbrod, d'après deux tableaux de M. Wagner, & terminées par le sieur J. Aliamet, Graveur du Roi & de Leurs Majestés Impériales & Royale.

Elles offrent une nouvelle preuve que c'est surtout dans les pays coupés par des inégalités & les plus sauvages en apparence, que la Nature se plaît à déployer toute sa magnificence par cette étonnante variété de sites, dont l'aspect inspire des sentimens si divers.

Les deux vues des environs de Dresde présentent des paysages rians & variés. Dans l'une, on voit des arbres, des cabanes, un chemin, des pâturages garnis d'animaux, un torrent qui roule ses eaux parmi des rocailles, & forme une de ces cascades naturelles que l'art veut en vain imiter dans la plupart de nos jardins, dont la froide symétrie semble vouloir asservir toutes nos sensations à son insipide cor-

deau. L'autre fait voir que la Nature, même en se répétant, a toujours un caractère d'originalité. Ce sont les mêmes objets, mais diversement situés, & qui forment un point de vue tout différent du premier. Au lieu d'un torrent, ici c'est un ruisseau qui coule tranquillement au pied d'une éminence, & fertilise au loin les campagnes qu'il arrose.

Quant au mérite particulier de la Gravure, les noms de M. Weisbrod & de M. Aliamet dispensent d'en faire ici l'éloge; & ces deux Estampes, quoique moins considérables par le travail que celle du rivage près de Tivoli & de tant d'autres de M. Aliamet, également estimées, ne démentiront point la réputation dont jouit leur Auteur.

La Vue de l'Elbe & son pendant, sont gravées d'après A. Zingg, par J. Barnes.

Dans la première, la lune qui se lève à l'extrémité de l'horison, perçant l'épaisseur des nuages, répand sa lumière sur les bords de l'Elbe, & laisse appercevoir à une très-grande distance une Ville, une Eglise ancienne, qui paroît être celle d'un Monastère; des pêcheurs occupés dans un bateau, plusieurs bateaux vuides & quelques cabanes rustiques. Sur le devant du tableau, deux voyageurs, un Muletier avec sa femme poursuivent leur route au clair de la lune à travers des montagnes garnies de grands arbres & de bois touffus.

La lune un peu plus avancée dans sa course, éclaire, dans le pendant de cette Estampe, la montagne qui s'élève avec majesté sur les bords d'un chemin qui conduit au fleuve; les eaux en réfléchissant la lumière, donnent à l'horison une si vaste étendue, que le voyageur ne pourroit en appercevoir davantage au lever du soleil.

Ces quatre Estampes se trouvent à Paris, chez le sieur Aliamet, rue des Mathurins, vis-à-vis la rue des Mâçons. Le Prix est de 1 liv. 4 sols chacune.

*Portraits en pied de Mgr le Duc & Madame la Duchesse de Chartres, de Mgr le Duc de Valois, & de Mgr le Duc de Montpensier, Estampe de 18 pouces de haut sur 14 de large, gravée d'après le tableau original de C. le Peintre, par A. de Saint-Aubin & H. Helman.*

Madame la Duchesse de Chartres assise, tient sur ses genoux Mgr le Duc de Montpensier encore au maillot; à côté d'elle, Mgr le Duc de Valois, âgé de 3 ans, sourit & regarde Mgr le Duc de Chartres qui entre dans l'appartement. La Princesse est inclinée vers Mgr le Duc de Chartres, & d'un air d'attendrissement, lui présente les deux jeunes Princes.

Se trouve à Paris chez A. de Saint-Aubin, Graveur du Roi & de sa Bibliothèque, rue des Mathurins S. Jacques, & à la Bibliothèque du Roi; & chez H. Helman, Graveur de Mgr le Duc de Chartres, rue S. Honoré, vis-à-vis l'Hôtel de Noailles. Prix, 6 liv.

## ANNONCES LITTÉRAIRES.

**C***ours d'Études*, pour servir dans les Éductions, soit publiques, soit particulières, depuis la Septième jusqu'à la Philosophie inclusivement. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais; & au mois d'Octobre prochain, rue du Jardinnet, quartier S. André-des-Arcs.

Cet Ouvrage a été composé & imprimé par ordre du Roi, pour être employé dans les Colléges de l'École Royale Militaire. Comme on reçoit indistinctement dans ces Colléges tous les enfans qui s'y présentent, & qui n'ont point de destination fixe pour aucune profession particulière, ce Cours d'Études a été rédigé de manière qu'il ne comprit que les objets qui conviennent également à tous les hommes en général, & dans tous les états sans distinction, & par consé-

quent il peut être adopté dans tous les Colléges du Royaume. Le Recueil entier contient 42 volumes, y compris les traductions pour l'usage & la facilité des Maîtres. Les volumes se vendent ensemble ou séparément au plus bas prix possible.

*Építome sur l'État civil de la France, &c.* par M. Percheron de la Galezière. 2 vol. in-12. A Paris, chez Knapen, Imprimeur-Libraire, Pont S. Michel; chez les Frères Debure, Libraire, quai des Augustins, & chez Mérigot le jeune.

*La Manie Angloise*, Drame en trois Actes, représenté pour la première fois à Valenciennes le 11 Juin 1777, par M. Champion, Officier de Grenadiers-Royaux. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

*Traité du Droit de Représentation suivant la diversité des Coutumes de France, ou Traité du double lien, quel est son effet, tant dans les Coutumes de Représentation que dans les Coutumes qui n'en parlent point; suivi de la Règle Paterna Paternis, Materna Maternis, & des degrés de parenté suivant les règles du Droit Civil & du Droit Canon; par M. Quyné, nouvelle édition, revue & corrigée. Vol. in-12. Prix, 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Saugrain & Lamy, Libraires, quai des Augustins.*

*Les Fastes ou les Usages de l'année*, Poème en seize Chants, par M. Lemierre, in-8°. Prix, 3 liv. A Paris, chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.

*Traduction libre d'Amadis de Gaule*, par M. le Comte de Tress\*\*. Nouvelle Édition. 2 vol. in-12. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Piffot; Libraire, Quai des Augustins.

JOURNAL



# JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

---

## TURQUIE.

*De CONSTANTINOPLE, le 15 Mai.*

**O**UTRE les vaisseaux destinés à agir contre les Albanois dans la Morée, on en a armé plusieurs autres qui sont actuellement en rade & prêts à partir, ils croisent dans l'Archipel, la mer Blanche & les eaux voisines de cette Capitale. Le nombre de ces bâtimens réunis, monte à 29.

Il vient de se répandre une nouvelle bien intéressante, & dont on attend la confirmation avec la plus grande impatience. Bassora, dont les Persans s'étoient emparés après un si long siège, a été, dit-on, reconquise par nos armes; & il s'est élevé en Perse une guerre civile, dont l'effet ne peut qu'être de rendre cette Puissance moins redoutable, ou de la forcer de faire la paix avec nous.

On assure que le Grand-Seigneur vient d'établir une Imprimerie dans cette Capitale. Cette entreprise qui n'est pas nouvelle, avoit été déjà tentée, il y a quelques années,

*Juillet 1779.*

C

& il sortit de ces presses, qui furent bientôt après réduites à l'inaction, une Grammaire Turque & une Géographie *in-fol.*, accompagnée de Cartes assez exactes de cet Empire. Cet essai qui méritoit d'être encouragé, essuya de fortes oppositions de la part des *Chiatibs*, qui sont ici ce qu'étoient à Paris les Copistes de l'Université dans le tems de la découverte de l'Imprimerie; ils parvinrent à étouffer un Art utile qui anéantissoit leur Profession. Ils ont voulu renouveler leurs réclamations; mais elles n'ont pas été écoutées.

On ne se plaint pas moins ici du luxe des femmes que dans bien d'autres pays; elles portent par-dessus leur vêtement ordinaire, une espèce de manteau appelé *jaka*; ce *jaka*, qui étoit fort court & fort simple autrefois, a été prodigieusement allongé & embelli; les dévotes y font broder des sentences de l'Alcoran; d'autres, des devises galantes; & le prix en a tellement augmenté, qu'un seul *jaka* coûte quelquefois plus de 40 & de 50 piâstres. Il a été publié une Ordonnance contre ce luxe immodéré, & le Grand-Visir veille lui-même à son exécution; il parcourt pour cet effet les rues de la Capitale, & il fait couper toutes les queues de *jaka* qui excèdent la longueur prescrite. Comme ce retranchement se fait en public, toutes celles qui le subissent doivent être conduites en prison. Il a poussé plus loin la sévérité. Un Tailleur convaincu

de s'être prêté à la fantaisie d'une Dame qui l'employoit , & qui vouloit avoir un long jaka , avoit été condamné à être pendu ; le Grand Visir lui fit grace aux instances d'un des principaux Négocians ; mais comme il ne l'accorda qu'au moment où il alloit être attaché au gibet , la frayeur de la mort avoit fait une telle impression sur ce malheureux , qu'il n'en put profiter , & qu'il expira sur-le-champ.

## D A N E M A R C K.

*De COPENHAGUE , le 15 Juin.*

L'ESCADRE Suédoise composée de 6 vaisseaux de guerre & de 4 frégates , commandée par le Vice-Amiral Jagerschiold , arriva dans cette rade le 12 de ce mois. Hier le Duc de Sudermanie , Grand-Amiral de Suède , qui se trouvoit sur cette escadre , se rendit au Château de Friedensbourg pour y faire une visite à S. M. , qui dès jeudi dernier avoit été prévenue de l'arrivée de S. A. R. par le Comte de Cronstedt , Ministre de la Cour de Stockholm.

L'escadre Danoise rassemblée dans ce port a commencé à se diviser pour aller croiser dans différens parages. Les vaisseaux de guerre , le *Droit d'Indigenat* , la *Wagrie* & la frégate la *Christiansoé* , sont entrés dans la mer du Nord. La frégate la *Moën* a pris la route des Indes Occidentales. Deux vaisseaux de guerre Russes de 70 canons , 4

frégates de la même nation , de 30 chacune , & une corvette , qui ont mouillé le 21 Mai dans le Sund , ont aussi passé depuis quelques jours dans la mer du Nord. Ils seront renforcés par 3 autres frégates Russes , & leur mission est de croiser dans cette mer & la mer Blanche , pour la protection du commerce , conformément au plan concerté entre les trois puissances Septentrionales.

## S U È D E.

*De STOCKHOLM, le 10 Juin.*

Le Roi n'a resté à Carlscrona que le tems nécessaire pour faire la revue de l'escadre destinée à croiser , & composée de 2 vaisseaux de 70 canons , de 4 de 60 , & de 2 frégates. Le 28 la mer étoit très-agitée ; cela n'empêcha pas S. M. d'aller dîner à bord du vaisseau Commandant , où elle resta jusqu'au soir ; elle fut saluée à son arrivée & à son départ , par toute l'artillerie de l'escadre , que le mauvais tems qui régnoit encore le 30 , empêcha d'appareiller avant le 1 de ce mois.

Le 4 de ce mois les exercices du camp de Ladugaard ont commencé ; les troupes s'y étoient rendues la veille , conduites par S. M. ; elles sont composées de la garnison de cette Capitale , consistant dans le régiment des Gardes , celui des Dragons-Légers , le corps de l'Artillerie & le régiment de la

Reine. Elles resteront assemblées pendant quelques semaines.

On a fait ces jours derniers l'ouverture de la maison d'Education établie par les Officiers du régiment des Gardes, à l'occasion de la naissance du Prince Royal. Plusieurs personnes bienfaisantes se sont réunies pour grossir le fonds qu'ils avoient d'abord fait pour cet Institut. Le Comte Charles-Frédéric de Scheffer, Sénateur, y a ajouté récemment une somme de 416 écus, envoyée de Paris par une Dame de qualité ; & le Président Baron de Celsing, y a joint 150 écus recueillis entre les Suédois établis à Constantinople. Cet établissement patriotique a donné lieu à un second ; plusieurs gens de Lettres se sont réunis pour perfectionner les livres Elémentaires employés dans nos Universités & dans nos Colléges, & pour en composer de nouveaux.

## A L L E M A G N E.

*De V I E N N E , le 10 Juin.*

LL. MM. II. & RR. viennent de nommer Président du Département de la Basse-Autriche, leur Conseiller Intime & Chambellan, Comte François-Wenceslas de Zinzendorf & Thunhausen, Trésorier héréditaire du Saint-Empire Romain, Bourgrave de Reinerck. Elles ont donné au Comte Chrétien-Auguste de Seilern, qui s'est déjà

distingué dans plusieurs Ambassades , la charge de Président du haut Tribunal de Justice , vacante par la mort du Comte Charles-Adam de Brenner , Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Etienne & Conseiller Intime actuel.

Les troupes qui reviennent de la Bohême & de la Moravie , pour retourner dans leurs anciens quartiers , défilent journellement sous les murs de cette Capitale ; quelques-unes la traversent ; parmi ces dernières , on a distingué le régiment de Nadasti , hussards , celui de Terey infanterie , & 3 bataillons de Croates ; ces derniers emportoient avec eux deux drapeaux enlevés aux Prussiens. On assure qu'à l'avenir , il y aura ici une garnison de 30 bataillons & de quelques escadrons , tandis qu'on conservera toujours sur pied en Bohême & en Moravie 80,000 hommes de troupes réglées , moitié cavalerie , moitié infanterie.

Avant que les régimens qui étoient à Prague retournassent dans leurs quartiers , l'Empereur leur a ordonné de tenir des assemblées militaires pour rédiger par écrit les belles actions qui ont été faites dans chaque corps ; ces rapports doivent être envoyés à S. M. I. qui se propose de récompenser honorablement les Officiers & les Soldats qui ont bien mérité de la patrie. Rien n'est plus propre , sans doute , à encourager & à entretenir l'émulation dans tous les grades. Il seroit digne de ce siècle éclairé qu'on

imirât par-tout cet exemple ; les personnes qui seroient dans les rangs inférieurs , sûres de participer à la gloire & aux honneurs rassemblés uniquement sur la tête des Généraux , auroient les motifs les plus pressans de se distinguer , par l'espérance d'être remarquées quand elles formeroient les rayons de l'aurole qui entoure la tête du Général victorieux.

M. de Herbert nommé Internonce de LL. MM. II. & RR. auprès de la Porte , prendra le mois prochain la route de Constantinople , où il va relever M. de Thugur , qui a rempli ce poste pendant plusieurs années.

On apprend de Lublio , ville du Palatinat de Zips dans la Haute-Hongrie , & la principale des treize qui sont hypothéquées , que dans le voisinage il y a une grande plaine qui brûle depuis environ 15 jours. Comme la fumée qui en sort a l'odeur du charbon de terre , on présume que c'est une mine de cette substance inflammable qui a pris feu par accident ; on ignore comment il a pu s'y communiquer , & jusqu'à présent on a fait des efforts inutiles pour l'éteindre.

*De HAMBURG , le 15 Juin.*

CONFORMEMENT aux conditions du traité de paix de Teschen , les troupes Impériales quittent successivement les parties de la Bavière qu'elles doivent évacuer ; & l'Electeur Palatin fait remettre aux Commissaires

de l'Impératrice-Reine tous les papiers & documens qui regardent les Districts cédés à la maison d'Autriche. Ces traditions réciproques , & les prestations de foi & d'hommage de la part des peuples , se font avec les formalités ordinaires.

L'Electeur de Saxe a supprimé , à commencer du 1 de ce mois , les impôts extraordinaires établis en 1778 à l'occasion de la guerre. S. A. E. en en défendant la perception , a déclaré que si le produit de la taille extraordinaire levée jusqu'à présent ne suffisoit pas pour faire face à tous les frais , la Chambre Electorale de ses finances y suppléera.

Après la pacification de l'Allemagne , & celle de la Russie & de la Turquie qui l'a précédée , & qui paroît y avoir contribué , l'Europe ne voit plus que la France & la Grande-Bretagne armées l'une contre l'autre , & l'Espagne prête enfin à prendre un parti attendu depuis si long-tems. Elle paroît faire des vœux secrets contre l'Angleterre , dont le pouvoir l'a révoltée par l'abus qu'elle en a fait , & pour la France qui travaille à rétablir l'équilibre , en arrachant la domination des mers au peuple qu'on avoit laissé s'en emparer , & en rendant à chaque Puissance la partie de cette domination qui lui appartient. Nos spéculatifs envisageant cette guerre sous ce point de vue , se hâtent de prévoir quelle en sera l'issue. Le bruit qui s'est répandu de la disposition de l'Impéra-

trice de Russie à offrir sa médiation pour y mettre fin , & l'intérêt général de toutes les Puissances qui ont un commerce à étendre & à protéger , ont dicté les spéculations suivantes , qui ne sont peut-être qu'un rêve politique , mais qui n'en sont pas moins curieuses :

» L'imagination , disent - ils , est effrayée des forces immenses que la France & l'Espagne rassemblent contre l'Angleterre. A en juger par l'apparence de leurs mouvemens combinés , on diroit qu'elles en ont résolu la perte. Mais quel emploi va-t-on faire de ces forces redoutables , pour parvenir plus efficacement au but qu'on se propose ? C'est une question qu'on peut se faire & qu'on peut résoudre par les règles de la probabilité , comme en suivant les mêmes règles il étoit possible de prévoir , il y a un an ou dix - huit mois , quelle seroit l'issue de la guerre d'Allemagne. En supposant que la flotte de Brest , en faisant route au Sud , soit allée joindre celle de Cadix , il est probable qu'étant combinées , elles formeront une tentative contre Gibraltar , & peut-être ensuite contre Minorque. Pour empêcher l'Amiral Hardy de venir au secours de ces places , la France a fait toutes les dispositions propres à faire craindre une descente au Ministère Anglois ; & pour l'embarasser davantage , elle paroît diriger ses vues sur plus d'un endroit à la fois. Cette descente ne s'exécutera peut-être pas ; mais les troupes destinées à la faire sont à portée , les bâtimens de transport , les instrumens nécessaires sont tout prêts ; & c'en est assez pour que la flotte Angloise ne puisse s'éloigner de la Grande-Bretagne. Dans cette position des choses , il est évident que les capitalistes & les gros possesseurs dans les fonds Anglois , tremblent , & qu'ils regardent déjà leurs créanciers comme

abîmés. Ajoutons un mot pour les rassurer. Gibraltar & Minorque une fois pris, & rentrés sous la domination de leur maître naturel, l'Angleterre perd la clef de la Méditerranée, qui tombe en des mains qui ne s'en serviront pas comme elle pour leur intérêt exclusif, & le commerce de cette mer & du Levant reprend sa liberté naturelle. Les colonies Américaines sont perdues il y a long-tems pour l'Angleterre. Le Ministère Anglois le sait bien, & il a ses raisons pour ne pas faire semblant de s'en appercevoir. Il reconnoîtra enfin leur indépendance parce qu'il y sera forcé ; & au moment où l'Angleterre semblera toucher à deux doigts de sa ruine, où tout paroîtra désespéré pour elle, la Russie considérant qu'elle est assez humiliée, que le sceptre usurpé des mers est tombé de ses mains, que cet élément est devenu libre pour toutes les Nations, qu'il sera permis désormais d'y naviguer comme il est permis aux oiseaux de toute espèce de fendre les airs & de s'élever à la hauteur proportionnée au degré de leurs forces & de leur audace, cette Puissance interviendra pour prévenir la ruine totale de son ancienne alliée ; elle interposera sa médiation auprès de ses vainqueurs ; & ceux-ci, dont on connoît la justice & la modération, ayant atteint l'unique but qu'ils s'étoient proposé, celui de réduire à de justes bornes la puissance maritime de l'Angleterre, n'aura pas de la peine à se porter à un accommodement. Après avoir expié, par la perte de Gibraltar, de Minorque & de ses colonies Américaines, la faute qu'elle avoit faite de s'abandonner trop long-tems à l'ivresse de l'orgueil & de la prospérité, la Grande-Bretagne se croira heureuse d'en être quitte à si bon marché ; il lui restera encore assez de forces & de moyens pour figurer au rang des Puissances terriennes & maritimes. Ses Isles de l'Amérique, d'immenses possessions en Asie, son génie actif & entreprenant, & son ambition, dont elle ne sera pas bien gué-

rie, la mettront en état de payer sa dette nationale, & lui conserveront peut-être encore assez de crédit pour lui en faire contracter de nouvelles.

Les armemens qui se font à Venise, tant sur terre que sur mer, attirent aussi l'attention de nos politiques. On en ignore l'objet. Quelques-uns prétendent que les Anglois qui n'ont point de forces dans la Méditerranée, y ont cherché des alliés qui pussent les suppléer; mais le tems paroît passé où la République enrichie par un commerce immense, étoit en état de faire face aux plus formidables Puissances de l'Europe qui la recherchoient. Dans un moment où l'on arme par-tout pour protéger le commerce, il est naturel qu'elle s'occupe aussi de la protection du sien. Il se peut que le voisinage des Turcs qui vont s'approcher de ses Etats dans le Levant, soit entré pour quelque chose dans ses préparatifs; mais il est peu vraisemblable que la Porte forme des desseins hostiles contre ses territoires; les Puissances Chrétiennes ne souffriroient point qu'ils devinssent la proie des Turcs, auxquels elles ne permettroient pas de mettre un pied plus avant en Europe.

Au milieu de ces bruits de guerre, il en court un autre qui, s'il se confirme, occasionneroit une grande révolution dans les idées des Mahométans, & par une conséquence nécessaire dans leur constitution politique. On prétend que le Sultan avant conçu le projet de polir les mœurs de ses peuples

& de les éclairer, a persuadé au Muphti de faire traduire en Arabe plusieurs ouvrages étrangers, & sur-tout des ouvrages philosophiques, malgré la défense faite par l'Auteur de l'Alcoran à ses Sectateurs de s'appliquer aux sciences.

*De R A T I S B O N N E , le 15 Juin.*

LE Baron de Lehibach, que l'Empereur a nommé son Co-commissaire à la Diète, arriva ici le 29 du mois dernier. On dit qu'il apporta avec lui le décret de commission Impériale relatif à la garantie de la Paix conclue à Teschen, ainsi que l'exposé des différentes prétentions à la succession de Bavière, tant celles qui ont été réglées par les conventions entre les principales parties intéressées que celles qui ne l'ont point été.

Le Baron de Biernstirna, que le Roi de Suède a nommé son Ministre à la Diète, conjointement avec le Baron de Reissenheim, pour le suffrage de la Poméranie citérieure, étoit arrivé la veille; il s'est légitimé ces jours derniers au Directoire de l'Empire.

Il se répand ici depuis quelques jours que la neuvième place d'Electeur, vacante par la mort de l'Electeur de Bavière, ne sera point supprimée. En attendant que ce bruit se confirme ou se détruise, on annonce, parmi les Princes qui y prétendent, le Landgrave de Hesse-Cassel, le Duc de Wurtemberg, l'Evêque de Wurtzbourg en qualité

de Duc de Franconie, & le Prince-Evêque de Saltzbourg.

Il circule ici un écrit qui renferme des réflexions curieuses sur l'usage adopté par S. M. Prussienne, d'entretenir des armées nombreuses en tems de paix. Suivant l'Auteur, ce sont moins des vues militaires que des considérations Politiques qui lui ont fait adopter ce système.

» Le feu Roi, dit l'Auteur, avoit senti que la véritable grandeur d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitans ; c'est ce qui le détermina à chercher à attirer chez lui beaucoup d'étrangers. Pour y parvenir plus aisément, il imagina d'entretenir continuellement, même en tems de paix, une armée de 77,000 hommes, dont la moitié fut composée d'étrangers, auxquels on permit de se marier & de travailler à leurs métiers pendant la plus grande partie de l'année..... Pour fournir aux frais des recrues & à l'entretien de l'armée, il établit des accises comme le meilleur moyen de lever des contributions dont personne ne seroit exempt, puisque chacun devoit y contribuer selon son état ; d'un autre côté, il fit de grands retranchemens dans sa Cour, & diminua le nombre des Officiers civils. Tous ces arrangemens le mirent en état d'acquérir beaucoup de domaines qu'il fit administrer mieux que par le passé. Le Roi actuellement régnant, depuis le commencement de son règne, a suivi ce plan, en augmentant son armée à proportion de l'agrandissement de ses Etats, & du nombre de leurs habitans. Pendant la dernière paix, il avoit à son service 170,000 hommes, dont moitié étoit composée de ses sujets, & moitié d'étrangers. Leur habillement & leur subsistance ont occupé en même-tems l'agriculture & les manufactures ».

## I T A L I E.

*De LIVOURNE, le 10 Juin.*

LES lettres de Rome varient beaucoup sur la santé du S. Père. Les unes annoncent sa pleine convalescence, les autres font craindre qu'elle ne soit pas assez avancée pour dissiper toute inquiétude; cependant le Con-sistoire annoncé pour le 14 de ce mois n'a point encore été différé, & c'est à demain 11 que reste toujours fixé l'examen des Evêques qui doivent y être proposés.

Le 3 de ce mois, quatre habitans de Subiaco qui alloient charger du sel à Nettuno furent attaqués à l'entrée de la nuit par des brigands qui en tuèrent deux à coups de fusil, & poignardèrent les deux autres. Ces derniers qui le lendemain furent trouvés expirans sur la route, ont déposé que les assassins leur avoient enlevé environ 80 écus Romains.

On apprend de Bologne qu'on y a éprouvé, ainsi que dans les environs, vendredi & samedi dernier, quelques secousses de tremblement de terre qui ont renversé plusieurs édifices, & répandu une consternation d'autant plus générale & plus vive, que la terre n'est pas encore raffermie.

Le Courier de Madrid a apporté la nouvelle de la mort de M. Jérôme - Fabri Ganganelli, neveu de feu Clément XIV, ab Légat apostolique chargé de porter la Ba-

rette au Cardinal Delgado. Il a été frappé d'apoplexie le 24 Mai, & n'a survécu que peu d'heures à cet accident.

Par ce même Courier on a appris que le Comte de Florida Bianca, indisposé depuis quelque-tems, éprouva le 22 Mai une colique violente, qui fit craindre pour ses jours; la maladie, après cette crise, a pris cependant un tour plus favorable; mais il n'est pas encore en état de reprendre son travail. Depuis le moment où il l'a suspendu, le Roi a chargé M. Rodez des dépêches & des expéditions, & il s'est réservé à lui seul l'ouverture des dépêches de Versailles, dont l'importance est extrême dans le moment actuel.

Selon les lettres de Cadix & du Ferrol, les deux escadres qui sont dans ces ports, ont reçu ordre d'appareiller le 2 de ce mois. Celle de Cadix, forte de 32 vaisseaux de ligne, 7 frégates, 6 bombardes & 2 hourques, a, dit-on, des vivres pour plus de 4 mois. Dans le détail qu'on donne de son approvisionnement, on compte 1000 bœufs, 10,000 moutons, 10,000 poules, & une quantité proportionnée d'autres vivres de toute espèce.

La frégate courrière *l'Aigle*, écrit-on de la Corogne, en date du 20 du mois dernier, nouvellement construite, & partie de Bilbao, est arrivée ce soir avec des provisions pour nos magasins. Le Capitaine rapporte que se trouvant ce matin près du Port, il a rencontré 2 balandres Anglaises de 18 à 20 canons, qui, sans aucun avertissement, lui ont tiré

2 décharges de leur artillerie. Etonné de ce procédé , il en demanda la raison à l'aide du porte-voix ; on ne lui répondit que par six nouvelles décharges , qui le déterminèrent à leur présenter l'estribord autant qu'il étoit possible , à cause du calme , & à leur envoyer toute sa bordée. Il ne put faire usage du bas-bord , ni rétablir l'estribord , parce qu'il avoit peu de monde. Les Anglois envoyèrent des hommes armés à son vaisseau , qui le conduisirent sur leur bord ; il leur demanda en françois raison de leur procédé ; ils lui répondirent qu'ils ne savoient parler que l'italien , & le renvoyèrent. La frégate a beaucoup souffert dans le corps du vaisseau & dans sa mâture ; mais aucun homme n'a été atteint , à l'exception d'un Pilote , qui a été blessé à la jambe «.

## A N G L E T E R R E.

*De LONDRES , le 26 Juin.*

L'ÉVÈNEMENT attendu & prévu depuis si long-tems du parti que prendroit l'Espagne dans les circonstances actuelles , est enfin arrivé ; ceux qui le craignoient trop pour ne pas saisir avidement toutes les espérances qu'on leur présentoit de le voir éloigner , se rassuroient sur la parole du Lord North qui dit le 2 de ce mois dans la Chambre des Communes , qu'en effet la médiation de l'Espagne avoit pris fin ; mais que l'on voyoit subsister les mêmes apparences qu'elle avoit toujours montrées de ses dispositions amicales : ils se rappelloient aussi que lorsque l'on célébra le 4 à la Cour l'anniversaire de la naissance du Roi , le Marquis d'Almo-

dovar se trouva au grand bal paré , donné à cette occasion , & fit illuminer son hôtel le même soir. Il étoit singulier sans doute de tirer des conséquences sur les dispositions d'une Cour , d'un acte de politesse & d'égard de la part de son Ministre. C'est le 15 que le Marquis d'Almodovar avoit reçu un courrier de sa Cour , & le 16 avant le lever qu'il se rendit à Saint-James , & remit au Lord Weymouth le Manifeste suivant :

» Le monde entier a été témoin de la noble impartialité du Roi , dans la conduite qu'il a tenue au milieu des disputes élevées entre la Cour de Londres , ses Colonies Américaines & la France. Indépendamment de cela , S. M. ayant appris que l'on desiroit sa puissante médiation , en a généreusement fait l'offre volontaire , & les Puissances belligérantes l'ont acceptée ; c'est même dans cette vue seule que S. M. B. a envoyé un vaisseau de guerre dans l'un des ports d'Espagne.

» Le Roi a pris les mesures les plus efficaces pour amener les Puissances désunies à un accommodement également honorable pour toutes les Parties ; il a proposé des moyens sages , propres à écarter toutes les difficultés & à prévenir les calamités de la guerre ; mais quoique les propositions de S. M. , particulièrement celles contenues dans son *ultimatum* , fussent conformes à celles que la Cour de Londres elle-même avoit paru , dans d'autres tems , regarder comme propres à produire un accommodement ; quoique dans toute leur étendue elles fussent aussi modérées , elles ont été rejetées d'une manière qui indique le peu d'inclination que sent le Cabinet Britannique à rendre la paix à l'Europe , & à conserver l'amitié de S. M. ; & en vérité , la conduite que ce Cabinet a tenue à l'égard de S. M. dans le cours de la négociation , n'a eu pour objet que de la traî-

ner en longueur pendant plus de huit mois , quelquefois sous de vains prétextes , d'autre fois en donnant des réponses qui ne concluoient rien , tandis que pendant cet intervalle de tems , le Conseil Britannique faisoit au pavillon Espagnol des insultes portées à un point incroyable , commettoit des excès sur les territoires du Roi , saisissoit la propriété de ses sujets , fouilloit & pilloit leurs vaisseaux , & faisoit feu sur plusieurs qui ont été obligés de se défendre. On a porté l'insulte jusqu'à ouvrir & mettre en pièces des registres & des lettres appartenans à la Cour , & trouvés à bord des paquebots de S. M. ; les Etats de S. M. en Amérique ont été menacés , & la Cour Britannique a eu recours à l'extrémité effrayante de susciter les nations Indiennes , appelées Chatcas , Cherokées & Chicackas , contre les habitans innocens de la Louisiane , qui eussent été victimes de la barbarie de ces Sauvages , si les Chatcas eux-mêmes n'eussent été sensibles au remords , & n'eussent révélé toutes les atteintes de la séduction Britannique.

» Les Anglois ont usurpé la souveraineté de S. M. , sur la province de Darien & sur la côte de Saint-Blas , & le Gouverneur de la Jamaïque a donné à un Indien rébelle une commission de Capitaine général de ces Provinces ; les droits de S. M. ont été récemment violés dans la baye d'Honduras , où les Anglois ont commis des actes d'hostilités contre les Espagnols , dont on a emprisonné les personnes & saisi la propriété ; il y a plus , la Cour de Londres a négligé de remplir la stipulation faite relativement à cette côte , par l'article 16 du dernier Traité de Paris.

» Ces griefs si nombreux , si récents & d'une nature si sérieuse , ont été en différens tems des sujets de plaintes portées au nom du Roi , & détaillées dans des Mémoires délivrés à Londres aux Ministres de S. M. B. , ou communiqués à eux par l'Ambassadeur d'Angleterre à Madrid ; mais quoique dans les

réponses données à ces plaintes, on ait jusqu'à présent employé les expressions de l'amitié, S. M. n'a encore obtenu d'autre satisfaction que celle de voir réitérer les insultes, dont on s'étoit plaint en son nom, & dont on pourroit citer cent exemples.

» Le Roi, avec la sincérité & la candeur qui caractérisent S. M., a formellement déclaré à la Cour de Londres, dès le commencement de la contestation avec la France, que la conduite de l'Angleterre seroit la règle qui dirigeroit les Conseils d'Espagne.

» S. M. a déclaré aussi à la Cour Britannique, qu'aussitôt que ses disputes avec celle de Versailles seroient arrangées, il seroit absolument nécessaire de terminer celles qui s'étoient déjà élevées ou qui pourroient s'élever dans la suite entr'elle & l'Espagne : dans le plan transmis à l'Ambassadeur soussigné le 28 Septembre dernier, & que ledit Ambassadeur présenta au Ministère Britannique vers le commencement d'Octobre, plan dont il fut immédiatement fourni copie à Lord Grantham ; S. M. déclaroit en termes exprès, aux Puissances belligérantes, que vu les insultes faites à ses sujets & les atteintes portées à ses droits, elle se verroit dans la nécessité indispensable de prendre un parti décidé dans le cas où la négociation, au lieu d'être conduite avec sincérité, seroit rompue ou ne produiroit pas son effet.

» Les outrages faits à S. M. par la Cour de Londres n'ayant point cessé, & cette Cour ne marquant aucune intention de les réparer, le Roi a résolu & ordonné à ses Ambassadeurs de déclarer que l'honneur de sa Couronne, la protection qu'il doit à ses sujets & sa dignité personnelle, ne permettent plus qu'il souffre la continuation de ces insultes, ou qu'il néglige plus long-tems de se procurer la réparation de celles qu'il a déjà reçues, & que dans cette vue, malgré les dispositions pacifiques de S. M., malgré même l'inclination particulière qu'elle a toujours eue de cultiver l'amitié de S. M. B., elle se trouve dans la nécessité désagréable de faire usage de tous

les moyens que le Tout-Puissant lui a donnés , pour se faire elle-même la justice qu'elle a sollicitée en vain. .

» Se reposant sur l'équité de sa cause, S. M. espère qu'elle ne sera responsable, ni à Dieu ni aux hommes , des suites de cette résolution , & que les Nations étrangères s'en formeront une idée convenable , en comparant le traitement que S. M. a reçu du Ministère Britannique , avec celui qu'elles ont éprouvé elles-mêmes lorsqu'elles ont eu affaire à ce même Ministère. *Signé* LE MARQUIS D'ALMODVAR «.

Le Lord Weymouth alla porter sur-le-champ cette pièce alarmante à S. M. qui ordonna la convocation d'un grand Conseil qui fut assemblé sur-le-champ. Pendant le court intervalle qui s'écoula entre sa tenue & la communication du Manifeste de l'Espagne , le Lord Maire de Londres , à la tête d'une députation du Corps-de-Ville , vint présenter au Roi une requête tendante à le prier de ne point donner son consentement au bill relatif à la taxe des maisons , & à celui proposé par Milord Beauchamp pour mettre des bornes à l'abus des saisies personnelles & fréquentes dans cette ville , en les défendant pour toutes les sommes au-dessous de 5 liv. sterl. Le tems de présenter une requête ne pouvoit être plus mal choisi. S. M. , qui étoit pressée de se rendre au Conseil , se contenta de répondre vaguement , qu'elle seroit toujours prête à redresser les plaintes de ses sujets lorsqu'elles lui paroîtroient fondées.

Le résultat du Conseil assemblé sur la dé-

claration de l'Espagne fut d'en faire part aux deux Chambres du Parlement le même jour. Le Lord Weymouth annonça à la Chambre Haute que l'Ambassadeur d'Espagne avoit remis le matin à six heures un Manifeste qui étoit de nature à exiger l'attention du Parlement , & que le lendemain il présenteroit à la Chambre un message du Roi ; il finit par proposer que les Pairs fussent sommés d'assister le même jour aux délibérations qui auroient lieu sur cet objet. Cette proposition fut reçue , & aucun Pair ne témoigna dans le moment la sensation que devoit causer une nouvelle aussi fâcheuse.

Le Lord North , qui donnoit dans le même tems une information semblable à la Chambre des Communes , n'y trouva pas la même modération ; l'espèce de sérénité avec laquelle il étoit venu s'acquitter de cette commission délicate , n'échappa point à l'assemblée , qui étoit peu nombreuse , & contribua peut-être à multiplier les reproches & les murmures qui s'élevèrent de toutes parts. M. Burcke se signala sur-tout dant cette occasion ; il rappella la constance avec laquelle les Ministres n'avoient cessé de prétendre que l'Espagne étoit intéressée à ne pas prendre part à la guerre , parce qu'elle avoit en Amérique des colonies précieuses pour lesquelles celles d'Angleterre pouvoient être d'un mauvais exemple » Combien , dit-il , avons-nous passé de nuits à rêver de la foi Espagnole , & jusqu'au dernier moment les Ministres n'ont cessé de crier la trompette à la bouche , que l'Espagne seroit ruinée , si elle entroit en guerre avec nous. Ce qui est excellent à remarquer , c'est qu'ils connoissent mieux les intérêts de l'Espagne que l'Espagne ne les connoît elle-même. Ils prennent la

peine de rédiger le système politique de la Maison de Bourbon, & de lui enseigner ce qu'il est de son intérêt de faire, ou bien ce qui lui seroit préjudiciable ; attention d'autant plus marquée de leur part, qu'ils ne savent pas conduire leurs propres affaires ». L'Orateur crut devoir appeler M. Burcke à l'ordre, en lui disant qu'il ne pouvoit pas le laisser continuer s'il n'avoit point de motion à faire. Une motion, s'écria M. Burcke, j'en ai une, c'est de décréter le Ministre, en montrant le Lord North. Toutes les voix se réunirent pour crier *la motion, la motion*. L'Orateur voulut s'y opposer, on lui prouva qu'il n'en avoit pas le droit. M. Burcke continua son discours. M. David Hartley & le Colonel Barré l'appuyèrent ; après bien des débats, la motion fut retirée, & la Chambre ajournée au lendemain.

Ce fut ce jour-là que le Message du Roi fut entendu. Il est conçu ainsi :

» G. R., l'Ambassadeur du Roi d'Espagne ayant délivré un papier au Lord Vicomte de Weymouth, & lui ayant signifié qu'il avoit reçu ordre de la Cour de quitter immédiatement l'Angleterre ; S. M. a cru nécessaire d'ordonner qu'une copie de ce papier fût mise sous les yeux de son Parlement, comme étant un objet de la plus haute importance pour la couronne & pour son peuple. S. M. déclarant en même-tems qu'en conséquence de cette déclaration hostile, elle s'est trouvée obligée de rappeler son Ambassadeur de Madrid.

» S. M. déclare, de la manière la plus solennelle, que son desir de conserver & de cultiver la paix & un commerce amical avec la Cour d'Espagne, a été uniforme & sincère ; que sa conduite, à l'égard de cette Puissance, n'a pas été guidée par d'autres motifs & par d'autres principes, que ceux de la bonne foi, de l'honneur & de la justice. C'est avec la plus grande surprise que S. M. remarque les prétextes qui

servent de fondement à cette déclaration, vu que quelques-uns des griefs énumérés dans ce papier, ne sont jamais venus à la connoissance de S. M., soit par représentation de la part du Roi Catholique, soit par aucun autre avis qui eût pu lui parvenir d'ailleurs; vu enfin, que dans tous les cas où il lui a été porté des plaintes, elles ont été traitées avec la plus grande attention, & que l'on s'est occupé sur-le-champ du redressement.

» S. M. a la confiance la plus ferme dans sa fidèle Chambre des Pairs, & ne doute pas qu'elle ne s'empresse à concourir avec le zèle & l'esprit public qu'elle a si souvent éprouvés, à seconder S. M. dans la résolution qu'elle a prise de développer tous les efforts & toutes les ressources de la nation, pour résister aux atteintes hostiles de la Cour d'Espagne & les repousser. Elle se flatte qu'au moyen des bénédictions qu'il plaira à Dieu de répandre sur la droiture de ses intentions & l'équité de sa cause, elle sera en état de faire avorter les entreprises dangereuses que ses ennemis pourroient faire contre l'honneur de sa Couronne, le commerce de son Royaume, les droits & les intérêts communs de tous les sujets «.

Après la lecture de ce message & du manifeste de l'Espagne, le Lord Weymouth & le Lord North proposèrent, l'un dans la Chambre Haute, & l'autre dans la Basse, une adresse au Roi; dans la première le Lord Abingdon & le Duc de Richemond firent chacun une motion pour y ajouter un *amendement*; celui-là demandoit ouvertement le renvoi des Ministres; celui-ci, en proposant à S. M. de changer de système politique, tendoit essentiellement au même but. Les deux motions furent rejetées.

tées ; celle du Lord Weymouth pour affûter S. M. que tous les Pairs étoient prêts à sacrifier leur vie & leur fortune pour la défense de sa personne & de son Gouvernement , passa sans aller aux voix. Le lendemain vingt Pairs signèrent la protestation suivante :

» Sont d'avis différent. Parce que l'amendement proposé, recommandant à S. M. un changement de système dans les principes & la conduite de la guerre, nous paroît fondé sur toutes les considérations que la prudence & l'expérience peuvent suggérer , & rendu nécessaire par la grandeur extrême des dangers qui nous environnent. L'abandon formel du droit de taxer l'Amérique Septentrionale, proposé par les mêmes Ministres, qui, au prix du sang de 30 mille hommes & de 30 millions sterling, ont dans le cours de 3 années, tenté successivement d'établir cette prétention, prouve nécessairement, ou que ces principes de législation qu'ils avoient d'abord établis, ensuite abandonnés, comme ils l'ont fait, étoient injustes en eux-mêmes, ou que le développement des forces entières de la Grande-Bretagne, dirigé par eux, n'étoit pas suffisant pour effectuer la dépendance raisonnable de ses propres Colonies ; dilème déshonorant pour eux, ruineux pour nous, dont l'alternative, quelle qu'elle puisse être, prouve qu'ils sont entièrement indignes de la confiance d'un Souverain & d'un Peuple qui, en ayant eu pour eux plus qu'aucun Roi ou une Nation n'en ont jamais placé dans aucuns Ministres, en ont été dupes d'une manière dont les archives du Parlement & les calamités de la Nation ne sont que de trop fidèles témoins.

» Si les forces entières de la Grande Bretagne & de l'Irlande, secondées par les concessions pécuniaires  
les

les plus prodigues , assistées de trente mille Allemands , développées pendant long - tems sans es-  
suyer d'obstacle de la part d'aucune Puissance étran-  
gère , ont échoué pendant trois campagnes devant  
les Provinces de l'Amérique Septentrionale , qui ne  
s'étoient point préparées à en soutenir l'effort ;  
nous nous regarderions nous-mêmes comme éga-  
lement indignes de toute espèce de confiance , si ,  
pour nous soustraire aux efforts unis & frais de  
la France & de l'Espagne , ajoutés à la résistance que  
l'Amérique Septentrionale nous a opposée avec suc-  
cès , nous nous reposions sur les talens de ceux  
qui ont échoué , lorsqu'ils n'avoient à faire face  
qu'aux simples Colonies.

» Dans une situation pareille , un changement de  
système nous a paru le seul parti qu'il étoit de  
notre devoir indispensable de conseiller ; nous  
avons regardé ce changement comme l'unique  
moyen de produire cette union de conseils , cet  
effort volontaire de tous les individus de l'Empire ,  
qu'il est indispensable de développer dans cette  
heure de danger : nous avons concouru avec em-  
pressément en faisant l'offre sincère de notre sang  
& de nos biens pour soutenir S. M. contre les atta-  
ques de ses ennemis.

» Ces gages précieux , tant de ce qui nous appar-  
tient personnellement , que de ce qui appartient à  
nos concitoyens ( de ce qui doit nous être & ne  
nous est pas effectivement moins cher ) , nous don-  
nent pleinement le droit de demander quelques  
sûretés qui nous répondent que l'emploi en sera  
fait avec jugement , efficacité , pour remplir les  
vues dans lesquelles nous les offrons , & qui nous  
en répondent mieux que l'opinion que nous pou-  
vons nous former d'après celle dans laquelle nous  
voyons le genre humain concourir relativement à  
l'incapacité totale des Ministres de S. M.

» 1°. Pour ne point embarrasser le Gouvernement

*Juillet 1779.*

D

dans un moment si difficile, nous avons évité de recommander aucune mesure spécifiée; mais nous ne nous faisons point un scrupule de déclarer que, quelle que puisse être à l'avenir la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard de l'Amérique, le parti que l'on prendroit de rassembler nos forces à tems pour résister & nuire à nos rivaux naturels & anciens ennemis, nous paroît indubitablement convenable & expédient. 2°. Nous croyons que cet avis est donné d'autant plus à propos, que nous connoissons l'attachement obstiné que les Ministres ont pour ce malheureux système, qui a exposé la sûreté de l'Etat, & laissé les forces navales de nos rivaux puissans, jaloux & naturels, s'accroître sous leurs yeux, sans faire la moindre tentative pour l'empêcher jusqu'au moment où cet accroissement est arrivé au degré alarmant où il se trouve aujourd'hui, à sa combinaison insidieuse & à sa direction hostile. 3°. La triste situation à laquelle nous ont réduit la conduite & la négligence des Ministres présens, nos meilleures ressources dissipées & consumées, l'Empire Britannique démembré; une combinaison des plus puissantes nations, formée contre nous, avec une supériorité navale décidée en leur faveur, tant à l'égard du nombre des vaisseaux que de l'activité des préparatifs; la Grande-Bretagne livrée enfin aujourd'hui pour la première fois à elle-même, entièrement exposée & sans un seul allié, nous nous regarderions comme complices des crimes des Ministres, & comme contribuant accessoirement à notre propre destructoin, si nous négligions aucun des moyens possibles d'assurer l'emploi convenable des forces qui nous restent, en plaçant une confiance aveugle dans des personnes qui sont cause qu'aucune nation de l'Europe n'a confiance en nous. La disposition mâle dans laquelle le Parlement paroîtroit être d'employer la sagesse nationale à la guérison des maladies nationales, rétablirait notre crédit & notre

réputation au-dehors , & engageroit les nations étrangères à rechercher cette même alliance qu'elles fuient aujourd'hui , ajouteroit un degré de vigueur aux efforts que nous ferions chez nous , donneroit la vie & l'action à cet esprit particulier à la Grande-Bretagne , qui , sous la direction de sages conseils & d'une providence protectrice , s'est trouvé si souvent supérieur à l'avantage du nombre , mais qui ne peut tirer son existence que de l'opinion bien fondée où l'on seroit que cet esprit doit développer ses ressorts sous des Ministres & des Commandans qui jouissent de l'estime & de l'affection du Peuple.

» Nous avons demandé qu'on nous présentât quelque plan sur lequel nous puissions fonder de plus heureuses espérances , ou que l'on nous donnât quelque raison qui déterminât à adhérer au système actuel. Nous avons demandé que l'on nous fit connoître quelles ont été les circonstances de la médiation , quels sont les griefs dont la Cour d'Espagne se plaint ; afin de nous mettre en état de peser la justice de la guerre dans laquelle nous allons nous engager , parce que cette justice est l'unique fondement sur lequel nous puissions supposer que portera la protection de la providence divine. Nous avons exposé avec force la nécessité de prolonger les Séances du Grand Conseil de la Nation , afin que dans une crise si difficile , S. M. ne fût pas privée de l'avis du Parlement.

» Toutes ces représentations ont été accueillies avec un silence morne & peu satisfaisant ; qui ne nous a que trop donné lieu de conclure que l'intention des Ministres est de persévérer dans la malheureuse carrière où toutes nos infortunes ont pris naissance ; après avoir fait tout ce qui étoit en notre pouvoir pour ouvrir les yeux de la Chambre & l'engager à mieux envisager les choses , nous

prenons cette précaution pour nous mêmes , pour nous laver des suites qui peuvent résulter de la continuation de ces mesures.

Les débats de la Chambre des Communes ne furent pas moins vifs ; mais ils n'y eurent pas plus de succès. Le Lord North y parut encore le 21 pour exposer la situation critique des affaires publiques , les intentions hostiles de la maison de Bourbon , qui menaçoient l'Angleterre de divers dangers , au nombre desquels il plaça celui d'une invasion. Il proposa en conséquence de doubler les milices. M. Fox ne manqua pas de crier que cette motion étoit ce qu'on pouvoit appeller le *cri d'alarme*. » Or , pour conjurer le danger , des milices ne suffisoient pas , & nous nous occuperions en vain de ce moyen , si l'on ne nous rassure pas sur l'autre partie de la défense nationale , sur l'état de la marine. Les forces de France & d'Espagne sont connues ; & quant à présent , elles sont infiniment supérieures à celles que nous avons en mer. Exposera-t-on long-tems Sir Charles Hardy au danger d'une inégalité si considérable ? Ne songe-t-on pas à lui envoyer des renforts ? J'ai appris avec plaisir qu'indépendamment des 31 vaisseaux de ligne qui composent la flotte , nous en avons 5 ou 6 qui ne tarderont pas à être en état de le joindre. Que l'on ne perde donc pas un instant pour les équiper ; que tout ce qu'il y a dans le Royaume d'hommes capables de manier une hache & d'enfoncer une cheville ; mette la main à l'œuvre ». Le Lord

North avoit apporté le bill tout dressé ; la première lecture en fut faite après bien des débats que les matieres qui nous pressent nous forcent de passer ; mais qui pourront trouver leur place lorsque le Parlement sera prorogé ; il devoit l'être le 20 ou le 21 , les circonstances ont prolongé la présente séance.

Les états de la milice la portoient à 30,000 hommes. On prétend qu'il faut la réduire aux deux tiers si l'on veut connoître le nombre des hommes effectifs ; le doublement en conséquence ne la portera qu'en apparence à 60 mille hommes , & réellement à 40 mille. Suivant les états les plus exacts des forces de terre de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, il n'y a que le nombre d'hommes suivant :

<i>Angleterre &amp; Pays de Galles.</i>		<i>Complet.</i>	<i>Effectif.</i>
	Cavalerie. . . . .	6,246 . . . .	4,293.
	Infanterie. . . . .	31,823 . . . .	20,080.
	Milice. . . . .	30,460 . . . .	30,460.
<i>Ecosse.</i>	Cavalerie. . . . .	666 . . . .	488.
	Infanterie. . . . .	8,757 . . . .	7,187.
<i>Irlande.</i>	Cavalerie. . . . .	2,136 . . . .	1,947.
	Infanterie. . . . .	9,416 . . . .	8,430.
		<hr/>	<hr/>
		79,204 . . . .	72,885.

La flotte Angloise sortie le 16 de ce mois étoit forte de 28 vaisseaux de ligne , 6 frégates , 5 brûlots & une chaloupe de guerre. On prétend aujourd'hui qu'elle l'est de 33 vaisseaux de ligne partagés en 3 divisions ; mais cette augmentation, due au rappel du contre-Amiral Edwards qui étoit parti avec quelques

vaisseaux de la Compagnie des Indes & d'autres bâtimens , ne doit pas se soutenir , parce que quelques - uns de ces navires ont des destinations à remplir , & qu'il faut en détacher pour escorter les vaisseaux qui se rendent dans l'Inde. Et quand même ils resteroient réunis à l'escadre , ils ne la rendront pas égale à celles de la France & de l'Espagne réunies ; aussi assure - t - on que Sir Charles Hardy a reçu ordre de se replier sur nos côtes.

Le Roi a rendu le 18 de ce mois une déclaration à l'occasion du manifeste de l'Espagne , pour accorder des lettres de représailles générales contre les vaisseaux , effets & sujets de S. M. C. Le mot *représailles* , employé à cette occasion , a paru singulier dans un moment où l'Espagne n'a fait que déclarer la guerre , & n'a commis encore aucun acte d'hostilité , pour ordonner d'en exercer contre elle.

Le Marquis d'Almodovar est parti le 20 de ce mois ; ses bagages l'avoient précédé ; un de nos papiers a dit à cette occasion : il seroit à souhaiter que son Excellence eût eu la complaisance d'empaqueter dans ses bagages tous les Membres du Ministère ; tous les ordres des citoyens auroient eu alors un juste sujet d'entonner un *Te Deum*. Quand le Marquis de Noailles , ajoute-t-il , remit au Ministère la déclaration de la France , on se rappelle que le premier cri de la nation poussée par le Gouvernement , fut un

cri de guerre. Huit jours se passerent dans l'espérance de la voir déclarer. Après cette huitaine de chaleur, il fallut compter avec nos forces & avec nos moyens, le résultat fut de dissimuler cette injure, & de se préparer à la repousser par la force dans un tems plus propice; qui auroit pensé que le Ministère, rendu prudent par cet avertissement, ne nous auroit pas mis en mesure pour punir nos ennemis? Cependant nous voilà dans la même impuissance où nous étions à la fin de l'année dernière. Pas un allié de plus, plusieurs navires de moins, quelques nouveaux impôts, un nouvel ennemi sur les bras. Notre conduite ultérieure a aliéné les Irlandois & les Etats-Généraux; les derniers viennent de rappeler leurs Officiers qui servoient en Angleterre, sous peine de perdre leurs emplois, & l'Irlande nous cause des allarmes plus vives que jamais.

Aussi-tôt que le Comte de Weymouth eut reçu le manifeste de l'Espagne, le Gouvernement fit apposer le grand sceau à des dépêches qu'on tenoit routes prêtes pour Berlin, Pétersbourg, Copenhague & La Haye; leur objet est de réclamer, dit-on, certains articles des traités qui subsistent entre notre Cour & ces Puissances.

Le Général Clinton va, dit-on, essayer le sort qu'ont éprouvé tous nos Généraux qui n'ont pas soumis les colonies rebelles; il est rappelé, le Lord Cornwallis qui lui succède, sera-t-il plus heureux? Le Général Clin-

ton demandoit pour la campagne de cette année 5000 hommes qui agiroient dans les Colonies méridionales; 12,000 qui partiroient du Canada comme le Général Butgoyne, & feroient ce qu'il n'a pu faire; 10,000 pour faire le siège de Boston, & 25,000 pour composer une armée principale dans les Jerseys ou la Pensylvanie, qui agiroit selon les circonstances. Le nouveau Ministre de la guerre qui a trouvé ce plan dispendieux, y a substitué celui-ci qu'a emporté le Lord Cornwallis : Rester sur la défensive, construire 4 forts imprenables sur la riviere de New-Yorck en Georgie, à Crown-Point, & à Pittsburg sur l'Ohio; les garnir d'hommes & de provisions; entretenir des forces considérables dans le Canada & à Long-Island; brûler & détruire, au moyen de la flotte, toutes les côtes des rebelles; détruire leurs armateurs; épuiser toutes leurs ressources, de maniere qu'il soit facile de les réduire après qu'on aura anéanti la marine de la France. Il est aisé de former des plans; mais il faut les exécuter; celui-ci d'ailleurs a été fait avant la déclaration de l'Espagne.

Le bruit s'étoit répandu que le Général Prevost avoit remporté un avantage en Georgie sur le Général Lincoln qui avoit, dit-on, perdu son artillerie & son bagage. Le Gazette de la Cour du 22. de ce mois, ne l'a point confirmé elle s'est contentée d'annoncer une expédition du Général Mathew, dans la Virginie, où il s'est emparé de Portsmouth, sur

la rivière Elisabeth, où il a pris & détruit quelques magasins, le 12 Mai dernier, & pris, tué ou blessé 24 Américains. Elle n'a point parié non plus de la reprise du Sénégal, dont la nouvelle avoit été, dit-on, apportée par le Lieutenant Mattheus arrivé de Guinée à bord du cutter, le *Pheasant*. Quant à ce qui se passe dans les Isles, on est fort inquiet sur l'Amiral Byron. On sait que l'Isle de Ste. Lucie dont nos Ministres ont si fort vanté la conquête, a été abandonnée par notre armée comme une terre qui dévore ses habitans. Des 5000 hommes qui y avoient été débarqués, il en est parti à peine la moitié pour la Nouvelle-York où ils vont peupler les hopitaux : c'est la sixieme ou septieme de nos conquêtes depuis cette guerre Américaine, qui finit par une évacuation. On sait que l'Amiral Byron a détaché 5 de ses vaisseaux, pour revenir en Europe avec un convoi. Il ne les a renvoyés dans un moment où il a besoin de toutes ses forces, que parce qu'ils sont dans un si mauvais état, qu'il leur étoit impossible de finir la campagne; & on a lieu de craindre qu'ils n'aient de la peine à arriver en Europe.

#### ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

*DE Philadelphie le 10 Avril.* Il est arrivé ici depuis quelques jours plusieurs prisonniers qui ont été sauvés à bord de la *Mermaid*, vaisseau échoué près d'Egg-Harbour. Ils nous apprennent que ce vais-

seau avoit appareillé d'Hallifax de conserve avec 6 autres bâtimens de transport, qui avoient à bord toutes les compagnies légères de la garnison de cette ville. Les troupes qui étoient à bord de la *Mermaid* étoient des compagnies du 82me régiment. Ce fut le 22 Mars, à 5 heures du matin, que ce bâtiment échoua sur le rivage & se brisa; la plupart des hommes périrent; plusieurs gagnèrent les hunes & les haut-bans, ou pendant 36 heures ils ont eu à souffrir la neige & le froid le plus excessif. La plupart n'ont pu le supporter; à chaque instant il en tomboit quelques-uns des hunes & des agrêts où ils avoient cherché un asyle contre la mer, dont les lames couvroient sans cesse le pont du bâtiment. Ils passèrent dans cet état depuis 5 heures du matin jusqu'au lendemain après midi qu'un bateau vint à leur secours; il ne restoit que 42 hommes, savoir 5 Officiers, 5 Sergens, 25 Fusiliers & 7 Matelots. La plupart ont les pieds gelés, & presque aucun n'étoit en état de se soutenir pour passer à bord du bateau qui venoit les délivrer; si le secours eût retardé seulement de quelques heures on n'en eût sauvé aucun. Le nombre de ceux qui ont péri est de 146, savoir le Capitaine Snowhall, maître du vaisseau, le Lieutenant de la compagnie légère du 82me régiment; 112, tant Sergens que Tambours & Fusiliers, 13 femmes, 8 enfans & 11 Matelots.

*De Trenton le 15 Avril* On vient de publier ici l'avis suivant.

» Les Officiers Commandans la Milice de cet Etat sont priés d'examiner , avec l'attention la plus stricte , les hommes qu'ils commandent , leurs armes & accoutremens , afin que le tout soit dans l'ordre le plus parfait. Ceux qui manquent de munitions présenteront immédiatement l'état de ce qui leur manque au Commissaire des approvisionnement militaires du lieu où le besoin se fera sentir. Il est particulièrement recommandé aux Officiers & Soldats de donner la plus grande attention aux signaux , & l'obéissance la plus stricte aux ordres qu'ils recevront.

L'Assemblée générale de l'Etat de Rhode-Island a ordonné , dans son district , la levée de deux impôts dont le produit montera à 150,000 liv. sterl. Elle a voté aussi la levée immédiate de 1500 hommes qui formeront une brigade composée de deux bataillons d'infanterie & d'un régiment d'artillerie.

Le corps législatif de l'Etat de Pensylvanie a passé une Loi aux fins de lever dans le cours de l'année une taxe de 4 millions de dollars.

» Au commencement du mois dernier , écrit-on de Boston , M. de Valnais , Consul de France , donna une très-belle fête au Président du Conseil , à la Chambre des Représentans , & aux autres Membres des deux Chambres qui composent l'Assemblée Législative de l'Etat de Massachusett's Bay. Les Généraux Gates & Heath , les Officiers de leur suite , le Chef Juge , le Bureau de l'Amirauté Continentale , le Président du Bureau de la Guerre , s'y trouvèrent aussi. Les navires François qui se trouvoient dans ce port saluèrent la ville avant le dîner par une décharge de leur artillerie. Après-dîner on but les santés suivantes. 1<sup>o</sup>. S. M. T. C. 2<sup>o</sup>. Les Etats-Unis de l'Amérique. 3<sup>o</sup>. La Reine & la Famille Royale de France. 4<sup>o</sup>. L'Etat de Massachusett's

Bay. 5°. Le Ministère de France. 6°. Le Congrès.  
 7°. M. Gerard, Ministre Plénipotentiaire de France.  
 8°. Le Général Washington. 9°. La Convention de  
 Saratoga. 10°. L'honorable Jean Holker, Agent-  
 Général de la Marine Royale. 11°. Que les noms  
 des hommes illustres qui ont formé & conellu l'Al-  
 liance de la France & de l'Amérique deviennent im-  
 mortels dans les annales du monde. 12°. Succès à  
 l'Armée & à la Marine François & Américaine.  
 13°. Union perpétuelle entre la France & les Etats-  
 Unis. La Fête fut conduite avec la plus grande dé-  
 cence & dans le plus bel ordre, & la joie qu'ins-  
 pire l'heureuse Alliance entre les deux Nations  
 éclata jusques dans les moindres circonstances.

## F R A N C E.

*De VERSAILLES, le 4 Juillet.*

LE 13 du mois dernier LL. MM. & la  
 Famille Royale signèrent le Contrat de  
 Mariage du Marquis de Roquelaure, Co-  
 lonel en second du régiment d'Artois in-  
 fanterie, avec dlle Dame Comtesse de Hou-  
 chin; & le 20 celui du Comte de Nanteuil  
 avec dlle de Montdragon.

Le 23, le Marquis de Verac, ci-devant  
 Ministre Plénipotentiaire auprès de S. M.  
 Danoise, & nommé pour aller résider avec  
 le même titre auprès de l'Impératrice de  
 Russie, eut l'honneur de faire ses remer-  
 ciemens à S. M. à laquelle il fut présenté  
 par le Ministre des Affaires Etrangères. Le 24  
 les Députés des trois Ordres des Etats d'Ar-  
 tois furent admis à l'Audience du Roi, pré-  
 sentés par le Marquis de Levis, Gouver-

neur - Général de la province , & le Prince de Montbarey , Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le département de l'Artois. La députation fut conduite à l'Audience de S. M. par M. de Watronville , Aide des Cérémonies , elle étoit composée , pour le Clergé , de l'Abbé de Bovet , Prévôt de l'Eglise & Vicaire - Général du Diocèse d'Arras , qui a porté la parole ; pour la Noblesse , du Comte de Wavrin , Villiers-au Tatre , ancien Député général & ordinaire des Etats de cette province , & pour le tiers Etat , de M. Lefebvre de la Mairie , Ecuyer , ancien Echevin de la ville & cité d'Arras.

Le Marquis d'Almodovar , ci devant Ambassadeur d'Espagne à la Cour d'Angleterre , eut l'honneur d'être présenté au Roi le 27 par le Comte d'Aranda. Le même jour , le Maréchal de Mouchy prit congé de LL. MM. & de la famille Royale pour se rendre à Bordeaux.

S. M. ayant accordé au Comte de Grammont , ci-devant Colonel en second du régiment de la Reine infanterie , la place de Capitaine de ses Gardes-du-Corps en survivance du Duc de Villeroy , il prêta entre les mains du Roi serment en cette qualité le 27 de ce mois. Le même jour , la Comtesse de Tacy & la Marquise de Roquelaure eurent l'honneur d'être présentées à LL. MM. & à la Famille Royale , l'une par la Marquise de Tacy & l'autre par la Comtesse du Roure , dame pour accompagner Madame.

## FRANCE.

*De PARIS, le 4 Juillet.*

Le silence observé sur la mission de M. le Comte d'Orvilliers a donné lieu a beaucoup de conjectures. » Depuis son départ, écrit-on de Brest, nous n'avons point de ses nouvelles ; nous savons cependant qu'il en donne souvent ; nous voyons fréquemment arriver des corvettes & autres bâtimens, qui apportent des paquets à M. de la Prevalaye ; ce Commandant leur remet ceux dont il est chargé, & ils repartent sur-le-champ ; mais tout cela se fait dans un si grand secret que rien ne transpire & que nous ne savons pas même dans quels parages est l'armée navale «.

On cherche sur-tout à pénétrer ce mystère depuis la déclaration de l'Espagne ; & il semble se dévoiler aux yeux de ceux qui ajoutent foi à ce qu'annoncent la plupart des lettres de différens ports, que les flottes Françoisse & Espagnole se sont jointes. » Nous étions fort étonnés, mande-t-on de St-Malo, en voyant des lettres de Cadix en date du 7 Juin, ne point parler du départ de la flotte Espagnole ; heureusement le même courier en a apporté d'autres qui nous ont appris que l'armée Françoisse avoit paru le 12 près de la Corogne. Un petit bâtiment repris sur les Anglois a été envoyé sur-le-champ par le Général au Commandant du Ferrol pour l'avertir de son approche ; le lendemain 13, 8

vaisseaux dont 4 de 80 canons , 2 de 70 & 2 de 60 , & quelques frégates , sont venus se joindre à M. le Comte d'Orvilliers “.

Les avis de Bordeaux confirment la nouvelle de cette jonction, effectuée, disent-ils , le même jour & au même lieu ; ils portent seulement à 9 le nombre des vaisseaux sortis du Ferrol sous les ordres de D. Garcie ; ils ajoutent que 11 de ceux de Cadix , commandés par D. Gaston , ont dû aussi se joindre à M. d'Orvilliers , dont la flotte portée par ce moyen à 50 vaisseaux de ligne , est , dit-on , destinée pour la Manche , tandis que les 26 vaisseaux Espagnols restant passeront dans la Méditerranée. » Le cérémonial de cette jonction étoit réglé d'avance , ajoutent ces lettres , le Commandant Espagnol devoit faire la première visite à M. d'Orvilliers , qui , à son arrivée , devoit arborer pavillon Espagnol ; immédiatement après son départ le Général François a dû lui rendre la visite , & les Espagnols arborer alors le pavillon François ; après quoi tous les vaisseaux de la flotte ont dû arborer les pavillons François & Espagnols mêlés “.

Selon les États qu'on a reçus de Cadix , après le départ de la flotte , il doit rester dans le port les vaisseaux le *St-Laurent* , le *St-Dominique* , le *St-Augustin* & le *Puissant* de 70 canons chacun , le *St-Léandre* de 54 , le *St-Gilles* de 48 , & quelques frégates qui sont en carenage.

L'escadre des huit vaisseaux armés ou en

armement à Toulon, sera sous les ordres de M. de Sade. On apprend de Brest que la *Bourgogne* & la *Victoire* venant de Toulon, qui étoient entrées dans le port sans avoir eu connoissance de l'escadre de M. d'Orvilliers, ont appareillé pour l'aller joindre aussi-tôt que le vent est devenu favorable, ils ont embarqué beaucoup de matelots pour remplacer ceux qui ont pu tomber malades sur la flotte.

On travaille toujours avec beaucoup d'activité à l'armement des bâtimens de transport; on en a encore affrété plusieurs à St-Malo pour porter des chevaux, & l'on dit qu'on en embarquera 1100, & qu'on mettra sur les plus grands navires cent hommes de plus qu'on ne l'avoit d'abord résolu. L'armée qu'on dit destinée à cet embarquement, est forte de 30,000 h. effectifs, & composée des régimens de Normandie, Beauce, Flandres, Lorraine, Austrasie, Soissonnois, Royal, Conti, la Couronne, Royal-Deux-Ponts, Touraine, Orléans, Maine, Savoie, Limousin, Saintonge, du Roi, Navarre, Béarn, Royal-Vaisseau, infanterie; des régimens de dragons, Mestre-de Camp, du Roi, Royal, Lorraine, Monsieur, Penthievre, Noailles, la Rochefoucault qui forment 6000 hommes. M. de Vaux la commandera en chef; il aura sous lui MM. de Langeron, le Duc d'Harcourt, de Lugeac, Lieutenans-Généraux; MM. de Rochambeau, de Wall, de Melfort, de Caraman, de Vaubecourt, de Cruffot-d'Amboise, le Duc du Châtelet, le Duc d'Ayen, le Comte de Dursfort, Maréchaux-de-Camp. M. de Puilegur, Major Général; M. de Villepatour commandant l'artillerie, composée d'un bataillon, & du régiment de Paris pour le service; M. de Saucourt, Maréchal-des-Logis, M. Lambert, Adjoint, M. le Marquis de la Fayette, Aide-Major-Général, & quelques autres Officiers.

Selon des lettres de Rouen, M. de Villepatour y arriva le 22 du mois dernier, & le lendemain il fut suivi par 200 chevaux pour le service de l'artillerie. On faisoit cuire dans cette ville une quantité immense de biscuit, & on embarquoit jour & nuit du canon & des munitions pour le Havre.

Rien n'égale l'ardeur & l'activité qu'on met dans les préparatifs qu'occasionne cette armée. Les troupes n'attendent que le moment où elles pourront se signaler. Il n'y a aucun Corps, il n'y a point d'Officiers qui n'ayent demandé qu'il leur fût permis de servir dans cette armée. On pense bien que les Gardes-du-Corps du Roi n'ont pas été les derniers à se mettre sur les rangs. On leur a répondu, dit-on, que la suite nombreuse qui accompagne leur marche, ne permettoit pas de les employer dans une expédition de la nature de celle qu'on projette. Ils ont offert alors, à ce qu'on prétend, de ne prendre qu'un valet pour 5 cavaliers & de panser eux-mêmes leurs chevaux. Ce noble dévouement, ajoute-t-on, a dû faire plaisir à S. M.; mais on ignore s'il sera accepté.

Les nouvelles qu'on a eues du combat d'une des frégates de M. de la Mothe-Piquet contre le *Jupiter*, sont confirmées de plusieurs endroits. La lettre suivante, en date de Lisbonne le 1 Juin, contient quelques détails qu'on sera bien-aise de trouver ici.

» Un navire du convoi de M. de la Mothe-Piquet ayant été pris il y a 10 jours à la hauteur de notre port, par le vaisseau Anglois le *Jupiter*, fut repris le lendemain par une frégate du même convoi. Le Capitaine du *Jupiter* a été blessé à la

jambe par un éclat occasionné par trois bordées que la frégate lui a données. Deux vaisseaux François s'étant détachés pour se rendre maîtres du *Jupiter*, celui-ci a échappé à la faveur de sa marche, & est arrivé ici où il a mis à terre l'équipage du navire qu'il avoit pris. Les gens de cet équipage disent qu'ils ignorent la destination de M. de la Mothe-Piquet; mais qu'il y avoit 2000 h. de troupes sur l'escadre. On dit ici que le vaisseau de guerre Anglois le *Chatham* a été pris dans la Méditerranée par deux vaisseaux François «.

» Il est entré le 1 Juin, écrit-on de la Corogne, une petite goelette partie de Salem le 8 du mois dernier, qui a pris un brigantin sorti de Cork, chargé de salaisons pour New-Yorck; elle ne rapporte absolument aucune nouvelle intéressante de ce Continent, si ce n'est la prise faite par les trois frégates du Congrès la *Reine de France*, le *Warren*, le *Ranger*, de 7 à 8 bâtimens de transport sortis de la Nouvelle Yorck pour la Georgie, avec des canons, des munitions de guerre & 25 Officiers qu'elles ont conduit à Boston. Cette goelette Américaine est d'environ 55 tonneaux, chargée de brai, de goudron & de tabac pour Bilbao «.

Nos Armateurs continuent de faire avec succès la petite guerre sur mer. La *Dunkerquoise* & le *Necker*, corsaires de Dunkerque sont rentrés de leur croisière. Ils ont pris 23 navires estimés 2 millions; sans compter deux qu'ils ont rançonnés pour 250,000 livres, & 2 bâtimens chargés de planches qu'ils avoient envoyés à Dunkerque où ils ont été vendus 250,000 livres.

La *Comtesse de Brionne* a envoyé à Bergue en Norwège 2 prises chargées de bois de construction. Les prises dont on a les pro-

cès-verbaux à l'Amirauté, étoient le 23 du mois dernier, au nombre de 355; l'escadre de M. le Comte d'Estaing en a fait environ 60, pour un grand nombre desquelles on n'a point encore les procès-verbaux; ceux de la plupart de celles faites par les Armateurs de Dunkerque ne sont pas non plus arrivés.

Les prises faites dans les mers des Indes sont dans le même cas; on porte à neuf millions, en y comprenant l'Osterley, celles qu'y a fait M. le Chevalier de Saint-Orens, Capitaine des vaisseaux du Roi.

Ces avantages excitent l'émulation dans tous nos ports; ils pourroient être propres à la faire naître dans nos villes, & sur-tout parmi les personnes en état de contribuer à multiplier les armemens. On connoît les souscriptions que les Dames Angloises ont faites pour cet objet; la Nation n'a pas besoin d'aller chercher chez l'étranger des exemples de patriotisme; nous nous empressons de lui en mettre un sous les yeux, qui est peut-être le premier de ce genre, par l'âge de celles qui l'ont donné. M. de la Corbiere, Armateur, à Paris, a reçu le 5 Juin la lettre suivante: « M. c'est moins par un desir de gain que par l'envie de contribuer à la gloire de la Nation & à la prospérité du commerce, que, conjointement avec mes deux sœurs & mes deux cousines de Lauzon, je vous écris pour vous demander une Action en mon nom sur les Jeux frégates, la *Maréchale de Tonnerre* & la *Parisienne*; & j'espère que vous voudrez bien faire connoître notre zèle à la Nation. J'ai l'honneur d'être, &c. Signée PALASTRE DE SAINT-MAIXANT, âgée de 14 ans ».

Nous n'avons aucune réflexion à faire sur cette

lettre ; elle fait mieux que nous l'éloge du patriotisme de son aimable & jeune Auteur ; puisse l'exemple qu'elle a donné être imité. Nous faisons cette occasion pour avertir que la *Parisienne* qu'on se proposoit de construire à Paris le sera à Dieppe , où les bois sont rassemblés , & où la quille a commencé à être posée ou le sera incessamment.

Le navire la *Dauphine* est arrivé de l'Isle-de-France ; un Officier qui a fait le voyage à bord de ce bâtiment , étoit chargé de présenter au Roi les premières muscades du jardin de Monplaisir , où sont les arbrustes d'épiceries. On dit que les géroffliers ont rapporté 500 clous la première année , 5000 la seconde , & plus de 100,000 la troisième , & que le surplus prospère à proportion.

La plupart des lettres de Marseille confirment que la Porte vient d'interdire la navigation de la mer Rouge aux vaisseaux Anglois à qui il ne sera plus permis de se rendre à Suez. Le Bey du Caire , secondé par plusieurs Bachas , a obtenu cette prohibition , dont la Compagnie des Indes a lieu d'être affligée , & que l'intérêt de ceux qui l'ont sollicitée n'étoit peut-être pas de demander.

Philippe-Joseph , Prince régnant de Salm-Kirbourg , Landgrave de Dhaun , Rhingrave de Stein , Landgrave d'entre la Moselle & le Rhin , Comte de Renneberge , &c. &c. Grand-Veneur héréditaire de l'Empire au cercle de Bourgogne , Chevalier de l'Ordre de l'Aigle-Blanc , est mort ici le 7 de ce mois dans la soixante-dixième année de son âge.

Ordonnance du Roi , en date du 15 Juin. » Le Roi s'étant fait représenter son Ordonnance du 28

Mars de l'année dernière, concernant les prises faites en mer par les vaisseaux frégates & autres bâtimens de guerre, par laquelle S. M. a bien voulu faire aux Etats-Majors & Equipages des vaisseaux preneurs, l'abandon de la totalité des bâtimens de guerre & corsaires enlevés sur les ennemis, & des deux tiers du produit des Navires Marchands. S. M. auroit reconnu qu'elle n'a rien statué par cette Ordonnance sur les reprises qui seroient faites par lesdits vaisseaux & frégates; & elle a jugé nécessaire de faire connoître ses intentions à ce sujet, & se réservant d'accorder aux équipages de ses vaisseaux & frégates telle gratification qu'il appartiendra sur les prix desdites reprises & de leur cargaison, lesquelles continueront d'appartenir & d'être adjudées à S. M. comme par le passé; Elle a ordonné & ordonne que les réglemens concernant la recousse continueront d'être observés suivant leur forme & teneur; en conséquence, lorsque les navires de ses sujets auront été repris par les corsaires armés en course contre les ennemis de l'Etat, après avoir été 24 heures en leur main, ils leur appartiendront en totalité; mais dans le cas où la reprise aura été faite avant les 24 heures, le droit de recousse ne sera que du tiers de la valeur du navire recous, & de sa cargaison; en ce qui concerne les reprises faites par les vaisseaux, frégates & autres bâtimens de S. M., ce tiers sera adjudé à son profit pour droit de recousse, si elle est faite dans les 24 heures, & après ledit délai la reprise sera adjudée en totalité à S. M. comme par le passé, sans que les Etats-Majors desdits vaisseaux & frégates puissent y rien prétendre. Se réservant S. M. d'accorder aux équipages une gratification proportionnée à la valeur du bâtiment repris, & de sa cargaison, d'après les connoissemens & factures; comme aussi de donner aux Etats-Majors des vaisseaux qui auront fait les reprises, & qui auroient eu occasion de se distinguer par des actions de valeur, telles graces ou récompenses que S. M.

avisera bon être suivant les circonstances ; veut & ordonne S. M. que la présente Ordonnance ait lieu pour toutes les reprises qui auroient pu être faites depuis le commencement des hostilités , &c.

En conséquence , S. M. a ordonné le même jour , la remise aux Armateurs & intéressés de toutes les reprises qui avoient été faites depuis le commencement des hostilités , après toutefois qu'ils auront payé aux Equipages des vaisseaux & frégates qui auront fait ces reprises , les gratifications que S. M. a fixées d'après les connoissemens , & acquitté les frais.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France , du 1 de ce mois , sont 4 , 36 , 42 , 7 , 50.

*De BRUXELLES , le 4 Juillet.*

TOUTES les troupes des Pays-Bas qui au commencement de l'année avoient eu ordre de se rendre à l'armée Impériale , & qui avoient fait halte dans le Luxembourg , sont de retour dans leurs anciennes garnisons ; elles ont laissé à Malines les pièces de campagne qu'elles avoient conduites avec elles , & la grosse artillerie a été transportée en Allemagne. On assure que les Etats de cette Province accorderont un don gratuit de 4 millions de florins à leurs Souverains pour contribuer aux frais de la dernière guerre.

Les préparatifs qui se font en Normandie & en Bretagne préparent à une expédition prochaine , & semblent annoncer une descente dans quelques parties de la Grande-

Bretagne. Tout ce que nos spéculatifs recueillent de diverses lettres paroît venir à l'appui de ce bruit. Nous saisissons toujours, comme nous l'avons fait, ces faits sans les garantir. Selon une lettre de Brest, il y est arrivé, il y a peu de jours, un Officier du Génie, parlant fort bien la langue Allemande, qui, dit-on, a parcouru pendant deux mois toutes les côtes & tous les ports de l'Angleterre sous le nom d'un Comte de l'Empire; il étoit, ajoute-t-on, muni de lettres de recommandation de quelques Banquiers & Négocians de Vienne & de Berlin, de sorte qu'il a tout examiné sans faire soupçonner l'objet de son voyage; on dit qu'il est parti pour rendre compte de sa tournée & de ses observations.

S'il faut en croire les mêmes lettres, des prisonniers revenus d'Irlande se louent beaucoup des bons traitemens qu'ils ont reçus dans cette île. Ils rapportent que quelques jours avant leur départ, on leur dit que sur le bruit qui s'étoit répandu d'une descente dans leur pays, beaucoup de gens étoient disposés à se soulever & à se joindre aux François. Ces rapports paroissent avoir contribué à celui qui se répand que c'est en effet de ce côté que l'on tentera une invasion. On n'ignore pas combien les Anglois la redoutent,

» On a arrêté, lit-on dans une autre lettre de Brest, un espion, qui a été enfermé sur-le-champ au Bagne; il parle le breton, l'anglois & le françois avec la même facilité, de sorte qu'il est difficile de

décider de quelle nation il est ; on ne tardera pas à l'examiner. Aussi-tôt qu'il a été arrêté, il a été donné les ordres les plus rigoureux pour que les portes du port soient fermées à tout le monde ; cette défense s'étend, dit-on, aux Officiers des Troupes de terre ; il n'y a que ceux de la marine qui y sont appelés par leur service, qui aient la permission d'y entrer «.

Il y a quelque tems, ajoute la même lettre, que cinq Dames de Treguier firent, dit-on, la partie d'aller se promener sur mer aux sept Isles, avec quelques Officiers du Régiment en garnison dans cette Ville ; on découvrit à peu de distance un petit bâtiment portant pavillon françois. Le canot des Dames s'en approcha ; un Officier du bâtiment parut sur le pont, & leur offrit, en bon françois, de venir se rafraîchir à bord. La compagnie, sensible à cette politesse, accepta ; elle ne fut pas plutôt montée, qu'elle s'aperçut que le prétendu François étoit de Guernesey, où il l'a conduite «.

Ce n'est point en Normandie & en Bretagne seulement que l'on paroît se proposer d'assembler des armées. On parle d'une seconde qui doit être établie dans le Roussillon sous les ordres du Comte d'Egmont. On ajoute qu'il y en aura pareillement une en Flandres ; que M. le Comte de Chabo la commandera, & que le Comte d'Apchon, le Comte de Coigny, le Prince de St. Maurice y seront employés. On assure que malgré les oppositions du Prince-Evêque de Liège, il sera établi des magasins dans ses Etats. Un corps de troupes Françaises de ce côté, & 40000 hommes qu'on dit que le Roi de Prusse feroit marcher vers le Weser, ne laisseroient pas douter que les Puissances voisines ne gardassent la neutralité la plus exacte.

---

---

# MERCURE DE FRANCE.

Samedi 17 Juillet 1779.

---

---

## PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

---

### VERS SUR LE PRINTEMPS.

QUELLE innocente & douce volupté,  
Par un charme secret, dans ces jardins m'attire!

Quelle vive fécondité!

C'est le plaisir qu'avec l'air on respire.

Quel Dieu sur l'Univers exerce son pouvoir ?

Quel Dieu donne à la terre une face nouvelle ?

Églé, pour le connoître, il suffit de vous voir,

C'est le Dieu qui vous fit si belle.

CHAQUE Être qui respire, heureux en ces beaux  
jours,

D'aimer & d'être aimé fait son unique étude.

Tout le cortège des amours

Sam. 17 Juillet 1779.

E

Folâtre en cette solitude.

Ces petits Dieux éparpillés,

Aux rossignols égozillés,

Apprennent à chanter leurs plaisirs & leurs peines.

L'humble saule & le peuplier,

Le long de ces ruisseaux, au bord de ces fontaines,

Se courbent, amollis par les douces haleines

Du Zéphir qui vient les plier.

Un palais de verdure, un dôme de feuillage,

De ces ormes touffus enlace les rameaux.

Bergère, dont la gloire est encor d'être sage.

N'approchez pas de ces berceaux.

Là, tout inspire la tendresse,

Ces roses, ces lilas, ces brillantes couleurs,

Ces parfums, cet encens qui s'exhalent des fleurs,

Y sont l'écueil de la sagesse.

Fuyez ces lieux, Égié, vous les profaneriez ;

Faits pour toucher une inhumaine,

Hélas ! toujours vous le seriez.

Fuyez. Mais si l'Amour vient embellir la scène

Et le tableau de l'Univers,

Si ce ruisseau qui suit le penchant qui l'entraîne,

Si ce peuple d'oiseaux qui plane dans les airs,

Si ce troupeau bêlant qui bondit sur la plaine,

Si les chants des Bergers, si l'écho de ces bois,

Si toute la Nature obéit à sa voix,

Croyez que des mortels ce Dieu veut un hommage,

Ce Dieu veut que l'on aime, il fait tout enflammer ;

Et tout, dans l'Univers, vous dit en son langage,  
Et vous apprend qu'il faut aimer.

( Par M. le Marquis de V\*\*\*. )

LE CARACTÈRE DU POÈTE,

*Ode traduite librement de l'Allemand de Utz.*

C E L U I qui, plein du Dieu que le Parnasse adore,  
Assista quelquefois à ses charmants concerts,  
N'ira pas pour de l'or braver d'affreuses mers,  
Ni des faveurs des Rois suivre le vain phosphore.

IL n'ira pas encore en ce temple odieux,  
Où la chicane impure étouffe la justice;  
On ne le verra pas, dans cette horrible lice,  
La vengeance à la main chercher des malheureux.

MOISSONNONS, sans tarder, les roses de la vie;  
Le temps qui nous poursuit emporte également  
Les jours-qu'aux vrais plaisirs nous donnons sagement,  
Et ceux qu'à de faux biens notre orgueil sacrifie.

I R O I S - J E en Harpagon, sous le joug abattu,  
Avaler le poison d'une morne tristesse,  
Et mourir sur un or dont l'aveugle Déesse  
Poutvoit si rarement la timide vertu ?

N O N, de mes ennemis qu'il devienne l'entrave;  
Je n'aime que le vin, la muse, la gaité;

Et content des douceurs de mon obscurité,  
Jamais des préjugés je ne serai l'esclave.

## L'ALCHIMISTE CHINOIS,

### N O U V E L L E.

UN de ces fourbes qui disent avoir trouvé la pierre philosophale, affectoit par-tout un grand air de probité, & sur-tout le désintéressement tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît sous la main. Il trouva le moyen de se faire connoître d'un riche Seigneur, qui, après avoir occupé les premiers emplois de l'Empire, s'étoit retiré dans sa Province. Il s'insinua adroitement dans sa maison; & peu-à-peu il fut si bien ménager son esprit par ses complaisances & par ses souplesses, qu'il gagna entièrement ses bonnes grâces. Alors il laissa échapper dans divers entretiens certains traits de son habileté dans la transmutation des métaux. La curiosité du Mandarin fut extraordinairement piquée, & le Charlatan lui avoua enfin qu'il avoit trouvé le secret de la pierre philosophale. Il s'offrit même à lui communiquer ce secret, uniquement par reconnaissance de ses honnêtetés, & des marques singulières qu'il recevoit de son affection.

Le crédule Seigneur donna dans le piège, & s'entêra si fort de l'Alchimiste, qu'il étoit dans l'impatience de voir commencer les

opérations. Il n'avoit garde de s'effrayer de la dépense; persuadé, comme il étoit, de trouver dans sa maison une mine d'or intarrissable; & ce qui le flattoit le plus, un moyen infallible de prolonger ses jours.

L'Alchimiste ne se fit pas long-temps prier; il choisit dans le palais du riche vieillard un appartement commode & agréable, où l'on n'épargna rien pour le bien régaler, lui, sa prétendue femme & ses domestiques; car cette femme n'étoit rien moins que son épouse, c'étoit une courtisane d'une rare beauté qu'il avoit associée à sa charlatanerie, & qui devoit y jouer le principal rôle.

Dès qu'on se mit en devoir de commencer le travail, on apporta de grosses sommes à l'Alchimiste pour les précieux ingrédients qu'il devoit mettre dans le creuset, mais qu'il fit passer aussi-tôt dans ses coffres. Ce qui imposoit encore plus au vieillard, c'étoit de voir les soins que le Charlatan se donnoit pour s'assurer de la protection du ciel. Il se prosternoit sans cesse, il brûloit quantité de parfums, il exhortoit continuellement le Mandarin à ne pas entrer dans le laboratoire sans s'être purifié auparavant, parce que la moindre souillure ruinerait le travail de plusieurs jours. La Dame, de son côté, se monroit souvent à la dérobée, & laissoit comme par mégarde entrevoir ses attraits.

L'ouvrage alloit toujours son train, & au bout de quelques temps l'Alchimiste fit voir au credule Seigneur d'heureuses transmutations qui annonçoient un terme assez court pour la perfection du grand œuvre. Ce fut pour lui un grand sujet de joie ; mais cette joie fut bientôt troublée par la nouvelle que le Charlatan reçut de la mort de sa mère. Il étoit trop bon fils & trop exact observateur des lois de l'Empire pour n'aller pas sur le champ lui rendre les derniers devoirs. Il consola néanmoins le Mandarin, en l'assurant qu'il reviendrait dans peu de jours, & ajoutant que l'ouvrage ne seroit pas interrompu, parce qu'il laisseroit sa femme, & quelques domestiques qui en savoient assez pour ce qui restoit à faire. La Dame parut fort touchée de cette courte séparation. Ses pleurs & ses gémissemens prouvoient le desir qu'elle avoit d'accompagner son mari, & de partager avec lui les devoirs de la piété filiale.

Pendant l'absence de l'Alchimiste, le riche vieillard visitoit souvent le laboratoire. La Dame fit bien son personnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inspirer de la passion : elle réussit au-delà de ses espérances. Le vieillard fut bientôt épris de ses charmes. Les visites du laboratoire devinrent plus fréquentes & les entretiens plus longs & plus secrets. Les domestiques s'en aperçurent, & c'étoit l'intention de la

Dame que rien n'échappât à leur connoissance, parce que dans la suite ils devoient servir de témoins.

Cependant l'Alchimiste arrive. Certains signes que fit la Dame l'instruisent d'abord de ce qui s'étoit passé. Après avoir reçu du Mandarin les complimens ordinaires sur son prompt retour, il va visiter l'ouvrage; il trouve tout en desordre, preuve certaine, s'écria-t'il, des infamies dont le laboratoire a été fouillé, & entrant en fureur, il renverse les creusets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois, la femme & les domestiques. La Dame se jette à ses pieds, demande pardon en versant des larmes, & avoue qu'elle a été seduite. Les domestiques en pleurs détestent le jour où ils sont entrés dans une maison si abominable.

L'Alchimiste plus furieux que jamais; tempête, crie & jure qu'il va de ce pas porter ses plaintes aux Magistrats, & demander justice contre le Mandarin qui l'a deshonoré.

A la Chine, un adultère prouvé est un crime digne de mort, & capable de ruiner les maisons les plus opulentes. L'infortuné vieillard saisi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châtiment & la perte de ses biens, fait tous ses efforts pour adoucir l'esprit furieux de l'Alchimiste. Il lui offre des sommes considérables d'or & d'argent; & pour réparer le deshonneur de la Dame, il

E iv

l'accable de pierreries & de bijoux de toutes sortes. L'Alchimiste & la Dame ne se laissant fléchir qu'avec peine, promettent enfin de ne pas pousser plus loin cette affaire, & ils se retirent en s'applaudissant dans le fond du cœur d'avoir si bien réussi à trouver la pierre philosophale.

---

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe  
du Mercure précédent.*

**L**E mot de l'Énigme est *Diablotin*; celui du Logogryphe est *Mariage*, dans lequel se trouvent *mari, âge, aigre, amer, rage, magie, rame.*

---

**É N I G M E.**

**J**E suis, mon cher Lecteur, un être littéraire,  
 Qui pour mère a l'oïveté,  
 Et le Dieu du Pinde pour père.  
 Souvent je pique en vain ta curiosité;  
 Du Temple du bon goût, trois fois par chaque signe  
 J'ai l'honneur d'être trouvé digne,  
 Et d'y faire plus d'envieux  
 Encore que de curieux;....  
 Mais, Lecteur, j'en dis trop.... D'ailleurs, tu dois connaître

Dès à présent qui je peux être,  
Car mon nom te crève les yeux.

L O G O G R Y P H E .

**J**E suis un être assez particulier :  
Là, j'occupe Pallas ; ici, je sers Bellone.  
Lecteur, on peut aussi, quoique cela t'étonne,  
Me trouver dans ta poche ou sur ton escalier.  
Mon sort souvent est dur : on me frappe, on me pique,  
Ou l'on me fait tourner. Mais plus ferme qu'un roc,  
Il est un cas, où te faisant la nique,  
Je ne m'ébranle par nul choc.  
Arrangeant mes sept pieds avec un peu d'adresse,  
On a le nom latin d'une ancienne Cité ;  
Un animal très-peu fêté,  
Quoiqu'il exprime une tendresse ;  
Une étoffe luisante ; un gros vilain oiseau ;  
L'action que fait le marteau ;  
Enfin, pour plus d'intelligence,  
Et pour te tirer d'embarras,  
J'ai ce qui donne l'existence  
Avec ce qui fait le trépas.



---

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.
 

---

*ÉLOGE de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, prononcé dans l'Église Cathédrale d'Orléans, le 8 Mai 1779, jour anniversaire de la levée du siège de cette ville en 1429, par M. André-Guillaume de Géry, Abbé de Sainte-Geneviève. in-4°. A Paris, de l'Imprimerie de Pierres, rue S. Jacques.*

**C**EST au quinzième siècle, sur le déclin de la Chevalerie, qu'on vit l'esprit militaire des femmes dans une sorte d'explosion. A cette époque triomphoit en Bretagne la célèbre Comtesse de Montfort; celle de Champagne remportoit sur le Comte de Bar, des victoires qui auroient honoré les plus grands Généraux d'alors; les Dames de Beauvais, comme celles d'Orléans, postées sur les murs de leur ville, à côté des plus intrépides guerriers, leur dispuoient la gloire de vaincre & de mourir pour la défense de la Patrie. Cet enthousiasme belliqueux s'étendit comme un incendie jusqu'aux extrémités du Royaume, il embrâsa toutes les têtes; le peuple, continuellement sous les armes, combattoit tour-à-tour, & pour la Religion, & pour le Monarque, & pour

les Seigneurs féodaux, & pour s'affranchir lui-même de leur empire tyrannique.

La dynastie régnante chanceloit sur le trône; un Monarque étranger, déjà propriétaire d'une partie du Royaume, étoit au moment de se voir maître du reste; soutenu dans ses prétentions par de puissans partis & par des armées nombreuses, il assiégeoit nos villes, gagnoit des batailles, subjugoit les esprits, renversoit les lois fondamentales de la monarchie, & la Grande-Bretagne alloit enfin réduire la France au triste sort, au sort humiliant qu'ont subi l'Ecosse & l'Irlande; lorsque tout-à-coup, du sein d'un village obscur, on voit sortir une fille inconnue: elle se croit inspirée, elle a des révélations, elle arrive à la Cour, harangue le Roi, les Princes, le Clergé, les Magistrats, leur persuade qu'elle est envoyée du Ciel pour chasser les Anglois du Royaume.

« Bientôt à cheval & couverte de fer,  
 » elle déploie à la tête des troupes Fran-  
 » çaises son étendard, signal assuré de la  
 » victoire & de la protection du Très-haut,  
 » & leur rend une confiance qu'une longue  
 » suite de désastres avoit abattue. O mon  
 » Dieu! en même-temps que vous rani-  
 » miez le courage des François, vous ré-  
 » pandiez sur leurs fiers ennemis la crainte  
 » & la frayeur; des chaînes invisibles arrê-  
 » tent leurs bras: Jeanne d'Arc conduit à  
 » travers leur propre camp un convoi des-  
 » tiné à sauver la ville d'Orléans assiégée; ils

E v

» le voyent passer avec une tranquillité stu-  
 » pide , semblables à ces peuples infidèles  
 » à qui le Seigneur ne permit pas de faire  
 » le moindre mouvement pour s'opposer  
 » au passage des Israélites ; ils deviennent ,  
 » selon l'expression de l'Écriture , immo-  
 » biles comme des pierres. *Immobiles. quasi*  
 » *lapidis, &c.* »

Après avoir fait lever le siège d'Orléans ,  
 Jeanne d'Arc entreprend de conduire Char-  
 les VII à Reims , où il doit recevoir l'Onc-  
 tion Sacrée. Marchant à la tête des François ,  
 elle renverse tous les obstacles , franchit les  
 rivières , assiège les villes , foudroye l'ennemi  
 sur son passage , arrive aux portes de Reims ,  
 qui se hâte d'expier par sa soumission le fatal  
 traité qui deshonorait son nom. Châlons , sa  
 rivale , l'imité dans son retour à l'obéissance  
 du légitime Souverain.

« Fidèles Rémois , avec quelle joie ne  
 » vous vîtes-vous pas délivrés des tyrans qui  
 » vous retenoient sous un joug étranger ;  
 » avec quel empressement ne sortîtes-vous  
 » pas de vos murs pour aller au-devant de  
 » votre véritable Monarque ; de quels ap-  
 » plaudissemens , de quels transports n'ac-  
 » compagnâtes-vous pas l'auguste cérémonie  
 » de son Sacre & de son Couronnement ;  
 » avec quelle admiration ne vîtes-vous pas  
 » près de l'autel , d'où il recevoit l'Onction  
 » Sainte , la Guerrière immortelle qui l'avoit  
 » conduit avec tant de bonheur & de gloi-  
 » re ; & son étendard victorieux flottant au

» milieu des trophées qui furent alots con-  
 » sacrés au Très-Haut ! »

Ici devoit finir la mission de Jeanne d'Arc :  
 mais *on oublia qu'elle n'étoit qu'un instru-*  
*ment des volontés particulières de la Provi-*  
*dence , & que ses desseins une fois accomplis ,*  
*elle rentrait dans la classe des Héros ordi-*  
*naires.* On la détermine à continuer de com-  
 battre pour la France & pour Charles VII.  
 « Mais en vain elle essaye de le faire rentrer  
 » en possession de sa Capitale ; en vain elle  
 » arrose de son sang les murs de cette ville  
 » superbe. Elle se jette dans Compiègne as-  
 » siégée ; & dans une sortie vigoureuse , elle  
 » se montre encore redoutable aux Anglois  
 » & aux Bourguignons réunis ; mais c'étoit-  
 » là le terme que le Ciel avoit marqué à  
 » ses hauts faits d'armes ; elle tombe au  
 » pouvoir de ses ennemis. »

L'Orateur Chrétien démontre la gran-  
 deur de son Héroïne , « par la terreur qu'elle  
 » avoit inspirée aux Anglois , & même aux  
 » François déjà avilis sous le joug de leurs  
 » vainqueurs ; par les réjouissances publi-  
 » ques & les cantiques d'actions de grâces  
 » dont on fit retentir les Temples *indignés* ;...  
 » par les accusations absurdes de magie &  
 » de sortilège , qui furent alors intentées  
 » contre elle , & qui furent appuyées de  
 » l'autorité de ces hommes vils & merce-  
 » naires , qui dans ces temps encore bar-  
 » bares , avoient usurpé *la clef de la science* ,  
 » & qui étoient en effet aussi ignorans &

» aussi superstitieux que la multitude qu'ils  
» aveugloient. »

« Perisse, s'écrie l'Orateur, périsse la mémoire de cet indigne Pontife, qui pour se procurer le plaisir barbare de la faire périr, usurpa le droit de la faire juger; qui employa pour l'intimider toute l'autorité du caractère sacré dont il étoit revêtu, & qui accabla son innocence de ces mêmes foudres que la Religion lui mettoit entre les mains pour réprimer les plus grands crimes ».

« Je ne vous la représenterai point; Messieurs, dans cette horrible catastrophe; allant à la mort, non avec l'intrépidité orgueilleuse d'un Stoïcien, mais avec cette douleur, cette sensibilité touchante qui venoit à son âge & à son sexe, & qui n'est pas indigne de la vertu; mouillant de larmes ces yeux qui avoient tant de fois lancé la foudre, & ces traits que ces lâches ennemis ne pouvoient encore regarder sans admiration & sans frayeur; embrassant avec les sentimens de la piété la plus tendre le signe sacré de notre rédemption, &c. »

En terminant son Discours, le Panégyriste adresse des vœux au Ciel, afin d'obtenir une paix solide & glorieuse avec une Nation qui, trop souvent; a semé la discorde, a répandu la consternation & exercé parmi nous les plus affreux brigandages. Aujourd'hui, plus ambitieuse que jamais, elle veut que les Puissances des deux mondes, cour-

bées en présence de ses vaisseaux, baissent leur pavillon devant le sien : prétention scandaleuse & barbare, que la dignité de la France ne pourroit tolérer, quand même les autres peuples de l'Europe seroient assez lâches pour y souscrire.

Dans tous les temps la valeur Françoisse s'est signalée pour la gloire, & même pour des intérêts étrangers; que ne doit-elle pas faire dans une conjoncture où, victime d'une paix honteuse, menacée d'une humiliation toujours renaissante, elle a son honneur, son industrie, son commerce, ses alliés & le droit des gens à défendre? Tout nous presse & tout concourt à ranimer en nous les vertus héroïques de nos pères. Des Colonies enthousiastes de l'indépendance, enhardies par leur position & leurs premiers succès, nous ouvrent leurs ports, & combattent avec nous contre leurs oppresseurs. Une Puissance non moins formidable, excédée d'outrages comme eux & nous, vient seconder nos efforts & partager les malheurs d'une guerre inévitable. Sous nos yeux étonnés, une flotte nombreuse est tout-à-coup sortie du néant; elle en est sortie, pour ainsi dire, à notre insçu, puisque le fardeau des impôts ne s'est pas même appesanti sur nos têtes: prodige inoui jusqu'alors; prodige d'un étranger qui gouverne le trésor de l'État avec une intelligence, avec un désintéressement peu connu avant lui, dont le nom seul a relevé le crédit national, & qui

chaque jour obtient de la confiance publique des secours qu'on ne devoit, ce semble, espérer que du plus noble patriotisme, ou d'une obéissance exigée par la force. Encore en ce moment, l'abondance & l'harmonie régnet au sein du Royaume, tandis qu'autour de nous la foudre éclate & le sang coule pour la défense d'un commerce & d'une industrie qu'on verra bientôt languir & disparaître si le despotisme insulaire vient à bout d'affermir un trône au milieu des mers, & d'y tendre ses chaînes.

On doit savoir gré au Panégyriste de notre Héroïne, d'avoir introduit dans son Discours plusieurs réflexions relatives à la guerre actuelle..... L'ouvrage de M. de Géry est d'ailleurs recommandable par les connoissances historiques dont il a fait un usage intéressant, & par les applications heureuses que lui a fournies l'Écriture-Sainte.

Nous voudrions pouvoir rendre à ses talens un hommage sans réserve; mais il est impossible de se dissimuler l'abus qu'il a fait de sa facilité pour écrire. A chaque page de son Discours, on rencontre des hiatus, des rimes accumulées, des expressions familières & incorrectes, des figures de rhétorique insipides, des fautes de goût, & même de grammaire; fautes inexcusables dans un homme instruit. On y voit *des forfaits officiels, des chaires de pestilence, des jours anniversaires d'un bienfait, des jouets du vent*

*des opinions, des illustres Pucelles, &c. &c.* Une multitude de mots parasites & sans couleurs énervent la plupart de ses phrases; jusqu'à l'ordonnance de son tableau est manquée: dans la première Partie, Jeanne d'Arc est absolument invisible; on la découvre enfin dans la seconde; mais on pourroit réduire à trois ou quatre pages tout ce qui la concerne..

*ENTRETIENS sur l'État actuel de l'Opéra de Paris.* A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Esprit, Libraire, au Palais Royal, & chez les Marchands de Nouveautés. 1779.

Il a paru il y a environ deux ans une excellente Brochure intitulée: *Entretiens sur l'état de la Musique Grecque au troisième & au quatrième siècle avant J. C.* L'Auteur y montre autant de goût que d'érudition; il y parle de la Musique en Philosophe & en homme sensible, & il écrit avec élégance & noblesse; les *Entretiens* que nous annonçons n'ont de commun avec ceux-là que la ressemblance du titre.

Le but de l'ouvrage est de prouver que M. Gluck est un mauvais Musicien; que M. Piccini réunit toutes les perfections possibles en Musique; que les Opéras des deux *Iphigénies*, d'*Alceste*, d'*Orphée* & d'*Armide*, ne sont rien en comparaison du seul *Roland*; & que les François, qui depuis six ans ne se

lassent pas d'entendre & d'applaudir les premiers, sont des ignorans & des barbares, quoique ces barbares ignorans ayent aussi applaudi *Roland*.

Leton de l'Auteur est digne de ses résultats; c'est un monument précieux de tout ce que peut faire dire de plus étrange l'esprit de parti, humilié & irrité par le mauvais succès.

Si, après que M. de Voltaire eut enrichi la Scène Françoisse des Tragédies de Brutus, de Mérope, de Zaïre, d'Alzire & de Mahomet, un Écrivain absolument inconnu eût fait une Brochure pour dire au Public: " vous  
 » êtes un sot; ce que vous applaudissez n'est  
 » qu'un amas de platitudes, de mauvais goût  
 » & de fautes grossières; n'en croyez ni les  
 » suffrages des gens de Lettres ni vos lu-  
 » mières, ni votre propre sentiment; le style  
 » de M. de Voltaire est plat, son dialogue  
 » est déconfus, sa poésie est sans harmonie,  
 » ses pensées sont triviales ou fausses, &c.  
 » ne me demandez point la preuve de cela.  
 » Je m'y connois, & vous devez m'en croire  
 » sur ma parole, » les amis de M. de Voltaire  
 auroient pu être scandalisés de cet excès d'im-  
 pertinence; les gens de goût n'auroient pas  
 lu la Brochure jusqu'au bout; & le Public  
 auroit continué d'aller pleurer à *Mérope* & à  
*Zaïre*.

Ce que l'écrivain que nous supposons se seroit permis sur M. de Voltaire, l'Auteur inconnu des nouveaux *Entretiens* l'a fait à l'égard de M. Gluck. Comme le Public lira

peu cette Brochure, nous allons en donner une idée, en citant les traits les plus saillans.

L'Ouvrage est en forme de dialogue ; forme qui entraîne nécessairement des inutilités, des longueurs, des incohérences, & par conséquent beaucoup d'ennui, quand elle n'est pas soutenue de beaucoup d'esprit.

La scène se passe entre un Oronte, Gluckiste imbécille, & un Éraсте, savant Picciniste, qui finit, comme de raison, par écraser le Gluckiste de la force de ses argumens, & le convertir par le charme de son éloquence. Les dialogues de ce genre ressemblent trop à ces Scènes de marionnettes, où le compère ne parle que pour faire briller polichinél ; mais il faut convenir que l'Oronte des Entretiens n'est pas un fin compère.

Après quelques idées générales & fort incohérentes sur la Musique & sur l'Opéra, dont il ne nous est pas possible de démêler le résultat, l'intrepide Picciniste entreprend l'analyse des cinq Opéras de M. Gluck, Scène par Scène, morceau par morceau. Ses critiques se réduisent à une douzaine de formules aussi polies qu'ingénieuses & instructives. Les voici toutes à peu-près.

Le chant de M. Gluck n'est que des suites de Scènes calquées exactement sur celles qui composent son récitatif, (p. 30) ou c'est même pis, (p. 31) Il est presque toujours pauvre, gauche, contraint & roide, (ibid.) C'est une suite barbare de sons, (p. 32). Ce

*n'est qu'une Musique de placage*, ( p. 33 ). *Il n'a qu'une expression de placage*, ( p. 35 ). *C'est un placage éternel*, ( p. 43 ). *Tel air est pauvre, monotone, sans goût, plein d'incohérences; cet autre est un alliage assez gauche du style de M. Gluck avec celui de Lulli; cet autre est du dernier mauvais*, ( p. 56 ). *Toujours des répétitions aussi gauches que pauvres*, ( p. 57 ). *Tout ce morceau est d'un mesquin & d'un gauche insupportable*, ( p. 74 ). *Petite Musique, où il y a toujours quelques traces de roideur & de pauvreté*, ( p. 83 ). *Style aride & pauvre*, ( p. 85 ). Les mots de *placage*, de *pauvre*, de *roide* & de *ridicule*, sont repétés à chaque page, & voilà le style dont on juge les cinq Opéras de M. Gluck.

Mais comme il seroit possible d'avoir raison dans le fond en ayant tort dans la forme, examinons quelques-unes des remarques de ce grand connoisseur; pour mieux les apprécier, nous choisirons l'analyse des morceaux les plus connus. On se rappellera aisément le beau récitatif d'Agamemnon dans le premier Acte d'Iphigénie en Aulide, *peuvent-ils ordonner qu'un père*. Écoutons le Censeur.

« Je suis révolté, indigné de la plâtre  
 » musique qui est sur ces paroles, *peuvent-*  
 » *ils ordonner qu'un père*, & sur celles, *je*  
 » *n'obéirai point à cet ordre inhumain*, qui  
 » précédent & qui suivent le tableau princi-  
 » pal. Il me semble qu'on me transporte

» subitement d'une étuve de Quito au som-  
 » met des Cordilières. Que veut dire ce  
 » chant tout coupé en dactyles, sautillant  
 » dès-lors, & en même-tems si gothique &  
 » si peu expressif sur ces trois premiers vers ?  
 » Appellerez-vous cela du chant ? Et ce sen-  
 » timent profond du désespoir & d'horreur  
 » qui glace le cœur d'Agamemnon, & que  
 » tout le morceau auroit dû respirer d'un  
 » bout à l'autre, est-il bien rendu par cette  
 » suite barbare de sons ? . . . Ce n'est qu'une  
 » musique *de placage*, dictée, non par la sen-  
 » sibilité du génie, mais par le tâtonnement  
 » d'un homme qui cherche à rendre le mot  
 » seul, parce qu'il ne sent pas la chose. En un  
 » mot, dans ce passage, M. Gluck ne savoit  
 » encore que dire sur les trois premiers vers,  
 » a rendu foiblement le quatrième, gauche-  
 » ment le cinquième, & a déparé par ces  
 » faites le morceau principal, dont tout  
 » l'effet est détruit par ce qui précède & par  
 » ce qui suit. »

Je ne ferai pas au Public & à M. Gluck  
 l'injure de justifier la beauté de ce morceau  
 contre cette pédanterie scolastique. L'expres-  
 sion naturelle & touchante qui se trouve  
 dans le chant des premiers vers; la répéti-  
 tion si heureusement conçue & si bien ex-  
 primée de ces mots *peuvent-ils l'ordonner ?*  
 Le mouvement & la vérité de déclamation  
 que le Compositeur a mis dans la réflexion,  
*je n'obéirai point, &c.* tout cela a été vive-  
 ment senti & constamment applaudi. Mais

je ferai sur une seule des phrases que je viens de citer, trois observations qui mettront à portée d'apprécier l'impartialité & la justesse des autres critiques de l'Auteur. *Que veut dire ce chant tout coupé en dactyles, sautil- lant dès-lors ?*

1°. Si je disois, que veut dire ce vers de Virgile tout coupé en dactyles :

*At pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras?*

un homme de Lettres se mocqueroit de moi. Et pourquoi un Musicien ne fera-t-il pas un chant tout coupé en dactyles ?

2°. *Et dès-lors sautillant !* Où l'Auteur a-t-il pris cette belle conséquence ? Le mètre dactylique n'est assurément pas plus sautillant en musique qu'en poésie.

3°. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce chant n'est nullement coupé en dactyles, comme tout le monde peut s'en convaincre aisément, & comme on l'a prouvé dans le *Journal de Paris*, du 11 de ce mois.

Mais rien n'est plus plaisant que la remarque de l'Auteur, que *tout l'effet de ce morceau est détruit par ce qui précède & par ce qui suit*. Il avoit dit un peu plus haut *l'incohérence des trois chants qui le composent en détruit l'effet & l'intérêt*. Ne doit-on pas admirer l'intrepidité d'un homme qui affirme tranquillement que ces prétendus défauts détruisent *l'effet* d'un morceau qui a constamment produit le plus grand *effet* ?

On peut juger par ce seul endroit de l'esprit qui regne dans toute la brochure. Nous

ne releverons pas les observations du même genre que l'Auteur a prodiguées sur les quatre premiers Opéras de M. Gluck. Pour montrer notre bonne-foi, nous allons rapporter les critiques principales qu'il fait de *l'Iphigénie en Tauride*. Comme tout Paris vient d'entendre & entendra encore longtemps cet Opéra, nos Lecteurs seront plus à portée de juger de la valeur des objections.

L'Auteur qui ne passe rien à M. Gluck, commence par la première note. *L'ouverture*, dit-il, *est liée au sujet, d'intention au moins*. Voudroit-il bien nous dire comment cette tempête qui jette la consternation & la terreur parmi les Prêtresses de Diane, & qui annonce le naufrage d'Oreste & de Pilade, n'est liée que *d'intention* au sujet ?

*Un menuet joli, mais assez usé, est destiné à peindre le calme*. Un menuet usé est vraisemblablement un menuet dont le chant est très-connu ; seroit-ce trop exiger de l'Auteur que de le prier de nous dire où ce chant a été employé, & où ce menuet a été dansé ?

*Cette tempête n'est qu'une suite toujours égale de FUSÉES dans les parties de violon.... Le crescendo qui l'annonce ne me représente qu'une trainée de poudre, dont le feu produit quelques petites explosions*. On apprend par-là que M. Gluck en croyant peindre une tempête, n'a peint qu'un feu d'artifice : sans la découverte du censeur, personne ne s'en seroit apperçu.

*L'encadrement musical de tout ce tableau le*

*rend plus propre au concert qu'au théâtre.*

L'Auteur a-t-il bien compris ce que nous venons de transcrire ?

*Le chœur qui suit le songe est d'une expression très-fausse dans les deux premiers vers....*

*Le récit : O race de Pelops , est d'un style dur & monotome . . . . L'air , De noirs pressentimens , est de la plus grande monotonie & de la mélodie la plus pauvre. Le Public ne manquera pas sans doute de réformer son jugement sur ces trois morceaux , sur la simple parole d'un si grand connoisseur.*

Il pousse l'attention jusqu'à reprocher à M. Gluck d'avoir allongé la dernière syllabe de la nuit infernale. Je crains bien que M. Gluck ne consente jamais à la faire breve.

Une des Prêtresses de Diane dit à Iphigénie , *osez tout espérer ;* elle répond , *non , je n'espère plus.* Suivant le censeur le récitatif » de ces derniers mots est très-faux : il ne » contraste nullement avec celui de la Prê- » tresse qui précède , & Iphigénie dit » qu'elle n'espère plus du même ton qu'on » lui a dit d'espérer. Même monotonie sur » l'air : *O toi qui prolongeas mes jours , &c. »* Il faudroit plusieurs pages pour relever tout ce qu'il y a d'erreurs dans ce peu de lignes.

1°. Il n'y a point de contraste marqué dans ce dialogue ; car la Prêtresse est aussi consternée qu'Iphigénie elle-même ; 2°. Iphigénie ne dit point , *je n'espère plus , sur le même ton qu'on lui a dit d'espérer* , pour nous servir du style de l'Auteur ; 3°. l'air , *O toi qui*

qui prolongeas mes jours! étant sur un autre ton & un autre mouvement que ce qui précède, ne peut guères mériter le reproche de monotonie qu'il lui fait.

Il ajoute que ce même air est en rondeau, quoiqu'il ne soit pas en rondeau. Il dit même que le chœur du quatrième Acte: *O Diane*, &c. est un rondeau sec, quoiqu'on ne sache ce que c'est qu'un rondeau sec, & que ce chœur ne ressemble pas plus à un rondeau qu'à un menuet.

On a vu l'effet qu'ont toujours produit le chœur & le ballet des Scythes; les personnes même les plus prévenues contre la musique de M. Gluck en ont été vivement frappées. Écoutons l'arrêt du grand juge. *A beaucoup de trivialité près, ce chœur & le ballet qui suit font de l'effet, & même un peu d'illusion...* Mais à quoi tient cette illusion? *A des chants de pont-neuf mis en chœur, accompagnés de crotales & de triangles.* C'est très-sérieusement que l'Auteur écrit ces belles phrases, & cet Auteur se croit en état de juger la musique de M. Gluck.

Achevons notre fastidieuse tâche, en citant encore les plus graves objections de cet Aristarque sur les trois derniers Actes d'*Iphigénie en Tauride*.

Il n'est pas possible de répondre aux reproches vagues & incompréhensibles qu'il fait à ces deux airs d'Oreste & de Pilade, au commencement du deuxième Acte, *Dieux qui me poursuivez, & Unis dès la plus tendre*

Sam. 17 Juillet 1779.

F

*enfance.* Le grand caractère du premier & le beau contraste qui donne tant d'effet au second, sont le chef-d'œuvre du génie & du goût, aussi sont-ils constamment applaudis avec transport.

L'Aristarque convient que la Scène des Euménides fait beaucoup d'effet; mais, ajoute-t'il, *l'ensemble de cette Scène est digne de Londres ou de la Grève.* Quel étrange renversement de goût & d'idées! Quoi, ce tableau des Euménides qui tourmentent Oreste dans son sommeil, ce tableau qui nous présente une des plus morales & des plus belles fictions de l'antique poésie; ce tableau, qui sur le théâtre du peuple le plus délicat & le plus poli, excita jadis de si vifs transports d'admiration & d'applaudissemens, ce même tableau, transporté sur notre Scène lyrique avec des traits fort adoucis, & embellis encore par une musique plus riche au moins d'harmonie, est comparé ici à un spectacle de la Grève! *Difficili bile tumet jecur,* Quel est donc ce censeur plus délicat & plus sensible que les Périclès & les Alcibiades?... Quel qu'il soit, nous l'inviions à lire Boileau, & à méditer ces beaux vers, qui soulageront un moment nos Lecteurs de l'ennui d'une pareille discussion.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,  
 Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux,  
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable  
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs  
 D'Édipe tout sanglant fit parler les douleurs,  
 D'Oreste parricide exprima les alarmes,  
 Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

On ne sera pas surpris, après cela, de lui entendre dire que la musique de cette même Scène fourmille de phrases triviales; que les cris d'Oreste ont quelque chose de ridicule par la symétrie affectée avec laquelle ils suivent les mouvemens du chœur, &c. Il montre, autant de goût dans ses éloges que dans ses critiques. Il y a cependant, ajoute-t'il, un trait d'esprit dans l'expression des paroles, Il a tué sa mère. Ce trait d'esprit consiste à donner à ces paroles un mouvement *adagio*, & à les revêtir d'une harmonie sombre & vraie. Cet homme de goût ne trouveroit-il pas aussi un trait d'esprit dans l'harmonie sombre & vraie que Virgile a donnée à ce vers,

*Pallentes umbras erebi, noctemque profundam?*

Tâchons d'aller jusqu'au bout. La Scène d'interrogation d'Iphigénie & d'Oreste est, selon lui, du style le plus décousu; & L'EFFET, à force d'être tourmenté, devient *NUL*; ce qui n'empêche pas que l'effet n'en soit toujours très-grand.

Ce qu'il dit de la Scène d'Iphigénie avec Oreste & Pilade au troisième Acte, est encore plus curieux. *M. Gluck* a mis un chant mesuré du genre le plus plat & le plus ridicule sur les deux vers, **JE POURROIS DU TYRAN.** Quel goût & quelle politesse!

*Oreste & Pilade répondent par un duo aussi trivial, accompagnés du fortissimo de l'orchestre. Une phrase de récitatif, quoique chantée par deux voix, ne s'appelle pas un duo par ceux qui connoissent la langue de l'art, & le fortissimo est aussi naturel que d'un bon effet. Le piano revient avec le même chant, note pour note, sur les deux vers, DE CELUI DE VOUS DEUX, &c. Il n'est pas vrai que ce soit le même chant, note pour note; c'est un autre chant, un autre ton & une autre harmonie. Un récitatif outré d'expression suit sur le vers, JUREZ-MOI QU'UN BILLET, &c. Ce vers est en chant mesuré, non en récitatif. Il trouve ensuite un mouvement allegro sur ces paroles, mon ame se déchire, quoiqu'il n'y ait ni d'allegro, ni rien d'approchant. On voit par cette petite analyse que l'Auteur y prend le chant pour le récitatif, & le récitatif pour le chant, un andante pour un allegro, &c. On seroit autorisé peut-être par ces méprises à soupçonner sa bonne-foi; mais nous aimons mieux croire que son oreille n'est pas bien délicate, & que d'ailleurs la passion qui a dicté sa brochure, a un peu altéré les impressions de son oreille.*

Enfin selon lui, l'air, *Ah! mon ami j'implore ta pitié; est du style le plus trivial & le plus usé; l'air, Que ces regrets touchans, &c, est pauvre & rempli d'incohérences; le chant de ces paroles, O mon frère! à mon cher Oreste! est RIDICULE. Le Public répondra vraisemblablement à ces*

phrases à la première représentation d'*Iphigénie*. Pour nous, nous ne pouvons y répondre que par ces paroles de Pline: "*Quem ir-*  
 " *porte que vous trouviez enflé ce que je trouve*  
 " *sublime, défectueux ce qui n'est que hardi,*  
 " *inutile ce qui me paroît nécessaire \* ?* "

Ce n'est pas assez à l'Aristarque de contester le mérite de cet Opéra, il en nie même le succès, qu'il trouve *moins complet* que celui d'*Armide*. On a imprimé autrefois dans le même Journal qu'*Armide* avoit un succès très-médiocre; ainsi, voilà celui d'*Iphigénie* réduit presque à rien. C'est avec la même bonn<sup>o</sup> foi que notre Censeur dit que *la musique Italienne acquiert des prosélytes nombreux tous les jours, & que le nombre des Gluckistes diminue tous les jours*, (p. 38.) Le Caissier de l'Opéra auroit de la peine à lire cela sans rire.

Il est assez plaisant de voir une cabale aux abois, imaginer qu'avec des brochures, de petits mensonges, des assertions sans preuve & des verilleries scolastiques, on balancera le succès éclatant de six grands Ouvrages, qui depuis six ans occupent notre Théâtre Lyrique, & transportent le Public d'admiration & de plaisir. N'est-ce pas une parodie de la fureur puérile de ce Roi de

---

\* *Cur hec? Quia visus es mihi annotasse quadam ut tumida qua ego sublimia, aut improba qua ego audentia, aut nimia qua ego plena arbitrabar. (Lib. IX. Epist. 26.)*

Perse, qui vouloit faire fouetter la mer, parce qu'elle avoit englouti ou dispersé ses vaisseaux.

Le défaut d'espace nous force de renvoyer au Mercure prochain la fin de cet Extrait.

*( Cet Article est de M. S\* . )*

**TRAITÉ des Testamens, Codiciles, Donations à cause de mort, & autres dispositions de dernière volonté, suivant les principes & les décisions du Droit Romain, les Ordonnances, les Coutumes & Maximes du Royaume, tant des pays de Droit écrit que Coutumier, & la Jurisprudence des Arrêts, par Jean-Baptiste Furgole, Avocat au Parlement de Toulouse. Nouvelle Édition revue, corrigée & augmentée sur le Manuscrit de l'Auteur. 3 vol. in-4°. Prix relié, 36 liv. A Paris, chez Cellot, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.**

Nulles propriétés dans l'état de nature: tout y est commun, tout est à tous. Dans l'état social au contraire, les hommes renonçant à la communauté des biens, se soumettent à la loi civile qui crée alors des propriétés, les distribue & les transmet à son gré. C'est par elle que l'homme peut acquérir, conserver & jouir en paix durant sa vie; par elle il exerce, même au-delà du tombeau, une sorte d'empire sur les biens dont

la propriété lui échappe, & dont la mort le dépouille : la loi communique au mourant la puissance de disposer d'une partie de ces biens en faveur de qui bon lui semble. Mais toujours attentive au maintien de la justice & des mœurs, elle doit prévenir les abus d'un pouvoir qui peut devenir funeste à la société. Lorsqu'un testateur n'agit plus que par l'impulsion de la vengeance ou d'un amour aveugle ; lorsqu'il est subjugué, soit par l'artifice d'une épouse ou d'une concubine, soit par la séduction d'un parent ou d'un étranger, la loi alors fait mettre un frein à sa dernière volonté ; elle l'environne d'entraves, elle multiplie les formalités, elle appelle autour de son lit de mort des Témoins & des Notaires, elle exige qu'il signe de sa main l'acte qui transmet à d'autres, des droits qui naturellement devoient finir avec lui.

De toutes les parties de la Législation, celle des testamens est peut-être la plus difficile & la plus obscure. Elle a varié suivant les temps & les lieux : les Empires actuels, qui ne sont qu'un assemblage de petits États autrefois isolés ou réunis à d'autres très-différens du nôtre, ont conservé chacun leurs anciens usages. Au milieu d'eux s'est élevé le droit Romain, qui lui-même avoit reçu une infinité de modifications dans les diverses époques du règne des Empereurs & des Consuls. Nos Rois ont voulu porter la lumière au centre de ce chaos ; mais leurs Or-

donnances aussi chargées d'exceptions que de règles générales, ont à peine ébauché l'ouvrage. Dans l'état actuel des choses, que doit donc faire un Jurisconsulte pour traiter utilement une matière aussi embrouillée ? Remonter à la loi primitive, en suivre la marche le long des siècles, en assigner les modifications successives ; rassembler les jugemens des Tribunaux & les opinions des Commentateurs, afin de les concilier, ou de mettre au grand jour leurs erreurs ; placer chaque objet dans la classe qu'il doit occuper, & ranger ces classes dans l'ordre le plus facile à saisir ; établir enfin des principes fixes, des principes lumineux qui servent de fil à l'inexpérience quand elle est obligée de parcourir ce dédale : Voilà ce que M. Furgole a osé entreprendre, & ce qu'il est venu à bout d'exécuter.

La première Édition de son Ouvrage fut très-bien accueillie par tous les gens de Loi. Les Libraires de Province, dont les maximes de probité n'ont rien de commun avec celles des autres Citoyens, s'emparèrent d'un Livre sur lequel ils n'avoient aucun droit. Deux d'entre eux le contrefirent, & retardèrent pendant plusieurs années la vente du Libraire de la Capitale, qui avoit acheté le Manuscrit de l'Auteur. Ces deux brigands, qui résident l'un à Lyon & l'autre à Nîmes, vont enfin subir une partie de la peine que mérite un vol aussi répréhensible que tout autre.

L'Édition nouvelle que nous annonçons, a

été refondu & perfectionnée par l'Auteur : imprimée avec beaucoup d'exactitude, elle mérite la confiance du Public, & doit à tous égards être préférée aux deux contrefaçons de l'édition ancienne.

*MARINE Militaire, ou Recueil des différens Vaisseaux qui servent à la Guerre, suivi des manœuvres qui ont le plus de rapport au combat, ainsi qu'à l'attaque & la défense des ports, par Ozanne l'ainé, Dessinateur de la Marine. Vol. in-4<sup>o</sup>. contenant 50 gravures. Prix broché 6 liv., & relié 8 liv. A Paris, chez Chéreau, rue des Mathurins.*

Pour mettre cet ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de personnes, on a séparé, autant que les sujets l'ont permis, les détails directement relatifs aux jeunes militaires, de ceux qui peuvent convenir à tout le monde. Les vingt premières planches représentent les différentes espèces de vaisseaux & les autres bâtimens le plus en usage pour la guerre, avec les définitions de leurs principales propriétés. On les a tous dessinés d'après la même échelle, afin qu'on puisse mieux saisir leur grandeur relative. On s'est servi des mêmes figures pour faire connoître leurs différentes manœuvres. Ces manœuvres & les agrès sont expliqués au bas de chaque page. On y a joint une table qui présente les dimensions, l'artillerie & l'équipage de cha-

que espèce de vaisseaux qu'on distingue ici par le nombre de leurs canons. L'ouvrage est terminé par une planche qui offre l'ordre & la marche des armées navales; par une autre qui montre l'étendue que les escadres occupent sur la ligne de combat, & dans leurs mouvemens les plus suivis; enfin, par une dernière où l'on explique les principaux termes de Marine dont on a été obligé de se servir dans les précédentes.

Il suffit d'observer que cet ouvrage est d'un Ingénieur de la Marine, qui a eu l'honneur de donner des leçons de cette Science au Roi & aux deux Princes ses Frères.

*ASPECTS Philosophiques*, par Mademoiselle de Ch.... Vol. in-12. de 248 pages. A Paris, chez Monory, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Française.

.....  
 « Mlle. de Ch... supplie d'abord ses Lecteurs  
 » dene la regarder ni comme une Aristarque  
 » ou une misantrope qui cherche à décrier  
 » ses semblables pour avoir le droit de les  
 » haïr & de les fuir, ni comme une cynique  
 » qui veut fronder leurs usages, ni même  
 » comme un Héraclite ou un Démocrite qui  
 » ne fait que pleurer ou rire de leurs foibles-  
 » blesses. Je fais, dit-elle, que, *omne tulit*  
 » *punctum qui miscuit utile dulci*. Mais que  
 » peut une femme qui ignore totalement

„ l'art du rhéteur?... Je fais d'ailleurs qu'il  
 „ y a près de trois mille ans qu'on dit, *nil*  
 „ *sub sole novum*; cet ouvrage est cepen-  
 „ dant le fruit de mes propres réflexions  
 „ dans sa plus grande partie, & le reste a  
 „ une apparence de nouveauté.... Peut-être  
 „ croira-t-on y trouver des répétitions ou  
 „ des ressemblances avec d'autres. J'invite  
 „ les Lecteurs à le lire avec toute la réflé-  
 „ xion qu'exigent des sujets aussi essentiels à  
 „ leur bonheur. Alors ils pourront voir que  
 „ nonobstant l'homogénéité des matières,  
 „ ces répétitions cependant ne sont qu'ap-  
 „ parentes. »

Voici la première réflexion, ou, si l'on  
 veut, le premier aspect philosophique de  
 Mademoiselle Ch... « Il est de ces petits  
 „ êtres qui font les importans dans les cer-  
 „ cles. Ils ont tout vu, tout entendu, tout  
 „ lu, tout dit, tout fait; en un mot ils sont  
 „ tout. Mais que les croit-on? Ce qu'ils sont  
 „ en effet; de petits êtres. »

Voici un autre aspect beaucoup plus  
 philosophique & plus neuf. « Combien doi-  
 „ vent paroître insensés ces téméraires Ence-  
 „ lades, qui, par le moyen de leur barre  
 „ électrique, tentent d'arracher la foudre  
 „ des mains du Tout-puissant, sur-tout  
 „ quand on considère le succès de leurs pre-  
 „ miers essais, qui n'ont servi qu'à faire  
 „ connoître qu'ils n'étoient que cendre &  
 „ poussière? »

On voit que Mademoiselle Ch... veut

qu'on respecte & qu'on craigne toujours le tonnerre. Il paroît aussi qu'elle ne seroit pas fâchée de voir les jeunes-gens soupirer aux pieds des vieilles femmes. Écoutons bien attentivement sa philosophie, « On tourne en » ridicule les conquêtes de Sara, âgée de » soixante & dix ans; mais le persiflage re- » tombe sur les rieurs; ils ignorent sans » doute que la belle Hélène avoit plus de » soixante & quinze ans quand elle fut en- » levée par Pâris, & que Ninon a perpétué » ses conquêtes jusqu'à plus de quatre- » vingt. »

Quoique *l'aspect* suivant ne se trouve point à la suite du dernier, il paroît néanmoins en être un corollaire immédiat. « Celui » qui épouse une femme plus âgée que lui, » qu'il ne traite pas comme sa femme, sa » meilleure amie & sa bienfaitrice, est un » parjure, un traître, un ingrat, & par con- » séquent indigne d'aucune confiance, même » dans la société ». Ici l'Auteur examine si c'est *un service à rendre à un mari, de l'éclairer sur la mauvaise conduite de sa femme*. Toute lumière sur ce point lui semble odieuse, parce qu'elle trouble la tranquillité dont pouvoit jouir la confiance du mari. Mlle Ch... nous fait part ailleurs d'une anecdote qui est applicable au même sujet : « Un homme & une femme honnêtes » avoient fait ensemble un ouvrage. L'un » d'eux écrivant à l'autre, & parlant de » cette production, lui marquoit que leur

» *progéniture* pourroit faire fortune. Cette  
 » lettre interceptée, on n'y auroit vu que  
 » la suite d'un commerce illégitime, & on  
 » se seroit trompé. Le seul penchant à la  
 » malignité enfante donc les soupçons & les  
 » jugemens défavorables. Qui, dans le cours  
 » de sa vie, ne l'a pas éprouvé, ou comme  
 » auteur, ou comme objet ? » On doit ajouter une foi entière à cette anecdote ; car Mlle Ch... avertit dans sa Préface que toutes les anecdotes domestiques contenues dans son Recueil, sont très-exactement vraies.

Ses observations sur l'amour-propre ont le même caractère de vérité : « Tous les  
 » hommes, dit-elle, en sont remplis presque sans s'en appercevoir. Qu'on examine  
 » la conduite d'un chacun. Là, c'est un ton décidant ; ici, un ris d'applaudissement sur soi ; d'un côté, des blâmes charitables ; d'un autre, des avis officieux ; par ici, on instruit ; par-là, on se donne pour modèle ; par-tout on s'élève, par-tout on rabaisse les autres. Ne sont-ce pas là les vrais diagnostics de l'amour-propre?...  
 » Le mérite est à charge, dit-on en plaisantant ; mais rien en effet de plus vrai communément. Les gens estimables, comme le malheureux Prométhée, qui ont su tirer le feu du ciel, sont entourés de cruels vautours, qui avec leurs becs & leurs griffes, déchirent sans cesse leurs entrailles renaissantes. »

» Les aspects philosophiques de l'Auteur sur

les systèmes du monde, sur les Jansénistes, sur l'éducation des enfans, sur les dogmes du Christianisme, sur les Arrêts des Parlemens, sur nos Organistes, sont également dignes de fixer l'attention: " Au *Kyrie* de la  
 " Messe, l'Organiste se donnant un libre  
 " essor, toute son harmonie étant étrangère  
 " à un pécheur qui sent sa misère, per-  
 " sonne ne se trouve excité à demander mi-  
 " séricorde, si ce n'est sur la longueur de la  
 " symphonie.

" Ces gens qui font les politiques éclairés, en condamnant les Arrêts de Thémis, doivent faire pitié à ceux qui les entendent, & en être regardés comme les aveugles qui jugent des couleurs.

" On pourroit tirer avantage pour l'éducation des jeunes-gens de leur récréation même, en les amusant par des jeux de mots qu'on nomme *charades* ou *calambours*, & par de petites énigmes.

" Les convulsions des sectateurs de la grâce efficace n'ayant aucune analogie avec les prophéties d'actions de l'ancien Testament, telles que celles d'Osée, d'Ezéchiël & autres... on ne peut que les confondre avec les prestiges de Simon le Magicien.

" Entre les systèmes astronomiques, celui de Tyco-Brahé paroît le plus probable; il est plus conforme au texte de l'Écriture, qui fait la terre plus ancienne que le soleil, & qui par-tout la suppose stable &

» permanente... Quant aux objections des  
 » Coperniciens, n'est-il pas aussi simple au  
 » Créateur de faire mouvoir un grand com-  
 » me un petit globe, puisque dans toutes  
 » ses opérations, *dixit & facta sunt.* »

On doit s'appercevoir que Mlle Ch... possède la langue Latine, & qu'elle en fait d'heureuses applications. Les aspects suivans le prouveront encore mieux.

« Il est des caractères timides qui n'osent rien entreprendre. Il en est de téméraires qui hasardent tout... Mais le sort de ces derniers est préférable, du moins ils réussissent quelquefois, puisque, *audaces fortuna juvat, timidusque repellit* ».

« On se prive par régime; on s'affoiblit par la diette; on s'épuise par les remèdes, *quorum finis interitus.* »

« En vain on a été les censeurs des autres, on ne laisse pas d'agir comme eux dans les mêmes occasions. Il faudroit donc ne pas condamner, ou au moins ne pas imiter; mais *honores denotant mores* ».

« On entend quelquefois dans le silence de la nuit certains bruits que les gens peureux attribuent à des fantômes, & d'autres à des intrigues secrettes... La prudence cependant exigeroit que pour sa propre tranquillité, ou la sûreté de sa conscience, on se donnât la peine d'examiner leur cause, & on verroit habituellement que, *nascetur ridiculus mus.* »

« Avec l'amour de Dieu, les difficultés de la morale évangélique s'applaniroient, &

on avoueroit, avec S. Augustin, que, *ubi amor ibi non labor*; ou au moins on se convaincroit que, *sed si labor, labor amatur.* »

« J'ai vu un Artisan qui s'exemptoit du jeûne à cause de la force de son travail, se priver de déjeuner les jours qu'il comptoit sur un bon dîner, afin de manger davantage, sans cependant discontinuer son travail habituel. Cet exemple prouve que la plupart de nos prétextes ne sont qu'une suite de ce penchant par lequel *niximur in vetitum, cupimusque, &c.* ».

« Quoique se soit véritablement oisiveté de s'appliquer à des études étrangères à son état, & de négliger celles qui peuvent contribuer à s'y perfectionner, il vaut encore mieux employer ainsi son temps; au moins c'est ce soustraire aux suites funestes de l'inaction, qui est, *radix omnium malorum.* »

Avec ce principe, Mlle Ch... pourroit se justifier d'avoir étudié l'Astronomie, la Théologie, la Jurisprudence, la Physique & la savante Théorie de la terre de M. de Buffon, qu'elle réfute, comme on s'en doute bien, d'une manière très-complète. Au tribunal des ennemis des femmes savantes, elle se justifieroit également d'avoir appris le Latin, & même d'avoir publié ses *Aspects Philosophiques.*



## SPECTACLES.

## COMÉDIE FRANÇOISE.

ON a remis l'*Impatient*, Comédie en un Acte, jouée une fois l'année dernière, & dont les représentations se continuent avec succès. Nous en avons rendu compte dans la nouveauté.

Mlle Sainval l'aînée a joué pour la première fois le rôle de Roxane, que lui avoit cédé Mde Vestris. Elle a été applaudie très-longtemps au moment où elle est entrée sur la Scène pour remplir ce magnifique rôle. Mlle Sainval cadette l'a été continuellement en jouant le foible rôle d'Atalide. Ses progrès se font sentir aussi dans le rôle d'Aurélie, de la Tragédie de *Rome Sauvée*, qui a été remise le Samedi 10 Juillet. Il n'y a qu'un conseil important à donner à cette intéressante Actrice, Elle écoute son âme, qui ne la trompe jamais, & sans doute elle ne peut mieux faire; mais qu'elle s'accoutume aussi à écouter sa voix, & elle apprendra à la conduire; c'est une partie essentielle de l'Art qui s'acquiert par le travail, & que les succès de Mlle Sainval lui font un devoir d'acquérir.

La sublime Tragédie de *Rome Sauvée*

n'avoit pas été remise depuis 1762. Cette reprise doit être regardée comme une époque pour le talent de M. de Larive, qui semble avoir pris dans cette Pièce un nouvel essor. Le rôle de Catilina y étoit fortement conçu & caractérisé; & ce qui fait le plus d'honneur à l'Acteur, c'est qu'il ne peut pas y avoir eu de modèle. Il n'a pu devoir qu'à lui-même l'énergie & la profondeur qu'il y a mises. Il a montré sur-tout une intelligence supérieure dans la Scène avec Lentulus Sura. Aux nuances justes & frappantes qui se succédoient dans son jeu, les connoisseurs ont cru revoir le Kain, & c'est le plus grand éloge possible. M. Brizard jouoit le beau rôle de Cicéron, & malheureusement sa voix s'est enroutée après le premier Acte, ce qui a beaucoup nui à l'effet de son jeu. Il a été admirable dans ce vers,

Sur le bord du tombeau, réveille-toi, Patrie!

M. Molé a détaillé le rôle de César avec une justesse qui a été très-sentie. MM. Vanhove, Fleury, Grandmop & Dorival ont rempli les rôles de Caton, de Lentulus, de Clodius & de Céthégus.

Mde Vestris a joué plusieurs fois de suite le rôle de Gabrielle de Vergi, malgré l'extrême fatigue dont il est. Ce rôle est le triomphe de son talent, parce qu'il est entièrement de création. Elle y produit toujours le plus grand effet; elle n'a pas été moins applaudie dans Zelmire.

## COMÉDIE ITALIENNE.

LE Samedi 26 Juin, on a donné pour la première fois les *Revêries Renouvelées des Grecs*, Parodie des deux Iphigénies en Tauride, en trois Actes & en vers, mêlés de Vaudevilles.

Le 21 Juillet 1757, M. Favart fit représenter à ce Théâtre la *Petite Iphigénie*, Parodie d'Iphigénie en Tauride, Tragédie de Guimond de la Touche. Ce petit ouvrage, qui eut alors du succès, se trouve presque entièrement fondu dans celui que l'on joue actuellement. Comme la conduite de la Tragédie & celle de l'Opéra sont exactement semblables; comme plusieurs Scènes, plusieurs situations de l'Opéra sont calquées sur celles de la Tragédie, il falloit de toute nécessité renouveler aujourd'hui sur l'un les reproches que l'on fit autrefois à l'autre, & l'on ne pouvoit mieux faire que d'employer quelques parties de l'ancienne Parodie.

Le premier Acte de cet ouvrage a fait grand plaisir; les dernières Scènes sont d'une gaieté charmante; le second Acte est long, le troisième a paru meilleur. A la fin de celui-ci, Oreste devient inspiré, & voit dans l'avenir les succès des deux Auteurs de l'Opéra d'Iphigénie. On a fort applaudi ce passage; mais il seroit à souhaiter qu'il eût été un peu

question de Guimond de la Touche, dont la Tragédie vaut sans doute un peu mieux que l'Opéra qu'en a tiré M. Guillard.

Mde Dugazon joue très-agréablement le rôle d'Iphigénie, & M. Trial, celui de Pylade. M. Rozières nous paroît avoir été chargé de celui d'Oreste.

( Cet article est de M. de C.... )

---

## SCIENCES ET ARTS.

---

### G R A V U R E S.

**T**ABLEAU Démonstratif des Tares & des Maladies des Chevaux; & un autre ayant pour titre: Tableau Indicatif du Traitement des Chevaux, ou Formules Hippiatri-pratiques, dédiés & présentés à Mgr le Comte d'Artois, par M. Robinet, Hippiatre.

Ces deux grands Tableaux ont été gravés par les meilleurs Artistes. Dans le premier, sont trois grands Chevaux gravés, servant à indiquer le siège des différentes maladies par des lignes ponctuées, au bout desquelles répondent des cases qui en donnent l'explication. Le deuxième contient tous les remèdes dont il faut faire usage pour chacune desdites maladies; leur nature, les drogues qui les composent, la dose qu'il en faut employer, les moyens de les composer, les règles qu'il faut suivre pour les administrer, &c. A Paris, chez Dezauche, Graveur, rue S. Severin, la porte-cochère en face de la rue de la Harpe, Prix, 6 liv.

*M. Gautier Dugoty* vient de publier une seconde planche gravée en couleur, représentant l'*Opération de la symphise*. On la trouve chez lui, rue des Prouvaires, vis-à-vis le Fourreur. Prix, 6 liv.

Le Sieur *Latré*, Graveur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, vient de mettre en vente les Cartes suivantes :

*Les Isles de Jersey & Guernesey*, deux grandes feuilles avec la description. Prix, 2 liv. 10 sols.

*Le Neptune Anglois*, ou Carte Marine des Côtes d'Angleterre, d'Écosse & d'Irlande, accompagnée d'un Mémoire, par M. Bonne, Hydrographe du Roi. Prix, 1 liv. 16 sols.

*La Manche*, une grande feuille très-détaillée. Prix, 1 liv. 4 sols.

*Uranographie*, ou *Description du Ciel en deux Hémisphères*, par M. Robert de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, de la Société Royale de Nancy, & Censeur Royal. Nouvelle Edition. A Paris, chez Fortin, Ingénieur-Mécanicien du Roi, pour les Globes & Sphères, rue de la Harpe près celle du Foin. Prix, 6 liv. en feuilles & 12 liv. collées sur toile ou sur carton.

Ces Hémisphères, connus du Public depuis 1764, sont beaucoup perfectionnés dans cette nouvelle Edition ; l'on y a ajouté deux nouvelles constellations, qui sont le *Solitaire*, introduite par M. le Monnier, & le *Taureau royal de Paniatowski*, par MM. les Astronomes Polonois. Les étoiles sont beaucoup plus distinctes qu'elles n'étoient dans la première Edition. On y voit aisément & d'un seul coup-d'œil la grandeur des étoiles, suivant la classe dans laquelle elles se trouvent : les poinçons qui ont servi pour les former les rendent semblables à celles que M. Messier

a faites dans les belles Cartes inférées dans les Mémoires de l'Académie, pour les routes des comètes qu'il a observées; & chaque étoile est accompagnée de la lettre greque ou latine qui lui appartient.

Ces Hémisphères sont imprimés en deux couleurs, ce qui leur donne une plus grande netteté, & évite la confusion trop ordinaire dans ceux que l'on a publiés jusqu'à-présent. On s'en sert sans les monter, au moyen d'une soie placée au centre, & enfilée d'une petite perle; cette soie sert à résoudre tous les problèmes que l'on a coutume d'exécuter sur les Planisphères montés.

Les Personnes curieuses des affaires politiques qui agitent l'Europe, trouveront chez le sieur Fortin tout ce qui peut intéresser les pays qui peuvent être le théâtre de la guerre, sur-tout un *Atlas Britannique*, composé de 16 feuilles. Prix, 18 liv., relié en carton.

## ANNONCES LITTÉRAIRES.

**D** ICTIONNAIRE *Universel des Sciences Morale, Economique, Politique & Diplomatique*, ou *Bibliothèque de l'Homme d'État & du Citoyen*, mis en ordre & publié par M. Robinet, Censeur Royal. Tome VIII. in-4°. A Londres, chez les Libraires Associés, & se trouve à Paris, chez l'Éditeur, rue de la Harpe, à l'ancien Collège de Bayeux. Prix, 10 liv. en feuilles.

Les principaux Articles de ce volume sont, *Bengale*, État Civil, Politique & Commerçant du Bengale; *Berne*, Ville & République de Suisse, & le deuxième des Treize-Cantons; *Besoin*, des connoissances qui tiennent à nos premiers besoins, l'homme éclairé par ses besoins, considérations politiques sur les besoins physiques & moraux de l'homme; *Bielfeld*,

Auteur politique, analyse de ses institutions politiques; *Bien*, bien d'autrui, souverain bien, bien public, de l'égalité des biens, projet concernant les biens des Monastères; *Biron*, conjuration de Biron; *Bled*, de la régie des blés en France, combinée avec celle qui est en usage en Angleterre; *Bohême*. *Bolingbroke*, sa vie & son ministère, analyse de ses ouvrages politiques; *Bonheur*, conditions du bonheur; des moyens de se rendre heureux en contribuant au bonheur d'autrui dans la société. Outre ces grands Articles, il y en a beaucoup d'autres qui, quoique moins étendus, n'en sont pas moins intéressans.

*Onfroy*, Libraire, Quai des Augustins, vient d'acquérir les Exemplaires restans du *Traité de Musique avec les Exemples gravés par M. Bemetzrieder*, qu'il propose à 9 liv. les deux volumes brochés en un.

L'on trouve aussi chez lui les *Réflexions avec méthode sur les Leçons de Musique*, du même Auteur, dont le prix est de 1 liv. 4 sols.

*Manière de faire le Pain de Pommes de Terre sans mélange de farine*, par M. Parmentier. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

*Instruction facile sur les conventions, ou Notions simples sur les divers engagemens qu'on peut prendre dans la Société*, Ouvrage utile aux Gens d'affaires, Bourgeois, &c. quatrième édition augmentée, in-12. Prix, 3 liv. 12 sols. A Paris, chez Leclerc, Libraire, au Palais.

*Voyage dans les mers de l'Inde*, fait par ordre du Roi à l'occasion du passage de Vénus sur le Disque du Soleil en 1761 & 1769, par M. le Gentil, in-4°. avec figures. Tome Ier. De l'Imprimerie Royale. Chez les Frères Debure. Prix, 15 liv.

*Discours sur l'heureux Accouchement de la Reine, & sur les devoirs des sujets envers leur Souverain*, par M. Duminy, Curé de Gravan en Bourgogne, prononcé le 17 Janvier 1779. A Paris, chez Vente, Libraire, au bas de la Montagne Ste. Geneviève.

*Grammaire Françoisse simplifiée*, avec un Traité de l'Orthographe, par M. Domergue. A Paris, chez Esprit. Prix, 1 liv. 16 sols, 2 liv. 8 sols relié.

*Description de l'Arabie*, par M. Niébur, seconde Édition, revue & corrigée. 2 vol. in-4°. Fig. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Écrivains. Prix, 30 liv. broché.

*Histoire d'Allemagne*, par M. de Montigny. Tomes V & VI. in-12. Chez le même Libraire, Prix, 5 liv. br.

*Calcul des Rentes Viagères sur une & sur plusieurs têtes*, contenant la théorie complète de ces sortes de Rentes, & des Tables par lesquelles tout le monde peut voir ce qu'on doit donner de Rente viagère, & combien une Rente viagère doit être estimée suivant les différens cas, par M. de Saint-Cyran, Capitaine en Premier au Corps Royal du Génie. in-4°. Prix, 6 liv. A Paris, chez Cellot & Jombert, Libraires, rue Dauphine.

*Abrégé Méthodique de la Géographie ancienne & moderne*, avec des cartes de six pieds de hauteur pour l'instruction de la Jeunesse, par M. l'Abbé Boutillier, Professeur de Belles-Lettres en l'Université de Paris. in-12. Prix, 3 liv. relié. A Paris, chez l'Auteur, au Collège de Louis-le-Grand; chez Brocas, Libraire, rue S. Jacques, & chez Barbou, rue des Mathurins.



# JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

---

## TURQUIE.

*De CONSTANTINOPLÉ, le 20 Mai.*

APRÈS une longue sécheresse à laquelle on attribue la cherté des vivres & sur-tout de la viande dans cette Capitale, nous commençons enfin à voir tomber de grandes pluies qui raniment par-tout les prairies & les champs desséchés. Nous nous flattons de voir la cessation prochaine de la disette, & le rétablissement de l'abondance si nécessaire dans une Ville aussi peuplée que cette Capitale.

Un nouvel incendie s'est manifesté dernièrement dans le quartier situé à l'extrémité du canal. Cinquante maisons en peu d'heures ont été réduites en cendres. On observe que depuis un petit nombre de semaines, le feu a déjà pris trois fois dans le même quartier.

On attend des nouvelles de l'expédition du Capitan Bacha dans la Morée; on assure qu'il y est entré déjà à la tête de plus de 30,000 hommes, qui doivent avoir été augmentés par les troupes que le Bacha de  
17 Juillet. 1779.

G

Scutari a eu ordre de rassembler aussi, & de conduire dans cette Province. La réduction des rebelles ne s'exécutera pas sans répandre beaucoup de sang; & on dit que la plupart des Consuls étrangers, qui redoutent les désordres inséparables des guerres de cette espèce, se sont réfugiés à Zante.

## D A N E M A R C K.

*De COPENHAGUE, le 2 Juin.*

LE Duc de Sudermanie, après avoir été visiter le 14 à Friedensbourg le Roi & la Famille royale qui l'ont reçu de la maniere la plus gracieuse, parcourut le 15 les curiosités de cette Capitale, & sur-tout les chantiers de l'Amirauté, & retourna à bord de son escadre le 16 à 7 heures du matin; à midi, le Prince de Bevern, les Membres de l'Amirauté, le Commandant & les autres Officiers de l'escadre Danoise, se rendirent à bord du vaisseau de S. A. R. où elle leur donna à dîner. Le 17, vers les 7 heures du matin, la flotte leva l'ancre & fit voile pour Gothembourg; cependant on a appris que les vents contraires la retenoient encore hier dans le Sund avec 135 bâtimens Marchands de différentes nations, dont 31 Anglois sous l'escorte d'une frégate montée de 36 canons.

Les vaisseaux de la Compagnie Asiatique, le Roi de Danemarck & les Vœux des Etats,

font arrivés avant-hier dans cette rade ; le premier vient de Canton , & le second des Indes Orientales ; ils font , l'un & l'autre , très - richement chargés. Leurs Capitaines ont informé la Compagnie que le vaisseau la *Reine Julie-Marie*, destinée pour la Chine, & qu'on croyoit naufragé , n'ayant pu atteindre Tranquebar , avoit touché le 5 Juillet de l'année dernière à Malacca , d'où il comptoit faire voile pour Tranquebar dans le mois de Décembre , & de-là continuer sa route pour la Chine.

## P O L O G N E.

*De VARSOVIE, le 22 Juin.*

LE Baron de Rewitzki, envoyé de LL. MM. II. & R. , se dispose à retourner à Vienne , où il a la permission de sa Cour de faire un voyage de quelques mois.

Il se commet dans les environs de cette Capitale des vols fréquens & considérables. Les auteurs de ces excès , pour échapper aux poursuites de la Justice qui les recherche , se cachent sous toutes sortes de travestissemens : on en a arrêté trois dernièrement qui avoient pris des vêtemens de Bernardins. On raconte ainsi la manière dont on les a saisis. Un Marchand de bestiaux traversoit une forêt dans le Palatinat de Sendomir. Il étoit seul. La vue d'un homme qu'à ses habits il crut être un Bernardin , ne l'effraya pas : il commença à l'être , lorsqu'il vit le prétendu Religieux tirer de dessous sa robe un grand coutelas & lui demander la bourse ou la vie. Il n'hésita pas à tirer son argent de sa poche ; la somme étoit consi-

dérable ; le voleur s'amusa à la compter. Pendant que ce soin l'occupoit, il ne veilla pas avec attention sur son couteau, dont le Marchand se saisit, le frappa & l'étendit mort d'un seul coup. Pendant qu'il reprenoit son argent, arriva une voiture suivie de plusieurs voyageurs à cheval. Ceux-ci, en voyant un Moine mort & un Particulier auprès de lui, soupçonnèrent celui-ci d'avoir assassiné celui-là. Il se justifia en racontant ce qui lui étoit arrivé ; on fouilla le prétendu Moine, dans les poches duquel on trouva des pistolets, des poignards & un sifflet ; l'un des voyageurs essaya d'en donner quelques coups, & on vit accourir huit autres Bernardins armés de couteaux, qui voyant la partie inégale, rebroussèrent chemin ; on les poursuivit, on ne put en saisir que trois qui sont à-présent dans les prisons de cette Capitale.

» L'éclipse de soleil qui a eu lieu le 14 de ce mois, a été observée à l'Observatoire Royal du Château, en présence S. M., accompagnée du Prince Poniatowski son frère, & du Comte Moszinski. Le ciel étoit très-serein. M. l'Abbé Bystryki, Astronome du Roi, employant la lunette achromatique du sieur Dolland, de 4 pieds de Paris, ayant un objectif composé de trois verres, observa le commencement de cette éclipse à 9 heures 14 minutes 33 secondes, & la fin à 10 heures 10 min. 42 secondes, selon la pendule de Londres, de Strelton. Avec une pareille lunette achromatique, M. l'Abbé Gramonski, Lecteur de S. M., Chanoine-Coadjuteur de Cracovie, en apperçut le commencement à 9 heures 14 min. 34 sec., & la fin à 10 heures 10 min. 42 secondes ; & l'Abbé Koc, Professeur de Philosophie dans les écoles publiques de cette Ville, se servant du télescope de Nairne & Blunt, qui a presque la même force que les lunettes achromatiques, vit son commencement à 9 heures 14 min. 36 secondes, & la fin à 10 h. 10 m. 40 sec. Cette éclipse dura, selon le premier observateur, 56 m. 9 sec. ; selon l'autre, 56 m. 8 sec. ; & selon le troisième, 56 m. 4 secondes.

Toutes ces observations se réduisent au tems vrai. La grandeur de l'éclipse, autant qu'on la pouvoit mesurer par le moyen du micromètre filaire, dans l'état de tremblement où étoit tout l'instrument, étoit d'environ un pouce & demi. Dans le tems même de cette éclipse, l'arc noir qu'on appercevoit sur le soleil avec les lunettes achromatiques, présentoit aux yeux des observateurs beaucoup d'inégalités de différente grandeur, causées par les montagnes & les vallées qui sont dans la lune; celles-ci laissoient le passage libre aux rayons du soleil, & celles-là les absorboient totalement.

## A L L E M A G N E.

*De VIENNE, le 25 Juin.*

LA Cour qui a passé quelque tems au Château de Laxembourg, s'est rendue à celui de Schonbrunn, où elle demeurera jusqu'à la fin de l'été. L'Archiduc Maximilien, dont la santé se rétablit, & qui a repris assez de forces pour pouvoir faire des promenades à pied dans les jardins Impériaux, y a suivi la Cour.

On croyoit qu'il y auroit cette année un camp assemblé à Minkendorff; il est en effet tout tracé & déjà préparé pour recevoir une armée de 20,000 hommes; mais on présume qu'il sera simplement occupé successivement, & en passant, par les troupes qui reviennent de Bohême.

L'Impératrice Reine a ordonné de frapper au même coin 30,000 ducats de Cremnitz, qui doivent être partagés entre les Croates

qui retournent dans leur pays ; on a déjà commencé à en distribuer à ceux qui composent le régiment de Palfy ; les Officiers auront des médailles d'or , ou l'expectative d'être avancés à la première occasion.

Le corps des Chasseurs a été dissous ; les hommes gardent leur uniforme , & on leur donne 4 florins pour retourner chez eux ; on ne refuse point dans les autres corps de recevoir ceux qui s'y présentent de bonne volonté.

Ces jours derniers des voleurs se sont signalés par un trait de témérité bien rare & bien extraordinaire. C'est dans le château Impérial même qu'ils ont porté leurs attentats ; ils se sont introduits dans l'office , où ils n'ont pu parvenir qu'après avoir enfoncé 5 portes. Ils y ont enlevé de la vaisselle d'argent , de l'étain , & 400 serviettes. En sortant avec deux grands paquets , ils rencontrèrent la sentinelle ; ils lui jettèrent un de leurs paquets sur la tête , la renversèrent , & s'échappèrent pendant qu'elle cherchoit à se débarrasser & à se relever. La garde accourut à ses cris ; 50 hommes se rassemblèrent pour poursuivre les voleurs , mais ils avoient déjà disparu.

La grande sécheresse que l'on a éprouvée a beaucoup nui aux bleds dont la moisson a commencé en Hongrie & ici depuis le commencement de cette semaine. Les épis fournissent peu de grains , & la paille en est très-courte. Le foin manque totalement en Hon-

grie; il y a beaucoup de rivières & de marais desséchés, ce qu'on n'avoit pas encore vu de mémoire d'homme dans ce pays.

*De HAMBOURG, le 25 Juin.*

LES Souverains de l'Allemagne qui ont pris part à la guerre qui est heureusement terminée, s'occupent maintenant, chacun dans ses Etats, à soulager leurs peuples qui en ont souffert, & à faire reprendre au commerce son cours interrompu pendant quelque tems. Les bienfaits de l'Impératrice-Reine font oublier leurs désastres passés aux Habitans de la Bohême & de la Moravie; le Roi de Prusse a fait commencer à Berlin & à Potsdam, les nouvelles maisons qu'il se proposoit d'y faire construire à ses dépens, & l'on travaille déjà à démolir celles qu'elles doivent remplacer. L'Electeur Palatin a aboli tous les péages dans la Bavière; il ne laisse subsister que ceux qui étoient établis sur les frontières. Les avantages de la paix effaceront bientôt généralement le souvenir des malheurs de la guerre. C'est pour quelques particuliers seulement que ses suites pourront se prolonger.

Selon des lettres de Munich, on y a arrêté 17 personnes accusées d'avoir entretenu des correspondances secrètes & criminelles. On a vu aussi avec étonnement la détention de M. André, Secrétaire privé, Conseiller des Finances & Trésorier de la Duchesse Douai-

rière de Bavière ; il a été conduit dans le Château , sous une escorte Militaire ; on a choisi , pour l'arrêter , le soir & le moment où la Princesse , à laquelle il appartient , étoit à souper à la Cour. On dit aussi que MM. d'Obermeyer & Lori , Conseillers intimes , qui jouissoient d'un grand crédit sous le règne précédent , ont été disgraciés.

Les lettres de Vienne portent que le Général Baron de Knebel est toujours détenu dans la forteresse de Spielberg , & que le Marquis de Botta , jouissant de l'entière confiance de son Souverain , est chargé , jusqu'à nouvel ordre , du commandement général de l'armée Autrichienne , répartie dans la Moravie.

Les trois Puissances du Nord , après s'être proposé réciproquement des plans pour la protection de la navigation des mers septentrionales , pendant la guerre actuelle entre la France & l'Angleterre , ont fini par convenir d'exécuter , chacune séparément & sans concert , les mesures qu'elles jugeront les plus propres à remplir ce but. La Russie , en conséquence , protégera tous les pavillons , sur les mers voisines de ses Etats , & ne permettra pas de s'y attaquer aux Corsaires François ou Anglois. Le Danemark recevra indistinctement les uns & les autres avec leurs prises dans ses ports , & ne s'opposera qu'aux attentats qu'ils pourroient tenter contre ses vaisseaux , en les fouillant , ou contre son pavillon. La Suède , en se propo-

fant, comme la Russie, de protéger la liberté illimitée des mers du Nord, veut aussi, sur les autres, défendre son pavillon de tout outrage; elle a ressenti vivement ceux que lui ont déjà fait les Anglois.

Le Roi de Prusse qui a pris des arrangemens pour faire passer dans les ports de France, des bois de construction, & d'autres objets relatifs à la marine, se prépare à les y envoyer lui-même sur ses vaisseaux. Il ne songe point à les faire escorter; cette précaution ne lui paroît pas, dit-on, nécessaire, & il est vraisemblable qu'ils arriveront sûrement & sans être arrêtés par les Anglois.

Tout semble annoncer une révolution considérable dans les mœurs & la politique Ottomanes. Le Grand-Seigneur, en s'occupant des moyens d'éclairer ses peuples, en les mettant à portée de profiter des découvertes & des lumières des étrangers, se propose aussi de former chez lui des hommes d'Etat; pour cet effet, il a, dit-on, résolu d'envoyer, dans quelques Cours de l'Europe, des Ambassadeurs qui y résideront, & qui se mettant au fait des divers intérêts des Puissances, puissent l'en instruire, & le mettre en état d'entretenir, de son côté l'équilibre entr'elles. Ce moyen pourroit, à la longue, faire prendre à la Porte une part plus active dans la politique de l'Europe, où elle a joué, jusqu'à présent, un rôle un peu passif.

## I T A L I E.

*De R O M E , le 16 Juin.*

LE Consistoire qui devoit avoir lieu avant hier , vient d'être renvoyé au commencement du mois prochain. On assure qu'outre la nomination de M. Hertzan au cardinalat , S. S. en fera une autre qu'elle se réservera *in petto* , & que le cardinal Conty sera nommé protecteur des Eglises de Portugal.

La longue affaire de M. Bischi vient enfin d'être terminée. La Congrégation de l'Annone chargée de la discuter devant M. Albani , Président de ce tribunal , a arrêté d'accorder à M. Bischi & à ses descendans , l'emphytéose de ses biens , sur lesquels il payera annuellement à l'Annone une redevance jusqu'à la concurrence des sommes qu'il reste lui devoir.

« M. Robert M' Downall , Ecossois de nation , & Contre-Amiral au service de cette Cour , écrit-on de Lisbonne , qui , au retour de la campagne du Bresil , où il commandoit la flotte Portugaise , avoit été arrêté & enfermé dans la tour de Belem , comme coupable d'inconduite dans l'action qui précéda la reddition de l'Isle Ste-Catherine , a été remis en liberté. Le Conseil de guerre , établi pour le juger , après avoir discuté cette affaire , l'a absous unanimement , en le déclarant un Officier brave , diligent & judicieux. On ne doute pas que la Reine , en confirmant ce jugement , ne dédommage M. M' Downall du désagrément qu'il vient d'essuyer. »

» Parmi plusieurs vols qui se sont commis depuis quelque tems dans différentes Eglises , ajoute la même lettre , il y en a un dans lequel les coupables ont porté le sacrilege aux excès les plus monstrueux ; il a été fait dans l'Eglise du Village de Palmella , à une lieue de Serubal. Les Voleurs , en s'emparant des vases sacrés , ont mutilé toutes les images , forcé le tabernacle , profané avec une indignité révoltante les hosties consacrées. S. M. a fait publier une Ordonnance par laquelle elle promet 2500 piastres à celui qui dénoncera les coupables , & de taire son nom s'il le desire. Si le délateur est noble , il sera récompensé conformément à son état. La Cour a pris le deuil pendant 9 jours à cette occasion ; & les Tribunaux & les Ministres Etrangers , qu'elle en a fait prévenir , l'ont pris également. Le jour qui a suivi celui où le deuil finissoit , il y a eu une Procession de Pénitens , qui s'est rendue de l'Eglise Patriarchale au Couvent de *N. D. des Graces* ; tout le Clergé & toutes les Confréries de cette Capitale y ont assisté , & LL. MM. la Famille Royale & la Noblesse l'ont suivie à pied «.

*De LIVOURNE , le 20 Juin.*

LE danger de chercher un abri sous des arbres dans des tems d'orage , est confirmé par de fréquens exemples ; en voici un nouveau : deux filles & un garçon âgés de 18 à 25 ans , gardoient des troupeaux dans la campagne près du village de St-Donat à 2 milles de Florence. Un orage accompagné de pluie les détermina à se réfugier sous un gros chêne voisin ; il n'y avoit pas long-tems qu'ils y étoient lorsqu'un coup de foudre tomba sur l'arbre & les tua tous trois. Deux

de leurs camarades qui avoient pris le même asyle , l'avoient quitté heureusement quelques momens auparavant pour retourner chez eux , & évitèrent par-là le même sort.

» Les nouvelles , écrit on de Raguse , en date du 30 du mois dernier , que nous avons de la Morée , cette malheureuse contrée , théâtre presque continuél de troubles & de massacres , n'annoncent que l'horreur & la désolation. D'un côté la flotte Turque , aux ordres de Gazzi-Hassan , Capitan-Bacha s'avance vers ce Pays ; de l'autre , il est menacé d'être bientôt occupé par les troupes Asiaticques qui étoient cantonnées dans la Bulgarie , & qui sont sous le commandement d'Abdulah , Bacha d'Ismaël , ainsi que par d'autres corps Européens , rassemblés par le Beglier-Bey de Romélie , & par le Bezagdé de Zethuni. Ces diverses troupes sont en pleine marche , partie vers Jamina & le reste sur Larissa , où doit se faire la réunion générale d'une armée , qui paroîtra bien formidable , s'il est vrai que le seul objet de la Porte soit de châtier & de soumettre les Albanois Turcs ( 1 ) qui habitent la Morée.

---

( 1 ) On appelle Albanois Turcs ou Arnauts , ceux qui habitent le continent , & généralement Dulcignotes ceux qui font des courses & des déprédations sur mer , pour les distinguer des Albanois Chrétiens , qui n'ont aucune part à cette révolte , & qui occupent avec les premiers , ou dans des cantons séparés , les deux considérables provinces de l'Albanie & de l'Epire , qui portoient autrefois ce dernier nom , si célèbre dans l'histoire. Ces peuples , déjà fameux dès les tems les plus reculés , sont les mêmes qui sous les ordres de Scanderberg , le seul héros de son siècle , donnerent tant d'occupation au destructeur de l'empire Grec ; & qui ayant été vaincus après la mort de leur chef , ne furent cependant jamais soumis. Les Arnauts ont toujours été les troupes les plus belliqueuses dans les armées Turques ; à l'égard des Albanois Chrétiens , ils descendent de ceux qui sous leur célèbre Général Giorgio Batta & autres

Ceux-ci, dont on fait monter le nombre à 20,000, tous gens guerriers & déterminés, prennent en attendant des mesures pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais pour n'être pas accablés par la cavalerie Turque, ils ont abandonné les plaines & se sont retirés dans les montagnes, où il leur sera plus facile de se défendre. Tout est également en armes sur les confins de l'Albanie; les Monténégrins, entr'autres, se tiennent sur leurs gardes de même que les Dulcignotes, parce que le bruit court que le Capitan Bacha se propose de tourner aussi ses forces contre Dulcigno, & de détruire de fond en comble cette Ville, qui sert d'asyle aux Pirates. Quoiqu'il en soit, de la venue du Grand-Amiral Turc dans la mer Adriatique, ce qui paroît contraire à un des articles les plus essentiels du traité de Passarowitz de 1716, la république de Venise prend à tout événement des précautions pour mettre ses frontieres & ses domaines à l'abri de toute surprise.

*P. S.* » Un moment avant le départ de la barque courriere, nous recevons la nouvelle qu'une forte division de la flotte Ottomane est déjà arrivée à Napolé de Romanie; que les troupes qu'elle avoit à bord ont fait aussi tôt une descente à quelques milles de cette dernière place; mais qu'à peine elles avoient pris terre, qu'elles ont été attaquées par un corps de rebelles Albanois, qui les ont battues, mises en fuite, leur ont tué une centaine d'hommes, en ont fait un plus grand nombre prisonnier, & leur ont enlevé tous leurs bagages. Après ce petit avantage, qui n'a fait qu'accroître

---

chefs, servirent avec tant de gloire les rois d'Espagne; qui ont servi si souvent & avec tant de réputation la république de Venise; ce sont les mêmes qui s'étant rangés en grand nombre sous les drapeaux Russes, ont donné tant de preuves de leur bravoure dans la dernière guerre que la Russie a faite à la Porte dans nos contrées.

( 158 )

l'audace des rebelles , ils ont dévasté , pillé & brûlé plusieurs villages & maisons de plaisance du Bacha de Napoléon de Romanie , & se sont postés de manière à bloquer étroitement cette Ville. Il n'est pas étonnant que dans un pareil Gouvernement les vainqueurs s'abandonnent à toute leur fureur , puisque les vaincus y sont toujours la proie des bourreaux. Quand les individus combattent pour leur tête , les batailles doivent être sanglantes & la victoire peu modérée «.

## A N G L E T E R R E.

*De L O N D R E S , le 5 Juillet.*

L'EXPÉDITION du Major Général Mathew dans la Virginie , a fourni la matière de deux Gazettes ordinaires de la Cour. La première , qui parut le 22 du mois dernier , contenoit l'extrait d'une lettre du Général Clinton , & la copie de deux autres qui lui étoient adressées , l'une par le Major-Général , pour lui rendre compte de ses opérations & de ses succès , & l'autre par Sir Georges Collier , qui l'avoit secondé avec les forces navales de S. M. en Amérique. La Gazette du 26 du même mois a offert une nouvelle lettre de Sir Georges Collier , adressée directement à l'Amirauté ; on a paru un peu étonné de ne pas voir également celle que le Major-Général Mathew a dû écrire au Ministère par la même voie ; & cette réticence fait craindre que l'avantagé qu'il a remporté ne soit pas d'une aussi grande importance qu'il seroit à souhaiter , sur-tout pour l'avenir. Le tems

seul peut nous apprendre ce qui en est : en attendant , voici la relation de Sir Georges Collier , qui nous dispensera de citer les autres qui ne présentent que les mêmes détails.

« Sir Henri Clinton ayant concerté les moyens les plus probables de restreindre le commerce des sujets rebelles de S. M. , & ayant jugé que , tant pour cet objet que pour d'autres , une descente en Virginie seroit de la plus grande utilité , le 5 Mai , je fis voile de New-York avec les vaisseaux le *Raisonnable* & le *Rainbow* , les sloops le *Otter* , le *Diligent* & le *Haerlem* , la galère la *Cornwallis* , quelques vaisseaux de guerre appartenans à des Particuliers , & 22 bâtimens de transport ayant à bord les Grenadiers & les Compagnies légères des Gardes , le 42me. Régiment , les Volontaires Rôyaux d'Irlande & le Régiment Hessois du Prince Charles ; le tout aux ordres du Général Mathew. Notre traversée fut si favorable , que le 4<sup>e</sup>. jour , à compter du moment où nous appareillâmes , la flotte jetta l'ancre entre les basses de Willoughby-Point en Virginie ; & le lendemain de bon matin , nous remonâmes la rivière Elizabeth , laissant le *Raisonnable* dans la rade d'Hampton , parce qu'il tiroit une trop grande quantité d'eau. Le flux & le reflux obligèrent la flotte à jeter l'ancre une seconde fois à 5 milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer. Craignant de laisser à l'ennemi le tems de faire des préparatifs & de recevoir des renforts , on fit embarquer la première division des troupes sur les bateaux plats , précédés & couverts par la galère la *Cornwallis* & deux chaloupes canonnières , montant une pièce de 6 à chacune de leurs extrémités ; elle prit terre sans opposition à la Glèbe , lieu éloigné de deux milles & demi du Fort & de trois de la Ville de Portsmouth. Bientôt après , un vent frais favorable amena les vaisseaux , & le reste des troupes débarqua avec toute l'expédition possible. Les Rebelles ne

frent point d'opposition ; ils tirèrent seulement quelques coups de canon sur le *Rainbow* ; la distance les rendit sans effet ; ils abandonnèrent leurs ouvrages avec précipitation , laissant flotter leur bannière dont les troupes du Roi s'emparèrent le soir même : en abandonnant cette place , l'ennemi a perdu plusieurs vaisseaux & navires qui se trouvoient dans le Port & qui sont tombés entre nos mains : il en a brûlé lui-même beaucoup d'autres , parmi lesquels il se trouvoit deux grands vaisseaux François , chargés , à ce que l'on dit , de 1000 tonneaux de tabac. Nous avons trouvé dans l'arsenal de marine beaucoup d'approvisionnement de diverses espèces que je ferai passer à bord des transports dans l'arsenal de S. M à New-York. Lorsque l'on eut établi les postes nécessaires & pris possession de Portsmouth & de Norfolk , on fit marcher vers Suffolk un détachement de l'armée qui détruisit les vivres salés destinés à l'armée de M. Washington. On n'en connoît pas exactement la quantité , mais on la porte à 5 mille barils. L'ennemi , à tout prendre , a considérablement souffert ; car indépendamment de ce qu'il a perdu en approvisionnement pour la marine , en tabac , en mélasse & autres articles ; depuis que nous sommes entrés dans la Chésapéak , nous lui avons déjà détruit ou pris 130 navires , parmi lesquels il se trouve un vaisseau de guerre de 24 canons presque gréé , qu'il a brûlé lui-même ; un autre de 36 canons , pas encore fini & sur le chantier ; un de 18 , un de 16 & trois de 14 ; le tout destiné à croiser contre nos navires marchands «.

A ces détails Sir George Collier ajoute dans une autre lettre de date postérieure à la précédente , qu'avant de partir de New-Yorck , il avoit appris du Capitaine Henri , alors à Savannah , que le sloop armé le *Greenwich* , les galères la *Comet* , le *Thunder* & l'*Hornet* , avoient pris devant Yamasee-Bluff , deux galères rebelles le *Congress* & le *Léa* qui les avoient attaquées. L'une montoit une pièce de 18 ,

une de 12 , deux de 9 & deux de 6 , & 100 hommes. L'autre avoit 130 François, un canon de 12 , un de 9 , un de 4 & deux d'une livre. Comme ces galères pouvoient être utiles au Roi s'il en faisoit l'acquisition, Sir Collier les a fait estimer & réparer. Il en a changé les noms, & nos plaisans ont cru voir un Epigramme dans ce changement. Le *Scourge* ou le *Fouet* a remplacé celui de *Congress*, & le *Lée* a fait place à la *Vindictive*. Il a chargé de leur Commandement le Lieutenant George Prince, Officier à demi-payé, & M. Edouard Ellis Wramough.

Les magasins détruits à Portsmouth, Norfolk & Suffolk, sont un avantage assez considérable; la perte des vaisseaux Américains doit leur être sensible; & nos Marchands qui se hasardent sur ces côtes, en auront par cet évènement un moindre nombre à redouter.

Nos nouvelles du nouveau Monde se réduisent à ces détails; nous n'avons aucun avis de la Géorgie; nous n'en recevons pas davantage de nos Isles dont les denrées ont haussé de prix depuis quelques jours, ce qui prouve qu'on ne se flatte pas d'en voir arriver la flotte avec la même facilité que ci devant. On dit cependant que l'Amiral Byron l'escortera lui-même; mais son retour en Europe, s'il a réellement lieu, sembleroit confirmer le bruit qui s'étoit répandu d'une division survenue entre lui & l'Amiral Barrington, ce qui a peut-être nui à nos progrès dans ces mers, en laissant le temps aux François d'y recevoir des renforts, qui ont établi entre leurs forces & les nôtres une égalité que nous savions qui n'existoit pas à l'arrivée de l'Amiral Byron.

L'incertitude où nous sommes , relativement à ce qui se passe en Amérique , est réellement inquiétante , & les nombreux ennemis auxquels nous allons avoir affaire en Europe , ne nous permettant pas de partager également nos efforts , le vœu général de la Nation seroit qu'on abandonnât tout-à-fait une guerre éloignée , pour nous mettre en état de faire face à celle qui éclate auprès de nous ; nos anciennes Colonies ne peuvent plus nous servir qu'à épuiser nos efforts , & il seroit peut-être plus sage de les laisser à elle-mêmes avant que nous y soyions forcés. Cet évènement ne peut qu'avoir lieu tôt ou tard ; pourquoi ne pas profiter de l'exemple de Philippe II. à l'égard de la Hollande , & attendre comme lui que nous soyons ruinés & battus , pour accorder ce que nous devons sentir que nous ne pouvons plus empêcher ? Le Ministère , jusqu'à présent , a réussi à éluder cette proposition faite plusieurs fois , & qui a été renouvelée dans le moment de la déclaration de l'Espagne , où peut-être la majorité qui a toujours été si docile & si prompte à voter selon ses vues , auroit pu être entraînée. Il s'est hâté de détourner l'attention du Parlement , en présentant des bills pour le doublement des Milices , & pour étendre les rigueurs de la presse à tout ce qui en étoit exempt. Dès le 23 du mois dernier , à minuit , tous les vaisseaux qui se sont trouvés dans une étendue de plus de quinze lieues , les privilégiés comme les non-privilégiés , furent

fouillés, & on arracha de leur lit un grand nombre de malheureux qui reposoient sur la foi des actes du Parlement, passés pour assurer leur franchise. Les Pompiers & les Mariniers employés à transporter les approvisionnemens de la Capitale, ont été enlevés par la presse; les Matelots des corsaires l'ont été également, parce que, comme le dit le Lord Sandwich, il étoit nécessaire de faire partir sans délai plusieurs vaisseaux à qui il ne manquoit que des hommes. Cette première opération des *Press-Gangs*, dans cette Ville & ses environs jusqu'à la mer, dans un grand nombre de ports & sur plusieurs côtes, a fourni, dit on, 6579 hommes. La consternation est générale par-tout où se montrent les hommes chargés des ordres de l'Amirauté, & tous ceux qui craignent d'être saisis, se réfugient dans l'intérieur de la campagne; de manière qu'il n'y a plus de bras pour manœuvrer les vaisseaux marchands, déjà chargés & prêts à faire voile.

Parmi les ruses employées par les enrôleurs, en voici une bien singulière. Le Lord North, las des invectives qu'il essuyoit, déclara le 23 dans la Chambre des Communes que tout cela ne finiroit point qu'il n'eût demandé & obtenu d'être jugé par la Nation. Le bruit se répandit bientôt qu'il avoit fait cette demande, & qu'elle avoit été accordée. Les enrôleurs ajoutèrent que ce Ministre alloit être conduit à la Tour de Londres avec trois autres Lords; une foule immense se porta aussi-tôt de ce côté, & remplit toutes les avenues de la Tour; les *press-gangs*, partagés en plusieurs bandes nombreuses, se présentèrent au milieu de cette populace, & y firent ce

qu'ils appellent leur main; & malgré les soins inquiétans qui agitent cette Capitale, on n'a pas laissé de rire de cette manœuvre.

» On a beau offrir, dit un de nos papiers, des *premium*, *bounty*, *gratification*, rien ne peut engager aujourd'hui le matelot à servir sur la marine Royale. Il n'y a pas long-tems qu'on a offert une gratification de 12 liv. sterl. pour chaque matelot; très-peu l'ont acceptée. Un Officier qui a ramassé 900 hommes en 16 mois qu'il a été employé au service de la presse, déclare que dans ce nombre il n'y en avoit pas 10 qui se fussent présentés volontairement. La raison en est très-simple. Les marchands, dit il; donnent 4 & 10 liv. sterl. par mois de gages, ce qui est une paye plus avantageuse que celle de la marine Royale. Dans les Indes-Occidentales, on donne 20 à 25 guinées à un matelot pour un voyage en Angleterre, dont l'aller & le retour se font généralement en moins de trois mois. Conséquemment une gratification de 12 liv. sterl. n'est pas un objet bien attrayant pour entrer dans la marine Royale «.

Les hommes enlevés par la presse ne sont certainement pas de bon-service; aussi-tôt qu'ils en trouvent l'occasion, ils prennent la fuite, & le Lord Sandwich lui-même est convenu que sur 600 hommes ainsi pressés, on n'avoit pu jusqu'à présent en garder que 50; il en faut cependant 17,000 pour compléter l'armement de 81 vaisseaux de ligne; car c'est à quoi tous nos efforts peuvent porter nos flottes en Europe & dans les deux Indes. Il est bien difficile de parvenir à trouver ce nombre, en faisant agir à la fois la presse de mer, le doublement de la Milice & les enrôlemens volontaires. Chacune de ces opérations nuit nécessairement à l'autre.

Au milieu de ces embarras , la Compagnie des Indes a offert de lever 6000 hommes pour le service du Gouvernement , & de construire trois vaisseaux de 74 canons pour le même objet. On a opposé à cette proposition , qu'aucun individu , à cause des conséquences , ne pouvoit rien offrir à la couronne , sans la concurrence du Parlement ; mais la circonstance où se trouvoit la Nation , a paru pouvoir dispenser de s'arrêter exactement à ce qui est légal. Cet acte de patriotisme n'a cependant pas été aussi bien pris qu'il auroit semblé devoir l'être ; on s'est moqué au Parlement de ces offres , & surtout de celle des vaisseaux qui ne seront pas prêts dans un an , & dont la disette des bois ne peut que retarder encore la construction.

Le commun Conseil assemblé le 29 à Guildhall , a arrêté à la pluralité de 94 voix contre 64 , qu'il ne seroit prêté aucune assistance au Ministère actuel , en hommes & en argent.

Le bill , pour le doublement des Milices , avoit passé rapidement à la Chambre des Communes. Il n'a pas été aussi heureux dans celle des Pairs. L'Opposition l'a désapprouvé entièrement comme contraire à l'esprit de la constitution ; & la manière dont elle l'a démontré , a été si claire & si précise , que le Ministère n'a pu y répondre , qu'en avouant que dans le moment actuel , il ne voyoit pas d'autre ressource pour avoir des troupes. L'Opposition jugea que ce moyen ôteroit aux troupes réglées le pouvoir de se recruter.

Le Lord Weymouth en convint , & la clause du bill qui devoit autoriser S. M. à doubler les Milices , a été retranchée à la pluralité de 17 voix. Parmi les discours auxquels cette affaire a donné lieu , nous nous arrêterons à celui du Duc de Richemont.

» Je ne puis que blâmer , qu'on laisse subsister à l'égard des milices l'abus qui existoit l'année dernière , que l'on perde de vue leur institution primitive , & que l'on en confonde l'idée avec celle que l'on attache à l'usage des troupes réglées ; qu'enfin on les promène de Comtés en Comtés , on les déplace , on dénature leur service. Les milices ont été originairement instituées comme défense nationale & comme défense locale : des troupes réglées ne s'attachent à aucun lieu particulier , tous doivent leur être égaux ; citoyen de l'univers , le véritable soldat combat où il se trouve placé ; il n'en est pas ainsi des milices : si vous ôtez à celles-ci l'instinct qui les attache au sol natal , l'affection que chaque individu porte à sa famille , à ses amis , à ses voisins , il ne leur restera rien pour suppléer à l'expérience , à la discipline qui leur manque ; avec l'indifférence elles porteront par tout l'incapacité : un autre inconvénient qui suffiroit seul pour dégôûter de l'usage de faire passer les milices d'un Comté dans un autre , c'est qu'au moyen de ces échanges imprudens , on prive chaque Comté de la ressource dont seroient aux Commandans des hommes nés sur les lieux , connoissant tous les défilés , toutes les éminences , tous les postes forts dont on peut tirer parti à chaque pas : si vous dégarnissez le pays des seuls hommes qui le connoissent , les régimens de Roussillon , d'Auvergne , d'Orléans une fois débarqués chez vous , connoîtront aussi bien que vos milices déplacées , les éminences , les défilés , les bruyères , les enclos & les chemins : je ne parle que des Comtés maritimes ; quand à l'intérieur de l'Isle , il est simple que les milices de ces parties se

portent vers les côtes. Dans des tems de danger extrême, il ne suffit pas de mettre des hommes sous les armes, il y a une infinité de détails qui forment la chaîne de la sûreté publique, & dont il me paroît que l'on ne s'est pas encore occupé : a-t-on fait le dénombrement des bestiaux dans les Comtés maritimes ? marqué dans ceux de l'intérieur le rendez-vous général où, à la première alarme, ils devroient être conduits ? fait un état de la quantité de grains & de foin qui peuvent se trouver dans chaque Comté maritime, & ce dont on ne peut trop sentir l'importance ? a-t-on constaté dans chaque district le nombre de bœufs & de chevaux pour transporter les fourrages plus avant dans l'intérieur, lorsque cette mesure paroîtroit nécessaire ? établi des magasins à poudre à portée de l'armée qu'il faudroit employer pour repousser une descente ? élevé des balises pour donner l'alarme à la première apparition de l'ennemi ? fait une provision suffisante de ces instrumens plus utiles dans les opérations de pure défense que le fusil, la bayonnette & l'épée ; je parle de la pioche & de la bêche ? Apprenons du moins quelque chose des Américains une fois dans la vie ; que les Ministres considèrent à quoi l'on doit attribuer la durée de la guerre au-delà de l'Océan, à l'usage continuel des retranchemens : à dater de l'affaire de Bunker's-Hill jusqu'à celle dont il a été fait récemment mention, toutes les Gazettes de la Cour nous disent que les Américains étoient retranchés jusqu'aux dents ; qu'on ne leur avoit pas plus plutôt enlevé un ouvrage, qu'à très-peu de distance il s'en présentoit un autre, & puis un autre derrière celui-ci ! Que la France nous apprenne aussi quelque chose ; rappelons-nous comment nous fûmes reçus, lorsque dans la dernière guerre nous tentâmes une descente sur ses côtes ; combien nous rencontrâmes d'obstacles, & de quelle nature étoient ces obstacles ?... Un autre rapport qui a couru, & qui certainement mettroit le comble à nos disgrâces, est que le Gouvernement se propose d'appeller le

Prince Ferdinand , pour le charger de la défense du Royaume ; j'ai peine à croire que les Ministres se soient oubliés au point d'adopter sérieusement une mesure si insultante pour tout Officier Anglois , & si absurde en elle-même : je ne prétends certainement pas élever le plus léger nuage sur les talens militaires de ce Prince ; j'ai servi sous lui , & attaché de très-près à sa personne , j'ai été à portée d'apprécier sa conduite ; mais quelle différence n'y a-t-il pas entre commander en chef en Allemagne , ou commander en chef en Angleterre ? Dans le cours de la dernière guerre , ce Prince ne faisoit pas un pas qu'il ne connût le local , la langue , les usages & le nombre des habitans. Ici il auroit à commander des Anglois , dont on connoît la répugnance naturelle à obéir à un étranger , & cela dans un pays dont il ne connoîtroit ni le local , ni la langue , ni les usages ! D'ailleurs , n'est-il donc point d'Anglois capables de commander des Anglois ; tous nos Généraux , tous nos Amiraux se trouvent-ils tellement occupés loin de nous , qu'il faille en faire recrue chez l'Étranger ? Sera-t-il dit que tandis que les Keppel , les deux Howe & les Burgoyne sont sans emploi , pour mettre le comble à l'ignominie nationale , pour ajouter au catalogue de nos calamités , on nous verra inviter des étrangers à nous protéger contre des étrangers « !

Depuis que le passage de Douvre à Calais est fermé , nous ignorons ce qui se passe en France ; nous n'avons non plus aucune nouvelle de la flotte de Sir Charles Hardy ; nous savons que lorsqu'elle est sortie du port , la jonction de celles de France & d'Espagne n'étoit pas encore faite , & nous nous flattions qu'il pourroit la prévenir ; on dit aujourd'hui qu'il est revenu à Torbay , ou dans quelques parages voisins pour se  
tenir

tenir à portée de nos côtes qui sont menacées, & qu'il doit défendre, & pour attendre quelques vaisseaux qu'on doit lui envoyer pour le renforcer. Mais seront-ils suffisans pour le mettre en état de tenter le sort d'un combat contre des forces aussi considérables que celles qu'on suppose qu'il va avoir en tête. S'il faut en croire un bruit qui vient de se répandre, les deux vaisseaux le *Tonnant* & l'*Intrépide* qu'il avoit détachés pour croiser & reconnoître la flotte françoise, l'avoient découverte dans la baye de Biscaye; alors plusieurs vaisseaux ennemis étoient venus les attaquer: ils s'étoient défendus vigoureusement; mais jugeant la partie trop inégale, & se trouvant d'ailleurs considérablement endommagés, ils s'étoient vu contraints de regagner Portsmouth, où ils n'étoient arrivés qu'avec peine, & où on travaille actuellement à les réparer.

Le beau rêve d'un secours de la Russie dont la Nation s'est occupée pendant quelque tems, vient de se dissiper; c'est le Lord North lui-même qui le 23 du mois dernier a détruit cette douce illusion qui, malgré son invraisemblance, ne laissoit pas de séduire; il essaya de se justifier sur ce que l'Angleterre n'a aujourd'hui aucun allié sur le Continent. Cette justification est curieuse, & c'est un titre pour la mettre ici.

» Il ne m'a point paru d'abord, a-t-il dit, que détachés comme nous le sommes du Continent, nous eussions

17 Juillet 1779.

H

besoin d'aucune autre alliance en Europe que de celle de la Russie ; & si les affaires n'avoient pas pris tout-à-coup une tournure inattendue , il est probable que l'Angleterre eût pu faire cette alliance : voici ce qui s'est passé. La Russie & la Porte étoient convenues d'un armistice ou d'une trêve : tant que l'arrangement définitif des prétentions respectives de ces deux Puissances pouvoit manquer , il étoit de l'intérêt de la Russie de se ménager l'amitié de la Grande-Bretagne , qui pouvoit la protéger & la soutenir dans la Méditerranée. Dans cet état des choses le Ministre de France à Constantinople a été choisi pour médiateur commun entre ces Puissances. Il est résulté de cette médiation que la Porte & la Cour de Pétersbourg ont conclu leur traité de paix , par lequel tous leurs différends sont terminés. La Cour de Pétersbourg n'ayant plus d'affaires qui l'intéressent dans la Méditerranée , aucun motif ne la presse plus de contracter une alliance avec notre Cour ; & peut-être y a-t-il des engagements secrets entre la France & la Porte , qui feroient craindre à la Russie de s'attirer une nouvelle guerre avec la Porte , si elle faisoit avec nous cette alliance «.

Quoi qu'il en soit , il est certain que le cabinet de Versailles n'a jamais montré plus de profondeur , de sagesse , de prudence & de vigueur ; en déployant contre nous des forces que nous trouvons très-redoutables , en faisant la paix de la Russie & de la Turquie , celle de l'Empereur & du Roi de Prusse , sa politique s'est assurée des amis , des alliés , la neutralité générale , & a trouvé le secret de nous isoler pour ainsi dire.

» On a donné à Dublin , dit un de nos papiers , une répétition de la scène fatale jouée à Boston , au sujet du thé. Le peuple s'est assemblé auprès d'un vaisseau parti de Londres , chargé de marchandises

Angloises, & a exigé qu'il lui fût défendu de les débarquer. Le Lord Lieutenant a été requis de donner cette défense par écrit : il ne l'avoit point encore fait au départ des lettres qui nous apprennent ces détails ; mais on avoit lieu de croire qu'il céderoit, parce que le peuple se conduisoit avec beaucoup de sang-froid, & qu'il étoit vraisemblable qu'un refus le porteroit à jeter tranquillement ces marchandises à la mer «.

## ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

*De Boston le 20 Avril.* La gazette de New-Yorck contient une correspondance assez curieuse entre M. Livingston, Gouverneur des Jerseys pour le Congrès, & le Général Clinton. Le premier, écrivit le 29 Mars la lettre suivante au dernier.

« M. après vous avoir fait mes excuses d'avoir retardé votre dîner & celui de M. Franklin, (1) (ancien Gouverneur des Jerseys,) étant par hasard en voyage, lorsque vous me fites l'honneur de m'envoyer le Colonel Stirling pour m'accompagner jusqu'à New-York ; permettez-moi de vous informer, que j'ai entre les mains les preuves les plus authentiques, qu'un Officier - Général sous vos ordres a offert une grosse somme d'argent à un habitant de cet Etat, pour m'assassiner, s'il ne pouvoit me prendre en vie. Ce procédé, M., est si contraire à l'idée que je m'étois formée jusqu'à présent du caractère de Sir Henry Clinton, que je crois qu'il est très-peu vraisemblable que vous puissiez encourager un dessein aussi sanguinaire & aussi flétrissant, y con- niver, ou y tremper. Persuadé néanmoins, que vous

---

(1) Ceci rappelle l'expédition que le Chevalier Clinton fit entreprendre sur la côte de Jersey, sous la conduite du Lieutenant-Colonel Stirling, au mois de Février «.

êtes un homme de trop de courage pour désavouer un fait que vous auriez jugé à propos d'autoriser, je vous fournis cette occasion de désavouer une entreprise aussi lâche, si on l'a formée sans votre approbation ; vous assurant en même-tems, que dans le cas où elle aura eu votre appui, votre Personne est plus en mon pouvoir, que je n'ai lieu de croire que vous ne vous l'imaginiez. J'ai l'honneur d'être, avec tout le respect du à V. E. &c.

Sir Henri Clinton, fit le 10 Avril la réponse suivante ;

» M. comme vous vous adressez à moi sur un sujet grave, où il ne s'agit pas moins que de vie & de mort, & où votre propre personne est intéressée, je condescends à vous faire réponse ; mais dans la suite je ne dois être importuné d'aucune correspondance ultérieure avec le sieur Livingston. Si j'avois une ame assez noire pour couvrir une idée aussi infâme que celle d'un assassinat, vous, M., n'auriez du moins rien à craindre : car, soyez-en sûr, je ne souillerois pas ma conscience d'un crime aussi lâche pour obtenir un objet aussi chétif. Instruit du pouvoir que vous vous vantez d'avoir, de disposer de ma vie, par le moyen de vos familiers intimes, prêts à massacrer sur vos ordres, je ne puis que vous féliciter de vos agréables liaisons, en me disant votre très-humble serviteur.

Cette lettre méritoit une réplique ; M. Livingston adressa celle-ci au Général le 15 de ce mois ; on n'a pas jugé à propos de l'insérer dans la Gazette de New-Yorck. Ceux qui aiment à comparer le ton des Officiers Généraux Anglois & Américains ne seront pas fâchés de la trouver ici.

» M. j'ai reçu cette après-midi la lettre de V. E. ; & environ une heure après j'eus l'occasion d'en voir une copie dans la Gazette Américaine de New-York avec

celle de ma lettre du 29 Mars , à laquelle elle ser-  
voit de réponse. Par cette publication & certain  
passage de votre lettre , il paroît que V. E. veut  
mettre fin à notre correspondance , & m'empêcher  
de vous répliquer : Mais , suivant les loix de l'An-  
glettre , ( dont nous voulons adopter les meilleu-  
res , en laissant le reste à nos anciens Amis de ce  
Royaume , ) celui qui fait l'ouverture d'une cause ,  
a le droit d'en faire aussi la clôture.

» Des Etrangers ont observé , que l'Amérique a  
également montré sa supériorité sur la Grande-Bre-  
tagne par la décence de ses écrits , & par le succès  
de ses armes. Quels que soient les égards que je  
doive à Sir Henry Clinton , je respecte trop mon  
pays natal pour donner un exemple contraire à une  
remarque aussi honorable.

» Peut-être , M. , avez-vous une trop haute idée  
de votre propre importance , en vous imaginant  
que c'est une condescendance de votre part de ré-  
pondre à une lettre , par laquelle on vous informe ,  
dans les termes les moins capables d'offenser , des  
ouvertures faites par un de vos Officiers-Généraux  
pour me faire assassiner. Hélas ! à combien d'hom-  
mes , dont on avoit les plus belles espérances , une  
étoile & un cordon n'ont-ils pas fait tourner la  
tête ? Vous vous seriez fait plus d'honneur , sans-  
doute vous auriez donné une marque plus forte  
de votre horreur pour des desseins aussi infâmes ,  
si vous m'eussiez sommé d'en fournir les preuves ,  
& témoigné un ressentiment convenable contre le  
criminel , au lieu de nous vanter en beaux termes  
la bonté de votre ame , & de montrer en même-  
tems un manque de politesse , si peu ordinaire  
parmi des personnes de votre rang & de votre édu-  
cation , sans y avoir été autrement provoqué que  
par la plainte que j'ai portée à vous-même sur la  
conduite d'un Officier sous vos ordres ; conduite  
si diamétralement opposée au droit des armes &  
aux sentimens de l'humanité.

« J'ai été si loin d'insinuer que vous ayez une ame capable de couvrir une idée aussi infâme que celle d'un assassinat , que je vous ai dit , au contraire , que je croyois , qu'il étoit très-peu vraisemblable que vous pussiez encourager un dessein aussi sanguinaire & aussi stérifiant , y conniver ou y tremper : Et je me rappelle que , lorsque je fis usage du mot de peu vraisemblable , j'étois sur le point d'écrire impossible ; & je l'aurois fait , si je n'en eusse été détourné par le souvenir des exemples nombreux qui font , qu'il est très-difficile de fixer avec précision le dernier degré de possibilité de la cruauté Britannique. Quelle que soit la capacité de votre ame , je me serois hasardé , avant la réception de votre lettre , à décider , qu'il étoit impossible que vous fussiez capable d'user d'un stile injurieux. Je vous laisse juger vous-même , M. , jusqu'où je dois croire encore à la même impossibilité lorsque votre sang se sera un peu plus refroidi.

« Quelque chétif que vous supposiez l'objet , qui seroit rempli en m'assassinant , vous jugeâtes certainement , il n'y a pas long-tems , ma capture assez importante pour me faire l'objet principal de ce qui a été , dans le sens littéral du mot , une expédition fort crottée :

« Il m'est impossible de deviner ce qui a pu vous porter à dire , que je m'étois vanté du pouvoir de disposer de votre vie par le moyen de mes familiers intimes , prêts à massacrer sur mes ordres. Y a-t-il un seul mot dans ma lettre touchant votre vie ou touchant un meurtre ? ou V. E. a-t-elle l'imagination si frappée d'idées de massacre , par le reproche qu'elle se fait à elle-même de la barbarie Britannique , que vous ne puissiez écrire trois paragraphes sans être effrayé par ce spectre terrible ? Et , s'il est question en cette affaire de familiers intimes , comment sçavez-vous que ce ne sont point des familiers intimes avec vous-même ? Je vous ai dit , que

votre personne étoit plus en mon pouvoir que je n'avois lieu de croire que vous ne vous l'imaginiez. Mais est-il donc absolument impossible que la personne de quelqu'un soit au pouvoir d'un autre, sans qu'il s'agisse de meurtre ? En vérité, M., à en juger par cet échantillon de votre habileté à tirer des conséquences, il faut que vous soyez beaucoup meilleur Général que vous ne paroissez être Logicien, ou l'Amérique n'a aucun lieu de craindre pour son indépendance durant votre administration.

« Quant à ce que vous ajoutez, que vous ne devez pas être importuné par une correspondance ultérieure avec le sieur Livingston, croyez moi ; M., je n'ai pas la moindre envie de vous interrompre dans votre correspondance infiniment plus utile avec le Ministère Britanique ; correspondance par laquelle la nation sera sans doute grandement édifiée, & qui fournira probablement des matériaux pour l'histoire la plus authentique de la guerre : soyez persuadé que vous ne sçauriez être moins fier de ma correspondance que je ne le suis de la vôtre, parce que, quels que soient les progrès que je pourrois espérer de faire d'après vous dans l'art de la guerre, sur-tout dans les branches particulières de conduire des retraites au clair de la lune & de projeter des expéditions secrètes, je ne m'attendrois point à retirer de votre correspondance quelque édification considérable ou à en profiter dans l'art épistolaire. Je consens donc de très-bon cœur à y mettre fin, en vous souhaitant un heureux voyage à travers l'Océan atlantique, avec la gloire singulière d'avoir tenté de réduire à l'esclavage un peuple résolu d'être libre & indépendant. Je suis, M., votre très-humble serviteur ».

*Signé,* GUILLAUME LIVINGSTON.



## FRANCE.

*De VERSAILLES, le 14 Juillet.*

LE 27 du mois dernier, le Marquis de Barbantane, Ministre Plénipotentiaire du Roi auprès du Grand Duc de Toscane, de retour ici par congé, eut l'honneur d'être présenté à S. M. par le Comte de Vergennes & d'en prendre congé pour retourner à sa destination. Le 28, le Roi, accompagné de Monsieur, de Mgr. le Comte d'Artois, passa en revue dans la plaine de Marly les quatre compagnies de ses Gardes-du-Corps. Elles défilèrent en colonnes, par escadron & par quatre devant la Reine, qui s'étoit aussi rendue dans cette plaine, accompagnée de Madame, de Mad. la Comtesse d'Artois & de Mad. Elisabeth. Le même jour S. M. accorda une place de Commandeur dans l'Ordre de Saint-Louis à M. de Prisyé, l'un des Aides-Majors-Généraux des Gardes-du-Corps, qui eut l'honneur de faire ses remerciemens à S. M.; il sera reçu le jour de Saint-Louis.

M. Chardon, Maître des Requêtes, Procureur Général de S. M. au Conseil Royal pour les Prises, s'étant rendu d'après les ordres du Roi dans tous les ports du Ponent pour faire procéder à la liquidation de toutes les prises qui y avoient été conduites, ainsi que la répartition du produit dans la forme

portée par l'Ordonnance du 28 Mars 1778, ayant rendu compte de sa mission au Ministre de la Marine, a été chargé de se rendre dans les ports de la Méditerranée pour y exécuter les mêmes opérations.

Le 4 de ce mois, M. de Mayon d'Aunoy, Maître des Requêtes, a prêté serment entre les mains de Monsieur en qualité de Secrétaire de ses Commandemens, en survivance de M. Dumesjan.

*De PARIS, le 14 Juillet.*

LA plupart des nouvelles de nos différens ports, assurent que ce fut le 12 du mois dernier que la division des vaisseaux Espagnols, rassemblés au Ferrol sous les ordres de Don Antonio de Arcé, a joint la flotte de M. le Comte d'Orvilliers. Cette division est composée de 10 vaisseaux de ligne, le *San Vincente*, *S. Luis*, *S. Carlos*, *S. Fernando*, de 80 canons, le *Brillante*, le *Guerro*, l'*Arrogante*, de 70, le *Dragon*, le *San Jago-la-Esparu*, de 60, & le *Mino*, de 54. La flotte combinée, forte de 40 voiles, a, dit-on, fait route sur-le-champ pour l'entrée de la Manche. D. Antonio de Arcé, a pris le Commandement de la troisième division, qui étoit auparavant sous les ordres de M. de la Touche-Tréville.

La flotte de Cadix n'est sortie que le 22. Les vents contraires ont retardé son départ jusqu'à ce jour. On dit qu'elle est partie sur-

( 1781 )

le-champ pour aller bloquer Gibraltar, & qu'elle sera jointe devant cette place par 6. vaisseaux François que M. de Sade y conduira de Toulon. Cette flotte, forte de 32 vaisseaux de ligne, est divisée en trois divisions; en voici l'état.

*Premiere Division aux ordres de Louis de Cordova,*  
*Commandant en chef.*

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Commandants.</i>	<i>Hommes.</i>
SSa Trinidad. . . . .	114	D. Louis de Cordova. . . . .	1200
S. Nicolas. . . . .	80	D. Ventura Moreno. . . . .	560
Atlante. . . . .	70	D. Antonio Casamara. . . . .	560
Gallardo. . . . .	70	D. Alberto Olhuando. . . . .	560
Velasco. . . . .	70	D. Louis Munoz. . . . .	560
Sta. Ysabel. . . . .	70	D. Antonio Posadas. . . . .	560
Oriente. . . . .	70	D. Domingo Perler. . . . .	560
Serrentrion. . . . .	70	D. Antonio Osorio Funes. . . . .	560
Monarca. . . . .	70	D. Adrien Cantin. . . . .	560
St. Julien. . . . .	70	D. Marques de Medina. . . . .	560
Astuto. . . . .	60	D. Tomas Vallecilla. . . . .	530

11 Vaisseaux. 814 canons. 6770 h.

*Seconde Division aux ordres de D. Antonio de Ulloa.*

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Commandants.</i>	<i>hommes.</i>
St. Joseph. . . . .	70	Ant. Oforno herrera. . . . .	560
Phenix. . . . .	70	D. Ant. de Ulloa. . . . .	700
St. Miguel. . . . .	70	Carlos Morero. . . . .	560
Vigilante. . . . .	70	Ant. Albornoz. . . . .	560
San Pablo. . . . .	70	Carlos de la Villa. . . . .	560
Serio. . . . .	70	D. Basco Morales. . . . .	560
St. Rafael. . . . .	70	D. Juan Postigo ( Brigad. ). . . . .	560
Augt. de la Gardia.	70	D. Manuel Ruiz. . . . .	560
St. Franç. Assis. . . . .	70	D. Joseph Douras. . . . .	560
St. Ysidro. . . . .	70	D. Diego Quiroga. . . . .	560
Princesa. . . . .	70	Miguel de Lyon. . . . .	560

11 Vaisseaux. 740 canons. 6300 h.

*Troisième Division aux ordres de Don Miguel Gaston.*

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Commandants.</i>	<i>Hommes.</i>
Rayo. . . . .	80	D. Miguel Gaston. . . . .	700
St. Franç. Paula. . . . .	70	D. Joseph de Rivas. . . . .	560
Gallicia. . . . .	70	D. Juan Clavifero. . . . .	560
St. Ysidro. . . . .	70	D. Ant. Riguelme. . . . .	560
St. Damafo. . . . .	70	D. François de Borfa. . . . .	560
St. Eugenio. . . . .	70	D. Ant. Domonte. . . . .	560
St. Joaquin. . . . .	70	D. Carlos de Torres. . . . .	560
Vanudor. . . . .	70	D. Louis Ramiren. . . . .	560
St. Pascual. . . . .	70	D. Yg. Ponce (Brigadier). . . . .	560
St. Pedro. . . . .	70	D. François Beanes. . . . .	560

10 Vaisseaux. 710 canons.

5740 h.

Il y a une frégate de 26 canons & de 270 hommes d'équipages attachée à chaque division pour la réception des signaux ; & six autres frégates de la même force & du même nombre d'équipages marchent avec l'armée dont elles forment une quatrième division.

M. de Capellis , Lieutenant de vaisseau , arrivé sur la corvette l'*Epervier* , a apporté la nouvelle de la destruction du fort James dans la riviere de Gambie , du fort de Benfe dans celle de Sierra-Leona , & d'un grand nombre de bâtimens Anglois. Une cargaison de dents d'éléphants , de gomme , &c. enlevée dans les comptoirs Anglois à la côte de Guinée , est entrée à Brest sous l'escorte de cette corvette ; on s'est emparé sur la même côte de 600 Nègres appartenans à la compagnie Angloise , ils ont été conduits à Saint-Domingue , sous l'escorte d'une frégate , sur les vaisseaux mêmes qu'on a pris aux Anglois. La perte qu'on leur a causée dans cette occasion est évaluée , dit-on , à plus de 8

millions sterl. On a détruit les fortifications immenses qu'ils avoient élevées. L'isle James sur la riviere Gambie étoit , pour ainsi dire , une création de leur industrie , qui l'avoit en quelque sorte conquise sur la riviere en retenant les sables à l'aide de palissades , de pilotis , & d'autres ouvrages très-considérables & très coûteux. Les François , en détruisant ces travaux & les matériaux qui avoient été employés, semblent , comme on l'a dit assez plaisamment , avoir emporté cette isle. S'il faut en croire les rapports de ceux qui sont revenus d'Afrique avec la corvette , la reprise du Sénégal sera très-difficile à l'Amiral Hughes , s'il l'entreprend ; car d'après les nouveaux ouvrages qu'on y a faits , il faudroit 4000 hommes pour tenter cette conquête.

Une autre nouvelle bien intéressante pour le commerce , c'est l'arrivée de 23 bâtimens marchands venans de Saint-Domingue , & qui sont entrés à Brest sous l'escorte des frégates l'*Andromaque* & le *Triton* , aux ordres de M. le Chevalier de Catelan , Capitaine de vaisseaux. La cargaison de ces bâtimens est estimée 15 à 20 millions au moins. Il en est également arrivé à Toulon 28 , richement chargés , & venant du Levant , sous l'escorte du vaisseau du Roi le *Hardy*. Il se prépare des évènemens importans aux Antilles. M. Layaud , Négociant du Cap-François , envoyé à la Havanne par M. Dagoult, pour une affaire secrète , écrit en date du 13 Avril , que le 16 Mars précédent , le Gouverneur avoit

reçu de M. le Comte d'Estaing, l'ordre de se préparer à une expédition particulière, & de rassembler à cet effet toutes les milices & les bateaux de la colonie. M. de Grasse, parti de la Martinique dans les premiers jours d'Avril, a dû se rendre à Saint-Dominique pour le même objet.

Suivant des lettres de Saint-Malo & de Rouen, les troupes sont de toutes parts en mouvement pour s'approcher de Saint-Malo, de Honfleur & du Havre; on attendoit le 5 de ce mois à Rouen, un train d'artillerie qui est descendu par la Seine. Les divers Régimens qui ont ordre de se rendre ici, écrit-on du Havre, y arrivent successivement. Ils sont logés dans la ville, les fauxbourgs, les magasins, les jardins de plaisance, les maisons de campagne, &c. Nul Habitant n'est exempt de loger; le Commandant de la Place & le Commissaire-Ordonnateur de la Marine donnent l'exemple. Nous avons déjà ici 114 navires; 67 ont été fournis par cette ville, 24 par Honfleur, 12 par Rouen, 10 par Granville & 1 par Fécamp; il doit en venir encore un grand nombre, qui en porteront le nombre à 200. Les Armateurs ont fait les avances pour les mettre en état, & en sont remboursés sur leurs mémoires avec du papier à deux usances.

On apprend de Brest, que la frégate l'*Aigrette*, qui avoit reçu des ordres pour rejoindre l'armée, & y porter des paquets au Général, est partie à la fin du mois dernier. M. le Comte de Salkerberg, Commandeur de l'Ordre Teutonique, s'y est embarqué pour passer delà sur le vaisseau la *Bretagne* en qualité de volontaire. M. Leucadou, Médecin de la Marine, s'y est embarqué aussi pour aller remplir ses fonctions à la suite de l'armée.

On est fort inquiet , ajoute la même lettre , de la Corvette l'*Hélène* , commandée par le Vicomte de Montguyon ; elle étoit sortie le 20 Juin pour prendre connoissance de plusieurs bâtimens , signalés depuis quelques jours , & qui s'étoient rendus suspects , parce qu'ils n'avoient plus paru. La Corvette après les avoir réclamés , devoit rentrer pour en rendre compte ; on ne l'a point revue à la côte depuis le lendemain de sa sortie , & on craint qu'elle n'ait été prise ; il a paru 25 à 30 voiles à la hauteur de l'isle de Bas , près Saint-Pol-de-Leon , on n'a pas douté que ce ne fût la flotte Angloise , & pour l'empêcher d'entreprendre quelque chose sur cette côte , on a envoyé d'ici du canon pour en garnir les endroits les plus exposés. Nous avons appris par une lettre du Ministre , que S. M. avoit nommé Lieutenans-Généraux M. de la Touche-Tréville & M. de Guichen ; Chefs-d'Escadre , MM. d'Hector , de Beauffet & de Monteil. On présume qu'outre cette promotion , il en a été fait une en faveur de M. le Comte d'Orvilliers.

Le bruit s'est répandu , il y a quelques jours , qu'un courier extraordinaire avoit apporté la nouvelle que 22 vaisseaux de ligne Anglois avoient paru le 6 de ce mois devant le Havre , & qu'on avoit tout de suite déparé la Ville , fait sortir les femmes & les enfans. Quoi qu'il en soit de cette nouvelle vague & invraisemblable , & qui ne s'est pas encore confirmée , les troupes qui sont arrivées dans cette Ville , & qui ne demandent que l'occasion d'en venir aux mains , seroient charmées que l'ennemi leur égarnât la peine de les aller chercher , & ne permettent pas de douter de la réception qu'elles lui feroient.

On peut juger de l'ardeur & de la joie dont sont animées les troupes qui vont s'embarquer par l'empressement que témoignent les Officiers de tout rang & de tout grade, de servir dans cette expédition. La Lettre suivante pourra donner une idée de cette disposition générale.

» SIRE, cinquante Capitaines à la suite des Régimens de V. M., ne peuvent voir sans une peine extrême, que tandis qu'il va être permis à tous les Officiers de vos troupes de signaler leur zèle pour votre service & pour l'avantage de la patrie, ils seront condamnés à leur porter une généreuse, mais stérile envie, seront-ils moins heureux que le dernier de vos Soldats? Daignez, SIRE, accepter le foible secours qu'ils ont l'honneur de vous offrir, leur sang, leur vie; ils les consacrent gratuitement à l'amour patriotique qui les embrâse.

» Ils formeront, sous les ordres de tel Officier général qu'il vous plaira de nommer, une Compagnie de Volontaires; loin d'eux sera banni tout luxe, tout appareil superflu; ils voudront mériter par leur subordination, par la régularité de leur conduite, par l'intrépidité de leurs efforts, l'honneur qu'ils supplient V. M. de leur accorder. Nous sommes, SIRE, &c. *signés*, le Vicomte d'Osmond, le Vicomte de Saint Hermine, le Comte de Lambert, le Comte de Franclieu, le Baron de Gilliers de Pingareau, le Chevalier de la Roche, le Chevalier de Quimper, le Baron de Renon, le Baron de Trevels, le Comte du Tronchet, le Comte de Fontay, le Comte d'Aché, le Marquis de Gouvernet, le Chevalier de Rose, le Comte de Traci, le Chevalier de Guin de Montagnac, de la Buffiere, le Chevalier de Fontenay, le Baron de Tessé, le Comte de Lugné, le Chevalier de Saint-Roman, le Marquis de Turpin, le Comte de la Tour, le Vicomte de Menoux, le Chevalier de Menoux «.

Plusieurs autres Capitaines se sont joints depuis à ceux dont on vient de lire les noms , ils étoient au nombre de 100 ; S. M. a loué le dévouement de ces jeunes Officiers , & leur a répondu qu'elle ne pouvoit accepter leurs offres dans la circonstance présente ; mais qu'elle se souviendrait dans toutes les occasions du zèle qui les avoit inspirés , & qu'elle les récompenseroit.

L'armée qui doit s'assembler en Flandres sera, dit-on, commandée par M. le Comte de Chabo , qui aura sous lui MM. le Comte de Thiange, le Comte d'Apchon, le Marquis de Conflans , le Comte de Talleyrand , Maréchal-de-Camp. Le Marquis de Crenolle de Breil en sera Major-Général ; le Marquis de Bouzols de Beaune , Aide-Major-Général ; le Chevalier de Coigny , Maréchal-Général-des-Logis ; le Prince de Saint - Mauris , Aide-Maréchal-Général-des-Logis ; & le Marquis de Clermont-Gallerande , Maréchal-Général de la cavalerie. Les régimens qui la composeront ; sont : *Infanterie* , Anhalt , Anjou , Auvergne , Béarn , Bretagne , Chartres , La Fère , La Mark : *Cavalerie* , Berri , Cuirassiers , Royal - Etranger , Royal - Navarre , Royal - Normandie : *Dragons* , Monsieur , Orléans , Languedoc.

Le Roi a adressé le 5 de ce mois la Lettre suivante à l'Amiral de France :

» Mon cousin , le désir que j'ai toujours eu d'adoucir , autant qu'il seroit en moi , les calamités de la guerre , m'a fait porter les yeux sur cette classe de mes Sujets qui se consacre au commerce de la

pêche , & qui n'a pour sa subsistance que les seules ressources que ce commerce lui présente. J'ai pensé que l'exemple que je donnerai à mes Ennemis , & qui ne peut avoir d'autre principe que les sentimens d'humanité qui m'animent , les détermineroit à accorder à la pêche les mêmes facilités , auxquelles je consentirai à me prêter. En conséquence je vous fais cette lettre , pour vous dire que j'ai donné ordre à tous les Commandans de mes Bâtimens , aux Armateurs & Capitaines de Corsaires , de ne point inquiéter , jusqu'à nouvel ordre , les Pêcheurs Anglois , & de ne point arrêter leurs Bâtimens , non plus que ceux qui seroient chargés de poisson frais , quand même ce poisson n'auroit pas été pêché à bord de ces Bâtimens , pourvu toutefois qu'ils ne soient armés d'aucune arme offensive , & qu'ils ne soient pas convaincus d'avoir donné quelques signaux , qui annonçeroient une intelligence suspecte avec les Bâtimens de guerre Ennemis. Vous ferez connoître mes intentions aux Officiers des Amirautés & à tous ceux qui sont sous vos ordres. Et la présente n'étant à autre fin , je prie Dieu , mon Cousin , &c. &c.

Parmi les pièces publiées à l'occasion de la guerre actuelle , il n'y en a point de plus intéressante que celle qui vient de sortir des presses royales sous ce titre : *Exposé des motifs de la conduite du Roi relativement à l'Angleterre*. C'est une de celles qui peuvent jeter le plus de jour sur l'origine & les causes de cette guerre. C'est celle que l'histoire & la postérité consulteront avec le plus de fruit ; & c'est une raison pour nous de nous empresser de la transcrire toute entière.

» LORSQUE la Providence appella le Roi au Trône , la France jouissoit de la paix la plus profonde. Le premier soin de S. M. fut de manifester à toutes les Puissances son désir d'en perpétuer la

durée ; toutes applaudirent à des dispositions aussi heureuses , le Roi d'Angleterre en particulier en témoigna sa satisfaction , & donna à S. M. les assurances les plus expressives d'une sincère amitié. Cette réciprocité de sentimens autorisoit le Roi à croire que la Cour de Londres étoit enfin disposée à suivre une marche plus juste & plus amicale que celle qu'elle avoit tenue depuis la paix conclue en 1763 , & qu'elle mettroit un terme aux procédés arbitraires que les Sujets du Roi avoient éprouvés de sa part , depuis cette époque , dans les quatre parties du monde. S. M. se persuadoit qu'Elle pouvoit d'autant plus compter sur la vérité des protestations du Roi d'Angleterre , que le germe de la révolution que l'Amérique vient d'éprouver , commençoit à se développer de la manière la plus allarmante pour la Grande-Bretagne.

Mais la Cour de Londres , prenant pour crainte ou pour foiblesse ce qui n'étoit que l'effet des dispositions pacifiques du Roi , demeura fidèle à son ancien système , elle continua ses vexations & ses actes de violence contre le commerce & la navigation des Sujets de S. M.

Le Roi jugeant le Roi d'Angleterre d'après ses propres sentimens , lui déféra avec la plus grande franchise tous ses griefs , & il en attendoit avec confiance le redressement ; il y a plus , S. M. instruite des embarras que caufoient à la Cour de Londres les affaires de l'Amérique septentrionale , évita de les augmenter , en insistant trop vivement sur des réparations que le Ministère Anglois ne cessoit de promettre & d'é luder.

Telle étoit la position des deux Cours , lorsque les procédés de celle de Londres forcèrent ses anciennes Colonies de recourir à la voie des armes pour maintenir leurs droits , leurs privilèges & leur liberté. Tout le monde connoît l'époque où cet évènement éclata ; les démarches multipliées & infructueuses des Américains pour rentrer dans le sein

de leur Mère-patrie ; la manière dont l'Angleterre les repoussa ; enfin l'Acte de l'Indépendance qui en fut , & qui dut en être le résultat.

L'état de guerre où les États-Unis de l'Amérique septentrionale se trouvèrent nécessairement à l'égard de l'Angleterre , les força de se frayer un chemin pour arriver jusqu'aux autres Puissances de l'Europe , & pour ouvrir un commerce direct avec Elles : le Roi auroit trahi les intérêts les plus essentiels de son Royaume , s'il eût refusé de les admettre dans ses Ports , & de les faire participer aux avantages dont jouissent toutes les autres Nations.

Cette conduite juste , sage & suivie par la plupart des autres Etats commerçans de l'Europe , engagea la Cour de Londres à se permettre les plaintes & les représentations les plus amères : Elle s'étoit persuadée sans doute qu'il lui suffiroit d'employer le langage de son ambition & de sa hauteur , pour obtenir de la France des preuves d'une déférence sans bornes. Mais aux propos & aux démarches les moins mesurés , le Roi n'opposa constamment que le calme de la justice & de la raison ; S. M. fit connoître , sans détour , au Roi d'Angleterre , qu'Elle n'étoit , ni ne prétendoit être le Juge de sa querelle avec ses anciennes Colonies , & que ce n'étoit point à Elle à la venger ; que par conséquent rien ne lui imposoit l'obligation de traiter les Américains comme des rebelles , de leur fermer les Ports de son Royaume , & encore moins d'interdire à ses Sujets tout commerce & toute espèce de liaison avec eux. Cependant le Roi voulut bien mettre les entraves qui pouvoient dépendre de lui à l'exportation des Armes & des Munitions de guerre ; il donna même l'assurance la plus positive , que non-seulement il ne protégeroit point ce Commerce , mais aussi qu'il laisseroit à l'Angleterre une entière liberté de réprimer , selon les règles prescrites par les Traités & selon les loix & usages de la mer , tous ceux de ses Sujets qui seroient trouvés en contravention à ses défenses. Le Roi alla plus loin encore :

il se fit un devoir scrupuleux d'exécuter les stipulations du Traité de Commerce signé à Utrecht, quoique l'Angleterre eût refusé, dans le tems, de le ratifier dans toutes ses parties, & que la Cour de Londres y contrevînt journellement; S. M. défendit en conséquence aux Corsaires Américains d'armer dans ses Ports, d'y vendre leurs prises, & d'y séjourner au-delà du tems porté par le Traité qui vient d'être cité; Elle défendit même à ses Sujets de faire l'achat de ces prises, & les menaça de confiscation dans le cas où ils transgresseroient ses ordres; ce qui a eu son effet. Mais tous ces actes d'une complaisance aussi marquée, tant de fidélité à remplir un Traité que l'on auroit été autorisé à regarder comme non-existant, étoient bien loin de satisfaire la Cour de Londres; Elle prétendoit rendre le Roi responsable de toutes les transgressions, tandis que le Roi d'Angleterre ne pouvoit pas lui-même, malgré un acte formel du Parlement, empêcher ses propres Négocians de fournir des marchandises & même des munitions de guerre aux Colonies.

Il est aisé de comprendre combien le refus de se prêter aux prétentions arbitraires de l'Angleterre, dut blesser l'amour-propre de cette Puissance, & réveiller son ancienne animosité contre la France; Elle s'irrita d'autant plus qu'Elle commençoit à éprouver des revers en Amérique; que tout lui pronostiquoit la séparation irrévocable de ses anciens Colons, & les pertes qui devoient en être la suite inévitable, & qu'Elle voyoit la France profiter d'une partie d'un Commerce qu'elle avoit repoussé d'une main indiscrète, & s'occuper des moyens de faire respecter son Pavillon.

Ce sont toutes ces causes réunies qui augmentèrent le désespoir de la Cour de Londres, & qui la portèrent à couvrir les mers d'Armateurs munis de lettres de marque d'une teneur vraiment offensive; à violer sans ménagement la foi des Traités; à troubler, sous les prétextes les plus frivoles & les plus absurdes, le

**Commerce & la Navigation des Sujets du Roi ; à s'ar-  
roger un empire tyranique en pleine mer ; à pres-  
crire des loix arbitraires , inconnues & inadmissibles ;  
à insulter , en plus d'une occasion , le Pavillon de  
S. M. ; enfin à violer son territoire , tant en Europe  
qu'en Amérique , de la manière la plus caractérisée  
& la plus insultante.**

Si le Roi eût moins respecté les droits de l'humani-  
té , s'il eût été moins avare du sang de ses sujets ,  
enfin , si au lieu de suivre l'impulsion de son propre  
caractère , il n'eût pris conseil que de sa dignité bles-  
sée , il n'auroit point hésité un instant à user de re-  
présailles , & à repousser l'insulte par la force de ses  
armes.

Mais S. M. fit taire son juste ressentiment ; elle vou-  
lut combler la mesure des bons procédés , parce  
qu'elle avoit encore assez d'opinion de ses ennemis  
pour se flatter qu'à force de modération & de repré-  
sentations amicales , elle réussiroit à les ramener dans  
la voie de la conciliation que leur propre intérêt  
leur conseilloit.

C'est par une suite de ces considérations , que le  
Roi défera à la Cour de Londres tous ses griefs.  
S. M. les fit accompagner des représentations les  
plus sérieuses , parce qu'elle ne vouloit point laisser  
le Roi d'Angleterre dans l'incertitude sur la disposi-  
tion ferme où elle étoit de maintenir sa dignité , de  
protéger les droits & les intérêts de ses sujets , & de  
faire respecter son pavillon.

Mais la Cour de Londres affecta de garder un  
silence offensant sur la plupart des offres de l'Am-  
bassadeur du Roi , & lorsqu'elle se détermina à ré-  
pondre , il ne lui en coûta rien de nier les faits les  
mieux prouvés , d'avancer des principes contraires  
au droit des gens , aux Traités & aux Loix de la mer ,  
& d'encourager des jugemens & des confiscations de  
l'injustice la plus révoltante en excluant jusqu'aux  
moyens d'appel.

Tandis que la Cour de Londres mettoit à une fi-

forte épreuve la modération & la longanimité du Roi , elle faisoit dans ses ports des préparatifs & des armemens qui ne pouvoient avoir l'Amérique pour objet ; leur but étoit par conséquent trop déterminé pour que le Roi pût s'y méprendre , & dès-lors il devint d'un devoir rigoureux pour S. M. de faire des dispositions capables de prévenir les mauvais desseins de son ennemi , & des déprédations & des insultes pareilles à celles de 1755.

*La suite à l'ordinaire prochain.*

Hugues , Marquis de Mouffy , Gouverneur de Poitiers , ancien Capitaine de Gendarmerie , est mort le 10 Juin , dans sa 86<sup>e</sup> année.

Jean-Charles , Baron de Lautonaye , âgé de 65 ans , est mort le 21.

Rénée - Pauline - Pélagie Saget de la Jonchere , épouse du Comte de Goyon-Vaudurand , Maréchal-des-Camps & Armées du Roi , Commandant pour S. M. dans la Province de Bretagne , est morte à Rennes le 23 , dans sa 45<sup>e</sup> année.

*De BRUXELLES , le 14 Juillet.*

LA grandeur des préparatifs qui se font sur les côtes de France , les troupes qui s'y rassemblent , les mouvemens qui en font la suite , accréditent de plus en plus le bruit d'une expédition prochaine sur quelques côtes de la Grande-Bretagne ou de l'Irlande ; selon une lettre particulière , voici un plan qui a peut-être été conçu par nos spéculatifs seuls.

» En général toutes les côtes de la Grande-Bretagne sont fort élevées , & la mer qui les baigne très-profonde. A force de sonder , un pêcheur de Dieppe découvrit , il y a quelque-tems , à l'entrée de la Tamise , sur la rive gauche , une plage d'environ 4 à 5 lieues d'étendue , plate & d'un débarquement facile pour des troupes. Sur cette étendue de côte , il n'y a pas plus de 8 , 6 & 4 pieds d'eau , ce qui est suffisant

pour faire approcher des bateaux , d'où des soldats pourroient sauter facilement à terre. Il fonda également la même partie du fleuve jusqu'à 2 lieues du rivage , par conséquent hors de la portée du canon des vaisseaux ou frégates ennemies. Si le débarquement avoit lieu de ce côté, il pourroit s'effectuer du côté de Douvres; cette ville une fois prise à revers, & la possession du château, qui n'est fortifiée que du côté de la mer , mettroient en état d'établir une communication libre avec Calais , dont le trajet très-court faciliteroit l'arrivée des munitions , des troupes & des vivres dont on pourroit avoir besoin «.

La déclaration de l'Espagne a causé une vive sensation en Hollande; elle a été conforme à la diversité des opinions; ceux qui ont confié une partie de leur fortune aux Anglois sont dans la consternation; les autres sont enchantés d'un événement qui doit opérer une révolution en faveur du commerce , qui reprendra sa liberté ; dès que l'équilibre de pouvoir sera rétabli sur les mers. Le parti Anglois qui a long-tems eu de l'influence en Hollande, & qui a causé le mécontentement de la France , commence à la perdre ; les mesures vigoureuses , prises par la Province de Hollande, en faveur des convois illimités , a eu l'effet qu'on s'en promettoit. Le 2 de ce mois , le Duc de la Vauguyon remit la note suivante au Conseiller pensionnaire des Etats.

« S. M. informée de la résolution prise le 24 Juin par les Etats de Hollande , a chargé son Ambassadeur auprès des Etats-Généraux , de déclarer qu'elle suspendoit jusqu'au premier Août, en faveur de la province de Hollande exclusivement , les effets des Arrêts de son Conseil du 26 Janvier , du 27 Avril & du

5 Juin ; qu'en conséquence , tous les Habitans de ladite Province pourroient jouir jusqu'à ladite époque , des exemptions & avantages accordés exclusivement jusqu'ici à ceux d'Amsterdam & de Harlem , pourvu qu'ils se munissent d'un certificat du Commissaire de la Marine à Amsterdam , ou de l'Agent de la Marine à Rotterdam ; qu'elle a fait connoître ses intentions à cet égard à toutes les Amirautes de son Royaume , & qu'aussi-tôt que les convois illimités auront été expédiés , elle se propose de faire remettre aux Habitans de ladite Province , les sommes qui , en vertu desdits Arrêts , auront été perçues par les Préposés de ses Fermes. S. M. se persuade que ce nouveau témoignage de son affection fera de plus en plus connoître l'équité de son système , qui ne tend qu'à maintenir la prospérité des Etats-Généraux , pourvu qu'ils ne s'écartent pas de l'impartialité absolue qu'ils sont si intéressés à conserver. Elle ordonne à son Ambassadeur d'annoncer en même-tems , que si à l'époque du premier Août , les effets de la neutralité de la République ne sont pas assurés par la protection efficace des convois illimités , conformément aux loix de l'équité publique & aux stipulations des traités , lesdits Arrêts du 26 Janvier , du 27 Avril & du 5 Juin , recommenceront à être exécutés , sans qu'il soit besoin d'une nouvelle Déclaration de S. M. «.

On assure que les Etats-Généraux se sont décidés en conséquence , à signer la neutralité , & à faire donner à S. M. T. C. les plus fortes assurances de leur attachement à la France & de leur résolution à ne prendre aucun parti dans la guerre qui divise les principales Puissances maritimes de l'Europe. On présume d'après cela que les Arrêts du Conseil , relatifs à leur navigation , ne tarderont pas à être retirés.

---

---

# MERCURE DE FRANCE.

Samedi 24 Juillet 1779.

---

---

## PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

---

---

### ÉPI TRE

#### A UN JEUNE PHILOSOPHE.

**O**ROI, qui, jeune encor, as su briser tes chaînes,  
Que j'eusse en secret tes paisibles loisirs!  
Nos serviles grandeurs, nos fatiguans plaisirs,  
Valent-ils le repos & l'air pur de tes plaines?

Mâitre absolu de ton destin,  
Dans l'épaisseur des bois, sous leur sombre verdure,  
Tu sondes, d'un œil plus certain,  
Les mystères de la Nature  
Et les replis du cœur humain.

C'en est donc fait: tu veux, d'une ame recueillie,  
T'érigerant en sage nouveau,

*Sam. 24 Juillet 1779.*

I

Des mains de Platon même arracher le flambeau,  
 Pour en éclairer ta Patrie,  
 Et soulever enfin le reste du rideau  
 Qui couvre encor pour toi notre Philosophie ?  
 Sans doute cet orgueil est beau :  
 Mais que ta raison s'en défie.

Philosophe naissant, redoute les travers,  
 Qui trop souvent, hélas ! accompagnent ce titre.  
 Tel se dit des humains le consolant arbitre,  
 Qui n'est qu'un dur sophiste, abusant l'Univers.  
 A travers ces faux jours, distingue la sagesse ;  
 Songe à lui conserver ses véritables traits :  
 Elle avertit, conseille, ou plaint notre foiblesse ;  
 Son rayon nous conduit, sans nous blesser jamais.  
 Sensible & courageuse, indulgente & sublime,  
 Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs ;  
 Elle ouvre le refuge à côté de l'abysme,  
 Et nous offre ses fruits dans des vases de fleurs.

VOILA sous quels dehors il faut qu'on la présente.  
 Le Génie est un Dieu qui dompte les mortels ;  
 C'est la douceur qui les enchante ;  
 Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.  
 Sème les vérités, fût-ce en un sol aride,  
 Et n'en espère aucun retour.  
 Pourvu qu'on les recueille un jour,  
 Ta gloire est entière & solide.  
 Enfonce-toi dans l'avenir ;  
 Vois-y de loint ta récompense ;

Et d'un bonheur tardif, jouis par l'espérance.  
Va, mériter le prix, c'est plus que l'obtenir.

MAIS, si la Renommée, aux bornes de tavier,  
De tes jours studieux interrompant la paix,  
Aux froids échos de nos palais  
Fait redire ton nom & vanter ton génie:  
Tremble! sans doute alors l'inexorable Envie,  
De ta simple cabane assiègera le seuil:  
De son flambeau livide armant la Calomnie,  
Elle assœira son spectre au bord de ton cercueil.  
Et voilà le moment de la Philosophie!  
Il te faudra céder à tes persécuteurs,  
T'arracher à ton humble asyle,  
Et chercher des hommes ailleurs  
Qui te pardonnent d'être utile.  
Fuis; mais sur ton exil jette des yeux fereins  
On t'observe, on va te connoître.  
N'étaie point sur-tout ces ténébreux chagrins  
Que tant de sages font paroître,  
Et qui les rabaisent peut-être  
Au niveau des autres humains.  
Loïn d'affecter un air sauvage,  
Que ton front libre encor, quand on veut l'asservir,  
Tranquille, épanoui comme un ciel sans nuage,  
Peigne le calme heureux qu'on cherche à te ravir.  
Tel cet astre des jours, que la course-mesure,  
Versant demain les feux qu'il répand aujourd'hui,

Ne contracte point la souillure  
Du globe infortuné qui roule autour de lui.

L'AMOUR du vrai, voilà ta plus sûre bouffole,  
De l'estime jaloux, dédaignant les succès,  
Laisse s'évaporer le murmure frivole  
Des sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais,  
Et, s'il est resté pur, que ton cœur te console.  
De la gloire, sur-tout, crains les trompeurs attrait;  
Frémis.., Circé t'appelle, & le bonheur s'envole.

LA GLOIRE!... ô feu céleste & jamais consumé,  
Dans tes bornes captif, tu nourris le courage;  
Tu sembles même en nous par les Dieux allumé,  
Pour y développer les traits de leur image,  
Et pour rendre immortel l'être qu'ils ont formé:

Mais, quand tu franchis ta barrière,  
Je crois voir ce volcan, qui vomit par les monts,  
Dans des flots de fumée engloutit sa lumière,  
Et d'un déluge ardent couvre l'or des moissons.

CÉLÈBRE par l'éclat & l'abus du génie,  
En Perse il fut jadis un mortel renommé \*;  
Des rayons qu'elle adore, en naissant animé,

Rival des cygnes d'Aufonie,  
De leurs accens mélodieux  
On le vit égaler la touchante harmonie;

---

† Ce sera Sadi, si l'on veut,

Mêlant la sagesse & les jeux ,

Il fut, en l'amusant, éclairer sa Patrie ,  
Éteignit les bûchers, dompta la barbarie ,  
Des humains rapprochés resserra tous les nœuds ;  
En jardins toujours verts , en bosquets d'Idalie ,  
Sa baguette changea les sentiers épineux  
De l'aride Philosophie ;

Il chanta les Héros & fit aimer les Dieux.

Soixante ans de succès illustrèrent sa vie :

Il eut tous les talens... & ne fut point heureux !

De la gloire la soif avide

Fit des jours agités des plus beaux de ses jours ;

S'enivrant à longs traits dans sa coupe perfide ,

Il la combloit sans cesse, & l'épuisoit toujours.

LE FRONT ceint de lauriers, les bras chargés de  
chaînes,

Ce fantôme brillant, que précède le bruit,

S'asséyoit avec lui sur le bord des fontaines,

Marchoit à ses côtés dans le calme des plaines ,

Dans le fond des forêts , dans l'ombre de la nuit ,

Lui crioit à toute heure : « écris, compose, veille ,

» Joins le succès du jour au succès de la veille :

» Songe, Dieu de ton siècle, au siècle qui te suit. »

AH ! plutôt, de ce joug préservant ton courage ,

Laisse distraire tes desirs

A ces purs sentimens, récompense du sage ,

Volupté de son cœur, charme de ses loisirs.

La gloire incertaine & volage,  
 Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs;  
 Elle endureit notre ame & la veut sans partage.  
 De cette passion le délire effréné

Reporte l'homme sur lui-même,  
 Et fait qu'un être foible à lui-même borné,  
 Ne voit rien hors de lui, qu'il estime ou qu'il aime,  
 D'une palme épineuse esclave couronné,  
 Qui, sous un pesant diadème,  
 Jette un éclat stérile & meurt infortuné.

VA, de tes doux rapports chéris la dépendance,  
 Des cœurs faits pour s'unir l'échange mutuel.  
 Crains toute passion qui rend triste ou cruel;  
 Exige qu'on t'éclaire & non pas qu'on t'encense.  
 Sachant porter le poids d'un nom trop éclatant,  
 Retiens de ta raison le fragile équilibre;  
 Le mortel le plus sage est toujours le plus libre.  
 Attaqué, ne vas point, à toi-même insultant,  
 A la critique injuste opposer la satire,  
 Et tristement descendre, avec l'espoir de nuire,  
 Dans cette vile arène, où l'opprobre t'attend.

QUAND le fils de Latone, ame de la Nature,  
 Dépouillé de ses feux, déposant son armure,  
 De l'Olympe exilé, vint habiter les champs,  
 Le vit-on embrâser, pour venger son injure,  
 Des fertiles coteaux les trésors renaissans,  
 Des jardins fleuris la riante parure,

Et les présens de Flore & les dons du printemps ?  
 Unis dans un Lycée agréable & champêtre,  
 Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,  
 Les Bergers, pour l'entendre, oubloient leurs trou-  
 peaux;

Dans leur fuite rapide il arrêtoit les flots :  
 Les arbres attentifs, qu'attiroit son génie,  
 Inclinoient à sa voix leurs sensibles rameaux,  
 Et couchés sur des fleurs, émus par l'harmonie,  
 Étonnés de sentir les douceurs du repos,  
 Les tygres à ses pieds enchaînoient leur furie.

HUMAIN, éloquent, généreux,  
 Suspendant des Pasteurs les pénibles ouvrages,  
 Il leur apprend l'art d'être sages,  
 Mais plus encor l'art d'être heureux.

Que ce tableau touchant te serve de modèle !  
 Sois l'ami des humains ; qu'ils ne craignent jamais  
 Les perfides retours de ton ame infidelle.

Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits,  
 Et, rival d'Apollon, dans ton obscur asyle,  
 Deviens un Dieu pour nous, en devenant utile.  
 Respecte tous ces freins que l'orgueil croit braver ;  
 Leur utile rigueur contient la multitude.  
 Ne sachant où porter sa vague inquiétude,  
 Elle perdrait ses mœurs, qu'il lui faut conserver.

JETÉ sur la scène commune,  
 Sur cet immense & triste amas

De foiblesse, d'erreur, & sur-tout d'infortune,  
 Le sage cède aux lois qu'il ne changeroit pas.  
 Il révère le trône; il aime sa Patrie,  
 Même en fût-il persécuté.

    Tout ce qui sert l'humanité  
 Trouve un facile accès dans son ame attendrie.  
 Calmant des passions les orageux desirs,  
 La tranquille amitié descend dans sa retraite:  
 Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite:  
 La Nature est un temple, orné pour ses plaisirs.  
 En vain l'aquilon gronde, en vain l'hiver l'appelle.  
 Eh! qu'importent les vents, les frimats ténébreux,  
 Le crime seul, hélas! rend l'Univers affreux,  
 Et la Nature est toujours belle  
 Lorsque nos cœurs sont vertueux.

    Ah! rapproché de ce que j'aime,  
 Quand pourrai-je, ami, sur tes pas  
 La méditer, jouir & d'elle & de moi-même,  
 Braver l'orgueil farouche & la grandeur suprême,  
 Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,  
 Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance,  
 Aveuglé trop long-temps, renaître à la clarté,  
 Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance.  
 Jusqu'à l'instant fatal, par le Ciel arrêté,  
 Où le rapide éclair d'une frêle existence  
 Pâlit devant le jour de l'Immortalité!

( Par M. Dorat. )

---

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe  
du Mercure précédent.*

**L**E mot de l'Énigme est *Logogryphe*; celui du Logogryphe est *Tambour — à broder — militaire — de montre — d'escalier*, dans lequel se trouvent *Roma*, *rat*, *burat*, *butor*, *bat* (troisième personne du présent de l'indicatif du verbe battre) *amour*, *mort*.

---

**É N I G M E.**

**J**E suis blanche; j'aime la nuit.  
Je dois vous l'avouer, un trop grand jour me nuit.  
Quoique je sois sans sentiment, sans ame,  
Souvent pour vous un feu m'enflamme,  
Me consume jusqu'à la mort;  
Et ma sœur après moi subit le même sort.

( Par M. Bouvet , à Gisors. )

---

**L O G O G R Y P H E.**

**J**E suis sur mes neuf pieds du genre masculin,  
Mes frères ont la barbe & portent des patins.  
Mon nom jadis mit en fureur  
Certain Poète peu railleur;

**I v.**

Cinq de mes pieds à plus d'un assassin

Ont fait maudire son destin.

Ne me prends pas, Lecteur, pour un vil animal :

Mon corps bien menagé t'offre un riche métal ;

Quoi plus ? Deux instrumens ; un valet de Pratique ;

Du grand Dieu que tu fers un serviteur antique ;

Ce que Bacchus dépose au fond de son vaisseau ;

Deux Evêchés de France ; une terre sur l'eau ;

Deux pronoms de ta langue ; un fleuve renommé ;

Un breuvage assez doux chez les Normands prisé ;

Deux mots Latins ; un animal ; un signe de gaîté.

Mais... e'en est trop, Lecteur, déjà tu me connois.

( Par M. l'Abbé \*\*\* du Médoc. )

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LETTRES sur l'origine des Sciences & sur celle des Peuples de l'Asie*, adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly, Vol. in-8°. de 348 pages. *Lettres sur l'Atlantide de Platon & sur l'ancienne Histoire de l'Asie*, pour servir de suite aux Lettres sur l'origine des Sciences. Vol. in-8°. de 477 pag. par le même Auteur. A Paris, chez les Frères Debure, Quai des Augustins.

**L**E monument que M. Bailly vient de consacrer à la gloire de l'antiquité, mérite toute l'attention des hommes instruits &

raisonnables, de ces hommes sur-tout qui, libres de préventions, & habiles à calculer des probabilités, savent en déduire l'espèce de certitude dont chaque ordre de chose est susceptible. Est-ce d'après de puériles critiques qu'on doit juger d'un Livre qui suppose une immense érudition, la connoissance de l'Astronomie ancienne & moderne, le rapprochement des langues, celui des Historiens & des Voyageurs, l'étude approfondie & comparée de la Mythologie & des opinions de tous les peuples, avec les idées des Philosophes les plus célèbres; de ces hommes qui, durant leur vie entière, ont recueilli des faits & médité sur la Nature? Est-ce une probabilité, sont-ce vingt probabilités inadmissibles qui doivent renverser un système lorsqu'il est appuyé d'ailleurs sur une base solide, & sur des analogies auxquelles on ne peut rien opposer de raisonnable?

M. Bailly prétend qu'il a dû exister un peuple éclairé, antérieur à tous les peuples connus \*.

---

\* Bien entendu qu'on doit établir ici une exception en faveur du peuple Juif, qui a précédé tous les autres, & qui a pu faire lui-même la plupart des découvertes mentionnées dans cet ouvrage, & transmettre aux peuples, dont il est la tige unique, les autres connoissances dont les enfans de Noë restèrent seuls dépositaires après le déluge. Aussi M. Bailly se fait-il un devoir de rendre hommage aux Livres de Moïse, en disant qu'ils sont *la source* la

Voilà son opinion : un seul fait Astronomique suffiroit pour l'établir ; il en rassemble plusieurs , & les étaye d'un grand nombre d'autres qui sont sans doute d'un ordre différent ; mais tout ce qu'il amène à l'appui d'un ou de plusieurs faits Astronomiques démonstratifs , ne doit être regardé que comme des conjectures plus ou moins ingénieuses , plus ou moins vraisemblables , qu'on peut admettre ou rejeter sans nuire à l'opinion fondamentale de l'ouvrage. L'Auteur a pu même former ensuite des conjectures indépendantes des premières , sur le lieu de la terre où a existé ce peuple perdu. Qu'il le place en Afrique ou en Amérique , dans la Haute-Égypte ou sur les grands plateaux de la Tartarie ; qu'il le relègue même dans le Spitzberg & le Groenland , ces nouvelles idées sont encore étrangères à son système ; car la nécessité de l'existence d'un peuple inconnu une fois établie , sa position géographique & ses émigrations successives ne font rien à l'objet principal.

Arrêtons-nous d'abord au tronc de l'arbre , nous examinerons ensuite quelques-uns de ses rameaux. Il paroît que l'idée singulière d'un peuple antérieur aux peuples connus , s'est présentée naturellement à l'imagination de M. Bailly ; c'est en quelque sorte le résultat nécessaire de ses recherches sur l'As-

---

*plus pure de l'Histoire , & qu'ils renferment la tradition la plus suivie & la mieux conservée.*

tronomie. Rempli des découvertes modernes, & voulant donner une Histoire des connoissances de l'antiquité sur cette matière, il a fallu recueillir une multitude de lumières éparées, concilier des hommes qui ont écrit à cinq mille lieues & à plusieurs siècles de distance les uns des autres. En suivant les progrès, les révolutions & l'origine de cette science, parvenu en quelque sorte aux dernières limites du temps, quelle a dû être sa surprise? Au lieu de trouver le berceau de l'Astronomie chez les Nations les plus anciennes, il y a découvert, non de foibles élémens, mais de grandes vérités qui supposent de longues suites d'observations, de profonds calculs, en un mot, une Astronomie aussi avancée que la nôtre, à certains égards?

La première preuve du système de M. Bailly, est tirée du Livre des Antiquités Juives. L'Historien Joseph nous dit qu'avant le déluge, les Patriarches se servoient de la période luni-solaire de 600 ans, période d'où résulte la connoissance exacte du mois lunaire; tel que les Astronomes modernes l'ont déterminé, & celle de l'année solaire beaucoup plus juste que ne la donnèrent Ptolomée & Hypparque, plus de deux mille ans après le déluge. Joseph avoit pour garans de ce fait les Historiographes Egyptiens, Babyloniens, Phéniciens, &c. Il cite Manethon, Bérose, Moschus, Hésiode, Hécatée, Hestieus, &c. dont les écrits sub-

sistoient vraisemblablement encore de son temps. Voilà un fait qui porte avec lui son authenticité; car, comme l'observe M. de Mairan, M. de Cassini, M. de Buffon, & les autres grands Astronomes, il suffit que cette période ait été seulement nommée, pour être en droit de conclure qu'elle a existé & qu'elle a même été nécessairement précédée d'un grand nombre d'observations, sans lesquelles on ne l'auroit jamais découverte. Or, si l'on n'a su faire aucun usage de cette période pendant tous les siècles de l'antiquité connue; si l'on a négligé d'en approfondir les élémens, & de s'en servir pour rectifier les mouvemens célestes; si Meton, Hypparque, Thalès, Pythagore, & tous les anciens Astronomes de la Grèce, l'ont méconnue, n'est-on pas fondé à dire qu'elle étoit oubliée, non-seulement chez les Grecs, mais aussi en Égypte, dans la Phénicie & dans la Chaldée, où les Grecs avoient puisé leur science Astronomique. Il paroît donc qu'avant l'existence de ces Nations, il y en eut une qui savoit autant d'Astronomie qu'en fut de nos jours Dominique Cassini, qui le premier a démontré la réalité & l'exactitude de la période de 600 ans; connoissance qui suppose celle des mouvemens précis de la lune & de la terre; connoissance qui suppose également la plus grande perfection des instrumens Astronomiques; connoissance enfin qui manifeste la préexistence de l'optique, de la mécanique, des mathémati-

ques, de la métallurgie & de la plupart des autres Arts.

De tous ceux qui ont critiqué M. Bailly, aucun n'a osé parler de cette preuve. Ils ont gardé le même silence à l'égard de plusieurs autres non moins extraordinaires. On fait que 3209 ans avant Jésus-Christ, Diemischid fonda la ville de Persépolis, & qu'il y établit son empire le jour même où le soleil passe dans la constellation du bélier, jour qui fut choisi pour le commencement de l'année. Il est donc certain que la science de l'Astronomie existoit alors.

Le même Auteur démontre que plus de 1300 ans avant l'existence des Indiens \*, on connoissoit la division du zodiaque en 24 parties; que depuis un temps immémorial les Chinois connoissent la période de 19 ans, qui ramène les nouvelles lunes aux mêmes jours du même mois; qu'ils conservent encore la période luni-solaire, dont ils prétendent que Fohi fut l'inventeur.

Comment d'ailleurs ce peuple a-t'il pu s'accorder avec les Indiens, avec les Égyptiens, avec tant d'autres Nations pour partager le temps en sept jours, & désigner chacun d'eux par le nom de sept planètes? D'où les Tartares ont-ils reçu leur période de 180 ans, qui

---

\* On parle ici de l'existence qu'il nous plaît de donner aux Indiens; car ils ne sont pas d'accord avec nous sur leur chronologie: la différence est de plusieurs milliers de siècles.

multipliée par 144 comme font les Indiens, donne précisément 25920, nombre exact de la révolution des étoiles fixes? Qui a pu donner aux Brames la méthode d'après laquelle ils calculent les éclipses? Méthode qui suppose autant de science que la construction de nos tables & de nos éphémérides. Ces Brames, qui ont les plus fausses idées sur le mouvement, la grandeur & la position des planètes; qui croient la terre appuyée sur une montagne de 12080 karats d'or pur, la montagne soutenue par huit éléphants, les éléphants par une tortue, & la tortue par une couleuvre; ces hommes qui attribuent les éclipses de lune à des dragons aériens, calculent cependant les éclipses sans en connoître la théorie, guidés comme des automates, par une table fondée sur des formules savantes qu'ils ne comprennent point: leurs connoissances, transmises d'âge en âge, & chaque jour dégradées, n'annoncent-elles pas visiblement un peuple antérieur, un peuple inventeur, un peuple qui avoit approfondi toutes les parties des sciences Physiques?

C'est ce peuple qui, selon M. Bailly, a conçu & exécuté le grand projet de rendre les mesures invariables, en les prenant dans la nature, en réglant ses mesures itinéraires sur la circonférence même du globe; projet que les Nations modernes n'ont pu réaliser encore, quoiqu'unies plus intimement que les anciens, par le Commerce, par les Arts, par des alliances, par mille autres relations

politiques. L'Auteur trouve une identité parfaite entre les mesures longues des Romains, des Grecs, des Égyptiens, des Indiens & des Perses ; elles dérivent toutes de la grande coudée conservée sur le Nilomètre du Caire, qui fut la base générale de toutes les mesures de l'Asie & de l'antiquité la plus reculée. Jusqu'à la mesure de la circonférence de la terre, conservée par Aristote, ressemble à celles dont les autres Auteurs anciens ont fait mention ; & toutes se trouvent d'accord, à six toises près, avec nos découvertes. Quel est le peuple qui a communiqué cette mesure unique à tous les autres ? Quel est le peuple de l'antiquité connue, qui, pour exécuter une aussi grande opération, a fait des voyages que nous n'avons entrepris qu'après la découverte du nouveau monde, & lorsque la marine a été perfectionnée ?

A ces observations déjà fort embarrassantes, M. Bailly a joint des preuves de deux autres espèces. Les Philosophes de l'Inde ont des Livres de la plus haute antiquité ; ils s'efforcent durant toute leur vie d'en pénétrer les secrets & d'en apprendre la langue ; cette langue est le Hanscrit, langue savante qui suppose l'existence d'un peuple savant, mais dont il ne reste aucun autre vestige dans les fastes du monde. Il a donc existé d'autres peuples savans que ceux dont l'Histoire fait mention.

Ne peut-on pas appliquer le même raisonnement à ce que dit Platon dans son *Thimée*

& ailleurs, sur les fameuses tables écrites en langue Hyperboréenne, & conservées à Délos comme le plus précieux monument de l'histoire religieuse des Egyptiens ?

Qu'étoit-elle en effet cette histoire sacrée des Egyptiens & des autres Nations Payennes ? Un recueil d'allégories sur les principaux phénomènes du monde, sur les rapports essentiels entre le ciel & la terre, sur les propriétés & les modifications de la matière observée d'abord par les Philosophes, personnifiée ensuite par les Poëtes, & dénaturée enfin par l'ignorance des peuples ou par l'imposture de leurs chefs ?

Pourquoi la Mythologie fait-elle encore aujourd'hui nos délices ? Parce que ses fables tiennent à la raison & à la nature par des fils invisibles. Le dogme de la Métempychose n'est qu'une image symbolique des reproductions & des métamorphoses des trois règnes, qui s'opèrent chaque jour sous nos yeux. On retrouve la même idée dans les incarnations successives du Dieu Fo : ses trois têtes, ses cent bras, les autres trinités Payennes qu'on rencontre au Japon, à la Chine, au Thiber, dans l'Inde & la Tartarie, ne peuvent être qu'emblématiques. Le grand nombre de bras & de mains désignent la puissance & l'activité de la nature ; les trois têtes personnifient les facultés principales de l'entendement, ou les trois principes actifs du monde physique.

La fable de Janus, celle du Phénix comme

celle de Fréja, sont aussi relatives à l'astronomie, & toutes trois semblent nées dans le même climat. Janus a deux visages, emblème de la nuit & du jour, de l'avenir & du passé : il porte dans une main le nombre 300, & dans l'autre le nombre 65, qui déterminent la latitude 71, d'où le soleil s'absente chaque année pendant 65 jours.

Même vérité dans la fable de Fréja : obligée de transiger avec son époux sur ses infidélités habituelles, elle lui permet de s'absenter de son lit pendant 65 jours, à condition qu'il sera fidèle au devoir conjugal pendant 300 autres jours. Ne reconnoit-on point là l'hymen de la terre & du ciel ? Le Phénix offre la même idée : c'est un oiseau unique ; son plumage est d'or cramoisi ; il vient du pays des ténèbres pour mourir en Egypte, & renaître de ses cendres dans la ville du Soleil, sur l'autel de la Divinité. Sa vie est de 1461 ans, nombre qui représente exactement une révolution de la grande année solaire Egyptienne.

On objectera sans doute que cette fable pourroit bien être de l'invention des Egyptiens ; mais on la retrouve au fond du nord, dans l'*Edda*, livre sacré des anciens Suédois. Le même oiseau y est décrit ayant la queue & les ailes d'un bleu céleste, la tête & la poitrine couleur de feu ; sa vie est de 300 jours, après lesquels, suivi de tous les oiseaux de passage, il s'envole en Ethiopie, où il fait son lit & se brûle avec son œuf. Ses cen-

dres produisent un ver rouge, qui, après avoir recouvré ses ailes & sa forme d'oiseau, reprend son vol vers le septentrion.

M. Bailly ne croit pas que ces fables, & la plupart des autres que nous ont transmises les anciens peuples connus, & chez lesquels elles n'étoient déjà plus regardées comme allégoriques, ayent pris naissance parmi eux. Il les croit d'une origine beaucoup plus ancienne; &, pour fortifier cette conjecture, il rassemble un grand nombre de témoignages qui semblent démontrer qu'elles sont venues des régions septentrionales.

Le plus ancien des Historiens connus, Sanchoiaron, qui avoit consulté les livres de Thor, beaucoup plus ancien que lui, nous apprend que les premières races d'hommes furent Saturne, Uranus, Atlas, Mercure, Jupiter, Hercule, Proserpine, &c. Quand Orphée chante les traditions Grecques, il les attribue aux Hyperboréens. Homère attribue également à un Hyperboréen, nommé Abaris, le culte de Proserpine à Lacédémone. Phérocide assure que ces Hyperboréens étoient de la race des Titans. Platon & Pausanias ajoutent qu'autrefois la Grèce envoyoit chaque année des présens aux Hyperboréens en reconnaissance des lumières qu'ils en avoient reçues. Pline voulant donner une idée du climat qu'habitèrent ces peuples, dit qu'ils sèment le matin, moissonnent à midi, recueillent les fruits le soir, & les renferment la nuit dans leurs demeures.

Suivant Héliode , le pays des Hespérides est situé au bout du monde , dans les régions qu'habite la nuit. C'est chez les Hespérides qu'Hercule enlève les pommes d'or ; qu'il délivre Prométhée dévoré sur le Caucase par un vautour ; qu'il vole au secours de Jupiter assiégé par les géans ; qu'il plie sous le poids du ciel ou de la nécessité, &c. Quand Cérès va chercher sa fille aux enfers , elle prend la route du nord.

Tout jusqu'aux noms des Dieux & des Fables , paroît originaire du nord. *Hercule* , étranger à la langue d'Homère , semble dériver des mots Suédois *Her* & *Culle* , qui désignent un chef de soldats. *Léthé* , fleuve de l'oubli , semble également dériver de *Léta* , mot du nord qui signifie oublier ; *Cocyte* de *Kota* , source qui bouillonne ; *Stix* de *Stigg* , chose désagréable ; *Averne* de *Werna* , renfermé ; *Minos* de *Minnor* , être puissant ; *Rhadamante* de *Radamm* , Sénateur ou Juge intègre ; *Phlégéon* de *Flogeld* & de *Thon* , dont l'un désigne un fleuve , & l'autre un météore igné , &c.

M. Nils-Idman , Pasteur d'Abo en Finlande , a découvert & démontré des ressemblances les plus singulières entre la langue Finoise & celle des Grecs. On fait que les Finois ont été les premiers habitans connus des climats septentrionaux : ils ont encore une fête nommée *Joulu* , qui ressemble parfaitement à celle des Athéniens en l'honneur d'*Iolaos* , ancien Héros. Les Grecs nom-

moient aussi *Joulos* les hymnes consacrées à Cérès.

C'est ainsi que l'Auteur rapproche les langues, interprète les fables, réunit le témoignage des Historiens & des Poètes pour démontrer l'existence d'un peuple inconnu jusqu'alors; & tout semble concourir à fixer sa position dans le climat du nord. Une des preuves qui paroît sur-tout le frapper davantage, c'est le culte du soleil. Adoré par les Mages dans la Perse, conservé à Rome par les Vestales, encore en honneur dans toutes les parties du monde, ce culte établi, non par la crainte, mais par la reconnoissance, a dû naître au milieu des frimats, sous un ciel couvert de longues ténèbres. Le Restaurateur du culte du feu, Zoroastre, a inséré dans ses écrits des descriptions qui portent en effet l'empreinte du quarante-neuvième degré de latitude septentrionale, & qui s'accordent avec les nombres 300 & 65 que portoient les statues de Janus & de Fréja.

Nous ne suivrons point M. Bailly dans ses autres preuves, ni dans ses conjectures sur l'Atlantide; elles seront discutées lorsque nous rendrons compte d'une nouvelle *histoire ancienne* qui vient de paroître, & dans laquelle on fait une critique fort étendue de cette partie de son système. Mais de toutes les preuves sur lesquelles repose le système de l'Auteur, celle qui nous semble la plus importante, est le défaut d'unité qu'on observe dans la science astronomique des Anciens. L'un

connoissoit la révolution des étoiles fixes, & ignoroit le double mouvement de la terre; l'autre, avec de savantes méthodes pour calculer les éclipses, associoit les plus grossières erreurs sur notre système planétaire. Ici l'on enseignoit que l'astre du jour est immobile, & qu'une multitude prodigieuse de soleils compose la voie lactée; & l'on manquoit des connoissances nécessaires pour tracer avec exactitude un calendrier. Là des hommes plus superstitieux que physiciens, plus attachés à l'étude des livres qu'à celle de la nature, étrangers même aux premiers élémens de l'astronomie, se trouvent encore aujourd'hui dépositaires de la période de six cent ans, & de plusieurs autres traditions qu'eux & leurs ancêtres ne comprirent jamais.

Tel a été dans tous les siècles connus, l'état d'une science dont toutes les parties s'enchaînent de manière que les derniers anneaux supposent nécessairement la préexistence des premiers, & par conséquent celle d'un peuple qui en fut le créateur. Les connoissances philosophiques de ce peuple inconnu, formoient sans doute un édifice de la plus vaste & de la plus riche ordonnance. Quand a-t-il été construit? Combien a-t-il subsisté? Quelle fut la cause & l'époque de sa chute? Nous l'ignorons; mais les débris de l'édifice subsistent. Entraînés par le torrent des générations, épars sur la surface de la terre, ils y sont encore reconnoissables: Les

Indiens, les Chinois, les Tartares en possèdent, pour ainsi dire, les chapiteaux & les frontons; les colonnades & les belles statues furent rassemblées & mises en œuvre par les plus habiles mains de l'Égypte, de la Chaldée & de la Phénicie. Les Grecs allèrent en copier les proportions, comme nos Artistes vont dans la Sicile & dans l'Italie dessiner les ruines des cirques & des temples Romains.

Il faut convenir que le commun des hommes n'est guères à portée de prononcer sur le fond de l'ouvrage de M. Bailly; mais tous peuvent au moins le lire avec l'intérêt que mérite un Roman recommandable par les charmes du style & la singularité des faits. La nature de cette analyse ne nous ayant point permis d'en transcrire des morceaux, nous croyons devoir observer que depuis Fontenelle, aucun Écrivain \* n'a jeté plus d'agrémens sur les hautes sciences, & ne paroît plus capable que M. Bailly de les rendre populaires. Mais entraîné par sa facilité, peut-être même par le plaisir de faire des phrases brillantes, il étale trop de luxe en métaphores, en images & en tournures spirituelles. Les masses de son livre offrent-elles d'ailleurs des proportions bien régulières? Les objets accessoires n'y ont-ils pas autant de saillie que l'objet principal?

---

\* Il en faut excepter l'éloquent & profond Auteur de l'Histoire Naturelle.

Ses bonnes preuves n'y sont-elles pas quelquefois étouffées sous une multitude de choses foibles ou étrangères ? S'il eût voulu resserrer sa matière en un seul volume, il auroit essuyé beaucoup moins de contradictions, & les Lecteurs auroient plus aisément distingué le point central du systême, d'avec les parties qui lui sont subordonnées.

( *Cet Article est de M. l'Abbé Remy.* )

*THÉÂTRE à l'usage des Jeunes Personnes.*

Leçon commence, exemple achève. *La Motte.*

Tome I. A Paris, chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins, & chez M. le Comte de Genlis, Place de Vendôme ; s'adresser à M. le Brun. Prix, 6 liv. broché.

Trois Comédies imprimées dans le Parnasse des Dames, & que les yeux des connoisseurs y distinguèrent aisément de tout le reste, l'*Amant Anonyme*, les *Fausses Délicatesses*, & sur-tout la *Mère Rivale*, avoient déjà annoncé un talent auquel nous rendîmes \* un hommage d'autant moins suspect, qu'alors nous ignorions absolument quelle étoit la personne qui avoit tant de droits à nos éloges. C'est sans doute un spectacle intéressant que de voir l'Auteur de la *Mère Rivale*, celle qui pouvoit, à si juste

---

\* Dans le Journal de Littérature.

titre , se flatter de paroître avec éclat sur la Scène Françoisè , se renfermer volontairement dans une sphère beaucoup moins brillante , vouloir être utile plutôt que célèbre , préférer des succès plus faits pour l'ame que pour l'amour-propre , & borner à l'instruction des jeunes personnes de son sexe , un talent qui pouvoit être l'honneur de notre Théâtre. Mais la véritable supériorité se fait toujours reconnoître , même lorsqu'elle se plaît à descendre. La gloire que Mde la C. de G. ne cherchoit pas , est venue la chetcher jusques sur un Théâtre d'enfans ; & des Spectateurs choisis dans toutes les classes de la Société , ont trouvé à ces représentations un plaisir qu'ils n'attendoient pas , & des leçons qui n'avoient pas été faites pour eux. Quel est donc le charme qui peut attacher à ces Pièces , dont le nœud est nécessairement si simple , où il n'y a pas un seul rôle d'homme , où le mot d'amour n'est pas même prononcé ? Comment avec tant d'entraves parvient-on à plaire & à intéresser ? C'est ce que la lecture du *Théâtre* , dont nous allons rendre compte , fera sentir beaucoup mieux que tout ce que nous en pourrions dire. On s'apercevra , en parcourant les Pièces qui le composent , que le charme qu'on y éprouve appartient tout entier à l'ame de l'Auteur qui s'y répand à chaque ligne , à la délicatesse de ses sentimens , aux principes de vertu , aux mouvemens de bonté , exprimés avec le naturel le plus touchant , aux

grâces d'un style toujours pur & vrai, & peut-être encore à cet attrait particulier qui rend si aimable tous les tableaux de l'enfance.

La première de ces Pièces, qui toutes ont pour objet le développement d'une vérité morale, a pour titre : *Agar dans le Désert*. C'est l'aventure de la mère d'Ismaël, racontée dans la Genèse. Voici les versets qui sont le fondement de la Pièce. Ils sont précieux, par cette simplicité qui est le caractère de nos Livres Saints. « Abraham se leva donc, & » prenant un pain & un vase d'eau, il en » chargea Agar, lui remit son enfant & la » congédia ; & s'étant en allée, elle erroit » dans le désert de Bersabée ; & après que » l'eau qui étoit dans le vase eut été toute » consommée, Agar laissa l'enfant couché » sous un arbre, & s'éloigna à la distance » d'un jet-d'arc, & s'assit, disant : je ne » verrai pas mourir mon fils. Elle éleva sa » voix & pleura ; mais le Seigneur entendit » les cris d'Ismaël. Un Ange appela Agar du » haut du Ciel ; & lui dit : Agar, que » faites-vous ? Ne craignez rien, le Seigneur » a entendu la voix de votre enfant ; levez- » vous, prenez votre fils par la main, » parce que je l'établirai sur une grande » nation. »

Le petit Drame tiré de cette Histoire, n'a qu'un Acte & trois personnages, Agar, Ismaël & l'Ange. La Scène est dans un désert, & telle qu'elle se passe dans l'Écri-

tire, si ce n'est que l'Auteur a ajouté un incident fort simple, & qui pourtant produit un grand effet. Agar & son fils, fugitifs au milieu des sables brûlans d'un désert, n'ont, comme on l'a vu, qu'un vase d'eau pour unique ressource. Il y a une journée de chemin avant de pouvoir en trouver d'autre. On sent combien ce vase est précieux dans un pareil moment. Ismaël, accablé de fatigue, s'endort aux pieds de sa mère. Le soleil donne sur lui; elle veut l'en garantir, & lui faire un abri de son voile, en l'attachant à une branche d'un arbre voisin. Le mouvement qu'elle fait renverse le vase, elle s'écrie :  
 « Grand Dieu ! qu'ai-je fait ? Ce vase, ma  
 » dernière espérance, la vie de mon fils !  
 » Ah ! malheureuse, cette eau pouvoit du  
 » moins lui suffire encore jusqu'à demain,  
 » & d'ici-là, de nouvelles recherches nous  
 » auroient peut-être fait découvrir une fon-  
 » taine ! » Ah ciel ! *Elle tombè accablée de*  
*douleur auprès de son fils. Ismaël se réveille,*  
 » Maman !

A G A R,

» O mon fils !

I S M A E L,

» Maman, je brûle, je n'en puis plus, un  
 » feu cruel me dévore.

A G A R *le prenant dans ses bras, &*  
*le couvrant de son voile,*

» Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de  
 » ma peine !

I S M A E L.

» Maman , je meurs de foif ; une goutte  
 » d'eau , maman , & vous me rendrez la  
 » vie.

A G A R.

» Eh bien , mon fils , eh bien ! reçois donc  
 » mon dernier foupir. Tu meurs , j'en fuis  
 » la caufe , pardonne-moi ; je vais te fuivre.

I S M A E L.

» Maman , vous avez donc bu toute l'eau ?

A G A R.

» Que dis-tu ? ... Grand Dieu !

I S M A E L.

» S'il en reftoit encore , & fi vous éprou-  
 » viez ce que je fens , maman , je n'en boi-  
 » rois pas.

A G A R.

» O mon fils ! peux-tu me croire affez  
 » barbare ?

I S M A E L.

» Hélas ! la douleur égare & trouble mon  
 » efprit. Pardonnez-moi.

A G A R.

» J'ai voulu te garantir du foleil. ... Je me  
 » fuis levé. ... J'ai renverfé ce vafe , & je  
 » t'ai donné la mort !

K ij

I S M A E L.

» Non , maman , non ; cette eau n'auroit  
» pu me fuffire.

A G A R.

» Quelle pâleur couvre fon front ! ô mon  
» fils !

I S M A E L.

» Maman , donnez-moi votre main , que  
» je la baife encore. »

Bientôt l'enfant tombe fans mouvement : il est prêt d'expirer. Agar se met à genoux , & invoque le Tout-puissant. Sa prière finie elle retombe auprès de son fils , en se cachant le visage. Un Ange l'appelle ; il éprouve fa foi & son obéissance pendant quelques instans , & finit par lui rendre son fils. Il change le désert en un paysage orné de fruits & de fleurs , & le rocher en fontaine jaillissante , comme dans l'Écriture ; & l'Ange apprend aux mortels par cet exemple , « que Dieu fait récompenser la patience , la soumission , le courage & la vertu.

« *La Belle & la Bête* est empruntée du même Conte qui a fourni à M. Marmontel l'Opéra-Comique de *Zémire & Azor*. D'après les lois que Mde la C. de G. s'est imposées , ce Conte a dû être fort simplifié. Il n'y a encore ici que trois personnages , Zirphée , ( c'est la Belle ) , Phédime , une amie qui a

été élevée avec elle, & le Génie Phanor ( la Bête ). La Scène est dans le palais de ce dernier. Toute la Pièce consiste dans le développement d'une ame neuve & sensible qui se laisse attendrir par la bonté, qui s'accoutume à la laideur en faveur de la vertu, & que la pitié pour un malheureux qui ne mérite pas de l'être, conduit jusqu'à un sentiment tendre. Phédime seconde adroitement les soins de Phanor, & donne même un peu de jalousie à Zirphée. Phanor fait à tout moment quelques progrès auprès d'elle. Enfin, après lui avoir remis un anneau, avec lequel elle est maîtresse de se transporter où elle voudra, il lui écrit qu'il a pris le parti de mourir plutôt que de vivre & de lui être odieux, & qu'elle est libre avec son anneau d'aller où il lui plaira. Elle est au désespoir de sa mort, & souhaite aussitôt d'être transportée où il est. La Scène change, & le Génie se présente dans tout l'éclat de la beauté. " Cœurs sensibles & vertueux; ( dit Phé-  
 " dime ) ne vous plaignez jamais du fort ;  
 " & que cet exemple vous apprenne que la  
 " bienfaisance & la bonté sont les plus sûrs  
 " moyens de plaire, & les seuls droits pour  
 " être aimé ". Les détails sont pleins de  
 finesse & d'agrément ; mais il seroit difficile  
 d'en rien détacher, parce que tout leur in-  
 térêt consiste dans la gradation & le déve-  
 loppement.

La troisième Pièce a pour titre, *les Flacors.*

K iv

L'idée en est très-ingénieuse. Mélinde a confié ses deux filles, Iphise & Cénie, aux soins d'une Fée qui a présidé à leur naissance, & qui les élève dans son palais. Celle-ci, pour les corriger de leurs défauts, & sur-tout de la vanité d'être jolies, leur a persuadé qu'elle les avoit rendues laides; & par le pouvoir de son art, leur miroir les confirme dans cette erreur. Elles s'accoutument peu-à-peu à être laides; & quand leur mère les revoit au bout de deux mois, elle les y trouve déjà résignées; mais aussi elles en valent beaucoup mieux, & donnent au travail & à l'étude le temps qu'elles donneroient à leur toilette & à leur figure. La Fée, très-contente d'elles, prend le moment du retour de leur mère pour les mettre à une épreuve bien délicate. Elle leur remet deux flacons remplis d'essence. L'une, qui est couleur de rose, leur rendra leur première beauté; l'autre, qui est blanche, leur donnera toutes les qualités du cœur & de l'esprit; elles ont l'entière liberté du choix; & la Fée ne veut pas même que leur mère leur donne aucun conseil. Les deux jeunes personnes restent ensemble pour délibérer sur le parti qu'elles prendront, & cette Scène est une des plus jolies de l'Auteur. Nous ne citerons que le moment où elles se décident. Elles sont prêtes d'abord à choisir le flacon couleur de rose; d'autant plus qu'un miroir qu'elles viennent de consulter leur a remis sous les yeux toute leur laideur. Cénie qui

est l'aînée, arrête sa sœur lorsqu'elle veut boire.

C É N I E.

» Écoutez-moi de grâce, si nous préfé-  
» rons ce flacon, nous affligerons maman.

I P H I S E.

» Ah! si je pouvois le penser, je le casse-  
» rois plutôt.

C É N I E.

» Eh bien, ma sœur, foyez-en sûre. J'ai  
» vu son inquiétude quand elle nous a quit-  
» tées; elle trembloit que nous ne fissions un  
» choix imprudent.

I P H I S E.

» En effet, je me rappelle le dernier re-  
» gard qu'elle a jeté sur nous en partant; il  
» étoit bien triste & bien tendre.

C É N I E.

» Ce regard nous apprenoit notre devoir,  
» il faut le suivre.

I P H I S E.

» Notre laideur nous est moins cruelle, que  
» notre maman ne nous est chère.

C É N I E.

» Elle & la Fée ne desirent que notre  
» bonheur.

I P H I S E.

» Sacrifions-nous pour elle, tenez chère  
» Cénie.

K v

» Je n'hésiterai pas pour celui-ci. *Elles boivent toutes deux.*

I P H I S E , *après avoir bu.*

» Me voilà donc accomplie ! »

Dans le moment elles s'aperçoivent en se regardant toutes deux , qu'elles ont repris leur première figure ; elles craignent déjà de s'être trompées de façon ; leur Mère & la Fée paroissent , les embrassent avec des transports de joie , & leur apprennent la vérité. « Mes enfans , ( leur dit Méljnde ) n'oubliez jamais que dans tous les événemens de la vie , la résolution la plus honnête & la plus vertueuse est toujours la plus sûre & la meilleure. »

*L'Isle Heureuse* a pour objet de faire voir combien les vertus & la bonté l'emportent sur l'esprit & les talens. Lumineuse & Bienfaitante, deux Fées, ont élevé deux Princesses, Rosalide & Clarinde , d'une manière différente. Bienfaitante a inspiré sur-tout à Clarinde, sa pupille, les vertus qu'exprime son nom, le desir de faire du bien & celui de se faire aimer. Lumineuse a voulu faire de Rosalide un prodige d'esprit & de talens; toutes deux ont réussi dans leurs vues. Il s'agit de savoir laquelle des deux Princesses sera Reine de l'Isle Heureuse. Elles ont au trône un droit égal ; mais il appartiendra à celle

qui aura obtenu les suffrages des sages & des vieillards de l'Isle. Le jour de l'élection est arrivé. Chacune des deux Princesses doit faire un discours, après lequel on va aux voix. Chacune des deux Fées se flatte que la couronne sera déferée à son élève. Lumineuse compte sur-tout sur l'effet que produira le discours de Rosalide; elle ne se trompe pas; ce discours, qui a été préparé avec le plus grand soin, est accueilli avec les plus grands applaudissemens; & au bruit des acclamations, Lumineuse se flatte déjà de l'emporter; mais Clarinde qui n'a rien préparé, & qui n'a d'autre éloquence que celle du cœur, a à peine commencé à parler, que les larmes coulent, & toutes les voix la proclament Reine. Rosalide est la première à applaudir à son triomphe & à reconnoître ses droits de préférence. Clarinde non moins généreuse, ne veut dir trône qu'en le partageant avec elle, & la force d'y consentir.

Renfermés dans des bornes très-étroites, & voulant donner une idée de chaque Pièce, nous sommes obligés d'être très-sobres de citations, & c'est un plaisir dont nous privons les Lecteurs & nous.

La suite au prochain Mercure.

(*Cet Article est de M. de la Harpe.*)



*L'AMI de la concorde, ou Essai sur les motifs d'éviter les procès & sur les moyens d'en tarir la source, par un Avocat en Parlement. Vol. in-8. Prix 24 s. A Paris, chez Monory, rue & vis-à-vis l'ancienne Comedie Française.*

Un Jurisconsulte plein de candeur, plein d'amour pour ses concitoyens, vient leur révéler les mystères d'iniquité qui souillent le temple de la Justice, & les brigandages dont ils seront inévitablement les victimes, si, assez imprudens pour entrer dans ce labyrinthe, ils confient à ceux qui l'habitent la défense de leur honneur, de leur fortune, de leurs droits les plus incontestables. Louis XIV avoit fait de sages reglemens contre la chicanne; mais leur exécution n'a jamais eu lieu, surtout l'article 13 du titre 31 de l'Ordonnance de 1667. On en a publié de nouveaux qui laissent subsister la racine du mal. » Il semble, dit l'Auteur, que la Justice » ait voulu proposer des prix à ceux qui » sauront le mieux faire des amplifications, » & qu'elle ait voulu favoriser les traitans » qui vendent du papier. » En fixant le nombre de lignes qui doivent entrer dans chaque page, & le nombre de lettres que doit renfermer chaque ligne, on a laissé une large porte ouverte aux abus, puisque les Procureurs restent les maîtres de multiplier le nombre des rôles, & de se taxer

réci-proquement leurs écritures ; d'ailleurs , on fait qu'ils ne daignent pas même respecter ce point du Règlement , car on voit souvent des lignes composées d'un seul mot ; heureux encore lorsqu'on n'est pas obligé de recourir à la ligne suivante pour y trouver la fin d'un mot. Une simple date , telle que *le 18 Février 1779* , occupe ordinairement un quart de page *in-folio* , & la même date est quelquefois répétée dans cent pages différentes de la même pièce d'écriture. On peut juger de-là du nombre de feuillets qu'il faut retourner , & de l'espace qu'on doit parcourir avant d'arriver à la fin d'un raisonnement.

L'Auteur a calculé ce que les 400 Procureurs au Parlement gagnent chaque année sur les Plaideurs ; il trouve un résultat de quatre millions : ceux du Châtelet enlèvent à leur tour au moins deux millions de la bourse de leurs cliens ; si l'on y joint les sommes que perçoivent de leur côté , & les *Procureurs au Grand-Conseil* & les *Avocats* *ès Conseils* , & les autres suppôts de la chicane attachés à la *Prévôté de l'Hôtel* , au *Bureau de la Ville* , à l'*Élection* , aux *Consuls* , &c. &c. « on verra avec étonnement qu'il n'y a pas d'armée victorieuse qui puisse tirer autant de contributions d'un pays conquis , que cette milice de la Justice en fait tirer de ses concitoyens. »

Dans toutes les classes de cette hiérat-

chie, l'Auteur découvre des abus odieux; mais qu'il croit faciles à détruire; il passe en revue les Huissiers, les Procureurs, les Greffiers, les Substituts, les Secrétaires de Substituts & de Rapporteurs, les Avocats & les Juges; tous lui paroissent répréhensibles; tous ont au moins franchi les bornes de la délicatesse & de la décence.

Les Huissiers ont fait un pacte avec les Procureurs, qui, sans nécessité, se font signifier une multitude d'Actes ruineux pour les Plaideurs: les uns cèdent aux autres un cinquième du produit de leurs exploits, & par cet acte même de désintéressement apparent, les Procureurs augmentent leurs charges de 40 pour cent, & les Huissiers augmentent les leurs de 60; ce qui coûte annuellement aux Parties 177,000 liv.

Quand une affaire est instruite & qu'on devoit l'introduire devant le Tribunal, les Procureurs même qui jouissent de la meilleure réputation, ont imaginé, avant d'aller à l'audience, de prendre au Greffe trois Sentences par défaut, l'un contre l'autre, auxquelles ils forment opposition; & ce n'est qu'après s'être laissé condamner respectivement qu'ils font paroître la cause à l'audience. « Chacune de ces Sentences coûte au moins 9 liv. chaque Procureur en obtient au moins cent par année, ce qui fait pour les 400 Procureurs une somme annuelle de 360,000 liv. »

Les appointemens qu'ils font prononcer,

le plus souvent sans nécessité, augmentent encore les procédures, & par conséquent les dépenses des Plaideurs : alors on a un prétexte favorable de répéter cinq ou six fois les mêmes choses dans différentes espèces de grimoires, connus sous les noms barbares de *Requêtes d'emploi*, de *Requêtes en demande*, de *Demandes en jugeant*, d'*Inventaires de productions*, de *Griefs & Moyens d'appel*, d'*Avertissemens d'avertissemens*, de *Contredits & salvations*, &c. &c. C'est sur-tout dans les affaires appointées que les Procureurs, au lieu de produire toutes les Pièces qui sont entre leurs mains, en réservent une partie qu'ils produisent successivement; ce qui leur donne lieu de renouveler les requêtes, les griefs, les avertissemens, les contredits, les salvations, &c. « Toutes ces écritures sont » mises en grosse, les sacs se multiplient, » & une affaire la plus modique devient » souvent d'un volume & d'un poids ef- » frayant. »

Ces sacs sont voiturés chez les Secrétaires des Rapporteurs, qui doivent en faire l'extrait; mais l'or seul peut déterminer un Secrétaire à les ouvrir. « Ils vendent au poids » de l'or, leur travail supposé; & ils ven- » dent à tous de préférence. On croit mê- » me pouvoir acheter d'eux la certitude » de gagner son procès; préjugé devenu » trop commun, préjugé non moins » deshonorant pour les Magistrats qu'utile » à leurs Secrétaires, qui sont sous les yeux

» de la Justice même des fortunes aussi rapi-  
 » des que dans les meilleurs emplois de la  
 » finance. »

Après le travail des Secrétaires , vient ce-  
 lui du Rapporteur qui présente l'affaire aux  
 Juges. Si la contestation leur paroît trop dif-  
 ficile à juger , ils prononcent un interlocu-  
 toire ; les Parties alors sont obligées de pro-  
 duire de nouvelles pièces ; ce sont ou des  
 plans d'héritage , ou des enquêtes , ou des  
 visites d'experts , ou des témoins à entendre ,  
 à taxer , à concilier , à payer. Ici com-  
 mence le rôle des Greffiers. *Ils grossoyent*  
*autant que faire se peut , parce qu'ils sont*  
*payés en raison inverse de la beauté & de la*  
*correction de leur écriture ; c'est-à-dire que*  
*plus ils gâtent de parchemin , plus ils sont*  
*récompensés. L'Auteur assure que dans cer-*  
*taines affaires , on voit de simples jugemens*  
*qui ne sont pas définitifs , & remplissent*  
*jusqu'à cinq & six mille rôles de parchemin.*

Dans ces heureuses circonstances on en-  
 tasse appointemens sur appointemens ; on  
 oblige celui qui veut être jugé , à *consigner*  
*des vacations ; " c'est-là , dit Loiseau , que*  
 » Messieurs les Conseillers & Messieurs  
 » les Présidens prennent salaire des vaca-  
 » tions qu'ils font aux procès de Commis-  
 » saires , hors les heures qu'ils disent assis-  
 » ter à l'ordinaire ». *Et si la Partie condam-*  
*née est insolvable , le victorieux se trouve*  
*ruiné.*

« Tel a gagné dans une Chambre qui au-

» roit perdu dans une autre , . . . & moyen-  
 » nant quelques Louis , on est distribué à  
 » quelle Chambre on veut ; on a même  
 » quel Rapporteur on desire. »

Nous n'avons pas le courage de transcrire ce qu'on lit dans ce Livre , sur les *ventes par décret & les saisies-réelles* ; on en frémiroit d'horreur. Il vaut mieux parler des moyens de réforme que l'Auteur propose au Gouvernement.

1<sup>o</sup>. On devroit défendre de mettre en grosse les écritures des Avocats , & de les estimer en Justice à proportion de leur longueur. Cet usage qui est fort nuisible aux Parties , soit par les frais en papier timbré où il les constitue ; soit par le dégoût qu'inspirent aux Juges des écritures d'une forme aussi bizarre ; l'est encore davantage par l'habitude qu'il fait contracter aux Avocats , de noyer leurs raisonnemens & leurs moyens dans un déluge de paroles inutiles ; & par l'espèce de dépendance où il les met à l'égard des Procureurs qui regardent la prolixité d'un Avocat , comme un mérite essentiel à leur intérêt. Il faudroit supprimer le *droit de révision* que les Procureurs obtinrent en 1693 pour une somme de 100,000 , & qui au lieu de leur rapporter 360,000 a déjà produit au moins 7,200,000 liv.

2<sup>o</sup>. Afin d'engager les Procureurs à ne plus se charger des causes évidemment insoutenables ; « il faudroit distinguer ce qui entre en »  
 » taxe pour une cause gagnée ou perdue,

» On pourroit réduire à la moitié ou aux  
 » deux tiers de la taxe générale les frais du  
 » Procureur qui succomberoit ou dans sa  
 » demande ou dans sa défense ; en sorte qu'il  
 » ne trouveroit plus son intérêt dans la mul-  
 » tiplicité des procédures». L'Auteur ajoute,  
 qu'il en connoît plusieurs *qui applaudiroient*  
*à cette réforme.*

3°. Outre les réformes qui tiennent immé-  
 diatement à la chose, l'Auteur voudroit qu'on  
 renversât l'ordre établi dans nos Ecoles ; qu'il  
 y eut plusieurs Professeurs en Droit Fran-  
 çois, & un seul en Droit Romain ; qu'au  
 lieu de Thèses & d'argumens *toujours com-*  
*muniés aux Elèves*, on les exerçât à dis-  
 courir sur des matières légales ; on leur fit  
 rédiger & faire des consultations propor-  
 tionnées à leur savoir ; & qu'on distribuât  
 des prix au lieu d'exiger de l'argent.

L'Auteur voudroit encore qu'on enseignât  
 indistinctement à la jeunesse de toutes les  
 classes, les premiers principes du Droit & de  
 la Jurisprudence ; qu'on entremêlât ces le-  
 çons avec la Physique, non la Physique gé-  
 nérale qui n'apprend rien ; mais *la Physique*  
*appliquée aux usages de la vie, aux Arts &*  
*métiers.*

Il seroit à désirer que ce Livre d'un prix  
 très-modique fût entre les mains de tout  
 le monde ; sa lecture seule pourroit calmer  
 les fureurs litigieuses d'un grand nombre de  
 personnes qui n'ont aucune idée de la pro-  
 fondeur de l'abîme où les entraîne la chican-

ne. Le style en est foible & trop négligé; mais il est si fort de choses, que l'Auteur n'a besoin pour émouvoir d'aucun secours de l'art.

N. B. Il s'est glissé dans le premier Extrait des *Entretiens sur l'Opéra*, une faute essentielle à corriger. On lit, p. 116, *le beau récitatif d'Agamemnon*, lisez: *le beau morceau d'Agamemnon*. Le défaut d'espace nous force de renvoyer la fin de cet Extrait au prochain Mercure.

---

## S P E C T A C L E S.

---

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON continue les représentations de la *Reine de Golconde*, qui ont été suivies autant qu'on pouvoit l'attendre de la saison. Cet Opéra, qui a eu du succès dans la nouveauté & à la première reprise, est toujours sûr de plaire.

Le sujet, tiré d'un Conte charmant & connu de tout le monde, est ingénieusement adapté à la Scène Lyrique. La musique en est agréable, pleine de morceaux d'un chant aimable & sensible; le deuxième Acte entier présente tout à la fois un tableau piquant & une situation intéressante & nouveau Théâtre. Les accessoires en sont très-riches & très-variés; & les airs de Danse ont de la grâce & de l'originalité.

Les rôles d'*Aline* & de *Saint-Phar* ont été très-bien exécutés par Mlle le Vasseur & M. Moreau. Tous les premiers Sujets de la Danse ont paru dans les Ballets, & il est inutile de dire qu'ils ont fait le plus grand plaisir; mais malgré la réunion de ces talens supérieurs & la perfection de l'exécution, le Public a trouvé les Ballets trop longs. Cet ouvrage a été composé dans un temps où la Danse formoit le principal intérêt de nos Opéras; les idées qu'on avoit sur ce genre de Spectacle ont un peu changé depuis quelques années, & l'on commence à sentir que la Danse n'y doit avoir que la seconde place.

M. de Monsigny n'a fait d'autre changement à sa musique que de fortifier les accompagnemens d'une partie du récitatif; & ce changement, quoique peu remarqué, a paru d'un bon effet. Si les deux Auteurs composoient aujourd'hui cet Opéra, peut-être suivroient-ils une autre marche dans la coupe générale du Drame. Le Public regrette que leurs talens, qu'il a si souvent applaudis, ne se réunissent pas encore pour lui procurer de nouveaux plaisirs.

Mlle Girardin a débuté aux premières représentations de cet Opéra par une ariette d'exécution qu'on a ajoutée au divertissement du quatrième Acte; & elle a joué le rôle d'*Aline* à la quatrième représentation. Elle a été fort applaudie. Le Public lui a trouvé une voix fraîche, légère & brillante; sa figure est théâtrale; elle a joué le rôle avec

intelligence & naturel ; ses gestes & son maintien se ressentent encore de l'embarras & de la timidité naturelle à une débutante ; il faut attendre pour prononcer sur son talent , que l'usage du Théâtre lui permette de mettre plus de liberté dans ses mouvemens & plus de sûreté dans son chant ; mais son debut suffit pour faire concevoir les plus grandes esperances,

---

Le Jeudi 8 Juillet , on a donné la première représentation de l'*Amore Soldato* ou l'*Amour Soldat* , Intermède Italien en trois Actes , dont la musique est del Signor Sacchini.

Le titre n'a aucun rapport avec la Pièce ; l'action en est moins embarrassée , quoique aussi peu vraisemblable que celle des autres intermèdes ; & il s'y trouveroit des situations comiques & plaisantes si elles étoient traitées avec un peu plus d'art. Mais la musique en est charmante , & digne de l'Auteur de *la Colonie*. Sa manière est pure , brillante , sage & du meilleur goût. Presque tous les airs sont agréables , & il y en a plusieurs qui sont du plus grand effet. C'est après *la Frascatana* & *la Buona Figliuola* , l'Intermède qui nous a paru réussir plus généralement. On regrette que toute cette musique agréable ne tienne pas à des Drames traités avec plus de décence , de vraisemblance & de goût. L'*Amore Soldato* a d'ailleurs été en général très-bien exécuté,

## G R A V U R E S.

**C**ARTE des environs de Londres, qui comprend le cours de la Tamise & les Provinces qui l'entourent, tant au Nord qu'au Sud, tirée de la grande Carte d'Angleterre de Browne, par M. Robert de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, &c.

*Carte des environs d'Edenburg*, qui comprend les Shires ou Comtés d'Edenburg; d'Haddingtoun, de Berwick, de Linlithgow, de Lanerk, de Stirling, de Clackmannan, de Kinross, de Fife, &c. tirée de la grande Carte d'Écosse de Dower, Ingénieur du Duc d'Argile. Par le même. Prix, 1 liv. 4 s. chaque Carte.

*Les Isles Britanniques*, en quatre Feuilles, formant une grande Carte. Prix, 4 liv. A Paris, chez le sieur Fortin, Ingénieur - Mécanicien du Roi, pour les Globes & Sphères, rue de la Harpe près celle du Foin.

On trouve chez le Sieur Bresson Maillard, Graveur - Coloriste, de l'Académie de S. Luc, rue Saint Jacques, en face de la rue de la Parcheminerie, maison du Limonadier, à Paris, des *Emblèmes sur velin & papier pour les différentes Fêtes, avec des pensées qui y sont relatives.*

L'Épouse & la Fille dudit Sieur Bresson, montrent aux Dames à dessiner & à peindre dans ce genre.

Elles se chargent de faire composer des vers sur des complimens de Fêtes, d'Étrennes & autres, & de les faire transcrire proprement dans de jolis Cartels.

Les Dame & Demoiselle Bresson colorent dans le fin toutes sortes d'Estampes, Trophées, Armoiries, &c.

On trouvera à la même demeure 48 Estampes de Saints Patrons, & Saintes, au bas desquelles sont des Vers, des Complimens, des Fêtes, & d'autres Bouquets, &c. Sentences en lettres d'or & autres en gros caractères, &c. Une suite de 36 Fables de La Fontaine, réduites en Quatrains, gravées par le célèbre Prévôt.

## ANNONCES LITTÉRAIRES.

**L**ETTES de M. de Longueville, Ecrivain Public, à M. \* \* \*. Deuxième Partie du Tome Premier. N°. IV. L'Auteur y présente un Portrait de J. J. Rousseau en XVIII Lettres. A Amsterdam; & se trouve à Paris, au Palais Royal, à la Loge de l'Auteur, dans la Gallerie qui communique de la Cour des Fontaines à la rue S. Honoré, 1779. Brochure in-8°. Prix 2 liv. 8 sols.

*Traité Élémentaire de Mathématiques*, à l'usage des Commerçans, par M. l'Abbé Fontenille. Vol. in-8°. Prix, 5 liv. A Paris, chez Bastien, Libraire, rue du Petit Lion S. Germain.

*Confidence Philosophique*, troisième Édition. 2 vol. in-8°. A Paris, chez le même Libraire.

*L'Inoculation justifiée, avec un essai sur la mue de la voix*, par M. Tissot, in-8°. A Paris, chez le même Libraire. Prix, 1 liv. 10 s.

*Géographie Élémentaire à l'usage des Collèges*,

avec un Précis de la Sphère & des Cartes, par M. Robert, Professeur Émérite de Philosophie. Troisième Édition. A Paris, chez le même Libraire.

*Exercice Journalier pour les principales Actions de la Vie Religieuse.* Nouvelle Édition, in-18. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.

*Essai d'une méthode générale propre à étendre les connoissances des Voyageurs, ou Recueil d'observations relatives à l'Histoire, à la répartition des Impôts, au Commerce, aux Sciences, &c.* par M. Meunier, Inspecteur des Ponts & Chaussées, &c. 2 vol. in-8°. Prix, 9 liv. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins. A Limoges, chez Barbou; à Poitiers, chez Faulcon, & à Angoulême, chez Dubois, Libraires.

*Tome 54<sup>e</sup> des Causes Célèbres,* contenant une accusation de rapt, de séduction, & une demande en regret d'un Bénéficiaire qui a permuté sa Cure contre un Canoniat. A Paris, chez Mérimot le jeune, quai des Augustins.

*Introduction à la connoissance Géographique & Politique des Etats de l'Europe,* par Busching, Conseiller au Conseil Supérieur du Roi de Prusse, traduit de l'Allemand, d'après la cinquième Édition in-8°. A Strasbourg, chez Stein.

*Les Séances de Melpomène & de Thalie à la rentrée de la Comédie Française,* Comédie en un Acte. A Paris, chez Esprit, au Palais Royal.

ERRATA. Dans le Mercure dernier, page 108, on lit, *arrive aux portes de Reims*: il faut lire, *arrive aux portes de Troyes.*

JOURNAL



*JOURNAL POLITIQUE*  
*DE BRUXELLES.*

---

TURQUIE.

*De CONSTANTINOPLE, le 13 Juin.*

**D**EUX Officiers Russes, l'un Major & l'autre Lieutenant de Hussards, expédiés de Pétersbourg en couriers, sont arrivés ici le 25 du mois dernier. Ils ont apporté au Comte de S. Priest, Ambassadeur de France, les présens que leur Souveraine lui destinoit. Ils consistent dans les marques de l'Ordre de S. André, dont on peut évaluer la richesse & le travail par le prix de l'Etoile seule, qu'on fait monter à 20,000 piastres; le diamant envoyé à Madame l'Ambassadrice, est estimé en valoir 18000; l'Impératrice y a joint trois lettres-de-change de 5000 écus au Lyon, chacune, dont S. E. disposera comme elle le jugera à propos. Le Comte de Panin & le Prince Potemkin, lui ont écrit en même-tems pour le féliciter du succès de ses soins, relativement à la paix, dont la conclusion est son ouvrage, & pour le prévenir que S. M. I. avoit fait prier S. M. T. C. de lui permettre d'accepter ces présens, comme une marque de la satisfaction que lui avoient

• 24 Juillet 1779.

L.

donné le zèle, l'intelligence, la discrétion & l'habileté avec lesquels il étoit parvenu à terminer les différends qui subsistoient entr'elle & la Porte.

Les mêmes Couriers étoient chargés d'une lettre du Prince Potemkin au Grand-Visir, & d'une montre d'or garnie de brillans, qui lui a été remise le 2 de ce mois avec des cérémonies dont l'objet paroît avoir été de détruire le bruit répandu par des gens mal intentionnés, que la Cour de Pétersbourg ne ratifieroit pas l'accommodement. On attend incessamment le Major de Thiers, chargé d'apporter cette ratification, qui seroit déjà arrivée, si les présens qui devoient l'accompagner avoient pu être plutôt prêts. En attendant, le Ministre Russe a eu quelques conférences avec les Plénipotentiaires Ottomans, relativement à l'exécution de quelques articles du traité. La Porte, en conséquence, a envoyé au Bacha de Bender l'ordre positif de ne pas permettre aux déserteurs Russes, Polonois, Moldaves ou Tartares, de s'établir dans le district d'Oczakow, & d'enjoindre aux Cosaques du Don, de retourner dans leur Patrie & de profiter de l'amnistie générale que leur offre l'Impératrice, ou de se rapprocher davantage de l'intérieur de l'empire (1).

---

(1) Ces Cosaques sont les mêmes qui quittèrent leur pays il y a quelques années, & s'établirent sur les frontières de la Turquie, lorsque l'Impératrice voulut introduire parmi eux l'administration qu'elle avoit établie parmi les Cosaques Zaporoves.

Le 27 du mois dernier, le Kiaya-Bey, ou Lieutenant du Grand-Vifir, a été déposé & remplacé par Mustapha Aga, premier Secrétaire des Requêtes. On attribue sa disgrâce à l'imprudencè qu'il a eue de se brouiller avec le-Reis-Effendi, dont le crédit augmente chaque jour par la protection que lui accorde Seliſtar-Aga, Porte-glaive, & en même-tems favori du Grand-Seigneur.

## R U S S I E.

*De P É T E R S B O U R G , le 12 Juin.*

LE Prince de Repnin, arrivé le 7 de ce mois de Teſchen, ſe rendit le lendemain à Czarsko-Zelo, où l'Impératrice, pour lui témoigner ſa ſatisfaction de la conduite qu'il a tenue à Teſchen, l'a décoré de l'Ordre de S. André.

Le 10 de ce mois, le Comte de Panin remit au Chevalier de Corberon, chargé des affaires de France, un très-beau préſent de la part de l'Impératrice; il conſiſte entr'autres en une ſuperbe boîte d'or garnie de diamans.

La Grande-Duchefſe eſt à préſent parfaitement rétablie de ſes couches; & depuis quelques jours elle ſort, & fait des promenades en voiture. Le jeune Prince Conſtantin commence auſſi à prendre des forces, ſur-tout depuis qu'on lui a donné une autre nourrice.

S. M. I. par un ordre expedié au Sénat le 16

du mois dernier , a aboli tous les droits de douane & autres impositions auxquelles les grains étoient sujets à Riga. Ils ne payeront plus à leur embarquement dans ce port , que le même droit que paient ceux de la Livonie , de la Russie-Blanche , de la Courlande & de la Pologne.

On a publié en même-tems un Edit en date du 5 Mai dernier , portant amnistie en faveur de tous les soldats qui ont déserté de leurs Corps , & de tous les sujets quelconques en général qui se seront expatriés pour quelque crime que ce soit , à l'exception cependant du meurtre. Ils doivent rentrer dans leur pays dans le délai d'un an , & de deux pour ceux qui , à la publication de cet Edit , se trouveront très-éloignés.

## ALLEMAGNE.

*De VIENNE , le 30 Juin.*

LES troupes qui arrivent successivement des différentes parties du théâtre de la guerre , & qui passent dans ces environs , s'arrêtent un jour ou deux au camp de Minkendorff , près de Laxembourg. Elles passent en revue devant LL. MM. II. & R. , & continuent ensuite leur route pour leurs quartiers. Le régiment du Feld - Maréchal Comte de Nadaſti , hussards , y a tendu ses tentes à son passage. Les Officiers & les Soldats ont reçu des témoignages flatteurs de la satisfaction de nos Souverains , qui ont accordé aux premiers un mois d'appointemens en gratification , & fait distribuer aux Soldats du vin , de la viande & de l'argent.

On lit ici l'extrait d'une lettre que l'Im-

pératrice-Reine a écrite le 2 de ce mois au Duc Ferdinand de Brunfwick. Elle lui marque avec quelle joie elle a appris par le témoignage unanime tant des Officiers prisonniers , que des habitans de Troppau & de Jagerndorff , les preuves multipliées de bonté , d'humanité & de générosité , que le Prince Héritaire de Brunfwick , & le Prince Frédéric son frere , ont données pendant leur séjour dans ces Villes. Elle prie en conséquence le Duc Ferdinand , s'il n'y trouve point d'inconvénient , d'assurer les deux Princes de sa reconnoissance, & des sentimens qu'une conduite aussi belle lui avoit inspirés pour leurs personnes. Cette lettre a dû être d'autant plus agréable au Duc Ferdinand , que c'est sous lui que ses neveux ont appris dans la dernière guerre à allier les qualités du grand Capitaine , à celles de l'homme & du citoyen.

Le 26 de ce mois , vers les 9 heures du matin , le magasin à poudre , situé dans le fauxbourg de Lichtensthal , a sauté en l'air avec un fracas épouvantable. On y avoit déposé une quantité considérable de boulets , de bombes , de cartouches , & d'autres munitions de guerre , que les troupes avoient rapportées à leur retour. L'explosion a lancé au loin tous ces instrumens de mort qui ont fait beaucoup de dégats sur les maisons voisines , dont les unes ont été renversées , les autres fort endommagées ; elle s'est fait sentir jusques dans les autres fauxbourgs , où il y a eu un grand nombre de fenêtrés & de vitres cassées. L'Empereur étoit à Laxembourg : au bruit qui est parvenu jusqu'à lui , & dont il a soupçonné la cause , il est monté à cheval malgré les efforts qu'on a faits

pour le retenir , & est accouru. Il s'est transporté sur les lieux pour donner les ordres nécessaires , & a fait prendre les armes à un détachement de Cavalerie , & à un corps d'Infanterie , pour contenir le peuple que la curiosité attiroit. On ignore la cause de ce désastre. De 28 soldats qui étoient occupés dans le magasin à séparer les cartouches , aucun n'a échappé. Le nombre des personnes qui ont péri & qui ont été blessées dans cette occasion , n'est cependant pas aussi considérable qu'on l'avoit d'abord débité. Parmi elles , dit-on , on compte le Prélat de Closter-Neubourg , qui se promenoit alors dans les environs , & qui a sauté en l'air avec sa voiture & ses chevaux. On croit que la campagne aura aussi beaucoup souffert. Le désastre auroit été encore plus grand , si le magasin eût été plus profond , & vouté intérieurement , ou s'il n'eût pas été plus élevé que le fauxbourg auquel il touchoit.

On va repaver à neuf cette Capitale : les pavés que l'on taille pour cet effet , doivent avoir un pied de diamètre.

*De R A T I S B O N N E ; le 30 Juin.*

L'ELECTEUR Palatin a adressé au Directoire de l'Empire une lettre en date du 15 de ce mois , concernant l'accession de l'Empire à la pacification de Teschen. S. A. E. après avoir rappelé l'article XIV. de cette pacification , par lequel toutes les parties intéressées sont convenues de réclamer l'accession de l'Empereur & celle de tout le Corps Germanique , recommande cette affaire au Directoire , afin que lorsque l'on viendra à traiter cet objet , il dirige les choses de manière que le Collège des Villes Impériales ne fasse aucune difficulté d'ac-

céder au traité. L'Electeur se promet de saisir toutes les occasions d'en témoigner sa reconnoissance.

C'est le 20 de ce mois que le Baron de Lehrbach, co-Commissaire Impérial à la Diète, a présenté ses lettres de créance, & s'est légitimé. Depuis ce moment il est entré dans l'exercice de ses fonctions.

La disgrâce de MM. Lory & Obermeyer donne lieu à beaucoup de bruits, dont la plûpart ne paroissent avoir aucune vraisemblance; ils ont été relégués, l'un à Neubourg, & l'autre à Amberg. Les appointemens dont ils jouissoient leur ont été conservés.

Le nombre des Couriers Russes qui, depuis quelque tems, passent par cette Ville, écrit-on de Berlin, & qui se rendent ensuite les uns à Versailles & les autres à Londres, renouvellent les bruits qui se sont répandus depuis quelque tems, de l'offre que l'Impératrice de Russie fait de sa médiation à la France & à l'Angleterre.

## I T A L I E.

*De R O M E , le 30 Juin.*

ON croit que le Consistoire, déjà renvoyé plusieurs fois, ne se tiendra pas encore au commencement du mois prochain. L'Abbé Fazzi, Professeur à l'Université de Pise, nommé à l'Evêché de S. Miniato,

& qui devoit y être proposé, a eu la permission de retourner à sa Chaire, & celle de se faire consacrer dans sa patrie lorsqu'il aura été nommé dans le Consistoire. S. S. dont la santé est toujours chancelante, se dispose à se rendre au palais du Quirinal où l'on prépare tout pour la recevoir, & où elle passera le reste de l'été. On a vu avec joie qu'elle a été en état de recevoir, le jour de St. Pierre, la haquenée que le Roi de Naples lui fait présenter tous les ans. L'ordre pour cette cérémonie étoit arrivé au Connétable Colonne, qui, se trouvant indisposé, a obtenu d'être suppléé par le Cardinal Marc-Antoine Colonna.

Le jour de la St. Jean est par-tout une fête, que souvent en bien des endroits le peuple célèbre plus par des excès & des débauches, que par des exercices de piété. Ces indécences n'étoient pas moins communes ici qu'ailleurs; elles avoient lieu sur-tout la nuit qui précède ce jour. Sous le prétexte de prendre le frais, on voyoit des personnes des deux sexes sortir de la Ville, & se répandre dans les campagnes les plus solitaires. On attribue à ces promenades nocturnes la surcharge qu'éprouvoient tous les ans les hospices destinés aux infortunés enfans abandonnés au moment de leur naissance. S. S. pour y remédier, vient de défendre ces excursions sous peine de 50 écus d'amende & de trois coups d'estrapade pour les hommes, &

pour les femmes, sous des peines aussi graves & même corporelles.

Selon les lettres de Venise, on y est occupé à modérer les dernières loix émanées du Grand-Conseil, relativement aux Ordres Religieux : on croit qu'il leur sera permis désormais de rouvrir leurs Noviciats; qu'on ne fixera aucun âge pour la prise d'habit, & que celui des vœux & de la profession ne sera pas reculé au-delà de seize ans, comme l'a réglé le Concile de Trente; que les Supérieurs seront les maîtres de faire passer leurs Religieux d'un Couvent dans un autre, & d'assigner leurs chambres pour prison à ceux dont ils seront mécontents, & que ces derniers, avant de réclamer contre le châtement, commenceront par s'y soumettre.

» Depuis que le Chevalier Acton, écrit-on de Naples, a été nommé Ministre de la Marine, ce département a pris un nouvel éclat, vraiment digne de celui qui distingue la Marine des autres branches de la maison de Bourbon. Les armemens qui se font sont nombreux; jusqu'à-présent ils ont été dirigés contre les barbaresques; les circonstances actuelles peuvent nous mettre dans le cas d'avoir d'autres ennemis, & le fait suivant semble les indiquer. Une de nos Frégates de 36 canons, croisant dans la mer de Sicile, en rencontra une de 28, qui, à sa vue, arbora pavillon Algérien; la nôtre arbora aussi-tôt pavillon François, & demanda communication; mais l'autre s'approcha, lâcha sa bordée, & hissa ensuite pavillon Anglois. Elle étoit en effet de cette Nation, & armée à Mahon. Le combat s'engagea & dura cinq heures, au bout desquelles le Mahonois fut obligé

d'amener. Il a été conduit à Trapani , & l'équipage au nombre de 200 hommes est aux fers. Comme les loix de la mer veulent que quiconque tire du canon sous pavillon faux soit traité comme un Forban , on a instruit la Cour de ce qui s'est passé , & on attend sa décision sur un évènement dont le commerce entre ce Royaume & l'Angleterre , peut souffrir infiniment “.

*De LIVOURNE , le 30 Juin.*

LE paquebot Anglois , parti d'ici le 17 de ce mois pour Minorque avec des dépêches de la Cour d'Angleterre , a été pris à peu de distance de nos côtes par un chébec François & conduit à Bastia. C'est la seconde fois que les dépêches du Gouvernement Britannique tombent entre les mains de ses ennemis , qui , sans doute , en profiteront si elles ne contiennent pas de faux avis , comme cela peut être ; car on fait que rien n'est plus facile que de les jeter à la mer lorsqu'on craint que leur prise ne soit de conséquence.

Selon les lettres de Corse , on fit le 25 du mois dernier , à Bastia , l'ouverture des Etats avec les formalités d'usage. Le Comte de Marbeuf & M. de Hocheperon , en qualité de Commissaires du Roi , prononcèrent chacun un discours dans lequel ils mirent sous les yeux des Etats les bienfaits qu'ils ont reçus de leur Souverain , & les exhortèrent à les mériter par leur zèle & par leur patriotisme. Le 2 de ce mois on élut

les députés en Cour, qui sont, pour le Clergé, l'Evêque d'Ajaccio; pour la Noblesse, D. Giubega de Calvi, Docteur en Médecine; & pour le Tiers-Etat, M. Pierre Rigo, chef de la Communauté de cette ville. Le 7, à 6 heures du matin, on exécuta la sentence rendue le 5 par le Conseil Supérieur, contre Jacques-Pierre Abatucci, Corse de nation, Lieutenant-Colonel du régiment Provincial, & Guillaume Tusco. Le premier, qui dégradait la profession la plus noble par des crimes bien bas, puisqu'il abusoit de sa place pour faire faire des faux par les subalternes qui devoient lui obéir, a été condamné, ainsi que son complice, à la marque & à 9 ans de galères.

» Le Roi de Maroc, écrit-on de Barbarie, a envoyé ordre à Tétuan d'acheter & d'enclorre pour son compte un Terrain spacieux hors des murs de cette Place, où les Naturels & les Etrangers pourront faire bâtir des Maisons, sans payer d'autre droit qu'une petite redevance pour l'emplacement «.

» Sa colère contre ses fils Giadgid & Abderaman, paroît s'être fort adoucie : on dit même que ces deux Princes ont été déjà remis en liberté. L'évènement apprendra s'il sera plus ferme dans la résolution qu'il a prise de châtier sévèrement les Arabes rebelles & voleurs de grand chemin, qui composent la peuplade de Shahuguia : l'Alcaïde El-Asmy-Sifiani, qui en est chargé, doit marcher à la tête de plusieurs détachemens des Troupes qu'il commande, & de 3000 Maures. Le Pacha Bella passera de son côté la rivière de Busfeja, à l'ouest de Tétuan, & assistera à la prestation du serment, par lequel les Barbares des montagnes voisines s'obligeront de vivre en bonne harmonie avec les habitans de Tétuan, & ratifie-

ront cette promesse par différentes cérémonies, qui se feront sur une Montagne des environs où se trouve le tombeau du Chérif Muley-Abdifelam, pour lequel les Maures de ce district ont une vénération particulière «.

## E S P A G N E.

*De MADRID, le 30 Juin.*

ON s'attend à voir la Cour revenir incessamment d'Aranjuez dans cette capitale. Le voile dont elle s'étoit enveloppée jusqu'à-présent, commence à se retirer. On fait que le 15 de ce mois la flotte de Cadix étoit encore dans le port, d'où les vents contraires l'empêchoient de sortir; le bruit qui avoit couru de l'apparition de la flotte Française à la hauteur de la Corogne s'est pleinement confirmé, & on ne fait plus un mystère d'avouer aujourd'hui que l'escadre du Ferrol s'étant rendue à la Corogne, pour se joindre à la flotte Française. L'Ambassadeur d'Angleterre qui ne peut plus douter des dispositions de notre Cour, s'est rendu le 20 de ce mois à la Secrétairerie Royale où il ne s'est arrêté que le tems nécessaire pour demander des passeports pour deux couriers qu'il a expédiés en Angleterre. Depuis ce tems ce Ministre n'a plus reparu en public, & on ne doute pas qu'il ne se dispose à son départ.

Le bruit général est que le blocus de Gibraltar est décidé. Il sera formé par les troupes du camp de

Saint-Roch au-delà du Fort Saint-Philippe , & du retranchement élevé pour empêcher la communication de cette place avec l'Espagne , & par celles assemblées sur la côte de Grenade , de Malaga , &c. D. Martin d'Alvarès commande le premier de ces corps , & le Comte de Laschy le second ; ils ont sous eux le Marquis de la Torré , le Comte de Revillagigado & D. Ladislas Abor , Lieutenans-Généraux ; le Marquis de Zaïa , D. Manuel Cagigal , le Marquis de la Torre Mansa-Méga , le Marquis de Mente Hermoso , D. Joakin de Fondivielle , D. Joseph Véciana , Maréchaux-de-camp. D. Juan Cavallero , Maréchal-de-camp , est Maréchal-des-logis de l'armée ; D. Antonio Alvarès , le Marquis d'Arellano , Maréchaux-de-camp , sous-Majors - Généraux de l'Infanterie. D. Rudesenda Tilly , Maréchal-de-camp , commande l'Artillerie. Les Aides-Majors pour l'Infanterie sont D. Vicente de Horès , Brigadier , Colonel du Régiment de Milice de Soria , & D. Antonio Gutiérrez , Colonel du régiment d'Afrique ; les Aides-Majors pour la cavalerie sont le Comte de Uffit , & Dom Gaspard d'Alvarès , Soto-Mayor , - Capitaines agrégés au régiment de cavalerie de Sant-Yago.

Les troupes en marche pour se joindre à celles qui garnissent ordinairement la côte depuis Grenade jusqu'à Cadix , sont 2 bataillons des gardes Espagnoles , deux des gardes Vallonnes , autant du régiment de Zamora & de celui de Soria ; le second bataillon de celui de Cordoue ; les deux du régiment de Guadalaxara ; le bataillon des volontaires d'Aragon ; les deux du régiment de Catalogne , & les deux de celui du même nom appelés Miquelets ; en tout 16 bataillons. La cavalerie est composée du régiment du Prince , de 2 escadrons du régiment de l'Infant , de celui de Bourbon , de celui de Montesa ; de 2 des dragons de Pavie & de Lusitanie , en tout 12 escadrons complets , sur le pied de 129 Maîtres , & de la compagnie de carabiniers.

On a publié à Malaga un ordre de la Cour , en

date du 19 de ce mois , par lequel il est enjoint à tous les sujets & habitans de la côte & du Royaume de Grenade , de rompre tout commerce , toute correspondance & toute communication directe & indirecte , tant par mer que par terre , avec la place de Gibraltar ; il leur est défendu en même-tems , sous peine de mort , d'y porter des vivres & des provisions d'aucune espece. Le Chef-d'Escadre Dom Barcelo croise à l'embouchure du détroit , pour veiller à l'exécution des ordres du Roi du côté la mer ; & les deux régimens des volontaires de Catalogne & des volontaires d'Aragon , vont former par terre un cordon depuis le Château de Fangirole , jusqu'à Tariffe & au-delà. La punition des coupables , sans distinction de qualité ni de condition , est attribuée exclusivement au tribunal du Capitaine-Général de la Province de Grenade.

La Déclaration de Guerre contre l'Angleterre a été publiée , & il a été envoyé depuis dans le Royaume un décret du Roi , défendant l'introduction de toute marchandise Angloise , même de la morue , sur bâtimens neutres ; enjoignant à tous Marchands de déclarer dans quinze jours la quantité & la nature des marchandises Angloises dont ils sont fournis , & à tout Anglois de sortir du Royaume dans le même terme , à moins qu'ils ne soient naturalisés & habitans dans l'intérieur des Terres. Il a été aussi , dit-on , expédié des ordres dans tous les ports pour y arrêter les bâtimens Anglois.

## A N G L E T E R R E.

*De LONDRES , le 10 Juillet.*

LE bill pour l'augmentation des troupes

réglées & le doublement de la milice , réformé dans la Chambre Haute le 2 de ce mois , fut renvoyé le même jour à la Basse , où il donna lieu à bien des débats. Les Communes , à qui la constitution attribue le droit exclusif de rédiger les bills qui concernent les subsides , prétendoient que celui-ci étoit de cette espèce , & que les Pairs n'étoient point autorisés à y faire des changemens. La crainte de porter atteinte à des privilèges précieux , fit proposer de rejeter le bill tout entier , & d'en dresser sur-le-champ un autre conforme cependant au plan arrêté dans la Chambre Haute à laquelle on le renverroit ensuite. C'eût été faire ce que vouloient les Pairs , mais en prenant une route plus lente. Le Lord North qui avoit ses raisons pour desirer que l'on prît le chemin le plus court , après avoir observé qu'il ignoroit pourquoi quelques Ministres ( le Lord Weymouth entr'autres ) avoient différé d'avis avec lui , proposa d'examiner ces changemens , en se servant de cette expression : que , quant à lui , *il ne dédaignoit point les miettes qui tomboient de la table des Seigneurs*. Cet avis passa. Les changemens furent approuvés , & le bill resta dans la forme que lui avoient donné les pairs.

Le lendemain le Roi se rendit au Parlement avec le cérémonial accoutumé ; & , ayant mandé les Communes dans la Chambre Haute , il donna son consentement au

bill passé la veille , & à celui pour mieux accélérer l'équipement de la flotte royale. Il termina ensuite la séance par le discours suivant.

*Mylords & Messieurs* : Les services essentiels & multipliés que vous m'avez rendus , ainsi qu'à votre pays , durant le cours de vos longues séances au Parlement , demandent mes plus sincères remerciemens.

J'ai vu avec la plus grande satisfaction , le zèle que vous avez manifesté pour soutenir & continuer la guerre juste & nécessaire dans laquelle je suis engagé , & je ne suis pas moins sensible à votre attention pour l'état présent de mon Royaume d'Irlande : mon affection paternelle pour tout mon peuple m'inspire la plus vive sollicitude pour le bonheur & la prospérité de toutes les parties de ma domination.

Jusqu'à-présent , les évènements de guerre n'ont donné à la Cour de France aucune raison de triompher des suites de son injustice ; & j'espère , par un vif & heureux emploi des forces que vous avez mises entre mes mains , réduire cette Puissance ambitieuse à souhaiter de n'avoir pas , sans provocation ou sujet de plaintes , insulté l'honneur & usurpé les droits de ma couronne.

Je vous ai déjà informé de la démarche hostile de la Cour d'Espagne. Quelque couleur que l'on entreprenne de donner à cet injuste procédé , je fais bien que je n'ai rien à me reprocher : il en est résulté les démonstrations les plus éclatantes de la loyauté & affection de mon Parlement envers ma personne & le Gouvernement , pour lesquelles je vous réitère mes remerciemens ; je considère comme un heureux présage du succès de mes armes , que l'augmentation des difficultés n'ait servi qu'à augmenter le courage & la constance de la Nation , à encourager & à unir mon peuple pour la défense de son pays , & de tout ce qui peut lui être cher. La saison avancée

exige que je vous accorde quelque relâche , & je le fais avec d'autant moins de répugnance , que , suivant le pouvoir que me donne la loi , je puis en 15 jours avoir de nouveau vos conseils & votre assistance , si les circonstances m'obligeoient de vous assembler avant le tems ordinaire.

*Messieurs de la Chambre des Communes* : Les diverses & grandes opérations militaires ont , à mon grand regret , occasionné des dépenses extraordinaires , & augmenté le fardeau des impôts sur mon peuple fidèle & bien aimé ; je ne puis assez vous remercier de la confiance que vous avez mise en moi , & de la bonne volonté & du zèle avec lesquels vous avez accordé de si grands subsides pour l'année courante.

*Mylords & Messieurs* : Il est impossible de parler sans la plus vive douleur de la continuation de la rebellion dans l'Amérique Septentrionale ; mais nous avons donné des preuves si incontestables de notre sincère disposition à mettre fin à ces troubles , que je dois encore espérer que les mauvais desseins des ennemis de la Grande-Bretagne ne prévaudront pas long-tems sur l'intérêt évident de ces malheureuses provinces , & qu'elles ne persisteront pas aveuglement à préférer une liaison dangereuse avec une Puissance étrangère , à la paix & à la réunion avec leur Mere-Patrie.

La prochaine séance est jusqu'à présent fixée au 5 du mois prochain ; mais il est vraisemblable que les circonstances pourront la reculer. Les cris de l'Opposition dans les momens critiques qui peuvent survenir , fatigueront la Cour & le Ministère ; & s'il n'arrive aucun évènement heureux qui pourroit seul les étouffer , il y a apparence qu'on ne s'y exposera que lorsque le besoin de nouveaux subsides l'emportera sur toute autre

considération. Ceux qui ont été accordés pour le service de cette année montent à 14,872,519 liv. st. 6 sch. 8 d. Les moyens qui doivent les fournir produiront une somme de 15, 726,617 liv. 8 d. & demi, ce qui fait un excédent de 854,098 liv. st. 2 sch. un demi d. On ne comprend pas dans la première somme le million de subside extraordinaire accordé au Roi pour le mettre en état de subvenir aux dépenses extraordinaires, & qui sera avancé par la Banque.

Les espérances vagues que le Roi a laissé appercevoir à la fin de son discours sur une réconciliation avec l'Amérique, ont été avidement adoptées. La plupart de nos gazettes, celles du moins qui s'impriment sous l'influence de la Cour, s'empres- sent d'annoncer que tous les avis de l'Amérique Septentrionale préparent à une révolution qui en ramenera les habitans à leur ancien attachement à l'Angleterre. Ces espérances flatteuses ne se voient que dans nos gazettes. Tous les faits semblent les contredire. Sir George Collier, dans sa lettre au Général Clinton, en donne à la vérité de pareilles; mais on doit se souvenir que par-tout où les troupes royales ont pénétré, les chefs de l'expédition se sont empressés de dire qu'ils ont trouvé les Peuples disposés à la soumission; & ces dispositions ont changé subitement, aussi-tôt que nos armées se sont retirées. Sir George Collier a dû parler comme ont parlé successivement les Généraux Gage, Howe & Clinton; le Lord Cornwallis suivra leur exemple à son tour. On est persuadé ici qu'il porte un projet de pacification; mais on ignore en quoi il consiste, & s'il ressemble à celui que M. David Hartley avoit proposé le 18 du mois dernier au Parlement. Il demandoit, 1<sup>o</sup>. qu'il fût nommé des Commissaires pour entendre, consulter & convenir

d'un règlement définitif, & d'une pacification des troubles actuellement existans en Amérique, à des conditions sûres, honorables & permanentes, soumises à la ratification du Parlement. 2°. Que les Commissaires fussent autorisés à consentir, par forme de préliminaire, à une suspension de toutes hostilités par mer & par terre pendant dix ans. 3°. Que les Commissaires fussent autorisés à convenir, comme un second préliminaire, de la suspension de tous les actes du Parlement concernant l'Amérique pendant ladite trêve. 4°. Qu'on convînt d'une pareille trêve & pour le même espace de tems, entre la France & la Grande-Bretagne. 5°. Qu'immédiatement après la signature desdits préliminaires, on mît sur pied la négociation du traité général. 6°. Que chaque article de la négociation pût sortir son effet comme arrêté entre les Parties contractantes durant le cours de la négociation, sans attendre la conclusion du Traité.

La déclaration de l'Espagne doit changer absolument tous les plans qui l'ont pu précéder. Il n'y auroit que des avantages considérables qui pourroient faciliter les négociations en Amérique & en Europe. Nous n'en avons pas encore dans le Nouveau-Monde. Tout ce qu'on a débité des progrès du Général Prevost, de sa victoire sur le Général Lincoln, à la suite de laquelle il avoit passé la Savanah & pénétré dans la Georgie, ne s'est point confirmé. La Cour n'auroit pas manqué de publier ces nouvelles intéressantes si elles étoient fondées. Son silence sur la reprise de nos établissemens au Sénégal a fait tomber aussi tout ce qu'on en avoit débité, & les relations circonstanciées que plusieurs de nos papiers s'étoient empressés

d'imaginer & de publier. On s'est contenté d'annoncer depuis que l'on n'avoit repris que Gorée , & cette expédition n'a pas dû coûter beaucoup , puisqu'on fait que les François l'avoient évacuée. On ne croit pas que l'Amiral Hughes entreprenne rien sur le Sénégal , puisque le Gouvernement qui n'a appris qu'après son départ la prise de Pondichéry , lui a envoyé l'ordre de détacher la plus grande partie de son escadre , & de continuer son voyage avec le *Superbe* , de 74 canons , qu'il monte , en laissant sur la côte la *Vengeance* de 74 , & l'*Acteon* de 44 , pour y croiser pendant un mois , & passer ensuite aux Indes Occidentales.

Il se pourroit que les nouvelles apportées par l'Exprès arrivé dernièrement de Ste-Lucie , eussent le même sort que celles qu'on supposoit avoir été apportées d'Afrique par le Lieutenant Mathews. Voici quelle est la version du jour. Il y a eu entre la flotte de l'Amiral Byron & celle du Comte d'Estaing une rencontre dans laquelle il y a eu quelques coups de canon tirés & peu de dommages. L'Amiral François a regagné la Martinique avec 17 vaisseaux de ligne & 12 frégates , & l'Anglois est retourné à Ste-Lucie avec 22 vaisseaux de ligne , 5 frégates , & quelques autres bâtimens employés à observer continuellement les mouvemens des François.

Nous ne devons pas être étonnés de n'avoir que des nouvelles vagues de nos flottes en Amérique , puisque nous ne sommes pas

mieux instruits de ce que fait dans nos mers celle du Chevalier Hardi. Tout ce que nous avons appris par un Exprès arrivé le 2 au matin, est que la frégate l'*Embuscade*, de 32 canons, s'est emparée le 23 Juin de la corvette l'*Helene* de 14, suivant le rapport de laquelle 10 vaisseaux de ligne Espagnols & quelques frégates sorties du Ferrol ont joint le 12 le Comte d'Orvilliers à la hauteur de la Corogne; & quoique par cette réunion les forces des François fussent de beaucoup supérieures aux nôtres, l'Amiral Hardy est resté dans sa croisière à la hauteur d'Ouessant, résolu de ne point éviter le combat. On assure que les vaisseaux le *Tonnant* & l'*Intrepide*, de 74 & de 64 canons, ont mis le 22 à la voile de Portsmouth pour le rejoindre, & que le *Culloden*, de 74, est déjà à la rade de St-Hélène, & prêt à partir; il fera le 3<sup>ime</sup> vaisseau de la flotte.

Malgré ces avis, bien des personnes sont persuadées que Sir Charles Hardy s'est rapproché de la Manche où la défense de nos côtes navales le rappelle, & qu'il ne les exposera pas à une invasion certaine si le sort des combats ne nous étoit pas favorable. Cette invasion a inspiré une terreur générale; on fait par-tout des préparatifs pour s'y opposer, & l'incertitude du lieu où elle se fera obligeant de les multiplier considérablement, fait que l'on est foible par-tout. Le danger général excite aux plus grands efforts; la Compagnie des Indes, comme nous l'avons dit, a été la première à offrir ses secours au Gouvernement; elle a cependant changé le genre de ses premières offres; au lieu de lever des hommes & de construire des vaisseaux,

elle se propose de donner des gratifications à ceux qui s'enrôleront volontairement dans la Marine Royale ou dans les Troupes de terre. Les premiers deux mille Matelots experts recevront 3 guinées ; les premiers deux mille Matelots ordinaires 2. Les premiers deux mille hommes qui s'offriront pour le service de terre auront une guinée & demie. Quelques Villes du Royaume suivent cet exemple de patriotisme. Celle de Liverpool a promis 10 guinées à chaque Matelot expert, & 5 à chaque Matelot ordinaire qui s'enrôlera volontairement chez elle pour le service du Roi ; celles de Bath, de Kingston-sur-Hull, d'Exeter, d'Yarmouth, d'Edimbourg, &c. donnent aussi des gratifications plus ou moins fortes. Les Marchands de Bristol en contribuant au bien général, ont plus consulté leur bien particulier ; ils ont fait des souscriptions pour équiper des bâtimens qui protégeront leur commerce. La Ville de Westminster lève un Régiment à ses dépens ; le Duc de Rutland qui a offert d'en lever aussi un, a obtenu l'agrément du Roi ; M. Thomas Lister levera 3 Compagnies de Chevaux-Légers dans les Comtés d'Yorck & de Lancastre. Le Comte de Derby avoit fait la même offre ; mais S. M. l'a refusée ; & on croit que ce qui a empêché d'accepter ses services, c'est qu'il est neveu du Général Burgoyne.

Cet enthousiasme n'est pas général. L'humour qu'on a conçu contre le Ministère, qu'on voudroit voir changer, a sans doute un peu contribué à refroidir le patriotisme de quelques particuliers, de quelques corps & de quelques villes ; & ni les uns ni les autres n'ont laissé ignorer leurs motifs. „ On dit, lit-on dans quelques-uns de nos papiers, que les François vont faire une descente sur nos côtes, & que le Roi se mettra à la

tête de ses troupes pour aller à leur rencontre. Sûrement les Ministres l'aiment trop pour ne pas le suivre ; ils lui doivent au moins cette marque d'attention en reconnaissance de son opiniâtreté à les soutenir contre le vœu de la Nation ; il seroit abominable qu'ils ne se montrassent pas mieux à la tête des troupes que dans le Conseil. Ce sera un beau moment pour la Providence si à la fin elle nous prend assez en pitié pour nous en débarrasser. Quelques balles & quelques boulets François , dirigés par sa bonté suprême , peuvent faire ce que toute notre éloquence n'a pu obtenir “.

L'importance des évènements & notre situation critique ne nous empêchent pas , comme on voit , de faire des plaisanteries bonnes ou mauvaises ; on vient de publier encore celle-ci sous le nom de *Prophéties de Merlin pour l'année 1779 , & suivantes.*

» Avant le mois de Juillet l'Espagne reconnoitra l'indépendance de l'Amérique. Vers le mois de Septembre la Cour de Vienne fera une pareille déclaration. Avant la fin de l'année , plusieurs Etats d'Italie suivront cet exemple ; tandis que les Hollandois éviteront autant qu'il leur sera possible d'en venir à une déclaration ouverte pour se tenir hors de la presse , & conserver par-là le privilège assez lucratif d'être les voituriers de toute l'Europe. Les Isles Angloises de l'Amérique ne regarderont point l'Amérique Septentrionale comme un ennemi qui a juré leur perte ; & de leur côté les Américains ne seront point jaloux des Habitans de ces Isles. Leurs Colons , ainsi que ceux des Isles Françaises , Hollandoises , Danoises , établiront avec les Américains une correspondance de commerce également avantageuse

à toutes ces Nations. En 1790, les Créoles commenceront à envoyer leurs enfans aux différens Colléges de Philadelphie, de New-Yorck, du Jersey & de la Nouvelle-Angleterre. La Grande-Bretagne, où jusqu'à présent tous les enfans des Colons venoient recevoir leur éducation, n'entendra plus parler d'eux. Dans le commencement du dix-neuvième siècle Philadelphie sera l'Oxford de l'Amérique; & l'Université de Cambridge dans la Nouvelle-Angleterre, fera oublier qu'il y en a eu une autre du même nom dans la Grande-Bretagne.

Le 2 de ce mois, on a jugé à la Cour des *Plaidz Communs* un Procès d'une nature bien singulière; sir Alexandre Leith, Baronnet, Membre du Parlement, d'une des plus grandes maisons d'Angleterre, jouissant d'une fortune de 45,000 liv. st. en principal, se trouvant il y a quelque tems dérangé dans ses affaires, eut recours à un usurier qui lui prêta 600 liv. st. sur des diamans estimés 1500; il en donna 50 au courtier, qui, selon l'usage, en rendit la moitié au prêteur. De nouveaux besoins le forcèrent de recourir encore aux mêmes ressources; le compte se monta en peu de tems à 3624 liv. st. L'usurier proposa au Baronnet de lui abandonner, pour s'acquitter, sa maison, son argenterie, ses meubles, ses chevaux, &c; celui-ci y consentit, à condition qu'il lui seroit libre de racheter ses effets, qu'il conserveroit son argenterie, les tableaux de famille & trois chevaux; il fit en conséquence emporter ces articles dans une maison de campagne qu'il avoit, & l'usurier ne s'y opposa pas. Les amis de sir Alexandre instruits de ce qui se passoit, s'étant mis au fait de son affaire, l'engagèrent à rendre plainte contre le prêteur. Ce dernier développa aussi-tot les ressources de son génie. Il porta contre son créancier une plainte au criminel, l'accusant d'avoir volé l'argenterie, les tableaux, les meubles & les chevaux qu'il s'étoit réservés. La chicane n'est pas moins active ici qu'ailleurs. Le procès

a duré long-tems , mais il a été jugé en faveur du Baronnet. L'usurier auroit mérité un châtement plus grand ; il en a été quitte pour 10,000 liv. st. de dommages & intérêts. On dit qu'il en a amassé plus de 40,000 dans ce métier.

On lit dans un de nos papiers l'anecdote suivante, que son intérêt nous engage à citer. » Une jeune demoiselle avoir contracté des engagemens avec le Capitaine Charles Ross ; ses parens refusèrent de les ratifier ; le Capitaine fut conduit par son service en Amérique ; elle l'y suivit vêtue en homme. Elle apprend à son arrivée qu'il a été détaché contre un parti d'Américains & d'Indiens. Elle vole sur ses traces ; après avoir erré long-tems , elle apprend qu'il y a eu une escarmouche sanglante dans un endroit ; elle s'y rend , elle voit plusieurs morts sur le champ de bataille ; elle reconnoit parmi eux le corps de son amant , se précipite sur lui , découvre une petite blessure , cherche à en étancher le sang , finit par le succer , & le ramène insensiblement à la vie. Craignant que sa vue ne cause une révolution qui peut être dangereuse au malade , & ne se croyant pas assez déguilée par son habit d'homme , elle se peint d'une couleur jaunâtre , continue ses soins au blessé , qui hors d'état de marcher pendant six semaines , pensant à sa maîtresse , en entretenoit le généreux inconnu. Portez-lui , lui disoit-il , mes derniers soupîrs , assurez-la que je suis mort son époux. Et se rétablit enfin ; reprend le chemin de Philadelphie , où il reconnoît son amante dans Banni qui l'a secouru : on peut se peindre sa reconnoissance & ses sentimens ; il n'a rien de plus pressé que de l'épouser. Alors Mistriss Ross tombe dans un état de langueur , accompagné quelquefois de douleurs aiguës. On consulte , on pèse les circonstances ; on devine que sa plaie dont elle a succé le sang , a été faite par la flèche empoisonnée d'un sauvage. Le poison attiré par l'aspiration avoit passé du flanc de l'époux , dans le sein

*Juillet 1779.*

M

de l'épouse, qu'il minoit lentement. Trois ans s'écoulèrent; le Capitaine, vivement affecté, mourut au printemps dernier, à Johns-Town, consumé par la douleur. Sa femme sentant sa fin approcher, espérant avoir le tems de repasser en Angleterre, s'embarqua, arriva il y a environ deux mois chez ses parens, pour leur demander pardon des chagrins qu'elle leur avoit causés, & mourut le 25 du mois dernier, à Hammermith, âgée de 26 ans.

## ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

*De Boston le 5 Mai.* Nous n'avons point encore ici de détails positifs & directs des suites de l'expédition des troupes royales dans la Georgie. La Gazette de New-Yorck, dont la véracité nous est suspecte à plus d'un titre, avoit annoncé la défaite du Général Lincoln, & l'entrée de nos ennemis dans la Caroline méridionale. Bien-tôt elle a borné leurs avantages à la prise de Purisbourg sur la Savanah. Ce qui nous feroit penser que cette nouvelle ne tardera pas à être contredite ou du moins réduite encore, c'est la manière dont la Gazette royale en a rendu compte. Elle dit que le Major-Général Prevost s'est emparé *par surprise* de ce poste, après avoir *combattu & défait* 1800 Américains qui le gardoient. On ne conçoit pas aisément comment on surprend un poste dont les défenseurs se sont présentés au combat. Ils peuvent avoir été battus sans être surpris; & il ne seroit pas étonnant qu'ils n'eussent été ni l'un ni l'autre. Nous avons du moins des lettres de Charles-Town, en date du 18 Avril, qui portent que le Général Prevost a fait forti-

fier la ville de Savannah , en élevant des lignes , autant que la situation de la place pouvoit le permettre , & en les garnissant de batteries. Ces travaux que le soin de sa sûreté a rendus nécessaires , semblent prouver qu'il a songé plus à se mettre en état de tenir dans le lieu qu'il occupe , qu'à pénétrer plus loin. On fait qu'il n'a pas assez de troupes pour pouvoir en laisser derrière lui à la garde de Savannah , & tenter avec le reste une incursion dans la Caroline.

La même Gazette de New-Yorck nous apprend l'expédition du Général Mathew & de Sir George Collier dans la Virginie. Selon leur relation notre perte y a été considérable. Nous attendons celle que doivent avoir envoyée au Congrès les Officiers qui étoient chargés de la défense de cette Province. Il n'est pas douteux que nos troupes ne fassent des dispositions pour en chasser nos ennemis , dont le dessein paroît être de s'y établir. Le Général Clinton y fait , dit-on , passer deux régimens pour faciliter à M. Mathew la conservation de sa conquête ; mais deux régimens ne paroissent pas suffisans ; leur départ affoiblit nécessairement l'armée de New-Yorck , qui a déjà été beaucoup réduite par les détachemens envoyés en Georgie. Tout nous prépare à voir bien-tôt en mouvement nos armées qui ont été jusqu'ici dans une sorte d'inaction. Elles attendoient sans doute le moment où elles pourroient agir efficacement , & peut-être

est-il arrivé, à présent que les forces de nos ennemis, portées sur plusieurs points à la fois, sont divisées, éparpillées, pour ainsi dire, & exposées à être détruites successivement & en détail.

Outre l'expédition de Virginie, les Anglois en ont fait deux autres moins importantes. La première est celle du Colonel Hyde, qui, à la tête d'un détachement de 650 hommes, descendu le 21 Avril à Shandy - Hook, débarqua le 26 à Shoal-Harbow, à 4 milles à l'est de Middleton, sur la côte de Jersey, vis-à-vis de Staten - Island, pour y surprendre un corps de nos Troupes qui y étoit posté, mais qui s'étoit retiré la veille : une partie de ces Troupes s'avança vers Shrewsbury, où un bataillon Continental avoit ses quartiers qu'il avoit quittés avant l'arrivée de l'ennemi. Cette expédition s'est réduite à nous faire 20 ou 30 prisonniers, après quoi les Anglois se rembarquèrent & furent harcelés par nos Troupes dans leur retraite.

La seconde incursion eut lieu au Havre de Black-Rock, vis-à-vis de Fairfield, dans la Province de Connecticut. Son but unique paroît avoir été de se saisir de M. Siliman, Brigadier au service du Congrès; il fut enlevé en effet avec son fils & un Major de Brigade, & remis à terre le lendemain matin à Oyster-Bay.

Ce n'est pas par de pareilles entreprises qu'on parviendra à réduire l'Amérique. Les excès commis par le Colonel Butler à la tête d'un corps de Royalistes & d'Indiens sur les confins de l'Etat de New-Yorck & du Canada, ne rameneront pas nos peuples à des sentimens d'affection pour leurs tyrans. La barbarie marche sur leurs pas, & leurs victoires sont suivies du massacre des infortunés qui tombent entre leurs mains. On

dit qu'un Chef Indien a apporté encore le ceinturon de guerre à Pensacola , & que les Chiroquois & les Chactaws sont en marche , sous la conduite de Commissaires Britanniques , pour la Georgie. Nous savions déjà que des émissaires secrets de nos ennemis étoient occupés à exciter les Sauvages qui bordent la lisière des Colonies méridionales depuis la Virginie jusques dans la Louisiane.

Il y a eu déjà 2 négociations infructueuses pour convenir d'un cartel entre les armées Angloise & Américaine ; on a tenté encore une 3<sup>e</sup>. négociation qui n'a pas eu plus de succès. C'est à Amboy que se sont rassemblés les Commissaires Britanniques & Américains, le 12 du mois dernier ; ils y sont restés onze jours, & se sont séparés sans réussir. Nos Commissaires ont , dit-on , refusé de comprendre dans l'échange les prisonniers faits en Georgie , parce qu'ils n'avoient encore reçu aucune information authentique à ce sujet.

## F R A N C E.

*De VERSAILLES , le 20 Juillet.*

LE 11 de ce mois , LL. MM. & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Marquis de S. Sauveur , premier Chambellan de Monseigneur le Comte d'Artois , avec Demoiselle de Tourdonnez.

M. le Bas , Graveur du Cabinet du Roi , Pensionnaire de L. M. , Conseiller de l'Académie de Peinture & Sculpture , que LL.

MM. ont honoré de leurs souscriptions pour un Ouvrage intitulé , *Figures de l'Histoire de France, représentant Règne par Règne les principaux faits & les traits les plus intéressans de cette Histoire depuis l'établissement de la Monarchie, jusques & compris le dernier Règne, avec l'explication sommaire des sujets au bas de chaque Estampe*, a eu l'honneur de remettre à LL. MM. la 4me. livraison de cet Ouvrage, composée de 18 Estampes.

*De PARIS, le 20 Juillet.*

M. d'Apchon & quelques autres Officiers servant sur l'escadre de M. d'Estaing, la plûpart malades, & quelques-uns blessés grièvement, sont de retour en France. Ils ont fait leur traversée sur un bâtiment Hollandois qu'ils ont pris à St. Eustache dans les premiers jours du mois de Mai. Ils rapportent qu'à leur départ la flotte Françoisé étoit dans le meilleur état, & encore mieux équipée que lorsqu'elle mouilla au Fort-Royal de la Martinique, parce que les ennemis ne voulant pas garder dans leurs Isles des bouches inutiles, avoient renvoyé tous les prisonniers à M. le Comte d'Estaing, qui s'étoit engagé à son tour à ne pas retenir les siens. A cette époque l'escadre de l'Amiral Byron paroissoit être dans la plus triste situation; il avoit été obligé de prendre six de ses vaisseaux pour les faire servir d'Hopitaux à ses équipages & aux troupes de terre. Il faut qu'en effet il lui ait été impossible de rien entreprendre, s'il est vrai

que le *Fier* a passé , comme on l'assure , avec toute la flotte qu'il convoyoit , à trois portées de canon de Sainte-Lucie , sans que l'Amiral Anglois ait fait sortir une frégate pour l'inquiéter. Au reste , l'arrivée du *Fier* & de son convoi à la Martinique , a été annoncée à la Bourse par l'Administration , qui a aussi publié celle des deux vaisseaux de M. de Vaudreuil ; de maniere que la flotte Françoisise à la Martinique est actuellement forte de 19 vaisseaux de ligne.

Les nouvelles de St. Domingue , apportées par la dernière flotte marchande arrivée à Brest , sont que la plaine a beaucoup souffert pendant trois mois de la sécheresse , & la Colonie en général de la cherté des vivres. Le prix du tonneau de farine étant monté à 400 livres. Le dernier convoi parti de l'Isle d'Aix en avoit fait tomber le prix , ainsi que celui des vins , à leur juste valeur. Deux mille hommes , dont la moitié mulâtres & l'autre volontaires , attendoient les ordres de M. le Comte d'Estaing pour mettre en mer sur plusieurs bâtimens que M. d'Agout avoit fait rassembler.

Selon des lettres de Nantes , on y a appris , le 11 de ce mois , l'arrivée à Brest d'un second convoi de 19 vaisseaux marchands partis du Port-au-Prince. Ce convoi , en partant , étoit de 21 voiles ; mais il y en eut deux qui se séparèrent au débouquement , le 23 Mai dernier , & dont on n'a point de nouvelles. Les deux vaisseaux qui

manquent sont la *Thétis* de Bordeaux, & le *St. Jacques* de Nantes.

» D'après leurs rapports, M. de Grimouard, Commandant la *Minerve*, frégate Angloise prise par M. de Tilly, a brûlé dans les parages de St. Domingue, un corsaire de 30 canons, en a pris trois autres, & s'est habilement dégagé des vaisseaux de guerre le *Rubi*, le *Bristol*, & de la frégate la *Guastulle*, qu'il étoit parvenu à démâter totalement. Sa manœuvre fut si belle dans cette occasion, que lorsqu'il rentra au Cap, tous les Corps allèrent le complimenter. Il a promis de prendre le *Rubi*, s'il le rencontre seul; & s'il lui a échappé, il faut l'attribuer à la grosse mer & à l'obscurité de la nuit. Ce brave Officier a été nommé Commandant de la *Minerve*, par la voix unanime des Officiers que M. d'Agout avoit assemblés, & chargés de choisir eux-mêmes celui qu'ils jugeroient le plus digne de commander ce bâtiment qu'on venoit de prendre.

On écrit de S. Brieux, ajoute la même lettre, que M. Lambert, Pilote renommé, & Capitaine de brûlot, a eu ordre de se porter aux Sept-Îles, entre Morlaix & S. Brieux, avec 50 pilotes. Cet avis est d'autant plus intéressant, qu'il semble annoncer l'arrivée prochaine de notre armée dans la Manche, & de toute la flotte Espagnole avec elle; car nos vaisseaux ayant des Pilotes côtiers, ceux qu'on a envoyés aux Sept-Îles, ne peuvent y attendre que des vaisseaux étrangers ».

Les préparatifs se continuent avec la même activité à S. Malo & au Havre; il y a actuellement dans le port & dans la rade de S. Malo seulement, 140 bâtimens affrétés pour le Roi, & sur lesquels on peut embarquer 20 à 25,000 hommes & au-delà, avec tout l'attirail nécessaire. Les volontaires de Nassau sont incorporés, partie dans la

Marine, partie dans la légion de Lauzun, a 150 Grenadiers près, avec lesquels on dit que le Prince de Nassau doit s'embarquer.

» Il y a deux jours, écrit-on de Saint-Malo, qu'on a embarqué au port de Solidor environ 1000 hommes. Ils ont été à bord des vaisseaux & sont revenus ensuite dans leurs bateaux à l'endroit dont ils étoient partis. Cette espèce d'exercice n'a eu pour but que d'essayer les bateaux & de s'assurer au juste du nombre d'hommes qu'ils contiennent, & qui est de 45 à 47. On apprend du Havre que toutes les munitions sont embarquées, ainsi que quatre millions pesant d'artillerie; on en attend encore pour deux millions. Les troupes sont disposées dans la Ville & dans les environs, de manière à pouvoir être toutes rassemblées en moins de 6 heures. M. le Comte de Vaux a été très-satisfait de ces dispositions. On dit que l'embarquement se fera le 27 ou le 28 de ce mois «.

Tout annonce en effet qu'il sera prochain. La lettre suivante, en date du 30 du mois dernier, a été adressée à tous les Commandans & Colonels des régimens d'infanterie de l'armée de Normandie.

» M. le Comte de Vaux m'a ordonné, M., de vous prévenir de quelques objets relatifs au Régiment que vous commandez.

» L'intention du Roi est que tous les Soldats infirmes, foibles ou trop jeunes & hors d'état de supporter la fatigue, ne soient point embarqués; on estime que leur nombre, joint à celui des absens par congés & de ceux qui sont dans les Hopitaux, pourra apporter une diminution d'environ 100 hommes dans la force du Régiment; au moment où il sera embarqué, vous recevrez des ordres pour le remplacement de ces hommes.

» L'intention du Roi est aussi que le travail des Re-

crues soit continué au moyen des Officiers & Bas-Officiers que vous laisserez dans les lieux où ils sont employés, à moins que vous ne jugiez qu'il est du bien du service d'en rappeler quelques-uns plus utiles au Corps dans la circonstance actuelle; en ce cas ils seroient employés, & d'autres les remplaceroient au travail des Recrues qui ne doit pas être négligé.

» Vous devez avoir reçu les ordres du Ministre relatifs aux effets de campement dont l'Officier & le Soldat devront être pourvus.

» Le Règlement provisoire sur le service de campagne dont vous avez vu l'essai au camp de Bayeux, sera suivi. M. le Comte de Vaux ordonne en conséquence qu'il soit établi un Soldat Charpenier par Compagnie de Fusiliers; vous voudrez bien choisir pour cela des hommes qui y soient propres, & leur faire acheter des haches & des tabliers; il sera donné des ordres pour que la masse soit remboursée de cette avance.

» Il sera délivré des magasins du Roi, des marmites, des tentes, fourches & traverses, ainsi que des outils de campagne, &c.

» Il est dit dans le Règlement provisoire que chaque Régiment mènera avec soi un charriot pour porter les effets de remplacement à l'usage du Soldat: cet article ne pouvant pas être exécuté, vous voudrez bien faire prendre des mesures pour que la paire de souliers de rechange de chaque Soldat soit neuve, & l'autre très-bonne, au moment de l'embarquement.

» Il sera nécessaire que les Régimens se pourvoient d'un Boulanger & d'un Boucher, mais les circonstances ne permettront pas qu'ils aient un charriot à leur suite.

» Les circonstances ne permettront pas non plus que les Troupes aient à leur suite des chevaux pour porter les tentes des Compagnies, ainsi vous voudrez bien n'en pas faire acheter.

» Il a été réglé qu'au premier moment de l'expédition il ne seroit embarqué que le plus petit nombre de chevaux possible ; mais aussi-tôt que les circonstances le permettront, il sera fait un envoi de ceux nécessaires tant aux Officiers supérieurs que particuliers pour la continuation de la Campagne, & le nombre en a été fixé.

» Pour le Colonel-Commandant 4 ; le Colonel en second 4 ; le Lieutenant-Colonel & le Major ensemble 6 ; le Quartier-Maître & la Caisse 2 ; le Chirurgien-Major & l'Aumônier 2 ; chaque Capitaine-Commandant 2 ; chaque *id.* en second 2 ; 2 Lieutenans ou 5 Lieutenans ensemble 3 ; chaque Cadet Gentilhomme 1 : ce qui fait pour le total du Régiment 126 chevaux.

» Le Roi a aussi déterminé le nombre des Valets que les Officiers pourront embarquer après le premier moment de l'expédition.

» Le Colonel-Commandant 8 ; le Colonel en second 6 ; le Lieutenant-Colonel 3 ; le Major 3 ; le Quartier-Maître & l'Intendant ensemble 2 ; le Chirurgien-Major & l'Aumônier ensemble 3 ; chaque Capitaine-Commandant 2 ; le Lieutenant & le Lieutenant en second ensemble 3 ; chaque Sous Lieutenant 1 ; chaque Cadet Gentilhomme 1. Total 123 Valets.

» Il n'est point encore réglé combien de Valets il sera permis aux Officiers d'emmenner avec eux au moment de l'embarquement. Je dois en général vous prévenir qu'il est à désirer que l'équipage des Officiers soit le plus léger qu'il se pourra.

» J'ai l'honneur de vous prévenir aussi, M., que n'ayant pas été possible de former des magasins de fourrages dans les cantonnemens des Troupes, le Roi ne nourrira pas les chevaux des Officiers, & il sera nécessaire qu'ils prennent des mesures en conséquence «.

On mande de Toulon qu'il doit en partir incessamment deux vaisseaux de 64 canons &

une frégate. On en ignore la destination ; mais on croit qu'ils vont au Détroit , dont l'entrée & la sortie , suivant ces avis , sont déjà gardées par des vaisseaux Espagnols. Gibraltar est , dit-on , bloqué , & on ajoute que les eaux manquent dans cette place à cause de la grande sécheresse qui règne depuis long-tems sur cette côte. 8000 hommes sous le commandement de D. Alvarès , vont se joindre aux 3000 qui occupent le camp de Saint-Roch. Le Marquis de la Torrè commande en second. Ce Lieutenant-Général revient d'Angleterre , & est parti sur le champ de Paris , où il s'étoit arrêté , pour se rendre devant Gibraltar sans faire aucun séjour. Les mêmes avis ajoutent que les chébecs du Roi ont pris deux bâtimens Vénitiens chargés de salaisons , de poudre & d'argent pour cette place , ainsi que deux barques Angloises qui y portoient des vivres. Une frégate Françoise s'est aussi emparée d'un bâtiment Suédois qui portoit à Mahon 28 canons de bronze de 36.

Les avis varient beaucoup sur la jonction des flottes Françoise & Espagnole ; celle de Cadix sortie le 23 Juin , a été revue encore du port le 24. Ce qu'il paroît y avoir de sûr c'est que les 10 vaisseaux du Ferrol étoient le 2 de ce mois , avec M. le Comte d'Orvilliers , & que la division de la flotte de Cadix qui devoit le joindre a dû le faire vers le même-tems , tandis que le reste demeurera séparé.

La prétendue apparition de 22 vaisseaux Anglois devant le Havre , n'avoit aucun

fondement. Ce n'est pas dans un moment où cette Nation doit être uniquement occupée de se défendre , qu'on peut la supposer prête à tenter des entreprises hardies , surtout contre une place autour de laquelle il y a maintenant tant de troupes rassemblées. S'il faut en croire le rapport d'un Capitaine Hollandois , arrivé au Havre le 8 , il a vu la flotte Angloise dans la rade de Spithéad.

Le convoi de 50 voiles chargés de vins & de vivres pour S. Malo , sous l'escorte de la corvette la *Henri*, commandée par M. Aubert, Officier auxiliaire, rencontra près de Roscoff quelques frégates ennemies, qui le forcèrent de se jeter à la côte. La corvette manœuvra si bien, qu'elle couvrit son convoi, & se trouva seule exposée au canon de l'ennemi, qui ne put prendre aucun des bâtimens qu'elle escortoit. L'Amirauté envoya sur le champ des Officiers pour estimer le dommage; on a reconnu qu'il étoit peu considérable; tous les bâtimens se sont relevés sans peine, à l'exception d'un seul qui a péri, mais dont on a sauvé l'équipage & la cargaison, consistant en vins & en eaux-de-vie.

Le Ministre de la Marine a envoyé aux Commandans & aux Intendans, la déclaration de l'Espagne, avec ordre d'accorder toute protection, & de donner tout secours aux vaisseaux de S. M. C.

On lit dans les lettres de Londres l'état suivant de la cargaison de l'*Osterley*, vaisseau de la Compagnie des Indes, pris par la frégate du Roi la *Pourvoysuse*, commandée par M. de Saint-Orens.

400 balles de soie tanny , év. à 3000 l. chac.	1,200,000
800 balles de Mouffelin. blanc. <i>idem.</i> . . .	2,400,000
Gomme lacque, cauris, salpêtre, &c. pour.	360,000
Pacotille de l'Etat-Major & des Passagers. . .	600,000
180,000 liv. st. en or, qui ont été assurés. . .	3,120,000
Le vaisseau de 900 t., monté de 24 can. de 18.	320,000

TOTAL . . . . . 8,300,000.

On dit qu'un Officier âgé de 32 ans , à qui l'on accordoit la croix de S. Louis pour une action d'éclat , est mort de plaisir en recevant cette nouvelle.

» Le Parlement de Paris vient de rendre 2 Arrêts qui prouvent combien cette Cour s'occupe de tout ce qui intéresse l'honneur des Avocats. Par le premier , rendu le 30 Juin à l'Audience de la Tournelle Criminelle sur une plainte en diffamation donnée par M. Montigny , contre un sieur D. . . . , Agent du feu Marquis de Q . . . . , au sujet des Libelles envoyés par ce Particulier aux premiers Magistrats & répandu parmi les connoissances de M. Montigny , le Parlement a fait défenses à D. . . . de récidiver à *peine de punition corporelle* , & l'a condamné aux dommages & intérêts & dépens , avec *affiche de l'Arrêt.*

Par le second , rendu le lendemain , au rapport de M. Lefebvre d'Amecourt , après une instruction au Grand-Criminel , sur la plainte de M. Boyssou , Avocat , pour raison de faits également étranges & calomnieux , insérés sans objet ni prétexte dans une Enquête étrangère faite à la Requête du Comte de M. . . , par deux de ses Valets , & pour raison de manœuvres pratiquées contre M. Boyssou , le Parlement *déclare injurieuses, calomnieuses & diffamatoires contre l'état, l'honneur & la réputation de M. Boyssou les dépositions des 2 Valets, les condamne au blâme & en l'amende envers le Roi ; fait défenses à M. de M. . . de plus injurier ni diffamer M. Boyssou, & de faire aucunes pratiques ni manœuvres contre lui, à peine de punition*

*exemplaire* ; le Maître & les 2 Valets sont condamnés en des dommages & intérêts *par forme de réparation civile*, & aux dépens, le tout solidairement «.

*Suite de l'Exposé-des motifs de la conduite du Roi, relativement à l'Angleterre.*

« Dans cet état des choses, le Roi, qui, malgré des intérêts pressans, s'étoit refusé jusque-là aux ouvertures des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, sentit qu'il n'y avoit plus un moment à perdre pour former des liaisons avec eux. Leur indépendance étoit prononcée & établie par le fait ; l'Angleterre l'avoit, en quelque sorte, reconnue elle-même en laissant subsister des Actes qui tiennent à la souveraineté.

« Si l'intention du Roi eût été de tromper l'Angleterre & de l'induire à faire de fausses démarches en la laissant dans l'erreur, il auroit enseveli dans l'ombre du secret ses engagements avec ses nouveaux Alliés ; mais les principes de justice qui ont dirigé S. M., & le desir sincère de conserver la paix, la décidèrent à tenir une conduite plus franche & plus noble : S. M. crut se devoir à Elle-même d'éclairer le Roi d'Angleterre en lui notifiant ses liaisons avec les Etats-Unis.

« Rien ne pouvoit être plus simple & moins offensif que la Déclaration que l'Ambassadeur de S. M. remit au ministère Britannique.

« Mais le Conseil de Saint-James n'en jugea pas de même, & le Roi d'Angleterre, après avoir rompu la paix en rappelant son Ambassadeur, dénonça à son Parlement la démarche de S. M., comme un acte d'hostilité, comme une agression formelle & préméditée. Cependant ce seroit s'abuser de croire que c'est la reconnaissance que le Roi a faite de l'indépendance des Treize Etats-Unis de l'Amérique septentrionale qui a irrité le Roi d'Angleterre ; ce Prince n'ignore pas sans doute tous les exemples de ce genre que fournissent les Annales Britanniques & même son propre règne ; Son ressentiment a eu

un tout autre principe. Le Traité de la France pré-  
venoit & rendoit inutile le plan formé à Londres  
d'une coalition momentanée & précaire avec l'Amé-  
rique, & il faisoit échouer les projets secrets qui  
avoient conduit S. M. Britannique à une pareille  
démarche: La véritable cause de l'animosité que le  
Roi d'Angleterre a manifestée & qu'il a communi-  
quée à son Parlement, n'est autre que de n'avoir pu  
rallier à sa Couronne les Américains pour les armer  
contre la France.

» Une conduite si extraordinaire indiquoit évidem-  
ment au Roi à quoi il devoit s'attendre de la part  
de la Cour de Londres; & s'il avoit pu lui restes  
le moindre doute à cet égard, S. M. en eût bien-  
tôt trouvé l'éclaircissement dans les préparatifs im-  
mensés qui redoublèrent avec la plus étonnante  
précipitation dans tous les Ports d'Angleterre.

» Des démonstrations aussi manifestement dirigées  
contre la France, dûrent faire la loi à S. M. Elle  
se mit en état de repousser la force par la force.  
C'est dans cette vue qu'Elle pressa les armemens  
dans ses Ports, & qu'Elle envoya en Amérique une  
escadre sous le commandement du Comte d'Estaing.

» Il est notoire que les forces de la France furent  
les premières en état d'agir; il étoit au pouvoir  
du Roi de porter à l'Angleterre les coups les plus  
imprévus & les plus sensibles; on avouera même que  
S. M. s'en occupoit, & que ses projets alloient éclai-  
rer, lorsqu'une parole de paix l'arrêta. Le Roi Ca-  
tholique lui fit part du desir que la Cour de Lon-  
dres laissoit entrevoir pour une conciliation par la  
médiation de l'Espagne. Ce Monarque ne voulut pas  
paraître comme médiateur, sans être assuré préa-  
lablement d'une acceptation claire & positive, dans  
le cas où il offriroit son entremise, & sans con-  
noître les objets principaux qui pourroient servir  
de base à la négociation.

» Le Roi reçut cette ouverture avec une satisfaction  
proportionnée au vœu qu'il a toujours fait pour le  
maintien de la paix. Quoique le Roi d'Espagne eût

déclaré d'abord qu'il étoit indifférent qu'on acceptât ou qu'on refusât sa médiation, & que nonobstant les ouvertures qu'il faisoit, il laissoit le Roi son neveu dans une entière liberté d'agir selon ses vues, non-seulement S. M. accepta la médiation, mais elle suspendit sur le champ la sortie de sa flotte de Brest, & consentit à communiquer ses conditions de paix aussi-tôt que l'Angleterre auroit articulé d'une manière positive son desir pour une réconciliation dans laquelle seroient compris les Etats-Unis de l'Amérique, la France, ne devant & ne voulant les abandonner.

» Rien assurément ne pouvoit être plus conforme aux intentions apparentes de la Cour de Londres que cette détermination. Le Roi Catholique ne perdit pas un moment pour agir en conséquence auprès du Roi d'Angleterre & de son Ministère; mais celui-ci ne tarda pas à convaincre la Cour de Madrid, que ses ouvertures de paix n'avoient point été sincères. Le Ministère Britannique répondit sans détour qu'il ne pouvoit être question de réconciliation & de paix, qu'après que la France auroit retiré sa déclaration du 13 Mars de l'année dernière. Cette réponse étoit injurieuse pour l'Espagne comme pour la France, & elle déceloit, de la manière la plus évidente, les vues hostiles de l'Angleterre. Les deux Monarques l'envisagèrent sous ce point de vue; & quoique le Roi, toujours animé par son amour pour la paix, laissoit encore S. M. C. le maître de donner, s'il le jugeoit à propos, suite à la médiation, ce Prince ordonna à son chargé d'affaires à Londres de garder désormais le silence sur ce objet.

» Cependant l'espoir d'une conciliation flattoit encore le cœur du Roi, lorsque les escadres commandées par les Amiraux Keppel & Byron sortirent des ports d'Angleterre: cette démonstration acheva de déchirer le voile léger sous lequel la Cour de Londres cherchoit à cacher ses véritables intentions. Il n'étoit plus permis d'ajouter foi à ses insinuations

infidieuses, ni de douter de ses projets d'agression ; & dans cet état des choses, S. M. se trouva forcée de changer la direction des mesures qu'elle avoit prises précédemment pour la sûreté de ses possessions & du commerce de ses sujets. L'évènement démontra bientôt combien la prévoyance du Roi avoit été juste. Tout le monde sait de quelle manière la frégate de S. M. la *Belle-Poule* fut attaquée par une frégate Angloise, à la vue même des côtes de France ; il n'est pas moins notoire que deux autres frégates & un moindre bâtiment furent interceptés par surprise & conduits dans les ports d'Angleterre.

» La sortie de l'armée navale que le Roi avoit mise sous les ordres du Comte d'Orvilliers, devint nécessaire pour rompre les desseins des ennemis de la Couronne, & pour venger les insultes qu'ils venoient de faire à son pavillon. La Providence fit triompher les armes de S. M. : le Comte d'Orvilliers attaqué par la flotte Angloise, la combattit, & la força à la retraite après lui avoir causé un dommage considérable.

» Depuis cette époque les hostilités ont continué entre les deux Couronnes, sans déclaration de guerre. La Cour de Londres n'en a point fait, parce qu'elle manquoit de moyens pour la justifier ; d'ailleurs elle n'a osé accuser publiquement la France d'être l'agresseur, après l'enlèvement que les escadres Angloises avoient fait de trois bâtimens de S. M., & elle sentoit qu'elle auroit eu trop à rougir lorsque l'exécution des ordres qu'elle avoit fait passer clandestinement aux Indes, auroit éclairé l'Europe sur la confiance qu'on devoit à ses dispositions pacifiques, & auroit mis toutes les Puissances en état de juger à laquelle des deux, de la France ou de l'Angleterre, devoit être décernée la qualification de *perfidie* que le Ministère Anglois ne perd aucune occasion de donner à la France. Quant au Roi, s'il a différé de porter à la connoissance de toutes les Nations la multiplicité des griefs qu'il avoit contre la Cour de Londres, & de démontrer la nécessité absolue où elle l'a mis de prendre les armes, c'est

qu'il ne cessoit de se flatter que le Ministère Britannique rentreroit enfin en lui-même, & que la justice, & plus encore la position critique dans laquelle il avoit mis sa Patrie, l'engageroit à changer de conduite.

» Cette espérance paroissoit d'autant mieux fondée, que les Ministres Anglois ne cessoient de détacher des émissaires pour sonder les dispositions du Roi, tandis que le Roi d'Espagne continuoit de lui parler de paix. S. M., loin de démentir les sentimens qu'elle avoit toujours manifestés, se prêta au contraire avec empressement aux nouvelles exhortations du Roi son oncle, & pour convaincre ce Prince de sa sincérité & de sa persévérance, elle lui confia sans réserve les conditions modérées auxquelles elle étoit prête de poser les armes.

» Le Roi Catholique communiqua à la Cour de Londres les assurances qu'il venoit de recevoir de S. M., & il pressa cette Cour d'effectuer enfin un rapprochement pour lequel elle avoit, de son côté, témoigné le plus grand desir; mais le Ministère Britannique, en feignant toujours de souhaiter la paix, ne répondit aux démarches officieuses du Roi d'Espagne, qu'en lui faisant des propositions déclinatoires & inadmissibles.

» Il étoit donc de la dernière évidence que l'Angleterre ne vouloit point la paix, & qu'elle n'avoit d'autre but que de gagner le tems qu'exigeoient les préparatifs de guerre. Le Roi d'Espagne sentoit parfaitement cette vérité; il ne sentoit pas moins combien sa dignité se trouvoit compromise. Cependant ce Prince étoit tellement touché des calamités inséparables de la guerre, & il étoit tellement préoccupé de l'espoir d'en arrêter encore le cours, qu'il oublia tout ce que la conduite de la Cour de Londres avoit d'offensant pour lui, pour ne s'occuper que des moyens de remplir ses vues pacifiques. C'est dans cette intention que S. M. C. proposa au Roi un nouveau-plan selon lequel les Puissances Belligérantes feroient une trêve à longues années. Ce plan fut agréé par S. M., à condition que les Etats-Unis y seroient compris, &

qu'ils seroient traités, durant la trêve, comme Indépendans de fait; & pour donner d'autant plus de facilité au Roi d'Angleterre de souscrire à cette condition essentielle. S. M. consentoit que ce Prince traitât avec le Congrès, soit directement, soit par l'entremise du Roi d'Espagne.

» En conséquence de ces ouvertures, S. M. C. rédigea la proposition qu'il s'agissoit de faire à la Cour de Londres: indépendamment d'une trêve illimitée, durant laquelle les Etats-Unis seroient regardés comme Indépendans de fait, ce Prince voulant éprouver tous les moyens qui pourroient arrêter l'effusion du sang humain, prit même sur lui de proposer, relativement à l'Amérique, que chacun resteroit en possession de ce qu'il occuperoit au moment de la signature de la trêve.

» Il n'est sans doute personne qui n'eût jugé que ces conditions seroient acceptées; cependant elles ont été refusées. La Cour de Londres les a rejetées de la manière la plus formelle, & n'a montré de disposition à la paix, qu'autant que le Roi abandonneroit les Américains à eux-mêmes.

» Après une déclaration aussi tranchante, la continuation de la guerre est devenue inévitable; & dès lors S. M. a dû inviter le Roi Catholique à se joindre à Elle, en vertu de leurs engagements, pour venger leurs griefs respectifs, & pour mettre un terme à l'empire tyrannique que l'Angleterre a usurpé, & prétend conserver sur toutes les mers.

» L'exposé succinct qui vient d'être fait des vues politiques, des procédés & évènements successifs qui ont occasionné la rupture entre les Cours de Versailles & de Londres, mettra l'Europe en état de faire le parallèle entre la conduite du Roi & celle du Roi d'Angleterre, de rendre justice à la pureté & à la droiture des intentions qui ont dirigé celle de S. M. & de juger lequel des deux Souverains est le véritable auteur de la guerre qui afflige leurs Etats, & lequel de deux sera responsable des malheurs qu'elle entraînera après elle «.

Le P. Denys-Louis de Muly , Supérieur Général de la Congrégation des PP. de l'Oratoire , est mort en leur Maison de la rue St-Honoré , le 9 de ce mois , dans la 87e année de son âge. Il s'étoit démis au bout de 2 ans de l'Abbaye de Billon que le Roi lui avoit conférée en 1773 , aussi-tôt après son élection.

Charles Gallois , ancien Directeur des Domaines du Roi à Auch , puis à Amiens , est mort dans cette dernière ville le Dimanche , 13 Juillet 1779 , à 9 heures du soir , âgé de 97 ans & 9 jours , étant né le 2 Juillet 1682 , à Arces , Généralité de Paris , Election de Joigny , Diocèse de Sens. Quoiqu'il n'eût point l'extérieur robuste & fort , il a joui de la santé la plus constante & la plus ferme. Il n'a donné sa démission de la direction d'Amiens qu'en Août 1779. Il se promenoit tous les jours beaucoup , soit hors de chez lui , soit dans son jardin. Il a conservé jusqu'au dernier moment le jugement , la mémoire , l'usage de tous ses sens , a toujours été propre & frais , & n'a eu aucune des incommodités dégoûtantes de la vieillesse. Un catarrhe qui l'a obligé de garder le lit , l'a affoibli assez pour le faire expirer doucement & sans douleurs. A n'envisager que son heureuse constitution & sa manière tranquille d'exister & de finir , on peut le regarder comme un des hommes , qu'à cet égard , la Nature a le plus favorisé.

*De BRUXELLES , le 20 Juillet.*

TOUTE l'Europe a les yeux fixés sur les évènements qui doivent incessamment se passer sur mer , & sur les effets de la réunion des flottes Française & Espagnole ; on attend avec autant de curiosité que d'impatience , le moment de savoir comment l'Espagne se conduira avec les Américains. On a remarqué dans son manifeste , qu'il n'est

point question de ce nouvel Empire ; qu'elle n'annonce point qu'elle en reconnoisse l'indépendance ; elle s'est bornée à parler de ses injures particulières. On ne doute point qu'elle ne soit dans les dispositions de ses alliés. Quelques-uns prétendent même qu'elle a envoyé un Plénipotentiaire au Congrès , & qu'elle a fait avec les Etats-Unis un traité d'alliance & de commerce , par lequel elle s'est fait garantir la cession de la Floride qui lui est nécessaire pour mettre à couvert l'Isle de Cuba.

En attendant des évènements positifs : voici le plan que quelques spéculatifs ont imaginé sur la disposition des flottes combinées. Celle de Brest , jointe par les 10 vaisseaux du Ferrol & par 10 de l'Escadre de Cadix , portée par ce moyen à 50 vaisseaux de ligne , ira chercher & combattre les Anglois. D. Louis de Cordova , Commandant les 22 vaisseaux restant de la flotte de Cadix , se tiendra en observation à une certaine distance , prêt à rafraîchir continuellement la première , si elle recevoit quelque échec , ou à se porter ailleurs aussi-tôt que les François seront maîtres de la mer. L'Amiral Espagnol aura un commandement distinct , & ne sera point sous les ordres de M. le Comte d'Orville.

On a fait l'état des approvisionnemens de l'armée Française ; nous ignorons s'il est exact , mais en voici le résumé. Brest a fourni pour les bâtimens du Roi seulement 40 , 000 bœufs ; Rochefort , 20 , 000 , Nan-

res, 30, 000; Bordeaux & Libourne, 16, 000; Bayonne, 12, 000; Toulon, 22, 000; Marseille, 1000; le Havre, 800; St. Malo, 3000; Cherbourg, autant. Total 139, 000, non compris le bœuf fumé, qui, en y comprenant les moutons & les porcs, va au moins à 60 à 70 mille quintaux, en ne comptant chaque bœuf, l'un portant l'autre, qu'à 250 livres; les 139, 000 ont dû coûter 34, 750, 000 liv.

„ On ignore sur nos côtes, écrit-on de Brest, où se trouve actuellement l'escadre Angloise; on ne fait pas même où est M. le Comte d'Orvilliers; ceux qui le supposent aux Sorlingues, au Cap-Lézard, à Ouessant, ne paroissent pas mieux informés. Le Ministre de la Marine est seul dans le secret, & nous ne saurons vraisemblablement sa marche & sa destination qu'au moment de l'expédition projetée de l'embarquement des troupes “.

On dit qu'aussi tôt après que la déclaration de l'Espagne eut été remise à la Cour de Londres, on expédia un Courier au Chevalier Yorck, Ambassadeur de S. M. B. à la Haye, avec ordre de réclamer des Etats-Généraux les subsides stipulés par les traités. Selon des lettres de Hollande, l'Ambassadeur Anglois a exécuté cet ordre, & a sommé LL. HH. PP. de lui donner sur ce sujet une réponse décisive dans le terme de huit jours. Le parti que la République a pris de rester neutre, semble indiquer celle qu'elle fera.

La partie saine de la Nation qui est dans les bons principes, y ramène celle qui n'y étoit pas encore ; ces principes sont ceux du pensionnaire de Witt, qui sembloit prévoir la situation actuelle de la Hollande, lorsqu'il écrivit son ouvrage sur les véritables intérêts de cette République : on y lit, page 286, » Gardons-nous bien, de peur d'avoir une guerre avec l'Angleterre, de nous laisser engager à en faire une de concert avec elle, à une Nation qui peut lui être plus redoutable qu'à nous. Une pareille démarche la fortifieroit autant qu'elle nous affoiblirait. Après s'être ôté cette épine du pied, elle nous opprimerait avec d'autant moins de crainte que nous nous ferions privés par notre faute de notre appui naturel & nécessaire contre elle. La vérité est que nous devons plus craindre l'Angleterre qu'aucune autre Nation, & nous ferions une faute impardonnable, si nous contribuions à la rendre plus formidable encore «.

On dit que le Ministère Britanique a fait déclarer aux Ministres de Naples & de Gênes, que *certaines démarches de leur part pourront les faire considérer comme ennemis de la Grande-Bretagne*. On ne conçoit pas qu'il songe à multiplier ses ennemis déjà si nombreux dans un moment sur-tout où il n'a point d'alliés. La Cour de Lisbonne vient d'envoyer à tous les Gouverneurs de ses ports, un édit par lequel il est défendu à tous les vaisseaux & corsaires Anglois, d'y séjourner avec leurs prises au-delà de six jours, & ordonné en même-tems à ces Gouverneurs de ne plus se mêler de juger de la légitimité ou de l'invalidité de ces prises.

---

---

# MERCURE DE FRANCE.

Samedi 31 Juillet 1779.

---

---

## PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

---

### LE POUVOIR DE L'HARMONIE, POÈME LYRIQUE.

*Dédié à M. le Chevalier Gluck, par M. Dorat.*

MONSIEUR,

Depuis que l'on se mêle de faire des Odes, je ne crois pas qu'il en ait paru de comparables à celle de Dryden sur le pouvoir de la Musique.

C'est-là que respire l'enthousiasme, & que se déploient toutes les ressources d'une grande imagination. C'est-là que les écarts sont motivés, que l'accent des passions se fait entendre, & qu'on pardonne le désordre à la Poésie qui les exprime.

En effet, quelle admirable idée que d'essayer en quelque sorte toutes les puissances de l'harmonie sur

*Sam. 31 Juillet 1779.*

N

l'ame d'un Héros que l'on fait obéir à toutes les impressions que l'art des sons & la connoissance des accords peuvent exciter!

Je me suis toujours étonné que le Poëme de Dryden n'eût point encore fourni un sujet aux Amateurs de notre Scène Lyrique. Quelle vie répandroit sur un pareil tableau \* votre Musique pittoresque, éloquente & dramatique! quelle succession rapide de sentimens opposés, & de ces contrastes, si piquans dans tous les arts d'imitation!

Les gémissemens de la plainte, les cris de la colère, les sanglots de la douleur, les soupirs de l'amour, les bruits de guerre, le tumulte des armes, les molles inflexions de la volupté, tout y trouveroit sa place, tout s'animeroit sous les doigts créateurs de notre Orphée.

Ce sont des mots le plus souvent que l'on donne aux Musiciens; aussi ne rendent-ils en échange que des sons & du bruit. Tout, dans la Musique comme dans la Poésie, doit être peinture ou sentiment. Malheur au Poëte Lyrique qui n'est point passionné, & au Musicien qui se traîne après lui! Ce double mécanisme, & de notes & de rimes, n'est qu'un double ennui pour le Public.

L'imitation que je risque de l'ouvrage Anglois, est absolument libre. J'ai pris le sujet, mais je l'ai traité sans m'asservir aux détails. Les traducteurs serviles éteignent presque toujours l'ame de leur modèle. Pour bien traduire, il faudroit créer.

---

\* Ce tableau seroit digne du pinceau noble & intéressant de l'Auteur d'Adèle, ouvrage charmant, auquel il vient de faire les changemens les plus heureux, & qui semble même exiger une musique nouvelle.

J'ai cru, Monsieur, que la variété des rhythmes convenoit à l'ouvrage que je vous envoie. Elle représente mieux, ce me semble, les diverses modulations que Timothée employa pour produire tant d'effets différens. Vous avez hérité de son génie; c'est à vous d'éclairer le mien; en vous offrant cet hommage, j'acquitte la dette de la Nation, & je satisfais aux sentimens particuliers d'estime & d'admiration avec lesquels je suis, Monsieur,

Votre très-humble, &c.

DORAT.

E N V O I.

**L**E Spartiate belliqueux

Respiroit les combats, à la voix de Tyrtée.

Alexandre soumis dépendoit dans ses vœux

De l'Art savant de Timothée.

Ta chaleur, tes élans, tes traits vifs ou profonds,

Ont de cet Art, dans toi, réveillé la puissance;

Le froid mécanisme des sons

A fait place à leur éloquence.

Il nous faut des tableaux, & non pas des chansons.

Par la terreur tu consternes mon âme,

Tu l'amollis par la pitié.

L'Amour à tes accens communique sa flamme;

Tu fais tonner la rage, ou gémir l'amitié....

La Musique est par toi sœur de la Poésie,

Et la Scène Lyrique avec étonnement,

Voit enfin de nos jours, grâce à ton énergie,

L'auguste & sombre Tragédie,

N ij

Sans madrigaux notés , exprimer son tourment,  
Trop foible pour te suivre en ta marche hardie ,  
Loin de nous l'automate , à ses calculs borné ,  
Qui sous les lois d'Euclide enchaîna Polimnie !

C'est dans un cœur passionné

Que tu puissas ton harmonie.

Bien sentir , c'est créer ; crois-moi , triomphe en paix ,

Quand l'ignorance te déchire.

Eh ! quels raisonnemens opposer au délire ?

Le grand homme attaqué répond par des succès ,

Et l'envie est punie , au moment qu'elle admire.

Poursuis , que la fureur ajoute à ton repos ;

Quand la gloire est au comble , il faut bien qu'on

l'expie ,

L'enthousiasme , ou la haine des fots ,

Sont les deux malheurs du génie.

## LE POUVOIR DE L'HARMONIE,

### P O E M E L Y R I Q U E.

**S**ous un pavillon d'or , Alexandre vainqueur ,

Dans une fête magnifique ,

Déployant des plaisirs l'appareil pacifique ,

Aux charmes du repos abandonnoit son cœur ,

Le héros tel qu'un Dieu rayonne ,

Son front n'est plus voilé des Cyprés de Bellone ;

Les vaincus cherchent son appui ,

Dans ses yeux se peint la clémence ,

Et ses courtisans en silence  
Se sont rangés autour de lui.

THAIS, à ses côtés, est semblable à l'aurore,  
Ouvrant au Dieu du jour les cieus qu'elle colore.  
L'encens fume à ses pieds; le feu du diamant  
Brille parmi les fleurs sur sa tête charmante,  
Et la couronne de l'amante  
Semble encor s'embellir des lauriers de l'amant.

L'ŒIL étincelant du délire  
Qui presse & tourmente son sein,  
Timothée a touché la lyre,  
Tout ressent son pouvoir divin.  
Il s'agite, il menace, il tonne;  
Le chœur des Muses l'entourne  
Dans un muet recueillement.  
Sa cadence lente ou pressée,  
Devient l'écho de la pensée,  
Ou l'organe du sentiment.

DANS ses premiers accords il peint l'Amant d'Alcmène  
Dont sur les vastes cieus le regard se promène.  
Tantôt, armant son bras de ses carreaux brûlans,  
Le Dieu vole, porté sur son aigle intrépide,  
Et tantôt, d'une Nymphé adorateur timide,  
Il fait taire autour d'elle & la foudre & les vents.

SOUS la pourpre & l'or mobile  
D'un serpent audacieux,

N iij

Il lève une tête agile ,  
 L'éclair brille dans ses yeux.  
 Enhardi par cet artifice ,  
 Près d'Olympias il se glisse \* ,  
 L'enlace amoureusement :  
 Un triple dard la dévore ,  
 Et sa bouche se colore  
 Des feux d'un nouvel amant.

MAIS , déjà dans le sein de la beauté qu'il aime ,  
 L'Immortel a laissé l'empreinte de lui-même...  
 Ainsi le chantre ému célébroit leurs transports ;  
 Il consacroit du Dieu les ardeurs renaissantes ,  
 Et par de longs éclats les voûtes frémissantes  
 Répétoient ses accords.

LA CYMBALE sonne ,  
 Le pampre' verdit ,  
 Le hautbois résonne.  
 Autour d'une tonne  
 Où le vin bouillonne ,  
 L'Égypan bondit.

LE TIGRE infidèle ,  
 En lesses de fleurs ,  
 A pour conducteurs  
 Les amours trompeurs ,

---

\* Mère d'Alexandre , aimée de Jupiter sous la forme d'un Serpent.

Dont le pas chancelé  
 Parmi les vapeurs  
 Du fils de Sémèle.

S'ARMANT de flambeaux,  
 La folle Bacchante  
 Agile & bruyante  
 Descend des coteaux.

HUMIDES d'ivresse,  
 Ses yeux tour-à-tour  
 Peignent l'allégresse,  
 Le trouble & l'amour.

LE BRULANT Satyre  
 Qui bientôt l'atteint,  
 Voit briller son teint  
 Du feu qu'il inspire.  
 Leurs cris confondus  
 Font trembler la plaine ;  
 Tous deux hors d'haleins  
 Tombent éperdus  
 Aux pieds de Silène,  
 Bégayant à peine  
 Une Hymne à Bacchus.

O PUISSANCE de l'harmonie !

C'est lui-même ; il paroît : c'est Évan plus serein !  
 L'Amour est son vainqueur ; la joie est son génie,  
 La coupe des plaisirs étincèle en sa main.

N iv

Érigone s'y défaltère ;  
 Elle y boit le nectar des Dieux ,  
 Et le feston du même lierre

Au fond du même char les enchaîne tous deux....

QU'ENTENDS-JE ? Tout-à-coup le divin Timothée

Par les accens de la terreur ,

Du Dieu des conquérans annonce la fureur !

Il le peint triomphant du rebelle Panthée ,

Imprimant une sainte horreur

A la Nature épouvantée ,

Aux rives de l'Indus plantant ses étendarts ,

Osant suivre de Mars les fougues imprudentes ,

Et poussant, l'œil en feu, ses panthères ardentes

Sur les corps palpitans de cent monstres épars \*.

DU HÉROS les regards s'allument ;

Il entend hennir les coursiers ;

D'Arbelle il voit les champs qui fument

Du sang d'innombrables Guerriers.

Au cri de l'hoaneur qui murmure ,

Il cherche, il saisit son armure ,

Se transporte aux plaines d'Issus ;

Et dans des tourbillons de poudre ,

Il croit encor lancer la foudre

Dont il écrasa les vaincus.

TANDIS que , défiant le ciel , l'onde & la terre ,

\* Bacchus combattit les Géans.

Il s'abandonne aux horreurs de la guerre

Et du carnage dévorant :

Traînant les sons plaintifs d'une lente harmonie ,

Le chantre par degrés désarme la furie

Et la fierté du conquérant.

« VOIS DARIUS sur la poussière

» Tristement étendu , respirant à demi ,

» Il tombe ; & pour fermer sa mourante paupière ,

» Il n'a pas un ami.

» IL TOMBE de ce trône antique ,

» Élevé jusqu'aux cieux par l'orgueil des Persans ,

» Et le sombre écho du Granique

» Prolonge de la mort les lugubres accens.

» D'UN PRINCE infortuné la famille tremblante

» Le redemande en vain par ses cris douloureux ,

» Et vient envelopper d'une pourpre sanglante

» Ses restes malheureux.

ÉMU par ces accords funèbres ,

Son vainqueur , triste & gémissant ,

Se croit entouré de ténèbres

Sur son trône resplendissant.

Sur les drapeaux de la Victoire

Il déteste , il maudit sa gloire ;

Du sort il déplore les jeux :

On éloigne , on soustrait ses armes ,

Et l'on voit les premières larmes

Couler , malgré lui , de ses yeux.

N ▼

A L'AMOUR la pitié nous mène.  
 Le nouvel Amphion, d'une savante main,  
 Imité avec plus d'art la voix d'une Syrène ;  
 Il invite à jouir le Héros plus humain.

- « GRAND PRINCE, consolons la terre,  
 » La volupté t'ouvre les bras :  
 » Je la vois dans ses doux combats  
 » Éteindre en tes mains le tonnerre.  
 » La gloire, vaine & mensongère,  
 » Est l'ombre qu'on ne peut saisir,  
 » Et tous les lauriers de la guerre  
 » Ne valent pas un myrthe du plaisir. »

○ TRANSPORT ! ô bonheur ! le superbe Alexandre,  
 L'œil serein, le cœur enchanté,  
 Vers la jeune Thais tourne un regard plus tendre,  
 Et tombe, en soupirant, aux pieds de la beauté.

DE LA beauté qui le caresse  
 Il savoure à longs traits le charme séducteur ;  
 L'amant est couronné des mains de la Mollesse,  
 Et semble importuné des palmes du vainqueur.  
 Sous des roses l'Amour cache ce cimenterre,  
 La terreur du monde alarmé,  
 Et le fils de Philippe, adouci, désarmé,  
 Sur le sein de Thais languissamment préfère,  
 ▲ l'orgueil d'être craint, le bonheur d'être aimé.

- « AUX ARMES, aux armes !  
 » Les Grecs égorgés.

- » Ne sont pas vengés :
- » Aux armes , aux armes !
- » DANS ces tristes champs ,
- » Vastes sépultures ,
- » Compte les blessures
- » De ces corps sanglans.
- » Vois les Euménides
- » Sortir des tombeaux ;
- » Vois de leurs flambeaux
- » Les lueurs livides ;
- » Vois leurs bras fumans
- » De cent parricides ,
- » Te servir de guides
- » Aux embrasemens.
- » Vas , que leurs exemples
- » Raniment tes sens !
- » Cours brûler les Temples
- » Du Dieu des Persans. . . . »

UN DIEU commande, on vole, & d'une main hardie  
 Parmi des cris tumultueux,  
 Le souverain impétueux  
 Agite des flambeaux & répand l'incendie \* !  
 Donnant l'affreux signal de la rébellion,  
 Sombre, échevelée, hors d'haleine,  
 Thais même le suit, & comme une autre Héléne,  
 Voudroit lancer les feux sur un autre Iliou.

---

\* L'embrasement de Persépolis.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe  
du Mercure précédent.*

**L**E mot de l'Énigme est *la Chandelle* ; celui du Logogryphe est *Cordelier*, qui a pour frère les Capucins, & dont le nom a eu pour ennemi *Buchanam*, de qui les ouvrages contre eux sont assez connus : on y trouve *corde, or, cors, lyre, (instrumens) Recors, Élie, lie, Dol, Die, Isle, ce, le, Loire, cidre, cor, decor, Loir, rire.*

*É N I G M E.*

**M**ON maître, au rapport d'un adage,  
N'a pas la fortune en partage.

Quoiqu'un pareil dicton

N'ait pas toujours raison.

Voici mon vrai portrait : j'ai la taille petite,

Le corps effilé, sec & rond,

Ma barbe me fait mon mérite,

Ainsi que ma légèreté,

Dans un espace limité.

Chemin faisant j'anime la matière ;

Ma salive est souvent un poison dangereux ;

Enfin, quoique sans yeux,

J'unis l'ombre à la lumière.

---

 LOGOGYPHE.

**D**ix six membres qui me font naître,  
 Otez les deux derniers, vous changerez mon être,  
 Je n'en ferai pas moins un tout en son entier;  
 Mais de différent genre & différent métier.

Réduite ainsi, je n'étends mon empire

Que sur les morts; je les fais cuire.

Mais rétablissez-moi,

Ce n'est plus mon emploi.

Sur les vivans alors j'exerce mon office,

J'en fais tout à la fois le plaisir, le supplice.

( Par la Sœur Lubine. )

---

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.
 

---

*SUITE des Entretiens sur l'État actuel de  
 l'Opéra de Paris. A Amsterdam, & se  
 trouve à Paris, chez Esprit, Libraire,  
 au Palais Royal, & chez les Marchands  
 de Nouveautés. 1779.*

**I**L est difficile d'apprécier le mérite de tout  
 ouvrage de l'Art; il est plus difficile d'ap-  
 précier le degré de talent d'un Artiste; mais  
 il n'y a rien d'embarassant pour l'Auteur des  
*Entretiens. Avec des épithètes & de l'audace.*

On se tire de tout. On a vu de quel ton il réduit à leur juste valeur chacun des six Opéras de M. Gluck, que la Nation a la sottise d'entendre & d'applaudir sans interruption depuis six ans; on va voir de quel ton il juge M. Gluck lui-même. Il a mesuré l'étendue & la portée de son talent; il fait au juste ce que la Nature lui a donné, ce qu'il a acquis par l'étude & par l'expérience, enfin ce qu'il peut & ne peut pas faire.

« Né avec une imagination brusque & ar-  
 » dente, M. Gluck, dit-il, a reçu de la Na-  
 » ture un génie peu flexible, (p. 154.) Le peu  
 » de facilité de son génie l'empêche de varier  
 » ses chants, & son peu de goût l'empêche  
 » de sentir le prix d'une belle mélodie,  
 » (p. 43.) Combien peu de ressources il  
 » trouve dans son imagination aride & sté-  
 » rile! (*ibid.*) Il se bat à chaque instant les  
 » flancs pour s'évertuer & aiguillonner son  
 » génie peu facile, (p. 36.) Il n'a point de  
 » génie à lui, (p. 50.) Toutes ses compo-  
 » sitions décèlent la contrainte, l'embarras  
 » & le tâtonnement. — Il néglige l'art de  
 » phraser, (p. 35.) Il change souvent de  
 » mode sans savoir pourquoi, (p. 74.) »

Enfin, nous sommes obligés de croire, sur la parole de l'Anonyme, que tous les Compositeurs Italiens sont *un peu plus Musiciens que M. Gluck*, & que, par la seule raison qu'ils sont Italiens, ils sont en état de le surpasser en tout, (p. 10.)

Au reste, ce n'est pas pour déprimer M.

*Gluck que je parle*, dit ce redoutable juge, (p. 34.) **CE N'EST QUE POUR LE METTRE A SA PLACE ; & il n'y a pas de quoi se fâcher.** Non certes ; mais il y a de quoi rire.

Si un des plus Savans Musiciens de l'Europe avoit écrit cette curieuse phrase, on lui diroit : ce ne sont ni les jugemens des connoisseurs, ni ceux des Artistes, ni les premières impressions du Public lui-même, qui mettent les grands Artistes à leur place ; c'est le jugement de ce même Public, mûri par l'expérience, éclairé par les progrès de l'Art, épuré par le temps. Mais que répondre à un homme qui, sans avoir donné aucune preuve de talent, de connoissances, ni de goût, dit qu'il va mettre à sa place un Artiste tel que M. Gluck ? Le bouffon du *Roi de Cocagne* s'assied sur le trône du Roi ; on lui demande ce qu'il fait-là : *Je règne*, répond-il gravement, & il n'en est que plus bouffon.

Il ne suffit pas de vouloir à toute force juger, comme Perrin Dandin, pour rendre des arrêts. Cette fureur de juger dans les Arts, est la peste des Arts ; & c'est la maladie de notre nation, de notre siècle, & sur-tout de ce moment-ci.

Revenons au Dandin de la musique. Il prétend aussi mettre M. Piccini à sa place ; & cette place est au-dessus des trônes & des dominations de la sphère musicale. D'abord il ne croit pas qu'il soit jamais arrivé à M. Piccini de manquer un tableau ou d'oublier un effet, (p. 114.) Chaque air de Roland est

*admirable, sublime, enchanteur, pathétique, vrai, d'une volupté, d'un délicieux, d'une finesse, dont on ne croyoit pas la musique susceptible, &c. Le récitatif est toujours vrai, expressif, &c. Les airs de danse tous délicieux, & ont tous un caractère plus marqué, plus fondé, plus un que ceux de M. Gluck, (p. 98.)*

*Il y a dans cet Opéra un ensemble, une liaison, des rapports à peine indiqués dans le Poème, (p. 114.) Son Orchestre sent; tout est sentiment chez lui; pas un trait, même dans les parties les plus subordonnées de son accompagnement, qui n'ait son expression particulière, (p. 115.) Comme tous les airs, tous les récitatifs, tous les ballets, tous les chœurs tendent à rappeler l'ensemble; comme tous ces groupes particuliers finissent par former un groupe total où tout est d'accord, tout est vrai, où chaque détail fait valoir ceux qui l'entourent! (p. 104.)*

*Ce qui a frappé sur-tout l'Anonyme dans Roland, c'est une chose essentielle, que M. Gluck a ENTIÈREMENT négligée, & qui contribue à faire de la musique vraiment théâtrale, c'est la différence marquée du goût de chant de chacun des personnages, (p. 93.)*

*Nous n'avons aucune envie de rien rabattre de ces éloges, quoique nous n'ayons pas eu le bonheur d'appercevoir tant de beautés dans Roland; mais quand on loue ce qui est vraiment louable, il vaut mieux aller au-delà que de rester en-deçà: en parlant des beaux Arts, qui n'est que juste, est froid;*

ependant, il peut y avoir dans la louange un excès qui expose au ridicule; des comparaisons injurieuses qui choquent; des éloges à contre-sens qui prouvent le défaut de goût, de lumières ou de bonne-foi.

Nous remarquerons seulement deux choses merveilleuses dans cet éloge de *Roland*. La première merveille, c'est qu'il n'y a pas un seul mérite, une seule beauté possible en musique qui ne s'y rencontre au plus haut degré de perfection, & sans la moindre petite tache.

La seconde merveille, c'est que toutes ces perfections se trouvent réunies dans un *Poème froid & sans effet*, où le peu d'intérêt qui s'y trouve est presque tout entier au premier *Acte*, ( page 89 ); quoique M. Piccini, selon cet Auteur, soit tellement attaché à la vérité d'expression, qu'il aime mieux que sa musique soit froide & foible où les paroles le sont, que de chercher des effets contraires à cette vérité; ce qui n'empêche pas que, toujours vrai, il ne rende sublimes des situations foibles par elles-mêmes, ( page 89. )

On dit que les *Entretiens* sont d'un jeune homme: nous le croyons aisément au ton tranchant, à l'extrême suffisance, à l'affectation d'un savoir scholastique, à l'incohérence & à la crudité des idées qu'on y remarque d'un bout à l'autre.

On dit qu'il n'est ni Compositeur ni homme de Lettres: nous le croyons encore plus aisément, à l'emploi faux ou vague qu'il

fait du langage de l'art, & à l'incorrection de son style. Un Compositeur ne prendroit pas pour des suites de quartes qui mettent son oreille au supplice ( v. p. 58 ), des suites de sixtes très-souvent employées avec le meilleur effet, où la note intermédiaire qui forme une quarte avec le dessus, n'est considérée que comme tierce de la basse, & n'a jamais blessé l'oreille de personne.

Un homme de Lettres n'écriroit pas non plus, *on peut dire que l'art n'a pas rien qu'une manière de peindre le même sentiment,* ( p. 124 ). On pourroit citer cent autres phrases à peu-près de cette force; mais l'Auteur a demandé grâce pour son style; il ne faut pas battre les gens à terre. Cependant quand on ignore à ce point sa langue, il ne faudroit pas se presser d'écrire; & quand on écrit sur un art, il faudroit avoir une idée nette des termes principaux de cet art.

Quand on parle de chant à tous propos, il ne faudroit pas définir le chant, *l'art de plaire à l'oreille sans cesser d'intéresser le cœur.* ( p. 27 ). Cette définition vague convient autant à la poésie qu'au chant: toutes les parties de la musique ont également pour objet de plaire à l'oreille & d'intéresser le cœur; mais un vaudeville, un menuet peuvent être chantans sans intéresser le cœur.

Il ne faudroit pas dire que le chant *est la partie constitutive de l'art, celle qui le rend vraiment art*; il y a du chant dans les pre-

mières chansons de tous les peuples , & l'art n'y est pas.

Quand on juge les hommes de génie , il faudroit avoir quelque idée du génie ; & c'est le définir étrangement , que de dire qu'il n'est que la *sensibilité agissante*, ( p. 76. ) On voudroit bien savoir comment la *sensibilité agissante* a produit le système de Newton ou les Tragédies de Corneille. Le génie , en tout , consiste à s'ouvrir des routes inconnues , à ajouter des idées nouvelles aux idées reçues , à produire de grandes impressions , par des combinaisons hardies & originales. C'est ce que M. Gluck a fait en Musique. Les Artistes qui se contentent de suivre les routes battues , & de faire , même aussi bien que leurs Maîtres , ce que ceux-ci ont fait avant eux , peuvent avoir du goût. & du talent , mais n'ont pas de droit au titre d'hommes de génie.

Comment un jeune homme a-t-il pu composer un Livre de près de 200 grandes pages , sur une matière qu'il entend si peu , & y parler de tant de choses , sans dire un mot qui mérite d'être cité ? La confiance de la jeunesse est merveilleuse. Une femme d'esprit s'étoit chargée de mener à la campagne un jeune homme à peine sorti du Collège & qui se croyoit fort savant. Elle écrivoit à l'Auteur de cet extrait : *La sottise chose qu'un sot enfant ! votre petit pédant n'a fait que parler pendant toute la route , & je ne fais pas de quoi il n'a pas parlé. Il m'a dit plus de bêtise*

*ses en une heure qu'on n'en peut savoir à son âge.*

Ce ne sont pas des bêtises que nous reprocherons à l'Auteur des *Entretiens* ; mais c'est encore pis. Il vaudroit mieux manquer tout-à-fait d'esprit & de goût, que de manquer à ce point de modestie, de justice & d'honnêteté.

Il y a en effet peu de modestie à dire qu'on va mettre à sa place ( p. 34. ) un Artiste que toute l'Europe a mis depuis trente ans au rang des plus grands Compositeurs, & qui vient de s'élever au-dessus de tous les Compositeurs, par la nouvelle route qu'il a ouverte dans la musique Dramatique, & où nous croyons que ses rivaux seront obligés de le suivre plus ou moins s'ils veulent obtenir des succès durables.

Il n'y a guère de modestie à attaquer le goût de toute l'Europe à la fois ; selon le jeune Docteur, les François sont encore ignorans & barbares ; le jugement des Allemands ne se compte pas ; les Italiens eux-mêmes *sont peu connoisseurs en musique, & ne méritent pas d'avoir des hommes de talent*, ( p. 120. )

Il n'y a ni justice ni honnêteté à accuser un grand Artiste de plagiat, sans en donner la preuve. Le jeune Docteur, en citant l'Ariette d'Orphée, *l'espoir renaît dans mon ame, ajoute, n'oublions pas qu'elle est de Bertoni*, ( p. 66. ) Nous ne pouvons que lui répondre qu'elle est de M. Gluck, & nous le sommons de prouver qu'elle est de Bertoni.

Il y a aussi peu d'honnêteté & plus de

mal-adresse à dire que le fameux passage de l'air d'*Alceste*, *il me déchire & m'arrache le cœur*, est pris de l'air de *Sacchini, Se cerca, se dice*. Cette imputation, déjà imprimée & détruite, prouve un acharnement bien misérable. Il est aisé de savoir que l'*Alceste* de M. Gluck étoit gravée dix ans avant que M. Sacchini eut composé son *Olympiade*, où est l'air qu'on cite.

Il n'y a ni honnêteté ni adresse à accumuler de petits mensonges, non moins aisés à réfuter, dans la seule vue de rabaisser les succès de M. Gluck.

Voici ce que l'Auteur des Entretiens ne craint pas d'écrire.

Des trois premiers Operas que M. Gluck donna à Paris, *Orphée & Alceste* « avoient » paru en Italie; le premier avec un succès » moindre cependant que ceux faits sur le » même Poëme par d'autres Maîtres; & le » second étoit tombé, ainsi que plusieurs » autres du même Auteur... Ces chûtes » se sont confirmées par-tout ailleurs qu'en » France, sur-tout à Londres, &c. »

Quand tous ces faits seroient vrais, qu'est-ce que cela prouveroit contre le mérite d'*Iphigénie en Tauride*, & celui même d'*Orphée*? Mais s'ils sont tous notoirement faux, quel nom donner au sentiment qui fait recourir à de pareils moyens de déprimer la réputation & les talens d'un Artiste qui n'a eu parmi nous que des succès, & de si éclatans succès?

Nous ne répondrons à cet amas de faussetés, qu'en exposant simplement les faits.

1°. *Alceste* n'avoit jamais paru en Italie, & n'avoit pu par conséquent y tomber.

2°. M. Gluck a eu les plus grands succès sur tous les Théâtres d'Italie ; & la preuve en est que pendant neuf ans consécutifs qu'il y a résidé, il a été appelé chaque année dans les principales villes d'Italie, & quelquefois dans deux villes à la fois au même Carnaval pour y composer l'Opéra. Il a composé trois années de suite à Milan ; & depuis qu'il a quitté l'Italie, on lui a fait des propositions d'aller à Naples, à Boulogne & à Milan, qu'il n'a pas acceptées. Les Italiens ne font point cet honneur aux Maîtres qui ont eu tant de chûtes, & qui sont si inférieurs à tous les autres.

30. L'Orphée, exécuté en 1764 à Parme, où toute l'Italie étoit rassemblée pour les fêtes du mariage de l'Infant, y fut joué vingt huit fois de suite, avec un succès & des applaudissemens inouis. Depuis cette époque Orphée a été joué avec le succès le plus constant à Naples, à Boulogne, à Florence, à Stockholm, & surtout à Londres, où l'on n'y ajouta des airs que pour lui donner la durée ordinaire du spectacle. Orphée enfin est le premier Opéra Italien qu'on ait jugé en Italie digne d'être conservé par la gravure voilà ce qu'il est aisé de prouver par les témoignages les moins équivoques.

Après ce qu'on vient de lire, on trouvera

peut-être que le jeune-homme a mauvaise grâce d'appeler les partisans de M. Gluck *une cabale furieuse*, un parti fougueux qui s'abandonne à l'enthousiasme le plus intolérant, qui emploie la persécution, qui a ses despotes, ses inquisiteurs, &c. En lisant ces terribles paroles, on a de la peine à croire qu'il ne s'agit que d'une querelle de musique. *Bella, horrida bella!* C'est vraiment *une furieuse cabale* qu'une cabale composée de presque tous les Amateurs de l'Opéra, de presque tous les Musiciens de Paris, François, Allemands, Italiens même, tels que MM. Cambini, Langlé, Alessandri, &c. dont les talens sont très-connus; de plusieurs gens de Lettres qui joignent au goût des Arts la connoissance pratique de la musique, tels que J. J. Rousseau, M. l'Abbé Arnaud, M. de Chabanon, &c. Cette cabale ressemble bien à ce qu'on appelle le Public. Mais en quoi est-elle donc *fanatique, intolérante, persécutrice, exclusive, &c.* ?

*Quis tulerit Graecos de seditione querentes !*

Ceux qu'on désigne plus particulièrement sous le nom de *Gluckistes*, ont-ils jamais écrit des Livres contre M. Piccini? L'ont-ils traité de *barbare* & de *charlatan*? Ont-ils imprimé qu'il n'avoit ni génie, ni goût, ni savoir? Ont-ils relevé avec affectation les mauvais succès que plusieurs de ses ouvrages peuvent avoir eus en Italie, en Angleterre & en France?

Ont-ils supposé des faits pour l'humilier ? L'ont-ils accusé d'avoir volé ce qu'on lui a volé à lui-même ? &c. &c. &c. Qu'ont donc fait ces terribles Gluckistes ? Leur *fureur* bornée à louer une musique qu'ils aiment, & à défendre un homme de génie qui a régénéré notre Théâtre Lyrique, & nous a apporté un nouvel art & de nouveaux plaisirs. C'est donc une terrible *persécution* que d'entendre louer le talent qu'on n'aime pas ! L'Auteur de cet Extrait, qu'on a désigné en particulier dans les *Entretiens* & ailleurs comme un Gluckiste intolérant, fait profession non-seulement de *tolérer*, mais d'aimer la musique Italienne aussi sincèrement que la plupart de ceux qui la défendent ; il a été souvent l'applaudir à la *Colonie*, à la *Buona-Figliuola*, à la *Frascatana*, à *Roland* ; & il en a fait l'éloge en toute occasion. Il croit seulement comme Métastase & tous les Italiens qui ont écrit sur la musique Italienne, que cette musique est belle, mais d'une beauté qui jusqu'à présent n'a point été propre à la Scène Tragique ; & que M. Gluck est le premier qui ait conçu un système de musique dramatique. Pourquoi seroit-il plus Gluckiste pour admirer la musique de M. Gluck, que Virgilien, Racinien, Voltairien, pour aimer les vers de Virgile, de Racine & de Voltaire ? Toutes ces dénominations de parti seroient puériles & déplorables si elles n'étoient un peu utiles aux progrès d'un Art charmant sur lequel notre Nation n'a pas

montré

montré jusqu'à présent une sensibilité assez active pour n'avoir pas besoin de quelque stimulant qui fixe plus fortement son attention sur les productions des Artistes occupés à étendre & multiplier les plaisirs; le spectacle des combattans intéresse à l'objet du combat; & pour se mettre en état de juger, on apprend à sentir & à comparer. Cette considération seule pouvoit nous engager à entrer dans une si longue discussion sur un ouvrage qui ne le méritoit que par l'intérêt que le Public a paru prendre à la dispute qui en fait l'objet. D'ailleurs, notre Littérature offre dans ce moment-ci peu de nouveautés dont l'annonce eût pu occuper plus agréablement les Lecteurs de ce Journal.

( *Cet Article est de M. S\*.* )

*THÉÂTRE à l'usage des Jeunes Personnes.*

Leçon commence, exemple achève. *La Motte.*

Tome I. A Paris, chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins, & chez M. le Comte de Genlis, Place de Vendôme; s'adresser à M. le Brun. Prix, 6 liv. broché.

S E C O N D E X T R A I T.

La cinquième Pièce a pour titre, *l'Enfant Gâté*. Elle est en deux Actes, ainsi que les trois précédentes. Lucie, nièce de Mélanide, est élevée par Dorine, Maîtresse de Musique & de Dessin, logée chez Mélanide, & qui

*Sam. 31 Juillet 1779.*

O

a toute sa confiance, dont elle abuse indignement. Elle flatte avec une bassesse servile tous les défauts de son élève, sa paresse, son penchant à la médifance, son amour-propre, & ce caractère n'est que trop souvent celui de cette espèce de domestiques à qui l'on confie l'éducation des enfans. Lucie profite très-peu des leçons de musique & de dessin, qu'on ne lui donne que lorsqu'elle veut bien les recevoir; mais ces mêmes leçons, assez inutiles pour elle, ne le sont pas à Toinette, fille d'une Femme-de-chambre de Mélanide, & qui est élevée avec Lucie comme une compagne & un objet d'émulation, Toinette est le contraste de Dorine, Elle aime beaucoup Lucie, mais elle ne craint pas de lui dire ses vérités; aussi est-elle très-odieuse à Dorine; mais Lucie, qui a le cœur bon & qui n'a que l'esprit de gâté, lui pardonne sa franchise en faveur de l'amitié véritable qui en est le principe. Ce portrait d'un naturel heureux, qu'une mauvaise éducation altère, mais ne peut détruire; ce contraste d'une domestique qui cherche à plaire à son élève en la flattant, & d'une amie qui ne lui déplaît pas en lui parlant de ses défauts; la situation de la jeune Lucie, combattue entre sa vanité & sa foiblesse qui la font pencher pour Dorine, & son cœur & sa conscience qui la ramènent à Toinette, forment un tableau très-intéressant & très-moral; & les Scènes sont aussi bien exécutées que conçues. Rien ne

fait sur-tout plus de plaisir que les mouvemens de bonté qui échappent à Lucie , malgré tout ce qu'on fait pour la corrompre. Elle est médisante & railleuse, & portée au dangereux talent de contrefaire. Elle s'est moquée d'une Demoiselle de Surville, qui vient chez sa tante, & qui est pleine de qualités estimables. Toinette le lui reproche. Dorine applaudit ; & pour rassurer Lucie qui commence à se repentir de son indiscretion, elle lui dit : « Mademoiselle de Surville n'a qu'à vous le rendre, vous ne vous en formaliserez pas. »

## L U C I E .

« Oh ! pour cela non ; au contraire , j'en serai charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le rendît, afin que nous fussions quittes ; car cette plaisanterie, je ne fais pourquoi, me pèse à présent malgré que j'en aie. »

Lucie éprouve bientôt une leçon bien plus sensible. On la fait descendre au salon pour montrer des essais de ses talens ; elle reçoit des louanges de tout le monde ; mais un moment après, en passant dans le jardin, derrière une charmille, elle entend ces mêmes personnes qui viennent de la louer, faire un résumé exact de tous ses défauts, de ses prétentions, de ses airs, enfin la déchirer sans pitié. Une seule prend sa défense, & c'est Mademoiselle de Surville. Lucie vient, le cœur gros, conter son aventure à

Dorine. " Je vous avoue, ( dit-elle en parlant de Mademoiselle de Surville ) que cette bonté de sa part m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & me faisoit éprouver je ne fais quoi de pénible, que la méchanceté des autres ne me caufoit pas. La fausseté de toutes ces personnes m'inspiroit plus de mépris que de colère & d'émotion; mais la générosité de Mademoiselle de Surville m'indignoit contre moi-même; & à mesure qu'elle parloit, je sentoits mes larmes couler. Apparemment qu'il est plus cruel de se voir convaincre d'injustice, que d'éprouver celle des autres. "

Combien la morale, mise en action & en sentiment, a d'intérêt & de pouvoir ! Et que l'on doit aimer à voir dans ce premier âge ces traits d'équité naturelle qui montrent que l'homme n'est pas né méchant !

Enfin, la dernière leçon que reçoit Lucie, lui vient d'une lettre de Dorine sa Gouvernante, que Toinette a trouvée à moitié écrite, & qu'elle n'a pu s'empêcher de lire, dès qu'elle a vu qu'il y étoit question de son amie, Lucie la blâme de son indiscrétion; mais Toinette, qui veut profiter de cette occasion pour démasquer Dorine & détromper Lucie, lui lit la lettre, qui est la satire la plus cruelle & la plus injurieuse. Lucie a le cœur percé; cependant son ressentiment s'exprime d'une manière noble. " Je ne vous fais pas mauvais gré (dit-elle à Dorine) de m'avoir dépeint telle que vous me

» voyez & telle que je suis peut-être ; mais  
 » du moins , en détaillant tous mes défauts ,  
 » vous ne deviez pas vous en plaindre , puis-  
 » qu'ils sont votre ouvrage. »

Mélanide à qui Toinette a tout conté , ren-  
 voye Dorine , malgré les prières de Lucie , qui  
 obtient du moins de sa tante , qu'elle pour-  
 vora aux besoins de la gouvernante congé-  
 diée. « Son imprudence ( dit-elle à sa nièce )  
 » a réparé le tort que vous faisoit sa perfri-  
 » die. Que cette cruelle expérience vous  
 » apprenne , mon enfant , à vous défier des  
 » flatteurs , & à chérir la vérité , qui seule  
 » peut nous éclairer sur nos fautes , & répri-  
 » mer l'amour - propre qui nous séduit &  
 » nous égare. »

De toutes les Pièces de ce Recueil , *l'En-  
 fant gâté* est peut-être celle dont la morale  
 est susceptible de plus d'applications. Le  
 rôle de Lucie ne pouvoit pas être mieux  
 fait ; il est plein de traits touchans qui font  
 venir les larmes aux yeux.

*La Curieuse* , qui est aussi en deux actes ,  
 est d'un intérêt plus pressant. L'action , quoi-  
 qu'elle soit nécessairement derrière la Scène ,  
 est très - attachante , & jamais on n'a donné  
 un exemple plus effrayant des maux que peu-  
 vent produire la curiosité & l'indiscrétion ,  
 défauts les plus ordinaires de la première jeu-  
 nesse. La Marquise de Valcour a deux filles ,  
 Sophie & Pauline , & une nièce nommée  
 Constance , élevée avec elles. Pauline est d'une

curiosité excessive, & ce défaut est cause que sa mère, qui ne cache rien à Sophie & à Constance, dont elle connoît la discrétion, ne confie rien à Pauline, dont l'étourderie a déjà eu plusieurs fois des effets très-désagréables. Dans le moment où la Scène se passe, Madame de Valcour est occupée d'un secret bien triste & bien important; son fils, le Chevalier de Valcour, est caché dans son Château sous le nom de Mirville, & ce secret est la suite d'un aventure assez extraordinaire. Il avoit quitté sans congé son Régiment pour aller à Valenciennes au secours d'un ami qui avoit besoin de ses services. Comme il comptoit revenir dans deux jours, il avoit pris en route le nom du Chevalier de Mirville. Le malheur a voulu qu'il eût une affaire dans une auberge avec le fils du Baron de Sénanges. Il l'a laissé pour mort, & lui-même, grièvement blessé, se trouvant à quatre lieues du Château de sa mère, a eu le bonheur d'être rencontré par Thibaut, le Concierge de ce Château, qui l'y a fait porter la nuit, aussi secrètement qu'il a été possible. Il y a été soigné par un Valet-de-Chambre - Chirurgien, & gardé dans un cabinet de sa mère à l'insçu du reste de la maison. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que le Baron de Sénanges, qui a entendu dire que le Chevalier de Mirville a été l'agresseur, a obtenu des ordres pour tous les Commandans des Places frontières, d'arrêter le Chevalier. Le Baron lui-même se trouvant dans

le voisinage du Château de Valcott, est venu rendre visite à la Marquise, & fait trembler à tout moment cette malheureuse mère, en lui parlant de ses ressentimens & de ses moyens de vengeance. Pauline s'est apperçue qu'il y avoit quelqu'un de caché dans le Château, elle est venue à bout de faire cette découverte à force de recherches & de soins, & par le secours de Rose, la fille du Jardinier & sa confidente. Rose, de son côté, a reçu une Lettre d'un inconnu pour remettre à Mademoiselle Sophie; elle & Pauline l'ont ouverte, & ont vu qu'elle étoit d'un jeune homme qui demandoit en mariage Mademoiselle Sophie, & qui ne signoit point : il demandoit pourtant réponse, & prioit de la porter dans le creux d'un arbre du parc, qu'il indiquoit. Pauline prend sur elle de faire écrire par Rose une réponse qui ne contient que ces mots : *vous pouvez vous montrer.* En même-tems elle redouble ses efforts pour pénétrer le secret que lui cachent sa mère, ses sœurs & sa cousine, qu'elle voit également agitées. Elle entend par hasard le nom du Chevalier de Mirville, & ce nom redouble sa curiosité. Elle rencontre dans le parc le Baron de Sénanges qui lui fait des questions; elle y répond avec la plus grande envie de dire tout ce qu'elle fait, & le plus grand regret de n'en pas savoir davantage. Elle se plaint qu'on lui cache tout; mais elle ajoute qu'elle n'ignore pourtant

pas que le Chevalier de Mirville est enfermé dans le cabinet au bout de la grande galerie. A ce nom le Baron la quitte aussitôt, frappé comme d'un trait de lumière, & Pauline commence à croire qu'elle a fait une imprudence, & annonce déjà son repentir. Elle ne tarde pas à s'appercevoir que ses craintes ne sont que trop réelles. A onze heures du soir, au milieu du parc, au commencement d'un orage, elle raconte à Rose tous ses chagrins. Sa mère est étonnée de la rencontrer à cette heure, & dans le même instant on vient apprendre à la Marquise que le Baron fait tout, qu'il a déjà dépêché deux couriers, qu'il va monter en chaise & faire arrêter le Chevalier de Mirville. La mère au désespoir ne sait à qui s'en prendre de ce malheur. Pauline avoue sa faute & s'évanouit de douleur, lorsqu'elle entend que ce Chevalier de Mirville est son frère. Madame de Valcour ordonne à Rose de la secourir, & court arrêter, s'il se peut, le Baron de Sénanges, & empêcher son départ. Pauline reste avec Rose, qui la fait revenir avec beaucoup de peine. L'orage qui redouble, la nuit, l'abandon, les remords, la punition, les alarmes de Pauline, forment un tableau très-théâtral & très-intéressant. Elle envoie Rose pour s'informer de ce qui se passe, & Rose revient un moment après apporter des nouvelles consolantes : tout est appaisé, & l'inconnu qui recherchoit la main de Sophie, est le Marquis de Sénan-

ges qui vient de se faire reconnoître. Il est guéri de ses blessures. Il a vu Sophie plusieurs fois depuis que sa convalescence le retient dans le pays, il en est devenu amoureux; il l'obtient, & ce mariage concilie tout. Madame de Valcour embrasse Pauline & lui pardonne.

*Les Dangers du Monde*, Comédie en trois Actes, la dernière de ce Recueil, sont d'un genre qui l'élève au-dessus des Pièces précédentes. Quoique l'objet en soit le même, & que l'Auteur se soit soumis aux mêmes loix que dans les autres, les personnages ne sont plus des enfaus. Les peintures sont prises dans la Société; & si la bonne Comédie est surtout le portrait fidèle des mœurs, il ne manque à celle-ci, pour être une des meilleures de ce genre, que d'y joindre une intrigue que l'Auteur s'est refusée, mais qu'il seroit à souhaiter qu'elle se permît, pour achever un ouvrage qui doit lui faire tant d'honneur. La Marquise de Germini est une jeune femme très-bien née, mais qui, dans l'absence de son mari, s'est liée avec une Vicomtesse Dorothee, femme riche & à la mode, qui l'a entraînée dans tous les travers & toutes les dépenses d'une vie dissipée. Juliette, femme-de-chambre de Madame de Germini, voit avec douleur que la fortune de sa Maîtresse se déränge tous les jours. Elle a été élevée avec elle, placée dans sa maison par Madame Dorizée, tante

de la Marquise ; elle aime tendrement Madame de Germini, & ne cache rien de ce qu'elle passe à Madame Dorizée, qui, après une absence de dix mois, vient voir sa nièce. Juliette lui fait le portrait de cette Vicomtesse Dorothee. « Elle joint à ses travers » mille prétentions ridicules ; elle affiche » une *sensibilité* passionnée, un goût décidé » pour les arts ; la musique, la peinture lui » tournent la tête. Elle passe, dit-elle, les » nuits à lire ; elle se pique aussi de *Philosophie* & de *bienfaisance*. Ces deux grands » mots sont continuellement dans sa bouche ; elle fait des cours de *Physique*, de » *Chimie*, manque toutes les leçons, n'apprend rien ; parle de tout, décide impérieusement ; en impose quelquefois aux fots, » & fait pitié à tous les gens raisonnables. »

Le fond de cette Pièce n'est autre chose que le détail des folies & des inconséquences où la Vicomtesse Dorothee entraîne successivement Madame de Germini, qui commence à être lasse de ce jong, effrayée du mauvais état de ses affaires, & touchée de l'intérêt que lui a montré sa tante : cette femme vraiment estimable tire sa nièce du précipice, en payant pour elle soixante & dix mille livres de dettes, contractées en l'absence d'un mari qui est prêt à revenir. Il n'y a point d'autre action dans l'ouvrage, dont le mérite sur-tout consiste dans des Scènes d'une vérité frappante. Nous en citerons quelques morceaux.

Par exemple, la Scène de la toilette.

L A M A R Q U I S E.

« Bon jour , Mlle le Doux ; vous ferez  
» bien mécontente de moi , car je ne vous  
» achetterai décidément rien.

Mlle L E D O U X.

» Eh , mon dieu ! Madame , ce n'est pas  
» l'intérêt qui me guide ; mais je fais que  
» personne n'a plus de goût que Madame la  
» Marquise , & je voulois seulement lui  
» faire voir que je ne suis pas tout-à-fait  
» indigne d'obtenir sa protection.

L A M A R Q U I S E.

» La Vicomtesse Dorothée m'a souvent  
» parlé de vous.

Mlle L E D O U X,

» Elle a mille bontés pour moi.... & puis  
» il y a un si grand plaisir à travailler pour  
» elle ; sa figure feroit valoir l'ouvrage le plus  
» médiocre.... ( *Tout en parlant , Mlle le*  
» *Doux étale différens chiffons.* ) Pour moi ,  
» Madame , j'ai une fantaisie qui m'empê-  
» chera de faire fortune ; c'est que je n'ai  
» d'adresse que pour les jolies personnes ;  
» & jamais je n'ai cherché la pratique des  
» laides.

J U L I E T T E à part.

» Elle fait son métier.

O v j

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

» Ah! voilà un drôle de bonnet!...

Mlle LE DOUX.

» Je l'ai inventé & fait cette nuit : je l'ai  
» nommé l'*Espiègle*. Il s'eroit bien à Ma-  
» dame.

LA MARQUISE.

» Vous êtes très-aimable, Mlle le Doux...  
» Juliette, venez-donc voir l'*Espiègle*. Il est  
» joli, au vrai.

JULIETTE.

» Mais, si donc, Madame, il est hideux.

LA MARQUISE *le plaçant au-dessus de sa tête, & se regardant dans le miroir.*

» Oh, la bonne figure!... Regardez-donc,  
» Mlle le Doux, j'ai l'air d'une folle avec  
» votre *Espiègle*.

Mlle LE DOUX.

» Ah! Madame, je voudrois que vous  
» fussiez peinte comme cela. En vérité, ce  
» bonnet vous va si bien, que si vous ne le  
» prenez pas, je serai véritablement incon-  
» solable. Ce n'est assurément pas pour la  
» conséquence du bonnet; car ce matin  
» Madame de Larcé a voulu me l'acheter...

LA MARQUISE.

» Madame de Larcé!... Ah! par exemple,

» elle est un peu vieille pour prétendre en-  
» core à l'espieglerie.

Mlle LE DOUX.

» Aussi n'ai-je jamais voulu le lui vendre.  
» Tenez, Madame, il ne peut convenir  
» qu'à vous... Madame la Vicomtesse est  
» bien jolie; mais elle n'a pas la vivacité,  
» la physionomie de Madame; & ce bon-  
» net-là ne lui seroit sûrement pas autant.

LA MARQUISE.

» De quel prix est il?

Mlle LE DOUX.

» Madame remarquera qu'il est d'une  
» blonde comme sûrement elle n'en a jamais  
» vu, & qu'il y a beaucoup d'ouvrage; mal-  
» gré cela il n'est que de six louis.

LA MARQUISE.

» Ah! par exemple, je l'aurois estimé plus  
» cher.

JULIETTE.

» En effet, une aune de blonde & une  
» demi-aune de gaze pour six louis, cela est  
» bien bon marché!...

LA MARQUISE.

» Ah! j'entends la voix de la Vicomtesse...

JULIETTE.

» Allons, bon; tous les chiffons vont  
» rester ici.

» Ah! c'est-elle. . . . .

L A V I C O M T E S S E .

» Quel prix, mon cœur, vous attachez à  
» une attention si médiocre!... \* *Elle l'em-*  
*brasse.*

L A M A R Q U I S E .

» Oh! cela est charmant! Tenez la voilà  
» encore sur ma toilette; car je ne l'ai dé-  
» couverte, que dans l'instant... Juliette,  
» prenez-la & portez-la dans mon cabinet...

J U L I E T T E .

» Quoi, Madame?...

L A M A R Q U I S E .

» Cette figure de biscuit; mais prenez  
» bien garde de la casser.

J U L I E T T E , à part.

» La perte en effet seroit grande.... *Elle*  
*prend la figure & s'en va.*

L A V I C O M T E S S E .

» A présent occupons - nous un peu de  
» Mlle le Doux. (*à la Marquise.*) N'est-ce  
» pas, mon cœur, qu'elle est aimable....  
» Mlle le Doux, avez-vous des pouffs?...

\* Un présent de porcelaine.

Mlle LE DOUX.

» Oui, Madame ; tenez en voilà un d'une  
» grande fraîcheur.

LA VICOMTESSE.

» C'est un monstre... Montrez-moi autre  
» chose ; apportez - nous ce grand carton.  
» (*A la Marquise.*) alléons - nous. (*Elles*  
» *s'assèyent.*)

LA MARQUISE.

» Oui, donnez-le nous sur nos genoux...  
» là, fort bien. (*La Vicomtesse & la Mar-*  
*quise tirent du carton differens chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

» Voilà un assez joli chapeau.... Il est com-  
» mun pourtant, Mlle le Doux, il faut que  
» je fasse un travail avec vous sur les cha-  
» peaux ; je vous donnerai des idées.

Mlle LE DOUX.

» Madame a tant d'imagination !

LA MARQUISE.

» Mlle le Doux, tenez mettez tout ceci à  
» part pour moi.

LA VICOMTESSE.

» Ah ! mon cœur, prenez encore ce bon-  
» net ; en voici un tout pareil dont je m'em-  
» pare.

LA MARQUISE.

» Allons, volontiers.

LA VICOMTESSE.

» A l'exception des deux chapeaux, je  
 » prends tout ce qui reste dans le carton.  
 » Mlle. le Doux, faites-le porter dans ma  
 » voiture. . . . .

LA MARQUISE.

» J'espérois, ma chère amie, que vous  
 » dîneriez avec moi.

LA VICOMTESSE.

» Eh! ne suis-je pas engagée à une lecture,  
 » à un thé... Ah! j'ai oublié mon sac à par-  
 » filer; que je suis étourdie! Je m'ennuierai  
 » à la mort.... Je ne puis entendre lire sans  
 » parfiler....

LA MARQUISE.

» Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire?

LA VICOMTESSE.

» C'est un Poëme.

LA MARQUISE.

» Ah! du Chevalier d'Herbain, je parie?

LA VICOMTESSE.

» Justement. Il avoit quelque envie de le  
 » faire imprimer; mais vous connoissez le

» Chevalier, il est d'une modestie, d'une  
 » simplicité!... Le nom d'Auteur lui fait une  
 » peur affreuse; comme il le dit lui-même,  
 » il n'écrit que pour l'amusement de ses  
 » amis.

LA MARQUISE.

» Cependant l'autre jour je l'ai entendu  
 » lire son Poëme à soixante personnes.

LA VICOMTESSE.

» Bon! aujourd'hui nous serons plus de  
 » cent; mais c'est qu'il est si répandu; il a  
 » beaucoup d'amis... Je suis outrée que  
 » vous ne veniez pas à cette lecture; mon  
 » cœur, savez-vous que nous ne nous ver-  
 » rons guères aujourd'hui?

LA MARQUISE.

» A propos, dites-moi donc pourquoi  
 » vous êtes si parée dès le matin?

LA VICOMTESSE.

» Eh! mon Dieu, c'est que je ne rentrerai  
 » pas chez moi de la journée. A cinq heures  
 » je vais à la Comédie Française, de-là je  
 » reviens vous prendre, nous allons voir le  
 » ballet nouveau; nous faisons deux ou trois  
 » visites, & puis souper chez l'Ambassa-  
 » deur. Nous jouerons au pharaon; j'y suis  
 » ruinée, n'importe; j'ai pour lui une pas-  
 » sion aussi constante que malheureuse.... je  
 » finirai par quitter le jeu & le monde, tout

» cela m'excède : au vrai, je ne suis bien  
 » qu'avec vous, ou absolument seule ; je de-  
 » viens misantrope, je vous en avertis ; si  
 » vous saviez toutes les méchancetés que  
 » j'éprouve.... & puis, je m'affecte d'un rien.  
 » On est bien à plaindre d'être douée d'une  
 » certaine sensibilité, c'est un présent du  
 » ciel bien funeste.... Mon cœur, avez-vous  
 » là du rouge ? C'est que le mien est un peu  
 » pâle. »

Le détail de la journée de la Vicomtesse est remarquable.

#### LA VICOMTESSE.

» Je suis excédée de la fatigue de ma  
 » journée.... & tout ce que je suis obligée  
 » de faire demain... A midi, nos expériences  
 » sur l'air fixe ; à une heure, la course....  
 » delà à l'Académie Française, pour enten-  
 » dre le Discours de réception, & puis à la  
 » foire voir la danse des chiens ; & puis à  
 » Versailles.... Véritablement je ne conçois  
 » pas comment avec ma santé délicate &  
 » foible, & mes crispations de nerfs, je puis  
 » avoir la force de mener un tel genre de  
 » vie, &c. »

N'est-ce pas là le ton de l'excellente Comédie qui nous manque aujourd'hui ? Y a-t-il un dialogue plus agréable, plus naturel, un tableau plus fidèle, plus vrai, plus piquant des travers & des ridicules à la mode ? La sensibilité & le rouge pâle, les pouffs & les

érispations de nerfs, l'Académie Française & la danse des chiens ! Ce n'est pas là une peinture chargée, c'est la chose même.

L'Ouvrage de Mde la C. de G. en fera faire beaucoup d'autres. Elle n'a point eu de modèle, mais elle aura beaucoup d'imitateurs; & c'est le sort de quiconque a su créer un genre nouveau.

Parmi les Livres qui peuvent servir à l'éducation, il en est bien peu que l'on puisse comparer à ce Recueil de Drames, pour l'agrément & l'utilité. Il n'y a point de jeunes personnes à qui l'on ne doive en recommander la lecture, avec d'autant plus de raison, qu'en y puisant les meilleures leçons de morale, elles y trouveront le meilleur modèle du véritable esprit, d'un style pur & d'un excellent goût.

( *Cet Article est de M. de la Harpe.* )

*ÉLOGE historique de M. Surian, Evêque & Seigneur de Vence, l'un des Quarante de l'Académie Française. Par M. Guérin, Avocat au Parlement d'Aix, chez Esprit; au Palais Royal, in-8° de 15 pages.*

M. Surian a été un des Orateurs les plus distingués dont la Chaire Française puisse s'honorer; il joignoit à la vraie éloquence des choses, beaucoup d'expression & de grands moyens. Les personnes qui ont été à portée de l'entendre, nous font regretter la

perte de ses Sermons. M. Surian les a presque tous supprimés peu de tems avant sa mort. On pourroit présumer qu'il a craint qu'ils ne pussent justifier à la lecture toute sa réputation, si la modestie de ce vertueux Evêque pouvoit laisser des doutes sur ses motifs.

Sa vie offre des exemples remarquables d'une piété douce & indulgente. « Si  
 » quelque Ministre de l'Autel avoit le mal-  
 » heur de succomber à la fragilité humaine,  
 » il jetoit d'abord un voile sur lui pour le  
 » dérober aux regards du Public, & par une  
 » persuasion insensible il le ramenoit dans  
 » la bonne voie : c'est ainsi qu'il guérissoit  
 » le malade en compatissant à ses infir-  
 » mités. »

Appelé par son mérite à l'Episcopat, il fit consister son bonheur dans celui de ses Ouailles ; il refusa constamment d'autres Sièges qui lui étoient offerts comme une juste récompense de ses talens & de ses vertus ; & il dit « à l'exemple de M. du Vair,  
 » un de ses prédécesseurs, qu'il ne quittoit  
 » point une femme pauvre pour en pren-  
 » dre une riche. »

Le territoire de Vence fut exposé aux ravages de la guerre en 1747 ; M. Surian, âgé alors de près de 80 ans, s'attache plus que jamais à ses Diocésains ; il les rassure, les console, & parle aux Généraux ennemis en ces termes : « Vous ne ve-  
 » nez point faire la guerre au Citoyen, mais

» au soldat ; le Dieu des armées & le sort  
 » des batailles décideront qui du Roi mon  
 » Maître ou des vôtres doit être le vain-  
 » queur ; mais l'humanité , la générosité des  
 » Princes que vous servez , ne vous permet-  
 » tent pas de maltraiter des Citoyens défar-  
 » més.

» Toute l'armée est saisie d'étonnement  
 » & de respect pour ce Vieillard vénérable ;  
 » dans cette circonstance affligeante pour  
 » son cœur , il secoue le fardeau des ans  
 » avec un courage qui ranime ses forces , &  
 » il conduit dans son Palais les Généraux &  
 » les principaux Officiers de l'armée : là , il  
 » achève de les subjuguier par ses procédés  
 » & par ses manières , comme il les avoit  
 » gagnés par sa présence. »

L'Oratoire a été le berceau de ses talens ,  
 & il peut être compté parmi les hommes  
 célèbres de cette Congrégation. S'il n'a pas  
 égalé en éloquence M. Massillon , son Com-  
 patriote \* , son Confrère & son ami , il l'a  
*peut-être surpassé par les agrémens de son  
 commerce.*

M. d'Alembert, qui a remplacé M. Surian  
 à l'Académie Françoisé, n'avoit pu se procu-  
 rer dans le tems tous les renseignemens qui  
 lui étoient nécessaires pour en faire un élo-  
 ge complet ; M. Guérin a trouvé des facili-

---

\* Ils étoient l'un & l'autre de Provence.

tes dans les liaisons de son père avec ce Prélat ; mais en faisant connoître les motifs qu'il a eus de traiter ce sujet après M. d'Alembert , il a rendu à ce célèbre Écrivain le tribut d'hommages qui lui est dû à tant de titres.

Le style de l'Ouvrage nous a paru rapide, sage , & toujours propre au genre ; les faits y sont présentés d'une manière intéressante ; & nous croyons pouvoir annoncer des succès à l'Auteur , s'il consacre sa plume & ses talens à cette partie de notre Littérature.

## S P E C T A C L E S .

### COMÉDIE ITALIENNE.

CE Théâtre vient d'obtenir des Supérieurs la permission de jouer des Comédies Françaises , qui lui avoit été ôtée en 1769. Ce fonds, composé des Pièces de MM. Marivaux, de Lisle, le Sage, Dufresny, Ricoboni, Dorneval , &c. peut mettre plus de variété dans le répertoire des Comédiens Italiens , qui roule depuis long-temps sur un petit nombre d'Opéras-Comiques. Ce n'est pas que ces Comédies , qui sont , pour la plupart , ce que leurs Auteurs ont produit de plus foible , soient à comparer à celles qui forment le répertoire de la Scène Française. Le

rôle d'Arlequin, personnage hors de nature, qui appartient à la farce, & que la bonne Comédie exclud, suffiroit seul pour gâter les Pièces où on l'introduit, quand même elles ne seroient pas d'ailleurs d'un comique assez froid. Cependant *la Surprise de l'Amour*, *Arlequin Sauvage*, *la Vie est un Songe*, &c. ne sont pas des ouvrages sans agrément. D'ailleurs, la carrière est ouverte aux nouveautés de ce genre, & le talent trouve à se placer par-tout.

La première Pièce jouée depuis le renouvellement du privilège, est celle des *Jeux de l'Amour & du Hasard*, ouvrage sans vraisemblance & d'un comique forcé, comme presque tout ce qu'a fait Marivaux. Nous parlerons dans le prochain Mercure de la manière dont les Acteurs ont joué dans ce genre de dialogue, auquel ils n'étoient plus accoutumés, & qui peut faire éclore sur ce Théâtre de nouveaux talens.

## ANNONCES LITTÉRAIRES.

**L**A *Malédiction Paternelle*, *Lettres sincères & véritables de N.... à ses parens, ses amis & ses maîtresses, avec les réponses*, recueillies & publiées par Thimotée Joly, son Exécuteur-testamentaire. Trois Parties. Prix, 6 liv. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

*Shakespéar*, traduit de l'Anglois par M. le Tourneur, dédié au Roi. Tomes V. & VI in-8°. Prix, 8 liv. le volume. A Paris, chez l'Auteur, rue

de Tournon; Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins; & chez Valade, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques. Les Tomes VII & VIII sont sous presse, & paroîtront l'hiver prochain.

*Collection complete des Œuvres de J. J. Rousseau.*  
9 vol. in-4°. grand papier, ornés de 30 magnifiques Estampes, dessinées par M. Moreau le jeune, & gravées par les plus habiles Artistes de Paris.

Le prix de chaque Volume est de 12 liv. & chaque Figure 1 liv. 5 sols. On a tiré pour les Amateurs un petit nombre d'exemplaires sur du très-beau & grand papier d'Hollande. Chaque Volume 20 liv., & chaque Figure, 1 liv. 10 sols. A Paris, chez Nyon, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais; chez Durand-neveu, Libraire, rue Galande; chez Belin, Libraire, rue S. Jacques; chez Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion; & chez tous les principaux Libraires de l'Europe.

L'Auteur ayant laissé après sa mort différens morceaux qui n'avoient pas encore paru, on se propose de les donner par forme de supplément à l'Édition ci-dessus.

*De la Passion du Jeu, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, par M. Dufaulx, ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Vol. in-8°. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.



# JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

---

## TURQUIE.

*De CONSTANTINOPLE, le 10 Juin.*

**L**ES premières nouvelles que nous avons eues du Capitan-Bacha, nous ont été apportées par des exprès chargés de 38 têtes, qu'il a envoyées ici, & qui viennent d'y être exposées selon l'usage. Cet Officier a besoin de toute sa fermeté, son audace & sa sévérité, pour vaincre les obstacles qu'il rencontre presque à chaque pas. Arrivé à Serez, ville de la Macédoine, trouvant qu'on n'y avoit point exécuté les ordres du Grand-Seigneur, en rassemblant les provisions nécessaires à ses troupes, il demanda les raisons de cette désobéissance. Deux des principaux habitans lui répondirent qu'ils avoient besoin de leurs grains pour leurs propres soldats. Irrité de cette réponse hardie, il les fit étrangler sur le champ. Cette exécution loin d'intimider les habitans, les anima à la vengeance; ils s'armèrent & vinrent attaquer les troupes Ottomanes, qui n'en triomphèrent qu'après un combat sanglant, &

*31 Juillet 1779.*

P

une perte considérable. Ce sont les têtes des deux chefs de cette révolte, de 20 des principaux habitans de Serez, auxquelles il en a joint 16 de ceux de Salonique, qui ont été expédiées ici. Il s'occupoit à rétablir l'ordre dans la Macédoine & dans l'Épire, & on ne doute pas qu'il n'y ait réussi; on croit qu'il lui en coûtera davantage pour le ramener dans la Morée. Les Albanois se préparent à lui défendre l'entrée de cette péninsule, & on assure que 30,000 se sont déjà rassemblés sur l'Isthme de Corinthe, pour garder ce passage difficile à forcer.

Toutes les nouvelles confirment que les Persans ont évacué la ville de Bassora, aussitôt qu'ils ont appris la mort de Kerim Kan; on ne doute pas que le Bacha de Bagdat n'ait profité de leur éloignement pour en reprendre possession.

## D A N E M A R C K.

*De COPENHAGUE, le 6 Juillet.*

LA frégate de guerre la *Ferroé*, de 20 canons, Capitaine Thane, est partie d'ici pour aller croiser entre Christiania & Bergues, où elle remplacera la frégate la *Christiansøe*, qu'une voie d'eau a forcé de relâcher dans un des ports de Norwege.

On apprend d'Elfsneur, que ce fut le 28 du mois dernier, à 5 heures du matin, que l'escadre Suédoise commandée par le Duc de Sudermanie, sortit du Sund, & arriva le

lendemain à Gothenbourg. Le vaisseau garde-côte la salua de 21 coups de canon, le Château d'Elfeneur de 9, & celui d'Elfsingbourg, de 24; elle répondit à chacun de ces saluts par 8 coups de canon. On voyoit flotter au haut du mât du vaisseau du Prince, le pavillon Royal, & au-dessous la flamme. On a remarqué que la frégate Angloise, qui étoit alors dans le Sund pour escorter 120 voiles de cette Nation, ne lui a rendu aucun honneur, quoique le vaisseau Amiral ait passé fort près d'elle. Il est tout simple que les Anglois ne voient pas de bon œil une escadre destinée à protéger efficacement le commerce de cette Nation, & à les empêcher de le troubler.

Il y a quelque tems qu'un inconnu ayant franchi pendant la nuit une palissade, entra par la fenêtre dans une chambre où dormoient plusieurs personnes; il vida leurs poches, dans l'une desquelles étoit la clef d'une cassette qu'il ouvrit, & où il prit pour 14 ou 1500 écus de billets de banque. Peu de jours après, il acheta un cheval & 4 montres que lui vendit un Juif, qui l'instruisit de la valeur de ses billets de banque. S'étant rendu ensuite à Helsingor, il s'y rendit suspect & se fit arrêter. Il lui restoit un billet de banque de 300 liv. qu'il chercha à vendre; on voulut savoir d'où il lui venoit; & cette recherche conduisit à la découverte des moyens qui l'en avoient rendu possesseur.

» Le Roi de Suède, écrit-on de Stockholm, continue de recevoir avec bonté tous ceux de ses sujets qui ont des grâces à lui demander. Deux jeunes filles du paysan Olof de Blekingen, ont été le supplier dernièrement à Ulrichstahl, de faire rendre à leur père

une ferme dont on lui dispuoit la propriété. S. M. leur a promis de faire examiner & expédier promptement leur affaire. Le même jour elles allèrent voir le Prince Royal ; comme dans leur pays , on ne visite jamais un enfant auquel on s'intéresse sans lui faire un petit présent , elles lui avoient préparé une chemise qu'elles s'empresserent de lui offrir ; les Gouvernantes , au grand regret de ces bonnes filles , refusèrent de l'accepter ; le Roi & la Reine en ayant été instruits , ne voulurent pas qu'on leur fit ce chagrin , & ordonnèrent qu'on mît devant elles cette chemise à l'enfant. Cette faveur leur a été encore plus chère que les médailles & la somme d'argent que LL. MM. leur ont fait donner.

## A L L E M A G N E.

*De VIENNE , le 9 Juillet.*

LES troupes Impériales conservées en tems de paix sur le pied le plus formidable , n'ont éprouvé que peu de diminution. Suivant de nouveaux réglemens auxquels paroissent avoir donné lieu les observations qu'on a faites pendant la guerre , il y aura désormais 16 canons attachés à chaque régiment , les canonniers nécessaires pour les manœuvrer , les munitions qu'ils doivent employer & 8 caissons. On va pourvoir à ce qu'il y ait dans chaque garnison un endroit destiné à la garde des canons , afin qu'ils soient toujours à la portée de chaque corps , qui pourra par ce moyen être prêt à marcher en campagne avec armes & bagages au premier signal.

« Nous avons parlé dernièrement d'un vol commis dans le Palais Impérial ; on vient d'en voir un autre qui n'est ni moins hardi, ni moins extraordinaire. Son auteur est un prétendu dévot qui s'étoit rendu recommandable par la piété exemplaire qu'il affectoit ; il savoit que dans l'Eglise qu'il fréquentoit il y avoit deux trons où l'on versoit d'abondantes aumônes ; & l'espoir de s'en emparer la lui avoit fait préférer à toutes les autres. Après s'être assuré de l'endroit où l'on mettoit les clefs de ces trons , il les alla prendre dans la sacristie , ouvrit ces deux dépôts de la charité publique , & en tira l'argent à la face de tout le peuple , fort éloigné de soupçonner cet homme pieux de n'avoir pas la commission dont il s'acquittoit. Il alla remettre les clefs dans la sacristie , & sortit de l'Eglise après avoir fait beaucoup de genuflexions , & s'être appliqué quelques coups de poing sur la poitrine. On n'a pas encore découvert la retraite de ce saint personnage ».

*De HAMBOURG, le 10 Juillet.*

LES lettres de Berlin & de Munich annoncent de fréquentes conférences entre les Ministres du Roi de Prusse & ceux de l'Electeur Palatin & du Duc des Deux-Ponts ; on en infère qu'il y a encore à régler , entre les deux Cours , des articles importans. Les spéculatifs supposent qu'ils regardent la succession du Duché de Juliers qui intéresse la Maison Palatine , & sur laquelle on n'ignore pas les prétentions que peut former un jour celle de Prusse ; quoiqu'il n'en ait point été question dans ce que l'on a publié du traité de Teschen , on

croit qu'elle y a fait cependant l'objet de quelques négociations particulières, qui ont été continuées ensuite. En attendant qu'on en sache davantage, car tout ce qu'on dit sur ce sujet est encore très-vague, quelques personnes prétendent qu'elles sont à présent bien avancées, & que le Roi de Prusse renonce à cette succession, en faveur de l'Electeur Palatin.

Le bruit se répand que les troupes rassemblées dans l'Electorat de Hanovre, où l'on fait encore une nouvelle levée de 10,000 hommes, doivent passer en Angleterre, pour défendre ce Royaume menacé d'une invasion. S'il faut en croire quelques papiers de cette Nation, la Cour de Londres a négocié avec celle de Berlin, pour prendre, l'année prochaine, à sa solde, 30 ou 40,000 hommes, dans le cas où ce secours lui seroit nécessaire. On oublie que le Roi de Prusse connoît mieux le prix des hommes, & que son usage n'est pas de vendre ses troupes. Selon d'autres, ce Prince fera seulement passer dans l'Electorat quelques uns de ses régimens destinés à le protéger, si le Roi d'Angleterre a besoin d'en retirer ses troupes pour les employer ailleurs. On connoît les évènements que la sagesse & la prudence de la politique Françoisse ont saisis pour éloigner de ses ennemis, les alliés sur lesquels ils comptoient, & qui borneront tous leurs efforts en leur faveur, à protéger

des pays que son intention ne semble être ni d'envahir, ni d'attaquer.

Les circonstances actuelles ne paroissent nulle part favorables à la Grande-Bretagne; & les Puissances que son orgueil a blessées long-tems, ne sont peut-être pas fâchées de la voir humiliée. L'activité sans exemple de la France, & la sagesse avec laquelle elle a conduit ses opérations, ont eu déjà de plus grands effets que n'en auroient produit des victoires. Si le Comte d'Estaing, avec sa flotte, est arrivé trop tard en Amérique, pour y mettre fin à la guerre, il y a du moins opéré une grande diversion dont les Américains ne peuvent que profiter, puisqu'il a écarté l'Amiral Byron du Continent, & l'a réduit à la nécessité de ne songer qu'à la défense des Isles. Une flotte, aussi nombreuse que bien approvisionnée, sortie dernièrement de ses ports, tandis que celle d'Angleterre est contrainte de rester dans les siens, s'est réunie à celle d'Espagne, & lui assure, quant à présent, la supériorité. Malgré quelques avis contraires, on ne doute pas que le reste de l'Europe ne reste spectateur impartial de la guerre actuelle. Toutes les Puissances, certaines que le dessein de la France n'est point d'enlever l'empire des mers à sa rivale, pour se l'approprier, la voient avec plaisir travailler à la liberté générale du commerce. Déjà l'Empereur songe à en profiter à Ostende, où il

se propose de rétablir la Compagnie, dont la création occasionna dans le tems tant de réclamations de la part des puissances maritimes, & depuis, jusqu'à ce qu'elle fut abolie.

» Les Comtes Krasinski, Potocki, & M. Pulawski, chefs de la confédération de Bar, écrit-on de Pologne, convaincus enfin que les affaires de ce Royaume ont pris toute la consistance dont elles sont susceptibles, & qu'ils n'ont plus de protection ni de secours étrangers à attendre, se sont enfin déterminés à se soumettre au Roi & à la République. Le Comte Potocki est arrivé à Varsovie pour cet effet. Le Comte de Krasinski emploie la médiation de l'Evêque de Kaminiek pour faire la paix; on ne doute point que l'un & l'autre n'y réussissent. Il n'en est pas de même de M. Pulawski. La part qu'il a eu à l'enlèvement du Roi, dont les auteurs ont été regardés, punis & pros crits comme des régicides, rend son accommodement plus difficile.

*De R A T I S B O N N E, le 10 Juillet.*

ON dit que l'Electeur Palatin retournera bientôt à Manheim, & que M. de Goldhagen, qui a assisté au Congrès de Teschen en qualité d'un de ses Ministres, sera nommé Vice-Chancelier de la Bavière.

L'Impératrice-Reine vient d'enjoindre à

tous les Ordres mendiants établis dans les Districts qui lui appartiennent de l'autre côté de l'Ens, de cultiver les Mathématiques pour les mettre en état de fournir des Professeurs. Toutes les Ecoles des Couvens seront soumises à l'examen de la Commission de Lintz, chargée de veiller aux études qui étoient tombées dans un état de langueur.

» On a conduit ici en prison, écrit-on de Dresde, un paysan du village de Marsdorf, âgé de 69 ans, accusé d'avoir voulu faire mourir ses enfans. Le moyen qu'il employoit étoit de mettre du mercure dans la pâte dont ils faisoient leur pain; c'est sa propre fille qui a découvert & décelé son crime. Il dit pour sa justification que les enfans étoient des ingrats auxquels il avoit donné tout son bien, & qui le laissoient dans l'indigence. On a fait le 1 de ce mois, ajoute la même lettre, des recherches dans tous les magasins des Libraires de cette Ville, pour découvrir une petite brochure de deux feuilles d'impression, intitulée : *Confession de foi du Docteur Barth* «.

On lit dans une lette de Dantzick, les détails suivans :

» A peine les troupes Prussiennes sont-elles rentrées dans leurs quartiers de cantonnement, qu'on a vu reparoître ici les enrôleurs Prussiens. Le jour de la fête de S. Jean, les habitans vont se promener dans les fortifications, d'où l'on a vue sur le jardin de la maison des Orphelins qui sont régalez ce jour-là, & prennent leur repas dans ce jardin. Le soir, au moment où la porte de la Ville alloit se fermer, on vit arriver un hussard Prussien amenant une recrue, dont le frère se trouvant par hazard dans la foule, excita la populace à la délivrer. Le hussard eut l'imprudence de tirer

son sabre pour se faire jour à travers le peuple , qui s'étoit contenté de le menacer , & qui s'arma aussi-tôt de pierres & de bâtons. Ce ne fut qu'avec peine que le hussard gagna le corps-de-garde, dont il sortit bientôt avec deux Officiers & cinq soldats , qui entreprirent de dissiper la foule. Celle-ci devenant furieuse , les reçut à coups de pierre , & les reconduisit au corps-de-garde , où ils se mirent en sûreté. La recrue échappa pendant ce tumulte. On s'attend à diverses plaintes sur ce sujet , & l'on ne sait comment le Magistrat pourra y répondre , & sur-tout sévir contre les coupables , qui sont en grand nombre «.

## I T A L I E.

*De LIVOURNE , le 5 Juillet.*

SIDI-HAGA-ABDURAHMAN , que le Bacha de Tripoli envoie dans plusieurs Cours de l'Europe , arrivé ici depuis quelque tems , a fini sa quarantaine , & se dispose à continuer son voyage. Il doit aller successivement à Copenhague , à Stockholm & à Venise. On dit qu'il n'avoit d'abord reçu ordre que de se rendre dans ces deux dernières villes , & que c'est une méprise qui le fera passer dans la première ; il sollicita avant son départ une commission pour la Hollande ; on la lui accorda ; mais celui qui fut chargé de copier les instructions qu'on lui donnoit , mit Copenhague au lieu de la Haye , & cette erreur est le seul motif de son Ambassade dans la première Cour ; elle peut donner une idée de l'importance des affaires qu'il a à y traiter.

Selon les lettres de Bologne, on y a senti encore vers la fin du mois dernier, quelques légères secouffes de tremblement de terre; heureusement elles ont fait peu de dommage: les Physiciens de cette Ville ont fait plusieurs observations à cette occasion; ils ont remarqué que la machine électrique jettoit un grand feu, & même avec violence. Une boule d'ivoire posée sur une table de marbre, a été dans un mouvement continuel plus ou moins fort. On a conclu de ces expériences & de quelques autres, que l'air est rempli de parties sulfureuses, & que la terre n'est point encore en repos. Cette ville éprouva en 1705 un tremblement de terre beaucoup plus violent, puisqu'il ruina de fond en comble plusieurs Eglises avec leurs clochers. Les secouffes se répétèrent pendant 40 jours.

## E S P A G N E.

*De MADRID, le 5 Juillet.*

LA Cédule du Roi qui défend tout commerce avec l'Angleterre, & ordonne aux Marchands de déclarer par inventaire les denrées Angloises dont ils sont pourvus, leur accorde deux mois pour les trafiquer. Passé ce tems, elles doivent être portées à la Douane pour être vendues à l'encan. La rigueur de cette loi n'existe que dans son effet retroactif.

La Gazette de cette ville a imprimé le message par lequel le Roi d'Angleterre a fait part au Parlement de la déclaration de notre Cour; on y a joint en marge quelques observations dont voici la substance.

» On remarque, 1°. avec quelle affectation on

affoiblit les expressions des justes plaintes de l'Espagne ; 2°. que non-seulement la négociation de l'Espagne a été infructueuse , mais qu'elle a été terminée par une réponse du Ministère Anglois , contenant des expressions peu d'accord avec ce qui étoit dû à un Médiateur tel que le Roi d'Espagne. On n'a pas dû espérer qu'on conserveroit l'amitié d'un Prince qu'on ménageoit aussi peu , & à qui , par une dernière réponse à laquelle il ne pouvoit s'attendre , on annonçoit une conduite & des principes si différens de ceux qu'on avoit montrés au commencement de la négociation ; 3°. Le Rédacteur du message a dissimulé que la Cour d'Espagne avoit , dès les premiers pas , signifié au Ministère Anglois , que vu les insultes faites à ses Sujets , &c. elle se verroit dans la nécessité de prendre un parti décidé & relatif à ses propres intérêts , si la médiation qu'elle avoit acceptée n'avoit pas un effet convenable ; 4°. Toutes les protestations d'amitié & de bonne foi , annoncées de la part du Roi d'Angleterre , sont demeurées sans doute dans l'intention de ce Prince , mais les effets les ont bien démenties , puisque la Cour de Madrid a reçu insulte sur insulte sans pouvoir en obtenir aucune réparation ; 5°. Le Rédacteur du message a eu tort de traiter les raisons du Roi d'Espagne de *prétextes* , mot peu décent & peu mesuré , dès que le Ministère Anglois ne peut nier que l'Espagne n'ait mis pour principe de sa médiation , qu'aussi-tôt que les disputes de l'Angleterre avec la France seroient arrangées , il seroit question de pourvoir à toutes les usurpations & violations de territoires dont elle-même avoit à se plaindre , & qui n'ont fait que s'augmenter pendant le cours des négociations ; 6°. Le Roi George , dans son message , ne nie point la justice de ces plaintes ; il se contente de dire qu'elles ne sont point venues à sa connoissance , tandis qu'elles ont été portées au nom du Roi , & détaillées dans des Mémoires délivrés à Londres aux Ministres de

S. M. B. , notamment le 28 Septembre de 1770. La force de la vérité a empêché le Rédacteur du message d'avancer qu'on ait donné à l'Espagne la plus légère satisfaction ; il s'est contenté d' dire au Roi qu'on s'étoit occupé d'y pourvoir & réfléchir qu'une partie des violations dont la Cour de Madrid s'est plainte , ayant déjà une date ancienne , il est inconcevable que ces dispositions du Ministère Anglois n'aient eu aucun effet. Il est si facile de convenir que la Cour Britannique cherché qu'à amuser celle d'Espagne , par des discours & des mots vagues , à la faveur desquels la première se tiendroit en mesure pour agir avec l'autre lorsque sa politique le jugeroit convenable.

Le Roi d'Espagne en envoyant à ses Ministres dans les Cours Etrangères , sa déclaration à la Cour de Londres , les informer des motifs qui l'ont déterminé à prendre cette résolution , y a joint quelques observations qui prouvent sa justice , sa justice , & la nécessité qui a dirigé sa conduite.

La première , c'est que dans le tems même que la Cour de Londres cherchoit à endormir l'Espagne , en différant & en refusant enfin d'accepter les propositions équitables & honorables qui avoient été faites en qualité de Médiateur pour le règlement de la Paix entre la France , l'Angleterre & les Colonies Américaines , le Cabinet Britannique faisoit sourdement , par le moyen d'émissaires , certaines offres , conformes pour le moins avec les propositions de S. M. La seconde , ces offres ne s'adressoient point à des personnes étrangères ou indifférentes , mais directement & immédiatement au Ministre des Provinces Américaines qui réside à Paris. La troisième , que pen-

tems là le Ministère Anglois ne négligeoit pas non plus de chercher par beaucoup d'autres moyens de susciter de nouveaux ennemis à S. M., dans l'espoir sans doute de diviser ses sollicitudes royales & les soins qui l'occupotent.

On est persuadé ici que ces intrigues secrètes se dirigeoient principalement en Afrique; & on assure qu'on a découvert que le Roi de Maroc a été sollicité de faire passer en Espagne sur des vaisseaux que la Cour de Londres auroit fournis 100,000 hommes, avec lesquels elle promettoit de lui assurer une communication par Gibraltar. Quoi qu'il en soit de cette nouvelle, on va envoyer 2 vaisseaux de ligne, le *St-Jean-Baptiste* & le *St-Janvier*, 2 bombardes, 4 galiotes & 4 chébecs, croiser devant les ports d'Afrique. D. François de Cisneros, a eu ordre d'en prendre le commandement, & il s'est rendu pour cet effet de Cadix à Carthagene, où cette escadre est rassemblée.

Le corps de troupes destiné à attaquer Gibraltar, est composé de 15,000 hommes d'infanterie & de 12 escadrons. L'artillerie qui y doit être employée, consiste en 200 bouches à feu. On apprend que les vaisseaux du Roi qui sont actuellement devant cette place, ont pris une frégate de 40 canons, chargée de munitions de guerre quelle y transportoit.

On mande d'Alicante, que le Consul Anglois y a été arrêté par ordre de la Cour, & qu'il y est gardé à vue.

» Depuis le 22, écrit-on de Cadix, jour de la

Sortie de l'escadre, on s'occupe jour & nuit à charger des munitions & de la grosse artillerie pour Algésiras; on y transporte des tentes & d'autres attirails de guerre, 5 régimens d'infanterie sont en pleine marche pour s'y rendre. On fait une levée générale de gens de mer & de riverains. On a arrêté dans la Baye, le 25, un corsaire Anglois qui venoit s'y radouber. Une escadre de 3 vaisseaux de ligne & quelques frégates, est partie pour croiser sur le Cap St-Vincent, 2 autres vaisseaux & 3 frégates, ont mis à la voile pour d'autres parages. L'objet des uns & des autres est de protéger le commerce.

## A N G L E T E R R E.

*De LONDRES, le 15 Juillet.*

DES dépêches du Général Clinton, en date du 18 Juin, arrivées ici le 9 de ce mois, ont fourni la matière de la Gazette ordinaire de la Cour du 10. Le résultat de ces dépêches qui n'ont pas assez d'importance pour être transcrites, est que l'expédition du Major-Général Mathew en Virginie, s'est bornée, comme la plupart de toutes celles qu'on a faites, à des dévastations. Le Général Clinton, contre l'avis de Sir George Collier, qui conseilloit de fortifier les troupes conquérantes dans cette Province, & de tirer parti de la situation avantageuse du port de Portsmouth, & de la disposition des habitans à se soumettre, au lieu de leur envoyer des renforts, les a rappellées à New-Yorck, où elles sont arrivées le 29 Mai avec la flotte, les transports, les provisions qu'on a saisies, & les prises

qu'on a faites. Ce Général, qui avoit sans doute ses raisons pour rassembler tout son monde auprès de lui, & ne se pas dégarnir, tenta le surlendemain 31 une expédition moins éloignée. Les Américains avoient entrepris de fortifier les postes de Stony - Point & de Verplanks, qui forment la communication la plus commode & la plus directe entre les Provinces de l'un & de l'autre côté de la rivière Hudson. Convaincu de leur importance, Sir Henri ne crut pas pouvoir mieux choisir le tems d'ouvrir la campagne, & de s'en emparer, que dans le moment où les fortifications seroient à-peu-près finies; il n'y trouva que 70 hommes, avec un Capitaine, 5 Lieutenans & un Aide-Chirurgien, qui se rendirent, à la condition d'être traités avec humanité; ce qui leur fut promis. Le Général Anglois dit qu'en tirant parti de ce que l'ennemi avoit fait, il s'est vu en état avec peu de peine & quelques matériaux d'y établir un poste de passage, *passablement sûr*; il ne lui en a pas coûté un seul homme; il n'a eu qu'un seul Yagez blessé dans cette occasion.

A ces détails, le Général Clinton joint les suivans sur l'état des affaires en Georgie.

» N'ayant point reçu d'avis d'aucune espèce du major général Prevost, depuis sa lettre du 16 Avril, je ne puis que vous envoyer copie des rapports récemment parvenus de Georgie: ils portent que le général Prevost s'étoit avancé vers la Caroline Méridionale; que l'ennemi avoit abandonné & détruit le fort Johnson; que les troupes Britanniques étoient

en possession de l'isle James ; que l'on faisoit des préparatifs pour attaquer l'isle Sullivan, & que dans une lettre écrite à Savannah, le général Prevost avoit dit qu'il espéroit être bientôt en possession de Charles-Town, dont les habitans avoient offert de capituler, à condition qu'ils resteroient neutres ; mais que le général n'avoit pas voulu accepter cette condition, ni leur accorder d'autres termes que celui de se rendre prisonniers de guerre ; qu'à Beaufort & Port-Royal, il avoit eu une escarmouche avec les Rebelles, qu'alors il avoit marché en avant, ayant été joint par un grand nombre de Caroliniens ; que plusieurs habitans du côté Septentrional de la Savannah s'étoient rendus aux postes avancés & se formoient en corps, prenant d'eux-mêmes le nom de Volontaires de la Caroline ; que les troupes étoient dans un état de santé peu commune, & que les provisions étoient en abondance & à très-bon marché ; que *la Rose* & un autre vaisseau de guerre étoient arrivés de New-York à Savannah avec leur convoi sans perdre un seul navire, & que 17 voiles venant de la Grande-Bretagne & d'Irlande, étoient aussi arrivées à Tybec ; qu'un grand nombre de réfugiés se préparoit à quitter la Floride Orientale & la Georgie, pour retourner dans la Caroline Méridionale ; induits à prendre ce parti par les succès que les troupes Britanniques avoient eu dans ces provinces. On tient ces rapports du capitaine Symonds, du vaisseau de S. M. *le Solebay*, arrivé à New-York le 17 Juin, venant de Savannah en 15 jours ; du sieur Paumier, Député-Commissaire de l'armée dans l'Amérique Septentrionale, lequel a écrit de Savannah en date du 23 Mai, & du sieur James M'Alpine, commandant d'une goëlette arrivée à New-York le Mercredi 16 Juin, de St. John, dans la Floride Orientale, & en dernier lieu de devant Tybec, dans la riviere Savannah en Georgie, d'où il a appareillé le 5 Juin.

Aucune de ces nouvelles avantageuses n'est parvenue officiellement. Une lettre du Capitaine Henri , le plus ancien des Officiers des vaisseaux de S. M. en Georgie , à Sir George Collier , les confirme bien pour la plupart ; mais cette lettre , que nous ne connoissons que par la Gazette Royale de New-Yorck du 16 Juin , n'a pas été envoyée par Sir Henri Clinton , qui auroit eu le tems de la joindre au nombre de ses autorités , puisqu'il n'a écrit que le 18 , & paroît suspecte par son silence. En attendant de plus amples informations, elles doivent cependant balancer celles qui ont été publiées presque en même-tems ; dans les papiers même qui paroissent les plus circonspects & les plus attachés au Gouvernement , & qui sont bien opposées.

» On a su , y lit-on , par le Capitaine d'une goëlette prise le 22 Mai , allant de Charles-Town à Nantes , avec une cargaison d'indigo & de riz , & conduite à New-York , que le 7 Mai il y a eu entre les troupes des Généraux Prevost & Lincoln , une action qui , selon toute apparence , a décidé le sort de l'expédition en Géorgie , vû que le Commandant Anglois , forcé à la retraite , s'est trouvé ensuite dans la nécessité de repasser la rivière de Savannah , & d'établir son quartier-général dans la Ville de ce nom , après avoir perdu quelqu'artillerie , des bagages & environ 480 hommes , tant tués que faits prisonniers ; ce rapport a été confirmé à New-York par les papiers Américains ; l'affaire en question , regardée comme décisive , a eu lieu entre Purisburg & Savannah «.

Les nouvelles que nous avons d'Afrique sont du 11 Mai , & datées de Gorée.

« Je ne doute point que vous n'ayez beaucoup ri de notre expédition, vous qui savez que cette Place est évacuée depuis long-temps; lorsque nous sommes arrivés ici nous n'avons vu flotter aucun drapeau; cependant notre Amiral (Hugues) envoya à terre & prit possession. Les François avoient laissé derrière eux quelques pièces de canon qu'ils ont mis hors d'état de servir. J'imagine qu'ils ont cru n'avoir pas le tems de les emporter. Il y en avoit plusieurs autres sur de petits vaisseaux qui sont ici, & qui devoient faire voile le soir même que nous sommes arrivés ».

« Nous ne songeons point à garder cette petite Isle, qui n'a que trois milles de circonférence, & on n'y laissera point le régiment de Montagnards Ecossois qui devoient y être mis en garnison. Nous ne pensons pas davantage à reprendre le Sénégal, qui est à trente milles d'ici, par la voie de terre; le peu de profondeur de la barre, en cette saison, ne permet pas de se servir des vaisseaux; l'été, d'ailleurs, est si excessivement chaud, qu'il seroit impossible, aux soldats & aux matelots de traîner le canon à une si grande distance, & nous n'avons point de chevaux. La *Vengeance*, de 74 canons, & l'*Achéon*, de 44, doivent croiser pendant un mois, & se rendre ensuite aux Indes Occidentales. Nous mettons à la voile demain, & nous espérons gagner le Cap au mois de Juillet ».

On assure qu'il a été expédié à l'Amiral Hugues, ordre d'attaquer les Isles Philip-pines ou les Manilles, & peut-être les deux; & on compte sur le succès de cette expédition, parce qu'il a des forces suffisantes, & qu'il en trouvera encore dans l'Inde de prêtes à le seconder. Jusqu'ici notre position ne sauroit être plus avantageuse dans cette partie du monde. S'il faut en croire quel-

ques-uns de nos papiers , un navire Suédois revenant de la Chine , & arrivé le 8 à Douvres , a rapporté que l'Amiral Vernon a enlevé dans baye de Bengale un vaisseau de guerre François de 64 canons , un autre de 40 , & 14 bâtimens de transport.

On est toujours sans aucune nouvelle de l'Amiral Byron ; les différens bruits qui se répandent successivement de quelques escarmouches entre sa flotte & celle de M. d'Estaing , ne se confirment point ; on disoit ces jours derniers que l'Amiral François étant sorti furtivement de la Martinique pour tenter quelque entreprise , avoit été attaqué par notre flotte , mais qu'il s'étoit retiré à la Dominique , où on l'observoit en faisant tout ce qu'on pouvoit pour l'attirer au combat qu'il évitoit toujours. On ne concilie guères ce bruit avec celui qui gagne tous les jours , du rappel de l'Amiral Byron , qui est , dit-on , attendu avec 8 vaisseaux dont on veut renforcer l'escadre de l'Amiral Hardy. Ceux qui pensent que ces vaisseaux fatigués d'une longue campagne ne peuvent être d'un grand service avant d'être réparés , ne conçoivent pas comment on s'expose à affoiblir d'autant nos forces dans les Isles au moment où les François , depuis la jonction de M. de Grasse , de M. de Vaudreuil , & du *Fier* , ont déjà 19 vaisseaux , qui seront portés à 24 à l'arrivée de M. de la Motte-Piquet , qui ne peut , sans doute , tarder. On leur répond , que les ordres de l'Amiral

Arbuthnot , font de ne s'arrêter à New-Yorck , que le tems nécessaire pour assurer le débarquement des renforts & des transports qu'il y escorte , & de voler à Sainte-Lucie. Mais avant qu'il y soit rendu , n'est-il pas à craindre que l'escadre Angloise n'ait reçu un échec qui l'exposera lui-même , & qui mettra nos Isles en danger ?

Après bien des incertitudes sur la croisière de l'Amiral Hardy , on a su enfin qu'il étoit rentré à Torbay ; le véritable motif de son retour étoit sans doute la jonction des flottes Françoisise & Espagnole & leur supériorité. On travaille avec une activité singulière à l'armement des vaisseaux qui doivent le renforcer , & on se flatte de rendre incessamment sa flotte égale à celles des deux Puissances ennemies réunies. On ne peut douter que la Nation ne fasse dans ces momens critiques les plus grands efforts ; mais leurs effets ne peuvent être que lents ; elle se flatte que le hazard qui l'a quelquefois si bien secondée ne l'abandonnera pas dans ce moment ; elle s'empresse même de tirer un heureux augure du retard qu'a éprouvé la jonction de l'Espagne & de la France. » C'étoit un objet de la plus grande importance , dit l'Amiral Howe , & qui ne devoit éprouver aucun délai ; si une de leurs escadres nous eût tenu en échec comme elle le pouvoit , pendant que l'autre auroit conduit immédiatement en Irlande la flotte des bâtimens de transport chargés d'un débarque-

ment, il nous eût été peut-être impossible de parer ce coup “.

L'Amiral Hardy est, dit-on, sorti de Torbay le 11. Lorsqu'il y est revenu il avoit 32 vaisseaux, 5 l'ont joint. Il en a 37. On assure qu'il y en a encore 5 prêts à le suivre au premier jour, & on travaille à en mettre 7 autres en état de le joindre; de manière qu'il aura 49 vaisseaux de ligne, 2 de 50 canons, huit frégates, des sloops, brûlots, &c.

L'Angleterre, accoutumée à frapper des coups inattendus, à les préparer en silence pendant qu'elle amuse ses ennemis par de vaines négociations, & à les faire éclater aussi-tôt qu'elle le peut sans les faire précéder par aucune déclaration qu'elle regarde comme une formalité inutile, sembloit s'attendre en recevant la déclaration de l'Espagne à une conduite dont elle avoit donné l'exemple. Cette crainte avoit causé d'abord une consternation générale qui avoit frappé principalement les Ministres, & donné lieu à mille sarcasmes contre eux.

» Il semble à les voir, disoit-on dans un de nos papiers, qu'ils aient été frappés de la foudre, & que toutes leurs facultés soient anéanties : il y a aujourd'hui quinze jours que le Lord North, qui est très-plaisant, n'a pas eu le courage de dire une *drôlerie*, même en tête-à-tête avec son confident Brummell. Depuis le 11 du mois dernier, le Lord W. n'a pas eu le courage de boire au-delà de ses deux bouteilles par jour. Le héros de Minden (Lord G) a entièrement abandonné ses études sur

Pétrone son Auteur favori ; & Jemmy Twitcher, ( Lord S. ) n'a pas battu la caisse une seule fois ; ils ont tous abandonné leur occupation favorite «.

La haine se permet encore bien d'autres plaisanteries plus fortes. Ceux qui en sont l'objet les méprisent , & s'occupent des moyens de rétablir les affaires qui semblent désespérées ; il paroît que les circonstances qui sont si critiques , n'ont rien changé aux dispositions dans lesquelles on est depuis si long-tems de soumettre l'Amérique. On raconte même que dernièrement , dans le Conseil , quelques Membres laissèrent échapper des expressions qui tendoient à céder à la nécessité en reconnoissant l'indépendance des Colonies , & que le Roi s'écria aussi-tôt. » Je suis venu ici non pour vous demander votre avis , mais pour vous annoncer que mon intention est de pousser la guerre contre les Américains , jusqu'à ce que je les aie réduits à rentrer sous mon obéissance. « On sent bien qu'on n'opposa aucune réflexion à cette déclaration formelle ; nos plaisans n'ont pas manqué de saisir cette occasion de dire que les Ministres ressembloient à ce pauvre Curé , qui ayant l'honneur de faire la partie de son Evêque , & interrogé sur la couleur qui retournoit , répondoit humblement : *celle qu'il plaira à votre Grandeur.*

Les préparatifs qui se font sur terre ne sont pas moins considérables que ceux qui ont lieu sur mer. Le Lord Amherst , Généralissime de nos armées , a parcouru nos côtes pour les mettre dans le meilleur état possible de défense , & est revenu rendre compte au Roi de ses opérations & des ordres qu'il a laissés par-tout. On s'attend toujours à une descente , & S. M. a fait publier une proclamation , dont le but est d'empêcher que les ennemis , en abordant

sur les côtes de ce Royaume , y trouvent des vivres & des bêtes de trait ou de somme. Il est, en conséquence, ordonné à tout Officier Civil ou Militaire, de faire retirer de la côte, à la première apparition de l'ennemi, tous les bestiaux & les chevaux, de détruire les vivres, en observant cependant de causer le moins de dommage possible.

« On donne comme un fait positif, qu'en effet le Gouvernement avoit invité le Duc Ferdinand de Brunswick à venir prendre le commandement de nos troupes ; on ajoute qu'il a refusé d'accepter une offre d'autant moins convenable pour lui, qu'on n'ignore point les anciens griefs qu'il a contre l'un des principaux Membres de notre Ministère ; aussi ne manque-t-on pas de saisir cette occasion pour multiplier les plaisanteries. Le brave Lord George Minden, au refus du Prince Ferdinand, doit avoir le commandement de notre armée, & l'on dit que pour plaire au Roi, il envahira la France & l'Espagne, il chassera les Turcs de leur pays, & s'emparera du Tombeau de Mahomet à la Mecque ; qu'ensuite il subjuguera la Perse & toutes les contrées à l'Est, & que de-là il passera par terre en Amérique, dont tous les Habitans doivent être menés aux pieds du Lord North pour recevoir des coups de pied dans le ventre ».

Au milieu des allarmes que nous cause l'invasion dont nous sommes menacés, on prétend que nous nous occupons aussi du soin de faire craindre nos ennemis pour leurs propres foyers, en portant la guerre sur leurs côtes ; on assure que c'est l'objet de la secrète expédition dont est chargé le nouvel Amiral Johnstone qui est parti de Portsmouth sur le *Romney* de 50 canons,

mons , accompagné de 4 frégates & de 2 cutters. On trouve ces forces bien petites pour de si grands projets.

Le Gouvernement vient d'envoyer dans tous les ports un ordre portant que tous les vaisseaux Espagnols qui y mouillent , peuvent avoir des passeports en se présentant pour en demander. Cet ordre est , dit-on , fondé sur une convention faite avec l'Espagne au moyen de laquelle les vaisseaux des deux nations peuvent sortir des ports respectifs , & retourner chez eux avec leurs cargaisons. Si cela est , il n'est pas vraisemblable que la Cour de Madrid , comme on l'a dit dans quelques papiers , ait donné ordre d'arrêter nos vaisseaux dans les siens.

Dans un ouvrage publié dernièrement sous le titre de *Considérations sur les moyens de lever les subsides* , l'Auteur M. Arthur Young , présente le tableau suivant des revenus de l'Angleterre.

Rentes des Seigneurs fonciers. . .	19,200,000 l. st.
Bois. . . . .	1,200,000
Mines. . . . .	3,000,000
Maisons. . . . .	2,000,000
Fermiers. . . . .	12,495,183
Dixmes du Clergé. . . . .	6,250,000
Taxes pour l'entretien des Pauvres.	1,926,666
Labeur des Artistes. . . . .	14,016,503
— Des Laboureurs. . . . .	<u>4,000,000</u>

T O T A L . . . . . 63,088,352

» Nos papiers ont parlé beaucoup , il y a quelque tems , de la détention de l'Imprimeur Parker emprisonné par ordre de la Chambre Haute , pour avoir manqué de respect à cette Chambre en désobéissant à ses ordres ; il vient d'être mis en liberté

Q

en vertu de l'acte *habeas corpus*, & c'est un jeune Juge qui a décidé qu'il n'existoit point de pouvoir légal, en vertu duquel il pût être détenu; la Chambre étant séparée, elle n'a en effet plus de pouvoir; il a été élargi sans fournir de caution & sans aucune condition. Il y avoit quelques jours que poursuivi par le Gouvernement, il avoit été déclaré à Westminster-Hall, coupable d'avoir méchamment, séditieusement & illégalement cherché à enflammer & irriter les esprits du Peuple, & d'avoir distribué 500 papiers séditieux & malicieux sur le Gouvernement, les Ministres du Roi, & sur lesquels on lisoit entr'autres: *Liberté, Keppel & illumination générale; frémissez du meurtre commis l'année dernière par les troupes; point de soldats, point de tyrannie; qu'on ne débarrasse des mauvais Ministres.* Le lendemain de ce premier Jugement, il avoit mis dans le *Général Advertiser*, qu'il imprime, cet avis extraordinaire relatif aux Théâtres. » Les deux Théâtres de Westminster ont fait le 3 (jour où le Roi mit fin à la séance du Parlement) la clôture de cette saison, qui a été la plus longue connue sous l'Administration actuelle, par la Tragi-Comédie, *Tout va de travers*, dont chaque Acte finissoit par l'air François, *le Roi le veut*; l'Epilogue étoit un morceau de Poésie à la mémoire de la Constitution ». C'étoit pendant sa prison & au milieu des poursuites graves qu'on faisoit contre lui, que le sieur Parker se permettoit ces plaisanteries; quelque tems auparavant il avoit mis le paragraphe suivant dans la Gazette, sous le titre de *Bonne leçon.* » Il y a quelques années qu'un Cousin-germain de la Reine Anne est mort à Londres à la Charité de sa Paroisse. Le Roi Théodore de Corse, après avoir été long-tems prisonnier pour dettes, est mort sans laisser de quoi lui acheter une bière. Il existe actuellement sur le rôle des pauvres d'Islington, un frère naturel de George II. Charles I a perdu la tête pour avoir désobéi à ses Sujets. Que ceux qui ont des oreilles entendent ».

## ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

*De Trentown le 15 Mai.* Tout se prépare pour l'ouverture de la campagne ; le contingent de troupes que la Pensylvanie devoit fournir , a déjà joint le Général Washington , qui a reçu également les renforts qui sont venus des contrées orientales. En attendant que le reste soit arrivé , il se trouve à présent à la tête de 15,000 hommes mieux équipés que ne l'étoient les armées qu'il a commandées les années précédentes. La frégate la *Déane* & les navires qu'elle escortoit , sont arrivés heureusement de l'Orient à Philadelphie , avec tous les approvisionnemens nécessaires à nos troupes. Elles joignent au zèle & au courage qui les ont toujours animées , l'expérience qu'elles n'avoient point encore , & que le tems seul pouvoit leur faire acquérir. On ignore les projets que le Général a pu former ; les mouvemens que fera l'ennemi régleront en partie nos plans ; le leur paroît être de porter le théâtre de la guerre du côté des Jerseys , & on croit que dans ce cas M. Washington établira son quartier général à Brunswick ou à Elisabeth-Town.

On assure qu'il y a actuellement à Philadelphie un homme de distinction , qui y réside sous le nom d'Agent d'Espagne ; s'il faut en croire les bruits qui se répandent , il est entré en négociation avec le Congrès ; il s'agit , dit-on , d'ouvrir un commerce réglé avec les Etats-Unis à la Havane , qui

sera un port libre pour les sujets de ces Etats.

Deux frégates Françaises qui avoient fait voile, de conserve avec la *Déane*, jusques sur nos côtes, doivent, dit-on, croiser sur celles de la Virginie & des deux Carolines. Le contingent des troupes du Maryland a pris la route de la Virginie, & marche contre l'armée Britannique à Norfolk.

*De New-London le 2 Juin.* Le 29 du mois dernier, le Capitaine Philips, Commandant un brigantin arrivé, en dix jours, de Charles-Town dans la Caroline méridionale, nous a appris que l'armée Britannique, consistant en 7000 hommes, a fait un circuit en marchant par Purisbourg, est parvenue à cinquante milles de Charles-Town, & s'est postée entre les 3000 hommes commandés par le Général Lincoln, & pareil nombre sous les ordres du Général Moultrie, leur ayant ainsi ôté tout espoir de se rejoindre. Les Habitans de Charles-Town ont élevé des murs & des palissades autour de cette place, & sont déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, si les ennemis s'approchent.

Si l'on peut s'en rapporter à la gazette de New-Yorck, le Congrès a fait publier la lettre suivante, adressée par M. Thomas Bee, Lieutenant-Gouverneur de Charles-Town, en date du 5 Mai, à M. Patrick Henri, Gouverneur de Virginie, qui l'a fait passer à ce Président.

» L'ennemi s'étant porté de la Georgie dans cet Etat, & par un inouvement rapide, s'étant posté entre le Général Lincoln & Charles-Town, por-

tant toutes les forces de ce côté-ci ; on a su qu'il étoit ce matin à 68 milles de nous , & qu'il poursuivoit le Général Moultrie , qui se retire devant lui avec environ 1500 hommes : Lundi le Gouverneur Rutledge avoit quitté Orange-Burgh , & s'étoit mis en marche avec environ 350 hommes , pour joindre le Général Moultrie ; mais je crains bien qu'il n'ait été trop tard ; le Général Lincoln se proposoit de suivre l'arrière-garde des ennemis , mais ceux-ci avoient dans leur marche au moins 4 jours d'avance sur lui. Dans cette situation j'ai cru qu'il étoit encore une fois de mon devoir de requérir l'assistance de nos freres de Virginie : il n'y a point de temps à perdre ; en vérité , je crains que tous les secours possibles n'arrivent trop tard.

P. S. Hier le Colonel John Laurens , dans une escarmouche avec un parti avancé de l'ennemi , a été légèrement blessé au bras , & son cheval a reçu un coup de feu : le Colonel ne tardera pas à se rétablir ; je vous prie d'en informer son père , à qui je n'ai pas le tems d'écrire.

Les rapports du Capitaine Philips , qui a quitté cette Ville le 19 , nous font croire que les choses ne sont pas aussi désespérées.

Suivant un dénombrement des habitans de ces Etats-Unis , leur population offre le résultat suivant.

Massachusset.	350,000 habitans.
New-Hampshire.	120,000
Rhode-Island.	50,000
Connecticut.	180,000
New-York.	230,000
New-Jersey.	140,000
Pensylvanie.	320,000
Maryland.	300,000
Virginie.	670,000
Caroline Septentrionale.	250,000
Caroline Méridionale.	200,000

T O T A L. 2,810,000

On a ici les copies de deux résolutions du Congrès. La première du 13 Avril dernier est conçue ainsi :

Le Comité chargé de considérer quelles sont les mesures ultérieures qu'il seroit nécessaires de prendre pour la défense de la Caroline Méridionale & de la Géorgie, expose dans son rapport :

„ Que les Sujets du Roi très - Chrétien, résidans dans la Caroline Méridionale, ont offert de former pour la défense dudit Etat un corps de volontaires qui seroit commandé par des Officiers de leur Nation ; que ladite offre est approuvée par le Ministre de France, & que le Marquis de Brétigny requiert d'être nommé Commandant desdits volontaires : en conséquence ,

*Résolu* que le Congrès sent tout le mérite de l'offre que font les Sujets de S. M. T. C., résidans dans la Caroline Méridionale, de s'incorporer pour la défense dudit Etat, & que leur offre est acceptée.

*Résolu* que le Marquis de Brétigny, qui, à raison des sacrifices généreux qu'il a faits, à raison de ce qu'il a considérablement souffert & à raison de sa captivité militaire, a des droits aux égards des Etats - Unis ; vu ses talents militaires, son rang & sa captivité, paroît être une personne propre à commander ledit corps, & qu'en conséquence il est recommandé au Gouverneur de la Caroline Méridionale “.

La seconde est du 17 du même mois :

Les Délégués de la Caroline Méridionale,

chargés de donner leur opinion sur une Lettre du Major-Général Lincoln , en date du 7 Mars , ont donné leur rapport , qui a été pris en considération , & d'après lequel le Congrès a pris la résolution suivante.

» Attendu qu'il paroît par le rapport du Comité nommé pour conférer avec le Major Mead , Aide-de-Camp du Major-Général Lincoln , Officier commandant dans le département du Sud , que la santé dudit Major-Général est dans un si mauvais état , que sa vie seroit en danger s'il séjournoit dans un climat si chaud ,

*Résolu* qu'il sera permis audit Major-Général Lincoln de quitter le commandement de l'armée du Sud , & de joindre celle que commande le Général Washington ; afin que lorsque sa santé le permettra , le public puisse profiter de ses services dans un climat qui convienne mieux à sa constitution “.

## F R A N C E.

*De VERSAILLES , le 25 Juillet.*

LE 20 de ce mois , le Prince régnant de Salm Kirbourg a été présenté à LL. MM. & à la Famille Royale , conduit par M. Tolozan , Introduceur des Ambassadeurs , & M. de Sequeville , Secrétaire ordinaire du Roi à la conduite des Ambassadeurs.

MM. Née & Masquelier , Graveurs , ont eu l'honneur de présenter à LL. MM. & à la Famille Royale , la huitième livraison des

Tableaux Pittoresques , Physiques , Histori-  
ques , Moraux , Politiques & Littéraires de  
la Suisse.

*De PARIS, le 27 Juillet.*

Le public est toujours dans l'attente des nouvelles qui doivent venir de la mer ; jusqu'à présent sa curiosité n'est point satisfaite. D'après plusieurs lettres de Bretagne , on a entendu sur les côtes , dans la nuit du 10 au 11 de ce mois , depuis 11 heures du soir jusqu'à 8 heures du matin , un bruit considérable de canons ; on n'a pas manqué de supposer aussi-tôt une rencontre des deux armées , ce qui étoit impossible à cette époque , puisqu'on a su depuis que l'Amiral Hardy étoit rentré à Torbay le 7 au soir. On a conjecturé ensuite qu'il avoit été causé par un combat particulier , ce qui est vraisemblable ; mais on ignore encore quels sont les bâtimens qui se sont battus , & quel a été le vainqueur.

On ne fait pas mieux où se trouve actuellement la flotte de M. le Comte d'Orvilliers , qu'on croit cependant entrée dans la Manche le 22 au soir. On n'a pas non plus de nouvelles directes du tems où s'est fait la jonction avec les Espagnols ; on ne doute point qu'elle ne soit faite , & on recueille avec empressement tous les avis particuliers qui l'annoncent.

» Suivant des lettres de Bayonne , écrit-on de Saint-Malo , un bâtiment , qui y est arrivé , rapporte qu'il a vu les Escadres Françoise & Espagnole réunies , & qu'une frégate Françoise a amené à la Corogne trois corsaires Anglois , qu'elle a pris

après en avoir coulé un quatrième à fond. Des lettres de Cadix portent qu'un navire marchand, entré dans ce port le 2 de ce mois, a rapporté qu'il a rencontré les deux premières divisions de la Flotte aux ordres de D. Louis de Cordova, faisant route vers le détroit, ce qui faisoit présumer que la troisième division, commandée par D. Gaston, avoit fait voile pour rejoindre M. d'Orvilliers à la Corogne.

Toutes les lettres d'Espagne annoncent le siège de Gibraltar.

» Une personne arrivée depuis peu de cette Ville, où elle a fait un séjour de quatre mois, mande-t-on de Bilbao, raconte que la garnison de cette place est de quatre mille hommes tout compris; que le Gouverneur a fait afficher que ceux qui voudroient rester dans la place eussent à se pourvoir de vivres pour trois mois, ce qui paroïsoit impossible, puisque le peuple n'est composé que de Génois, de Juifs & de quelques Ecossois, tous misérables & hors d'état de faire des avances pour autant de tems. Cette personne paroît persuadée que si la place est bloquée exactement, il est bien difficile qu'elle puisse tenir au-delà de quatre mois. Le Gouvernement paroît avoir les mêmes idées, & il fait veiller sévèrement à l'observation des défenses qu'il a faites de porter des vivres aux ennemis; trois marchands Catalans, capitaines de navires, viennent d'être les premières victimes immolées à la nécessité de faire un exemple. Ils ont été pendus après avoir été arrêtés par des chébecs du Roi, au moment où ils alloient introduire des provisions dans la place ».

4 vaisseaux richement chargés & venant de la Havane, ajoute la même lettre, sont entrés à Cadix; ils ont été rencontrés par un gros Corsaire Anglois qui les a visités, mais qui heureusement n'étoit pas instruit de la rupture entre les deux Cours. Q 5

La cargaison du dernier convoi arrivé à Brest , est à-peu-près évaluée comme celle du premier , à environ 15 millions. La *Charmante* , qui l'a convoyé , a été aux prises avec la *Prudente* , commandée par le Vicomte d'Escancelle ; cette dernière ayant été chassée toute la journée par un vaisseau ennemi de 50 canons , arriva dans des parages où la *Charmante* ne pouvoit soupçonner qu'elle fût , & où , trompée par le rapport du Capitaine d'un brigantin François , & n'ayant pas les mêmes signaux , elle la prit pour une frégate ennemie. La nuit favorisa cette méprise ; l'une & l'autre se lâchèrent quelques bordées , & ne se reconnurent qu'aux cris répétés de *vive le Roi* , qui se firent entendre sur les deux bords.

On a appris par les navires du convoi les détails suivans des combats soutenus dans sa traversée de France à St. Domingue par le navire la jeune Agathe , de Nantes , Capitaine Ecuyer Berthault de la Bossere. Ce navire chargé de vivres , armé de 10 de canons de 4 , 4 pierriers , autant d'espingolles & ayant 28 hommes d'équipage , parti sous le convoi du *Fier* , en avoit été séparé 15 jours après le départ , ainsi que plusieurs autres , par une brume épaisse. Le 2 Avril il rencontra une goëlette Angloise de 14 canons , 12 pierriers & environ 80 hommes d'équipage qu'il força de l'abandonner après l'avoir fort maltraitée. Dans cette occasion M. de la Bossere eut 5 hommes blessés & le fut lui-même par l'effet d'un valet de canon , ( peloton de fil carret dont on se sert pour bourrer la poudre ) qui mit le feu à plusieurs gargouffes dont l'embrasement subit l'enveloppa & le brûla dans plusieurs parties du corps. 3 jours après , à 3 lieues de la rade du Cap , il rencontra une autre goëlette qui hissa pavillon blanc , & que l'on prit pour

un bâtiment François , jusqu'à ce qu'elle s'annonça pour ennemie par une bordée. Le Capitaine étoit dans son lit ; il se leve au bruit , & tout enveloppé de linges , il monte sur le tillac , encourage à la défense son équipage réduit à 18 hommes , repousse sept fois l'ennemi qui tente autant de fois l'abordage , le contraint enfin de fuir , & ne le poursuit point , parce que ses manœuvres principales étoient coupées ainsi que ses cordages. On a su que ce corsaire étoit le *Porrequain* de 10 canons , 16 pierriers , 80 à 90 hommes d'équipage , qui est rentré à la Jamaïque coulant bas d'eau , & ayant 39 hommes tant tués que blessés. Le François a eu 5 blessés , & son meilleur canonnier tué.

» Le 13 de ce mois à midi 3 quarts , écrit-on de Brest , le feu a pris dans le port , près des bassins de Recouvrance , dans l'endroit où l'on chauffoit le bray pour la carène de l'*Andromaque*. Le feu s'est communiqué rapidement à plusieurs ouvrages en bois , & à un magasin où il y avoit des bleds , des bois & des fers. Un mur de pierre , avec les secours qu'on a portés à tems , a arrêté les flammes qui alloient gagner la charpente du bassin couvert , où le *Royal - Louis* est prêt à être bordé. On en est quitte à bon marché «.

Selon les lettres du Havre , on continue d'y embarquer des vivres & des munitions de toute espèce ; il est faux que les ennemis se soient approchés de ce port , & on ne croit pas , si leurs espions les instruisoient de la manière dont ils seroient reçus , qu'ils voulussent se hasarder à tenter quelque chose contre cette ville. Tout y est dans le meilleur état possible ; les batteries qui sont en grand

nombre sont bien disposées , les fourneaux & les grils pour rougir les boulets sont tout prêts ; il n'y a pas lieu de penser qu'on ait occasion d'en faire usage ; les Anglois paroissent avoir abandonné ces parages , puisque tout ce qui est nécessaire à l'approvisionnement de l'armée , & qui ne peut venir que par mer , est arrivé à bon port.

« La flotille Angloise , écrit-on du Havre , que l'on croit commandée par le Gouverneur Jonstone , & sortie depuis peu de Portsmouth , parut devant Saint-Malo , le 15. Elle s'approcha assez près pour que l'on crût devoir tirer sur elle ; mais le 16 elle s'éloigna. Elle a reparu ce matin 24 au Havre ; on distingue 10 frégates à 4 lieues , un vaisseau de ligne à 3, & une caïche à 2. A 11 heures & demie ils se sont éloignés un peu. A midi & demi , au moment où je ferme ma lettre , ils sont dans la même position que ce matin. Nos mortiers se chargent , l'artillerie est en mouvement ; nous ne les craignons guères , & nous voudrions qu'ils se missent à portée d'être caressés par M. de Villepatour ».

Ce fut le 11 que le Prince de Montbarrey arriva à Saint-Malo ainsi que l'Evêque de Rennes & l'Intendant de la Province ; le lendemain on fit à la Hoguette un simulacre de débarquement auquel on employa ce qui restoit de la légion de Nassau. On avoit embarqué jusqu'à des chevaux afin que rien ne manquât à l'expérience qu'on vouloit faire des bateaux. Au moment de l'exécution , le Comte de Vaux , qui arrivoit du Havre , parut sur la plage ; il descendit de voiture & monta une goëlette sur laquelle étoient rassemblés les Officiers Généraux de l'armée. Le bruit du canon ,

le son des instrumens militaires , la quantité innombrable de chaloupes & d'autres bâtimens occupés par tout ce que l'armée & la ville ont de distingué , formoient le spectacle le plus imposant.

Le Prince de Montbarrey s'est rendu ensuite à Brest , où il arriva le 16 à 9 heures du matin. M. de Vaux reprit la route du Havre , & le 17 il reçut Chevalier de S. Louis M. de Tonsure son Aide-de-Camp. On sait que ce jeune Officier perdit un bras à l'attaque de Rhode-Island , où il enleva deux canons à l'ennemi. M. le Marquis de la Fayette & toute la jeune noblesse de l'armée étoient présens à cette cérémonie.

Une lettre de la même ville contient l'anecdote suivante : » Un habitant du Havre se voyant harcelé par un chien qui vouloit le mordre dans la rue , crut devoir lui donner un coup de pied pour l'écarter. Un jeune Officier à qui le chien appartenoit , prit avec une chaleur qui n'est que trop ordinaire à son âge , la défense de son chien ; il avoit une canne à la main , dont il frappa l'habitant ; la garde survint , l'Officier fut arrêté ; le battu alla se plaindre au Commandant. *Je suis déshonoré* , lui dit-il , en lui exposant l'insulte qu'il avoit reçue. *Non , Monsieur* , répondit le Commandant , *vous ne l'êtes point , je vous retiens ici à dîner , & je vous promets une satisfaction éclatante.* Ayant mandé le jeune homme , il lui fit les reproches les plus vifs , qu'il termina par ces mots : Allez vous rendre en prison , & sachez que vous ne serez pas de la descente. Ce dernier trait a confondu l'Officier , qui est au désespoir. Le lendemain , l'homme insulté & les principaux habitans ont été demander sa grace au Commandant , qui l'a refusée , en disant que s'il cédoit à leurs instances , il se rendroit coupable de tout ce qui pourroit arriver

de semblable à l'événement qu'il punissoit.

Les troupes qui devoient former le Camp de Calais défilent du côté de la Flandres, & le 17 de ce mois, le Comte de Chabo qui doit le commander étoit attendu à S. Omer.

Le retard de l'arrivée d'une des dernières malles de Londres, a été causé par la prise faite par un de nos corsaires du paquebot qui se rend d'Angleterre à Ostende. Il a été conduit à Dunkerque; il y avoit beaucoup de passagers, & entr'autres la Duchesse de Linster, qui venoit en France; tous se louent beaucoup de l'honnêteté du Capitaine du corsaire. On ne conçoit pas que la Cour de Londres en fermant la communication de Douvres à Calais, n'ait pas pris des arrangemens pour mettre ses paquebots à l'abri de pareils évènements. Les négocians des deux nations en souffrent également; & la malle que le paquebot conduit à Dunkerque, a jettée à la mer, contenoit peut-être des effets & des créances dont plus d'une maison de commerce sentira vivement la perte. Aussi-tôt que le passage de Calais a été interrompu, l'administration des Postes a eu ordre de ne plus communiquer avec celle d'Angleterre. Le traité qui avoit existé entr'elles depuis 1713, même pendant la durée des dernières guerres, a été rompu sur le champ, de sorte qu'il faut affranchir actuellement les lettres destinées pour la Grande-Bretagne.

On lit dans les Affiches de Meaux le fait suivant :

» Un Vigneron du village d'Herville , près du bourg d'Ampvillers , diocèse de Verdun , surpris de la quantité considérable de grappes qu'il remarquoit dans sa vigne , a eu la curiosité dernièrement de compter les ceps qui lui ont paru les plus chargés. Il en a trouvé un entr'autres , sur lequel il a compté jusqu'à 137 grappes. Sur la déclaration qu'il a fait de ce phénomène , la Justice du lieu s'est transportée dans la vigne pour constater le fait , qu'elle a trouvé conforme au rapport. Elle en a dressé Procès-verbal comme d'une chose rare & d'autant plus merveilleuse , que le cep qui a produit cette abondance de fruits n'est que d'une grosseur très-ordinaire & à un seul échelas. On se propose de suivre cette production jusqu'à sa maturité , en l'observant à chaque révolution «.

D'après des lettres de Dunkerque , du 19 de ce mois , le Capitaine Royer , Commandant le corsaire le *Commandant de Dunkerque* , parti le 15 de ce mois de la rade , avec les corsaires le *Neckre* & la *Dunkerquoise* , rencontra le 17 une flottille de sept navires Anglois , chacun armé de six canons de 4. Il les attaqua seul , en força cinq d'amener & engagea ensuite un combat très-opiniâtre avec le sixième ; mais la crainte de ne pas conserver ses prises , & l'approche de la nuit , l'obligèrent de l'abandonner , après l'avoir si fort maltraité , qu'il pense qu'il a péri ; le septième s'est échappé. Le Capitaine Royer a eu deux hommes tués & quelques blessés ; il est arrivé ce matin dans cette rade avec ses cinq prises , toutes chargées de charbon de terre , & composant ensemble 38 prisonniers.

S'il faut en croire des avis de Toulon ,

le Marquis de St. Aignan y a reçu ordre de la Cour de préparer tout pour recevoir 12 vaisseaux Espagnols; si cette nouvelle se confirme, il y a apparence que ces vaisseaux sont destinés à quelque expédition dans la Méditerranée. Le tems ne tardera pas à dévoiler ce mystère.

Les travaux qui ont été faits, & qui se font au port de Vendres, dans le Roussillon, le rendront bientôt propre, non-seulement à tous les bâtimens de commerce, mais encore à ceux de la Marine Royale; c'est un asyle sûr que des frégates & des chébecs ont déjà reconnu pour tel. Afin d'encourager les nouveaux établissemens dans ce Port, le Roi a bien voulu, par un Arrêt du Conseil du 5 Juin dernier, accorder pendant quinze ans, du jour de sa publication, à tous les particuliers naturels ou étrangers qui s'y fixeront, & qui y construiront à cet effet des maisons, magasins, ou autres édifices, l'exemption de tout vingtième d'industrie, de celui des bâtimens qu'ils auront élevés, même de la capitation relative à leurs facultés; ils seront aussi francs de toutes corvées ordinaires & extraordinaires, & jouiront d'une pleine & entière liberté de faire le commerce, & d'exercer telles professions qu'ils jugeront à propos, sans être soumis à aucuns droits ni formalités. Ils auront en outre la faculté de disposer de leurs biens comme les sujets naturels du Roi, S. M. les ayant, le cas échéant, dispensés de tout droit d'Aubaine. Enfin, le

port de Vendres a été déclaré indépendant de Collioure , quant aux octrois qui se perçoivent au profit de cette dernière ville ; en sorte que ses habitans pourront se pourvoir des vivres , denrées & marchandises, sans être tenus d'aucunes contributions locales. On espère que des faveurs aussi marquées seront encore suivies de quelques autres privilèges , tendans également à favoriser l'accroissement de la population dans un lieu qui deviendra de la plus grande utilité , tant pour le commerce général du royaume que pour le commerce particulier du Roussillon & des provinces voisines.

Le 10 Mai dernier , les Membres de la Société Royale d'Agriculture se réunirent chez M. le Marquis d'Astorg , pour célébrer , selon l'usage , l'avènement du Roi au Trône ; cette fête avoit été annoncée par des affiches publiques , des billets d'invitation & la grande sonnerie de la Métropole , où la Société se rendit en Corps à 11 heures du matin , suivie de tous les Candidats qui étoient désignés pour recevoir les Prix de Culture : l'Abbé de Fages officia à la Messe , pendant laquelle la musique du Régiment de Belfunce & celle de la Métropole réunies avec MM. les Amateurs , exécutèrent avec autant de justesse que de précision , le *Motet quam bonus* & le *domine salvum fac* de la composition de M. l'Abbé \*\*\*\*\*, Chanoine de l'Eglise de \*\*\*\*\*, Amateur distingué par ses différens talens. Après la Messe , on dit l'Oraison pour le Roi , & on se retira dans le même ordre. On se rassembla à 4 heures après midi & l'on se rendit dans la salle du Collège Royal pour y tenir la séance publique. On l'ouvrit par la lecture d'une analyse sur la production des bleds du midi par M. l'Abbé Despiau , Principal du Collège Royal ; M. le Marquis d'Astorg

prononça un Discours sur les avantages du travail. On proposa ensuite pour le sujet du prix de l'année prochaine, la question suivante: *Quelle est la meilleure manière de tailler les vignes situées dans les différentes expositions pour les conserver & les rendre productives? Doit-on avoir égard aux phases de la lune?* Le Prix de cette année fut adjugé au Mémoire, portant pour devise *semper honos nomenque, laudes que manebunt.* M. Genil, Prieur de Fontette, près Monbard, en Bourgogne, en est l'Auteur. La Société donna un *Accessit* au Mémoire qui a pour devise: *Quid faciat latus segetes,* par M. Vastel, Avocat au Parlement de Paris, & un second *Accessit* à celui qui a pour devise: *A jove principium,* dont M. de Saussure, résidant à Genève, est l'Auteur. On termina la Séance par la distribution des Prix pécuniaires aux Cultivateurs qui témoignèrent autant de zèle que de satisfaction, & l'on donna à ceux qui avoient concouru des *Accessits* qui furent représentés par des certificats honorables sur leur zèle & leur intelligence.

La séance publique de la Société libre d'Emulation se tint le 20 du mois dernier; M. Elie de Beaumont, l'un des Directeurs-Présidens, l'ouvrit par un Discours dans lequel il présenta avec beaucoup de force & d'éloquence les principaux points de vue d'utilité publique qu'embrasse cette Société. M. Dumont, Secrétaire perpétuel, parla aussi du but direct & essentiel que la Société se propose, & s'étendit sur son état actuel. Après la lecture de ces discours, les Commissaires rendirent compte de l'examen qu'ils avoient fait des pièces qui avoient concouru aux prix proposés pour les voitures, & pour divers objets d'encouragement. Le prix pour les voitures a été remis à l'année prochaine. Les gratifications d'encouragement furent distribuées à ceux qui les avoient méritées & qui étoient présents. On remit au Trésorier de la Société celles qui sont destinées aux absens, auxquels on les re-

mettra quand ils se présenteront ou quelqu'un de leur part. On lut ensuite l'extrait du Programme sur les cheminées - poëles , & le Programme pour l'invention d'un outil matrice propre à réduire ou à former les bandes de métaux. Chaque prix est de 1200 livres. Le nombre total est de 7 , valant ensemble 8400 livres , sans compter les deux nouveaux qui seront incessamment publiés sur les voitures & les ferrures ; car la Société a pour principe de suivre les différens objets de perfection d'un art jusqu'à ce qu'il lui paroisse qu'on a en quelque sorte atteint les bornes de l'esprit humain.

Il paroît un Edit du Roi , donné à Versailles au mois de Juillet 1779 , enregistré en la Chambre des Comptes le 17 des mêmes mois & an ; par lequel S. M. , pour continuer à remplir les vues d'ordre & d'économie qu'elle a annoncées , & pour rassembler plus facilement sous ses yeux toutes les dépenses de la Maison , afin de les déterminer d'une manière convenable , & d'y apporter toute la modération qui pourra se concilier avec la majesté de la Couronne , éteint & supprime , à compter de la fin de l'exercice de l'année courante , l'Office de Trésorier général de la Maison , les trois Offices de Contrôleurs généraux desdits Trésoriers , les trois Offices de Trésoriers de la bouche , connus sous le nom de *Maîtres de la Chambre aux deniers* ; l'Office de Trésorier de l'argenterie des Menus-plaisirs & affaires de la Chambre , l'Office de Trésorier général de ses Ecuries & Livrées ; les trois Offices de Trésoriers de la Prévôté de l'Hôtel ; l'Office de Trésorier de la Venerie ; Fauconnerie & toiles de Chasse ; les trois Offices de Contrôleurs dudit Trésorier ; l'Office de Trésorier des Offrandes & Aumônes ; l'Office de Trésorier général des Bâtimens ; & l'Office de Trésorier de la Maison de la Reine. Veut S. M. que le remboursement de ces Offices soit fait argent comptant ; & pour remplir les fonctions des divers ti-

tulaires, S. M. crée un seul Office de Trésorier payeur général des dépenses de la Maison & de celle de la Reine, dont la finance sera d'un million, à laquelle est attribuée, par forme de gages, 5. pour cent d'intérêt sans retenue, & 20,000 liv. de traitement fixe, ne voulant plus, comme ci-devant, accorder des taxations en raison de la somme des dépenses : S. M. doit nommer en tout temps audit Office, sur la présentation de l'Administrateur général des finances. Cet Edit est composé de 8 articles.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 11 Juillet 1779, par lequel S. M. guidée par les motifs de bienfaisance & d'amour envers ses Peuples qui l'ont engagée à établir une Administration provinciale dans les provinces du Berry & de Dauphiné, s'est déterminée à en former dans la généralité de Montauban une pareille, qui sera composée de 10 Membres du Clergé, de 16 Gentilshommes propriétaires, & de 26 Membres du Tiers-Etat, tant Députés des villes que Propriétaires des campagnes. Cet Arrêt du Conseil d'Etat est composé de 9 articles, qui l'assimilent à ceux rendus en faveur du Berry & du Dauphiné.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France, du 16 de ce mois, sont 20, 63, 89, 73, 75.

*Article extrait des Papiers étrangers qui entrent en France.*

» Il court des copies d'une lettre qu'on  
 » prétend écrite par le Roi de Prusse au  
 » Stathouder, dans laquelle ce Prince met  
 » sous ses yeux les raisons de politique &  
 » de bienfaisance qui doivent engager lui &  
 » les Etats-Généraux à s'en tenir à une par-  
 » faite neutralité. S. M. prévient ce Prince  
 » que la seule équité doit le déterminer à  
 » embrasser de préférence la cause juste des

» Rois de France & d'Espagne, & qu'elle  
 » s'est engagée elle-même vis-à-vis de la  
 » France, à protéger efficacement la neu-  
 » tralité de la Hollande. Que cette lettre  
 » soit controuvée ou non, l'opinion du  
 » Roi de Prusse n'en est pas moins d'un  
 » poids très-considérable, & on peut croire  
 » qu'elle a beaucoup influé sur la détermina-  
 » tion de la Hollande. Seroit-il permis de  
 » remarquer ici combien les débats du Par-  
 » lement d'Angleterre sont quelquefois pro-  
 » fonds & vrais? Il n'y a pas long-tems  
 » qu'on y affirmoit, dans la Chambre des  
 » Pairs, que le Roi de Prusse alloit cesser  
 » d'être l'ami & l'allié de la Grande-Bretagne.  
 » *Courier d'Avignon. N<sup>o</sup>. 57* ».

» Tous les avis qu'on reçoit de France  
 » & de Hollande confirment que la Répu-  
 » blique a pris, dans ces circonstances, le  
 » parti qu'on avoit prévu qu'elle prendroit,  
 » le seul qu'il étoit de son honneur & de  
 » son intérêt de prendre, celui de la neu-  
 » tralité. On ajoute qu'elle a fait offrir au  
 » Roi de France de lui prêter 60 à 80 mil-  
 » lions, à 4 pour 100, sur sa seule parole  
 » & signature royale de *Louis de Bourbon,*  
 » *Roi de France,* qui leur paroît le garant  
 » le plus sûr qu'ils puissent avoir, & mille  
 » fois préférable à des Edits, Arrêts, enre-  
 » gistremens, hypothèques & autres pré-  
 » cautions de pure forme, que des Ministres  
 » de mauvaise foi savent toujours éluder lorf-  
 » qu'ils le veulent. *Courier du Bas-Rhin.*  
 » *N<sup>o</sup>. 57* ».

*De BRUXELLES, le 27 Juillet.*

LE défaut de nouvelles positives sur la jonction des flottes Françoise & Espagnole, a donné lieu à beaucoup de bruits, qui peut-être ne sont que des bruits. On prétend que D. Antonio de Arcé, sous prétexte de vouloir savoir quel rang & quel poste on lui assigneroit lorsqu'il auroit joint la flotte Françoise, a refusé de sortir de la Corogne, malgré les sollicitations de M. le Comte d'Orvilliers, qui les a répétées depuis le 12 Juin, jusqu'au deux de ce mois. On ajoute que la Cour de Madrid a ressenti vivement cette désobéissance, que le Marquis de Solano a été nommé pour remplacer Don de Arcé. Les bruits sur le sort de cet Officier sont très-variés; selon les uns, il a ordre de rester sur l'escadre, sans aucun commandement; selon d'autres, il a été arrêté, & on lui fait son procès. Il seroit long & inutile de rapporter ici toutes les versions différentes d'un fait qui n'a peut-être aucun fondement, & qui, s'il en a, ne peut tarder à être connu plus clairement & plus positivement.

» Les corsaires Anglois, écrit-on d'Espagne, n'ont pas perdu un moment à venir sur nos mers, & à chercher à y faire des prises. Aussitôt après la déclaration du Marquis d'Almodovar, il en est parti de Londres un de 20 canons, qui est arrivé en 5 jours sur le cap Pinas,

où il a pris une barque Espagnole , allant de Vigo à Bordeaux , allége du navire le *Rionnois* , qui a relâché à Vigo il y a long-tems ; une autre barque venant de la Corogne , destinée pour St. Martin de Loarna , avec 1600 noirs ; il en a pris une troisième venant aussi de la Corogne sur son lest ; une quatrième & une cinquième sorties de Saint-Sébastien pour Muros , chargées de fer. On assure que ce corsaire & ses prises sont tombés entre les mains d'une de nos frégates , & on a expédié plusieurs navires de guerre pour en nettoyer ces mers. On arme actuellement à la Corogne 4 vaisseaux & quelques frégates dont la mission sera la même “.

S'il faut en croire quelques papiers publics , le Roi de Naples s'est déclaré contre l'Angleterre ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il est arrivé à Brest 8 Gardes-Marines Napolitains , 2 Officiers & quelques matelots & Officiers mariniens de la même nation , qui vont servir sur les vaisseaux du Roi.

Celle de la Hollande paroît décidée. „ Les efforts de Sir Joseph Yorck pour l'en détourner , dit un papier Anglois , ont été inutiles ; envain il a fait , dit-on , fortement entendre que les Provinces-Unies joueroient gros jeu en ne nous soutenant pas ; qu'elles avoient 50 millions st. dans nos fonds publics , dont nos Ministres , forcés par la nécessité , pourroient retenir les intérêts pour les appliquer aux besoins pressans de l'Etat , &

qu'il n'étoit rien moins que certain que la Grande-Bretagne se vît le pouvoir de les rembourser un jour “.

Selon les Lettres de France , tout est prêt dans les ports de Normandie pour l'embarquement projeté ; mais quelle que soit l'activité qu'on a mise dans ces préparatifs , l'expédition qu'ils méditent ne peut être effectuée qu'après que les flottes combinées auront assuré le passage de la mer. » En attendant , chacun imagine un projet de descente en Angleterre ou en Irlande ; tous les vœux semblent se réunir pour qu'on l'exécute à Torbay. Cette rade , placée à l'ouest de Portsmouth & à l'est de Plymouth , offre en effet cet avantage que les vaisseaux ennemis ne pourroient s'y réunir par le même vent , & que les vaisseaux qui protégeroient la descente , en observant le vent , mettroient les troupes à l'abri de l'inquiétude d'être troublées dans leur expédition. Une autre considération qui détermine quelques spéculatifs pour Torbay ; c'est que ce fut dans ce port que le Prince d'Orange débarqua , & qu'il réussit.













118 2 1940

